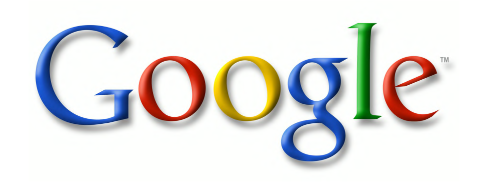
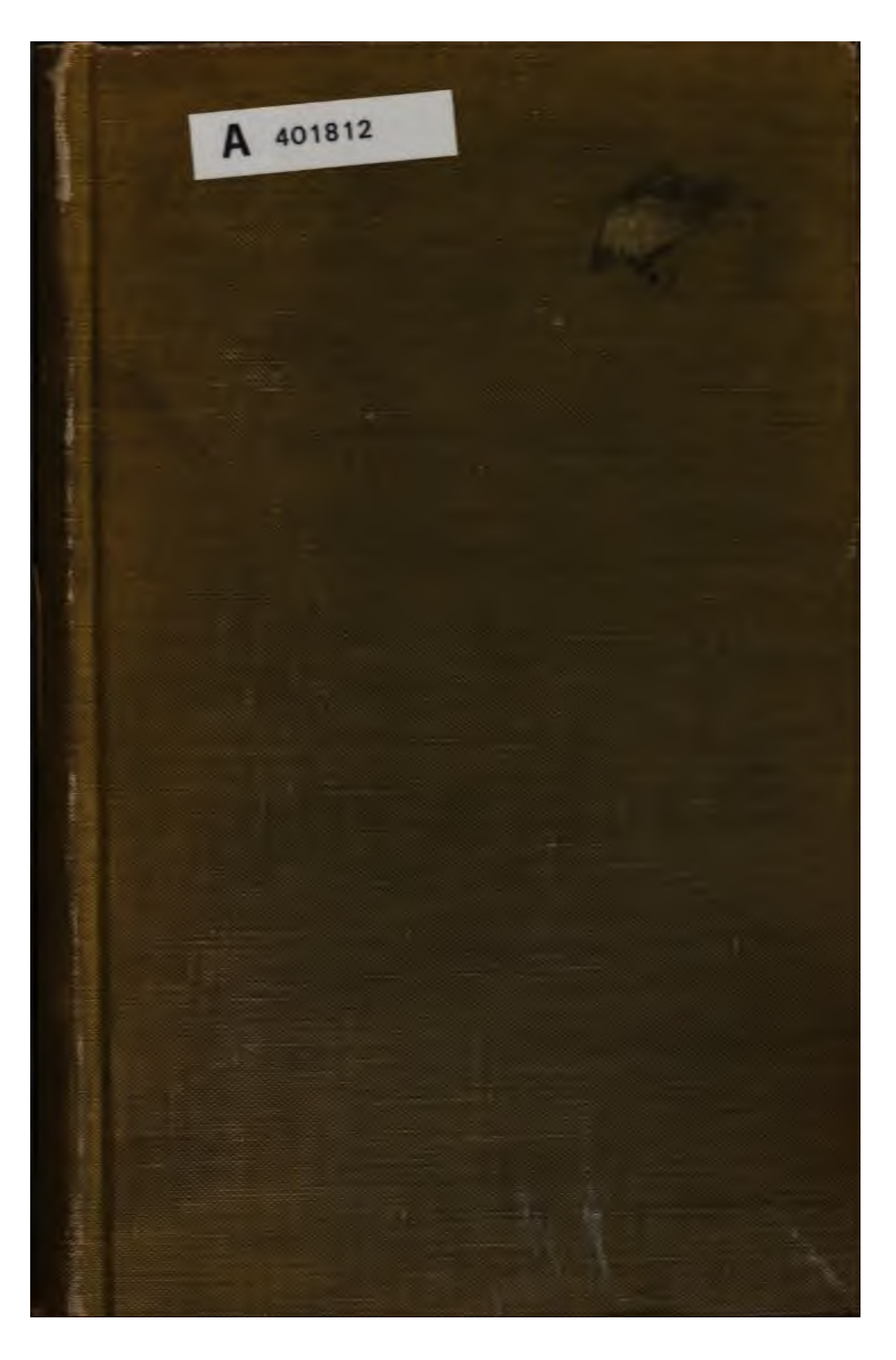



A 401812


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

Veyraud



LA

GUERRE DE SÉCESSION

1861–1865

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN ET Cᵉ, 2, RUE CHRISTINE.

LA
GUERRE DE SÉCESSION
1861-1865

PAR

Ernest GRASSET
INSPECTEUR DE LA MARINE

Avec une lettre de M. Victor DURUY



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1886

Vignaud

LA

GUERRE DE SÉCESSION

1861-1865

Dans la campagne électorale de 1860 les démocrates voulurent-ils faire le jeu du candidat opposant? On pourrait le croire en les voyant s'éparpiller sur trois programmes : démocrates esclavagistes, démocrates progressifs et conservateurs. MM. Breckinridge, Douglas et Bell représentaient chacune de ces grandes divisions, doublés de candidats à la vice-présidence parfaitement inconnus. Résultat facile à prévoir, le 6 novembre 1860, les suffrages se répartirent ainsi qu'il suit:

Lincoln, 180; Breckinridge, 72; Bell, 39; Douglas, 12.

Au vote populaire, Lincoln, sans atteindre la majorité absolue, réunit 600,000 voix de plus que le premier de ses concurrents ; Douglas reprit la corde, et Bell, candidat aristocratique, si l'on peut s'exprimer de de la sorte, arriva bon dernier. Le dépouillement du scrutin donna, pour chacun des candidats :

Lincoln, 1,857,610 suffrages; Douglas, 1,291,504; Breckinridge, 850,082; Bell, 646,124.

Avec une apparence de raison, les confédérés pouvaient alléguer que le Président était l'élu de la minorité. Pendant les quatre mois qui s'écoulèrent avant son installation, six Etats: Caroline du Sud, Mississipi, Alabama, Floride, Louisiane, Texas, votèrent des ordonnances de sécession et nommèrent des délégués pour se réunir en Convention, à Montgomery, le 4 février 1861, juste un mois avant l'entrée en fonctions du nouveau Président. En se constituant de fait, le gouvernement rebelle montrait sa ferme volonté de repousser tout accommodement.

Lincoln était-il un adversaire si déterminé des intérêts Sudistes que sa présence future à la Maison-Blanche constituât un danger immédiat pour les Etats à esclaves? Le candidat abolitionniste devait-il devenir

forcément un Président émancipateur? Pourquoi se presser autant de lever l'étendard de la révolte ?

Depuis son élection, Lincoln était resté dans une réserve prudente; aucun de ses actes ne donnait prise à la critique; il ne perdait pas une occasion d'affirmer son désir de dénouer pacifiquement les difficultés.

Le 11 février 1861, il dit adieu à la petite ville où il a passé un quart de siècle, où ses enfants sont nés, où l'un d'eux est enterré; il se met en route pour Washington et, pendant son voyage, prononce les discours les plus conciliants. Médiocrement reçu à Philadelphie, il déclare « qu'il n'y aura pas de sang versé, à moins « que le Gouvernement ne soit forcé de combattre pour « l'existence de la République »; à Harrisburg, à Baltimore, la malveillance dépasse toute limite et le Président arrive à Washington plutôt en fugitif qu'en chef d'État. Se laisse-t-il influencer par ces débuts ? Loin de là ; il redouble de calme ; dans son discours d'inauguration se trouvent ces paroles significatives (4 mars 1861) :

« Les populations du Sud semblent craindre que « l'avènement d'une administration républicaine com- « promette leur propriété, en même temps que leur « sécurité personnelle ; cependant, on ne peut assi- « gner aucune cause raisonnable à cette appréhension.

« Je n'ai nul dessein de m'immiscer, soit directe- « ment, soit d'une manière détournée, dans la question « de l'esclavage là où il existe ; car je ne me crois « aucun droit de le faire ; ceux qui m'ont élu parta- « gent complètement mon opinion à cet égard et ils « ne se sont jamais rétractés. . . . .

« C'est donc vous, mes concitoyens mécontents, « c'est vous et non pas moi qui déciderez la terrible « question de la guerre civile. Le gouvernement ne

« vous attaquera pas; il n'y aura conflit que si vous « êtes les agresseurs. Vous ne pouvez avoir aucun « serment, enregistré dans le ciel, de détruire ce gou- « vernement, tandis que moi, j'ai fait le serment so- « lennel de le conserver et de le défendre. »

Ce touchant appel ne fut pas entendu; huit jours après, deux envoyés de la Confédération demandaient officiellement à M. Seward, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, quel jour ils pourraient présenter leurs lettres de créance au Président. Dans le Sud, la longanimité du pouvoir central était taxée de faiblesse; on crut permises toutes les audaces, d'autant mieux qu'à la lettre des ambassadeurs rebelles on répondit seulement le 8 avril. La réponse, tout naturellement, était une fin de non-recevoir, le secrétaire d'Etat déclarant que son département, chargé des relations des Etats-Unis avec les nations étrangères, n'avait pas à s'ingérer dans les questions de politique intérieure.

Les protestations indignées représentant Lincoln comme un danger pour la propriété des planteurs ne sont que le prétexte jeté en pâture à la population par une oligarchie sentant la suprématie politique lui échapper; c'est de parti pris que les choses furent présentées de la sorte et, dans l'effarement de la crise, on escamota le véritable mobile pour laisser voir uniquement celui qui devait frapper l'esprit de la foule. Quant à chercher les motifs de la révolte dans un règlement de tarifs douaniers, ce serait attribuer de bien grands effets à des causes minimes. Comment, dans ce cas, expliquer l'acharnement des belligérants?

Non, cette guerre fut déterminée par une raison plus grave, la liquidation d'une question sociale, non seulement en ce qui regarde la population de couleur, mais encore en ce qui a trait aux citoyens.

De Washington à Buchanan, les Etats du Sud donnent des présidents à la République et gouvernent au mieux de leurs intérêts ; ils représentent les premiers fondateurs de l'Union, sont plus riches, plus instruits, plus élégants ; propriétaires fonciers, ils forment, en fait, une aristocratie de privilégiés par la vertu de leur fortune immobilière à laquelle beaucoup joignent l'illustration de la naissance. Les « petits blancs » suivent docilement l'impulsion de la caste supérieure.

Dans le Nord, au contraire, égalité parfaite, absolue ; opposition hargneuse à toute supériorité autre que celle du talent ou du dieu dollar ; peuple d'usiniers, de mécaniciens, mettant tout en machines, même l'agriculture ; diversité de races comme d'opinions : en grande majorité des niveleurs. Le Sud conservera-t-il son rôle prépondérant ? Le peuple égalitaire des Etats loyaux a, depuis longtemps, répondu non ; il estime que le nombre est un facteur dont on doit tenir compte, tout comme de la supériorité du talent ; il affirme sa volonté en choisissant un des siens, déclaration si nette que les représentants du Sud la considèrent comme un défi sans attendre de voir le nouveau Président à l'œuvre. Ils courent aux armes et les hostilités commencent ; conflit social dans lequel ils représentent le privilège, c'est-à-dire la cause injuste ; pour donner le change, ils la déguisent sous les apparences de l'extrême liberté, demandant le droit de se séparer, puisqu'ils ont perdu le pouvoir d'opprimer. A ce discrédit moral s'en ajoute promptement un autre : le travail des esclaves ; ils défendent leur bétail humain, leur privilège de race après leur privilège politique, la source impure de leur fortune après leur tyrannie gouvernementale.

De quelque manière que l'on considère les événements on en arrive à cet axiome brutal : La guerre de

Sécession est la lutte pour la suprématie de caste. Ne pouvant organiser l'Union à leur profit, ne voulant rien céder à leurs adversaires, les meneurs tentent de réunir en faisceau les Etats ayant des intérêts analogues pour les gouverner suivant leur programme, absolument incompatible avec celui du Nord. Le démembrement de la patrie commune, le déchirement du pacte fédéral ne font pas reculer cette coalition d'appétits.

Au moment où elle se forme, toute aristocratie répond à un progrès visible : tant qu'elle reste intellectuellement en avant de la masse, on la supporte, on la respecte même, surtout si, comme en Angleterre, elle ouvre ses rangs à toutes les illustrations ; malheureusement la « Chevalerie du Sud » ne pouvait se régénérer par l'infusion d'un sang nouveau, le propriétaire de la veille devenant plus hautain, plus rogue, plus entiché de sa supériorité sociale que les descendants des anciennes familles. Le parti resta donc immuablement rivé aux mêmes doctrines, enlisé dans sa routine et ruina le pays par la culture exclusive du coton qui le rendit tributaire des états manufacturiers. Il n'était pas perfectible, ne suivant même pas le mouvement des idées, renouvelant les fautes et l'intolérance de la noblesse française au siècle dernier. La guerre est sortie de là; elle devint d'autant plus acharnée que la question se déplaça dès le début et que tous se crurent dans leur droit, les uns en demandant à sortir, les autres en fermant la porte de force.

En réalité, ces derniers avaient raison; ils défendaient les principes vraiment libéraux, ne répudiant du « laisser-faire » que l'extrême licence tendant à l'émiettement de la patrie ; ils eurent l'insigne bonheur de compléter leur programme par l'émancipation des

noirs et furent victorieux malgré leurs fautes, l'infériorité de leurs talents et la surprise des premiers jours.

La rébellion se préparait depuis longtemps ; il faudrait être aveugle pour n'en point trouver le germe dans « l'acte de nullification » de la Caroline du Sud (19 nov. 1832), si énergiquement réprimé par le président Jackson[1], un homme du Sud pourtant — mieux que cela même — un compatriote des révoltés. Les journaux esclavagistes avaient levé tous les voiles ; ne pouvant plus gouverner l'ensemble de la nation au gré des planteurs, on voulait faire à sa guise ; on ne parlait pas encore de déplacer complètement vers le Sud l'axe de la politique nationale et de reconstituer l'Union avec Richmond pour capitale ; mais on entendait construire, de toutes pièces, un Etat fort, indépendant, solidement assis sur l'institution de l'esclavage. Si l'on perdait des territoires au Nord, le Mexique était là, avec ses riches et vastes plaines ; les dernières expéditions avaient montré ce que l'on pouvait se permettre à l'égard des gouvernements du Centre-Amérique. La perspective était éblouissante pour des hommes habitués, dès l'enfance, à tenir le noir en servage, à faire, pour ainsi

[1] Le Congrès ayant établi des droits de douane sur les importations de marchandises étrangères, les Etats à coton, libre-échangistes, se prétendirent lésés ; la Caroline du Sud proclama son droit de ne pas se soumettre au tarif voté par le Congrès et de sortir de l'Union si on voulait la contraindre à l'obéissance. Le président Jackson prit des mesures énergiques, s'adressa, par une proclamation, au peuple de la Caroline et avisa secrètement les principaux meneurs qu'il les ferait pendre sans miséricorde s'ils passaient des discours aux actes. On le savait capable de tenir parole ; on réfléchit, on fit des concessions et le différend fut arrangé sans effusion de sang.

dire, l'élève du « bétail humain », à voir, dans cette répugnante exploitation, une source légitime de richesses. Et par-dessus tout, l'amour du clocher, du self-government, les droits de l'Etat natal absolus, illimités, imprescriptibles, tenant lieu de tout, préférés à tout, au bien-être, à la fortune, à la foi militaire, aux promesses de l'avenir, au culte du drapeau; conviction tenace, entrée jusqu'aux moelles chez cette race ardente, bronzée par le soleil des tropiques, endurcie aux rigueurs du travail servile; orgueil du planteur qui, aux premiers jours de la guerre, sous la casaque du soldat, considérait le travail manuel comme avilissant et faisait creuser les « rifle-pits » par les nègres.

C'est avec ce respect de la patrie étroite que les meneurs entraînèrent la grande masse des populations révoltées. Le gouvernement central était loin, faiblement armé — une sorte de fantôme bourru, impuissant; — la Législature d'État, mieux connue, dont l'action directe se faisait sentir, prononçait la sécession. Etait-ce légal? Bien peu songèrent à le rechercher; quelques-uns virent et, niant la lumière, marchèrent en avant: le troupeau suivit. Et, à la poussée politique du petit nombre, répondit l'enthousiasme des foules. Elles donnèrent à plein collier, si bien que l'on se demande si tant d'héroïsme fut déployé pour la plaie honteuse de l'esclavage ou la défense des libertés locales.

Au mouvement artificiel succéda le dévouement de tous; après avoir été une cause, Jefferson Davis devint une résultante. Au Congrès il demanda 100,000 hommes; en quelques mois le pays lui en fournit trois fois et demie autant. Et cela représentait la moitié de la population blanche en état de porter les armes. Si l'on tient compte des travaux ou des services indispensables

à l'existence d'une nation — car il faut manger, se vêtir, entretenir les armées, — on peut apprécier l'intensité d'un soulèvement qui, accouplement monstrueux, défendait l'esclavage au nom de la liberté.

Le bombardement de Sumter fut un coup de foudre; depuis longtemps déjà les rebelles agissaient derrière la toile; grâce à la faiblesse du président Buchanan [1], à la complicité de Floyd [2], son ministre de la guerre,

[1] *Buchanan* (*James*), 23 avril 1795-1er juin 1868; né à Stony Batter (Pensylvanie), mort à Lancaster (Pensylvanie); fils d'un fermier Irlandais émigré; débute au barreau. Envoyé à la Chambre des représentants de son Etat (1820-1831), sénateur des Etats-Unis (1831-1833), ministre plénipotentiaire en Russie, sénateur jusqu'en 1845, secrétaire d'Etat (1845-1849), ambassadeur à Londres (1853-1856). Elu Président contre le colonel Fremont. Installé en 1857, Buchanan essaya en vain de concilier le programme démocratique avec les prétentions des Etats à esclaves. Son attitude ambiguë entre les intérêts aux prises ruina sa popularité. En 1860, sa candidature à une seconde Présidence fut écartée. Pendant les mois qui s'écoulèrent entre l'élection et l'installation de Lincoln, la faiblesse de Buchanan fut extrême. Il se retira de la vie publique en 1861 et engagea ses partisans à soutenir la politique de son successeur.

[2] *Floyd* (*John Buchanan*), 1805-26 août 1863; né à Pulaski en Virginie; avocat au début, émigre dans l'Arkansas (1836-1839), revient dans son Etat natal. Envoyé à la Chambre des représentants (1847). Elu gouverneur de la Virginie (1850-1853). Délégué à la Convention électorale de Cincinnati, Floyd s'employa activement en faveur de la candidature de Buchanan, et devint, sous sa présidence, secrétaire de la guerre.

Il profita de sa position pour favoriser le parti esclavagiste, envoya presque toute l'armée régulière au Texas ou sur les frontières; il donna sa démission (26 déc. 1860), quand le Président refusa de blâmer le major Anderson pour s'être réfugié

les sécessionnistes avaient sournoisement mis la main sur bon nombre de propriétés fédérales. Pendant qu'aux audacieuses déclarations de Jefferson Davis et de Cassius Clay (séance du 21 janvier 1861) le Sénat répondait par une proposition de Congrès chargé de pacifier le conflit, les milices rebelles s'emparaient à petit bruit des arsenaux d'Augusta (Géorgie), Mobile (Alabama), Bâton-Rouge (Louisiane), des forts de la Nouvelle-Orléans, Wilmington, Beaufort, Pulaski, etc. Le tout représentant plus de 3,000 canons et une énorme quantité d'approvisionnements, soit au moins 200 millions de francs.

Pendant ce temps, la Caroline du Sud, le Mississipi, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane et le Texas ont déclaré leur autonomie[1]; au Congrès de Montgomery,

au fort Sumter après avoir évacué le fort Moultrie. Il fut nommé brigadier général par Jefferson Davis et ne montra, comme homme de guerre, ni énergie, ni habileté. Campagne désastreuse en Virginie occidentale; après sa retraite de Gauley-Bridge (10 sept. 1861) où Cox lui enleva ses positions et son convoi tout entier, la presse fut extrêmement sévère à son égard. Envoyé en Kentucky, il ne réussit pas mieux. Commandant une brigade à Donelson et craignant, par-dessus tout de tomber aux mains des fédéraux, il se sauve avec Forrest et Pillow avant la capitulation. Rentré depuis dans la vie privée, sauf une courte apparition en Virginie, Floyd a été accusé de malversations énormes. Bien que l'enquête n'ait pas relevé de preuves convaincantes des détournements de cautionnements que lui imputait le grand jury du district de Columbia, l'opinion publique ne lui a pas été favorable et le gouvernement de Jefferson Davis n'a pas osé lui conserver un commandement malgré les immenses services qu'il avait rendus à la cause esclavagiste avant la rébellion.

[1] 17 décembre 1860. Sécession de la Caroline du Sud;

où se réunissent les délégués des Etats séparatistes, Jefferson Davis et Alexander Stephens sont élus président et vice-président pour l'année ; un choix définitif sera fait ultérieurement ; pour l'heure, on veut satisfaire toutes les opinions ; le premier a promis de défendre les droits des Etats, même par la violence ; le second, tout en déclarant le noir « une bête de race inférieure », s'est prononcé publiquement contre la sécession ; ce qui ne le gêne pas, du reste, pour se déjuger, non moins publiquement, après sa nomination.

Le Président confédéré fut installé le 16 février 1861 ; on lui fit une ovation ; en quelques mots, il exposa la situation : « Le temps des compromis est passé maintenant ; le Sud est résolu à maintenir sa position et, « dans le cas où l'on emploierait la force, à faire sentir « à ses adversaires l'odeur de la poudre du Sud et « éprouver la trempe de ses armes. Le résultat n'est « pas douteux ; nous soutiendrons nos droits et notre « gouvernement contre toute éventualité ; nous ne demandons rien ; nous n'avons besoin de rien ; nous « n'aurons pas de complications. Si les autres Etats se « joignent à notre Confédération, ils y entreront librement, aux mêmes conditions que nous ; notre séparation de l'ancienne Union est aujourd'hui complète ; « il ne faut espérer maintenant ni compromis ni rétablissement. »

7 janvier 1861.	Sécession de la	Floride ;
9 janvier 1861.	—	Mississipi ;
11 janvier 1861.	—	Alabama ;
20 janvier 1861.	—	Géorgie ;
26 janvier 1861.	—	Louisiane ;
1er février 1861.	—	Texas.
4 février 1861.	Election de Jefferson Davis en qualité de Président.	

Arrivé à l'Exchange-Hôtel, il parut au balcon et haranga de nouveau la foule : « Compatriotes et frères « des Etats confédérés d'Amérique — car maintenant « nous sommes frères, non seulement de nom, mais en « réalité, hommes de même chair, de mêmes os, de « mêmes intérêts, de mêmes projets, — nous avons, « j'espère, devant nous un avenir de paix avec nos « institutions désormais garanties et non plus calom- « niées. Peut-être notre route nous conduira-t-elle au « milieu de la tempête ; de même que cette journée a « commencé par de la pluie et des brouillards, nous « pouvons, au début, nous heurter à des obstacles ; « mais, comme aujourd'hui, le soleil se lèvera, disper- « sant les brumes et nous laissant un ciel sans nuages. « Ainsi progressera la Confédération du Sud qui nous « conduira, sains et saufs, dans le port de la liberté « constitutionnelle et de l'égalité politique. . . . .

« Si la guerre survient, si, de nouveau, nous devons « baptiser dans le sang les principes pour lesquels nos « pères ont donné leur vie pendant la Révolution, « nous serons leurs dignes fils et, défendant les droits « acquis par eux, nous prouverons que le courage du « Sud n'a pas diminué depuis 1776 et 1812. »

La péroraison est encore plus enflammée : «..... Si, « plus tard, mes services deviennent nécessaires dans « une autre position, si les événements exigent que je « rentre dans les rangs de l'armée, j'espère y être bien « accueilli. »

Cette éloquence nerveuse, à laquelle une traduction, incorrecte à force de serrer le mot, conserve peut-être sa verdeur originale, chauffait à blanc les passions populaires. Au lieu de prêcher la concorde, on embouchait la trompette guerrière, l'exécutant était un virtuose ; ceux qui espéraient un accommodement furent

débordés ; leur voix se perdit au milieu de l'enthousiasme général ; une fois de plus, les tribuns avaient entraîné le peuple, abusé par le charme de leur parole.

L'inauguration eut lieu le 18 février 1861 ; acclamations, feux d'artifice, concerts, réceptions officielles, rien n'y manqua ; des députations de soldats et de citoyens représentèrent les autres Etats. Pendant ce temps, le Nord, ne croyant pas encore à la guerre, cherchait un moyen de conciliation ; le gouvernement nouveau n'avait pas les mêmes illusions, commandait des armes à l'étranger, adoptait une Constitution, réglait les cadres de l'armée régulière, faisait voter la levée de 100,000 hommes, accueillait les officiers fédéraux démissionnaires et se mettait en mesure non de se défendre, mais d'attaquer.

Son plus vital intérêt devait être de conquérir à sa cause la Virginie dont l'adhésion allait doubler ses ressources et lui apporter un concours d'une immense valeur ; mais la « Chevalerie du Sud », plus modérée que les autres Etats à esclaves, montrait de louables dispositions en faveur d'un accommodement. Le plus aristocratique, presque le plus riche planteur de la Virginie, Robert Lee, disait ouvertement : « Si j'avais un million d'esclaves, je les sacrifierais à la paix de l'Union. » Non seulement le mouvement séparatiste ne gagnait pas en Virginie, mais on prévoyait le moment où la sagesse de cet important Etat allait amener une détente dans les régions politiques. Ici les dates ont une éloquence particulière. Le 6 avril 1861, la Législature de la Virginie repousse, à une grande majorité, une proposition de sécession ; le 12, Beauregard couvre d'obus le fort Sumter ; le lendemain Lincoln appelle 75,000 volontaires et fixe le contingent à fournir par

chacun des États restés fidèles. Mis en demeure de combattre la Confédération à laquelle l'attachaient tant d'intérêts communs, le gouvernement Virginien se retourne subitement; il fût resté neutre et médiateur au besoin; mais c'était beaucoup lui demander que de l'inviter à tirer l'épée contre ses coreligionnaires politiques. Forcé d'opter, il fit cause commune avec le Sud. Sans discussion, presque sans débats, avec une triste prévoyance de l'avenir, la Législature Virginienne refusa, le 16, de fournir les volontaires demandés par Lincoln et la sécession fut décidée. Jefferson Davis avait gagné la partie; de ce jour, il commandait à 10 millions d'hommes.

D'une main ferme, il prend la direction des affaires, ne reculant pas devant les mesures les plus révolutionnaires. A la veille de Frœshviller, M. de Bismark ferma la Bourse de Berlin. Jefferson Davis avait été plus loin en décrétant la banqueroute dès le 21 avril 1861. Se substituant aux créanciers que toute personne habitant le Sud pouvait avoir dans les États loyaux, le gouvernement confédéré donnait quittance libératoire moyennant versement du montant de la dette. On comptait sur un milliard ; on encaissa peu de chose, personne n'ayant foi dans la combinaison; dans le doute on s'abstint. Ce premier décret semble absolument fantaisiste; il y a mieux. Par un acte du même jour, le gouvernement se réserva le monopole du coton, le payant en papier aux détenteurs pour le revendre en or sur les places étrangères. Le blocus dérangea le système. Alors on utilisa les cargaisons immobilisées dans les ports en les faisant servir de gage à un emprunt émis à Londres. Le gage fut brûlé ou s'avaria; les souscripteurs se trouvèrent, un beau jour, sans leur argent et sans leur coton. Comme ges-

tion financière, Jefferson Davis n'avait pas de préjugés ; nécessité fait loi, disait-il.

Au point de vue militaire, le Président rebelle n'est pas moins résolu ; Sumter vaut à la cause esclavagiste le contingent Virginien et Robert Lee ; Jefferson Davis s'empresse d'appeler ce dernier auprès de lui pour diriger les opérations ; jamais ses facultés d'organisateur ne se sont déployées sur un champ aussi vaste ; tout est à créer ; une chose manque, surtout : les munitions ; ce sera même une des causes principales de la ruine de la Confédération ; le patriotisme supplée à tout, mais il ne peut rien faire d'un fusil non chargé. Le blocus accentuera, de jour en jour, cette difficulté ; sous Richmond, la dernière année de la guerre, Grant trouvera 800 pièces en batterie ; mais, dans une seule tranchée, ses soldats ramasseront des projectiles de *trente-six modèles différents*. Au début, le dénuement était complet ; on établit des poudreries et des fonderies de canons ; les raffineries de la Louisiane avaient le soufre servant à blanchir le sucre ; les grottes des Alleghanies, celles du massif Géorgien fournirent du salpêtre ; le charbon de bois se fabrique ; on eut de la poudre.

Cependant l'Américain, même patriote, est trop commerçant par nature pour ne pas exploiter les besoins du moment ; d'habiles mais peu scrupuleux spéculateurs monopolisèrent le salpêtre, dont le prix monta dans de fortes proportions ; le gouvernement paya quatre fois le prix de la matière, puis s'aperçut que sa complaisance était une duperie ; le secrétaire de la guerre prescrivit aux commandants confédérés de saisir le salpêtre, sauf entre les mains des producteurs ou des agents commerciaux de l'Etat (ordre du 4 février 1862), le payant un prix ferme, une fois déter-

miné et, il faut le reconnaître, suffisamment rémunérateur.

Pour les armes également, la pénurie était grande ; pour 59 régiments d'infanterie, 1 de cavalerie et 11 escadrons envoyés dans le Tennessee, au printemps de 1862, le Gouvernement ne put donner que 15,000 fusils d'ordonnance; le reste reçut des armes achetées aux citoyens; on n'était pas difficile à Richmond; on s'accommodait de « toute espèce d'armes « pouvant servir en campagne », même des fusils de chasse. (Avis de la Direction d'artillerie du 28 mars 1862.)

En ce qui concerne les pièces de campagne, on éprouvait d'immenses difficultés dans l'approvisionnement des fonderies; on avait du cuivre, mais pas d'étain. « La Direction de l'artillerie des Etats confé- « dérés aurait besoin de cloches en vue de fabriquer « de l'artillerie légère pour la défense du pays; tandis « que le cuivre est abondant, l'étain manque pour le « transformer en bronze. Les cloches contiennent de « l'étain en quantité suffisante pour que 24,000 livres « de métal, fondues avec un poids convenable de cui- « vre, produisent six pièces de campagne. Le Gouver- « nement donnera reçu des cloches que l'on voudra « bien destiner à ce patriotique usage; elles seront, « suivant le désir des possesseurs, remplacées à la fin « de la guerre ou achetées à de bons prix..... »

En même temps, Beauregard adressait un appel analogue aux habitants de l'Ouest. Presbytériens, méthodistes, épiscopaux, baptistes, rivalisèrent de générosité; les planteurs de la Louisiane envoyèrent toutes leurs cloches; la ville de Fredericksburg, celles de ses églises, 4,500 livres. Le patriotisme se manifesta sous des formes ingénieuses, parfois touchantes ; des fem-

mes offrirent des sonnettes d'appartement, des chaudrons de laiton, des timbres d'horloge. Mais ce n'était là qu'un expédient momentané ; il fallait se procurer des armes en grande quantité ou se déclarer vaincus. De rapides navires, Anglais pour la plupart, forcèrent le blocus, encore peu rigoureux, apportant de la contrebande de guerre et chargeant du coton à la sortie ; l'opération offrait des bénéfices assez considérables pour compenser les risques de capture. En outre, beaucoup de munitions, débarquées au Mexique, entrèrent par le Texas; enfin une grande quantité d'armes furent enlevées aux Fédéraux ; leur capture fut même souvent la cause déterminante de manœuvres que l'on s'expliquerait difficilement avec nos idées sur la conduite des opérations.

Pour habiller les troupes, Jefferson Davis adopta un drap gris, tirant sur le brun, grossier mais solide, avec lequel on avait coutume de vêtir les noirs. Se représente-t-on les exploiteurs du travail servile sous les couleurs réservées à l'esclavage? Les Unionistes les appelaient gray-backs (dos gris) de la teinte de leurs jaquettes. N'en avait pas qui voulait, d'ailleurs ; beaucoup firent campagne avec des uniformes fédéraux ; d'autres, les Texiens, drapés dans des lambeaux de tapis, de véritables guenilles. Tout ce monde marchait délibérément à l'ennemi, plein de foi dans la bonté de sa cause.

Pendant que Lincoln essaie de prendre pied à la Maison-Blanche, les événements se précipitent; tout espoir de conciliation paraît abandonné ; la Virginie, entrée tardivement dans la lutte, y apportait un élément nouveau de froide résolution. Le 22 avril 1861, Robert Lee était nommé commandant en chef des forces Virginiennes et la Convention d'Etat invitait le Gouverne-

ment confédéré *à venir siéger à Richmond, en attendant qu'il pût aller à Washington.*

La scission était complète; dans le camp fédéral régnait un certain désordre amplement justifié par la gravité des circonstances; chacun cherche péniblement sa voie. Les familles sont cruellement divisées. Marmaduke, lieutenant gouverneur, puis gouverneur du Missouri pour l'Union, voit ses trois fils embrasser la cause confédérée; l'amiral Porter et son frère aîné combattent pour l'Union; les deux fils de ce dernier sont dans l'armée Sudiste. A Shiloh, William Pegram se fait tuer à la tête d'un régiment fédéral; son frère commande un navire confédéré; les deux frères Crittenden[1] servent l'un dans le Nord, l'autre sous les couleurs séparatistes.

[1] *Crittenden (John Jay)*, né à Woodford (Kentucky) en 1785, mort à Frankfort (Ky), le 26 juillet 1863, débuta comme avocat; envoyé à la Chambre haute du Kentucky, de là au Sénat des Etats-Unis (1818); nommé juge à la cour suprême par le président Quincy Adams, nomination non approuvée par le Sénat. Sénateur des Etats-Unis (1835-1841); attorney général sous le président Harrisson; démissionnaire en septembre 1842; sénateur (1842-48); gouverneur du Kentucky (1848-50); attorney général (1850-52); sénateur de 1855 à sa mort. Chef du parti modéré; opposé à toute mesure illégale ou de rigueur. Son compromis consistait en sept propositions dont voici les principales : esclavage défendu au-dessus de 36° 30′, permis au-dessous; le Congrès ni les Législatures d'Etat n'auront le droit de l'abolir dans les pays situés au-dessous de cette latitude; transport des esclaves libre par toute l'Union; remboursement par les Etats, de la valeur des esclaves fugitifs si ces esclaves ont été perdus pour les propriétaires par suite de l'intervention de la population; enfin introduire ces stipulations dans la Constitution avec interdiction de la modifier par amendement.

Au sein de la petite armée régulière, mêmes déchirements ; tout le monde n'approuve pas la destitution du général Twiggs[1] qui a livré ses troupes à la révolte ; 2 brigadiers généraux, 4 colonels de cavalerie sur 5[2], 269 officiers sur 600 passent à l'ennemi. Soit incertitude, soit mollesse de caractère, plusieurs de ceux qui restent fidèles à leur drapeau font preuve d'une coupable faiblesse.

Le 20 avril 1861, le commodore Maccauley, commandant à Norfolk, abusé par des négociations perfides, avait livré aux milices Virginiennes l'arsenal et les ressources de toute nature qu'il renfermait. De la

Les hostilités commencées, Crittenden se déclara unioniste quoique représentant un Etat à esclaves ; il reçut de ses commettants un témoignage de confiance et d'approbation sous forme de réélection presque unanime en 1863, quelques semaines avant sa mort. De ses deux fils : l'un, officier aux Mounted-Rifles, était général au service des Confédérés ; l'autre, major général de volontaires, au service de l'Union.

[1] *Twiggs* (*David Emmannel*), brigadier général de l'armée régulière était né en 1790, en Géorgie ; dès que la nouvelle de sa capitulation arriva à Washington, il fut rayé des cadres pour « trahison envers son drapeau ». Ordre du secrétaire de la guerre du 1er mars 1861. — Quatre jours après, la ville de la Nouvelle-Orléans lui fit une entrée triomphale quand il vint prendre le commandement des troupes confédérées en Louisiane ; il ne le garda pas longtemps, du reste, et fut remplacé par Lowell, plus jeune, plus actif que lui. Twiggs était déjà infirme et presque incapable de servir activement. Il mourut, en 1862, à Augusta (Mississipi).

[2] Brigadiers généraux : Twiggs, A. Sydney Johnston, J.-E. Johnston, ce dernier quartier-maître général. Colonels : Robert E. Lee, 1er cavalerie ; A. Sidney Johnston, commandant le 2e cavalerie, quoique breveté brigadier général ; Loring William, Rifle-Mounted ; Fauntleroy Thomas, 1er dragons.

coque d'une frégate imparfaitement détruite, les Confédérés firent le « Merrimac » sur lequel Buchanan s'illustra au combat d'Hampton-Roads.

A Baltimore, le Sud régnait en maître ; pendant quatre semaines, la grande ville fut au pouvoir des séparatistes ; dans la Shenandoah, J. E. Johnston tenait la campagne ; ses coureurs pouvaient venir en vue de Washington.

Dans l'Ouest, les menées séparatistes s'étalaient au grand jour ; la Convention de l'Arkansas venait de rendre une ordonnance de sécession ; le Missouri avait deux gouvernements : l'un esclavagiste, Jackson, Sterling Price, l'autre fédéral, Blair, Harney, Lyon ; le premier télégraphiait au ministre de la guerre le refus le plus formel et le plus insolent au sujet du contingent demandé pour combattre la rébellion ; le second annonçait la formation de quatre régiments, promettant davantage en cas de besoin. Le représentant militaire de l'Union dans un pays partagé, à peu près par moitié, entre les deux partis, succombait sous le poids de sa responsabilité. Joué par le partisan confédéré Sterling Price, le général Harney consentit à signer un traité garantissant la neutralité de ce vaste territoire (21 mai 1861).

L'élan des États loyaux, quelques actes particuliers d'énergie et de dévouement vinrent cependant raffermir le courage du Président. Le jour même où Maccauley livrait Norfolk, le général Wool[1] — un vétéran

[1] Major général *John Ellis Wool*, né à Newburg (comté de New-York) en 1789. Capitaine au 13e régiment d'infanterie au commencement de la guerre avec l'Angleterre ; se distingua à la bataille de Queenstown-Heights, fait prisonnier, puis [illegible]ngé. Major au 29e régiment d'infanterie ; lieutenant-colo-

du Mexique — dirigeait sur Washington toutes les troupes qu'il avait organisées dans l'Ouest pour mettre le siège du gouvernement à l'abri d'un coup de main. Arriveraient-elles à destination ? Il fallait traverser le Maryland, esclavagiste de cœur, alors que Baltimore était aux mains des amis de la Confédération. Un général d'aventure, politicien égaré dans les camps, avocat en rupture d'audience, rétablit les communications avec Washington et, quelques jours après, rendit à l'Union la grande ville de Baltimore. Mis par le gouverneur du Massachusetts à la tête des volontaires de son Etat, Butler embarque ses troupes sur des transports, descend la Susquehannah, prend terre à Annapolis et, de là, gagne Washington en suivant la voie ferrée (21 avril 1861). Ce succès l'ayant mis en goût, le 5 mai, il occupe Relay-House, y est rejoint par les volontaires Pensylvaniens sous le commandement de Patterson ; les deux troupes marchent sur Baltimore, gravissent de nuit les hauteurs dominant la ville où elles font leur entrée au petit jour. Accueillies à coups de fusil, elles brisent promptement un essai de résistance, arrêtent à domicile les principaux partisans de la rébellion et restent maîtresses de la situation presque sans combat.

A Harpers-Ferry, le lieutenant Jones, menacé par

nel en 1818 ; inspecteur général avec rang de colonel en septembre 1821 ; breveté brigadier général cinq ans plus tard ; prit part à la translation des indiens Cherokees dans l'Arkansas ; en 1841, nommé brigadier général, campagne du Mexique. Brevet de major général le 23 février 1846 ; commandant du département militaire de l'Est ; 12 août 1861 nommé commandant du fort Monroë ; major général de l'armée régulière le 16 mai 1862. Se retira définitivement du service la même année.

les troupes Sudistes d'Ashley, met le feu à l'arsenal qu'il ne peut défendre avec une soixantaine de dragons démontés (21 avril 1861). Sa conduite lui vaut les épaulettes de capitaine et les félicitations du ministre de la guerre.

Dans le Missouri, le capitaine Lyon, s'inspirant des circonstances, rassemble quelques volontaires et disperse le camp Jackson où se formait une bande séparatiste décidée à brusquer une ordonnance de sécession (10 mai 1861). Quinze jours plus tard, Lincoln, bien inspiré, lui donnait la succession du faible Harney.

En Virginie, malgré la séparation officiellement prononcée, la partie occidentale du pays restait attachée à la cause fédérale. Cette région accidentée, peuplée de rudes montagnards, ne professait aucune des idées séparatistes en faveur dans le reste de l'Etat. Elle servit de théâtre aux premières opérations : des adversaires de marque s'y trouvèrent en présence ; d'un côté Mac Clellan, à la tête des volontaires de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, avec Rosecrans en sous-ordre ; dans l'autre camp, après les échecs et la mort de Garnett, Robert Lee et Floyd, l'ancien ministre de Buchanan, chassé de son poste par la réprobation universelle.

Pour dompter la révolte, le général Scott, commandant en chef les armées fédérales, avait conçu un plan des plus bizarres : il se proposait de diriger, sur divers points de la Confédération, une dizaine de corps agissant isolément mais convergeant, par groupes, vers le même objectif. L'effort principal portait sur la Virginie que l'on devait envahir de quatre côtés à la fois ; par les montagnes à l'Ouest, par Mannassas, par la Shenandoah, enfin par la péninsule de Yorktown. Cette

combinaison singulière, digne d'éclore dans le cerveau aventureux de Butler, avait l'immense inconvénient de commencer « la guerre des petits paquets », comme l'appela plus tard Sherman dans son langage humouristique.

En outre, ces petites armées, ne se trouvant pas prêtes en même temps, eurent des fortunes diverses. Mac Clellan ouvrit la marche ; il fit, en Virginie occidentale, du 26 mai au 15 juillet 1861, une courte et fructueuse campagne qui chassa les Confédérés du pays. Le commandant Sudiste Garnett[1] fut tué à Carricksford, tandis que son lieutenant, le colonel Pegram, battu l'avant-veille à Rich-Mountain par Rosecrans, capitulait à Beverley[2].

Dans la Shenandoah, le Nord n'avait pas été heureux : Patterson escarmoucha contre Johnston sans

[1] *Garnett* (*Robert Selden*), né en Virginie en 1821. — Sorti de West-Point en 1841, le vingt-septième de sa promotion ; servit dans l'artillerie, puis fut nommé professeur adjoint de tactique à l'Académie militaire ; aide de camp du général Wool au Mexique, se distingua à Palo-Alto et à Resaca ; passa, en qualité d'aide de camp, à l'état-major du général Taylor ; breveté capitaine, puis major après Monterey et Buena-vista ; était major au 9e régiment d'infanterie quand éclata la guerre civile. Nommé par Jefferson Davis brigadier général et envoyé en Virginie occidentale. Officier brillant, distingué, plein d'avenir, qui se fit bravement tuer en essayant de rallier ses soldats improvisés.

[2] Le Président récompensa dignement ce succès ; il fit Mac Clellan major général et Rosecrans brigadier général dans l'armée régulière. Il n'était pas toujours également bien inspiré ; car, dans la promotion où l'on rencontre Grant, Meade, Sherman, Thomas, Kearney, s'étaient glissés deux politiciens, Butler et Banks, qui furent de bien médiocres généraux.

grands résultats (combat de Bunkers-Hill. — 3 juillet 1861).

Dans la péninsule de Virginie, ce fut pis encore ; Butler avait pris terre à Fort-Monroë ; les nègres se réfugient dans son camp ; on les lui réclame ; il refuse de les rendre, disant qu'on peut les employer à creuser des retranchements et qu'à ses yeux ils constituent de la contrebande de guerre, — raisonnement presque aussi ingénieux que les errements financiers de Jefferson Davis.

Magruder tenait la péninsule pour le Sud, campé vers Yorktown avec trois petits régiments. Butler le fait attaquer par 2,500 hommes qui partent processionnellement, en désordre, tirent les uns sur les autres et sont battus à Big-Bethel (9 juin 1861). Ils avaient eu plus de peur que de mal ; mais l'entrée en campagne de Butler frisait le ridicule.

Heureusement de meilleures nouvelles arrivaient de l'Ouest ; Lyon marche à la rencontre de Price et de Jackson, qui avaient établi un gouvernement séparatiste, les chasse de Jefferson-City et les bat à Booneville (18 juin 1861) ; succès peu décisif, du reste. Price avait des rassemblements à peine équipés plutôt que des troupes ; son habileté, sa persévérance en firent promptement des soldats. Par des escarmouches continuelles, il développa leur esprit militaire, les arma aux dépens de l'ennemi et se retrouva, sur l'extrême frontière du Missouri, avec plus d'hommes qu'auparavant.

Sigel, qui commandait, sous les ordres de Lyon, un petit corps détaché, livre un simulacre de combat sur les bords du Dry-Creek, à quelques rassemblements confédérés, remporte un léger succès à Carthage (5 juillet 1861) et rallie son chef à Springfield.

Le mois de juin 1861 termine la période préparatoire de la guerre de Sécession ; à un point de vue exclusivement militaire, les résultats sont nuls ; politiquement, ces petites actions, à peu près indécises, auront les plus graves conséquences ; elles affirment la vitalité du gouvernement Confédéré ; les partisans de l'esclavage, qui prennent le mot d'ordre à Richmond, croient « avoir secoué, pour jamais, l'oppression des races barbares du Nord » et, de jour en jour, l'apaisement paraît plus difficile. Vienne un grand succès, l'échauffourée de Bull-Run par exemple, et les passions atteindront leur paroxysme.

Dans le Nord, la véritable signification de la révolte se dégagé peu à peu ; le bombardement du fort Sumter n'a été qu'un exercice à boulets, un combat pour rire livré, par un général de fantaisie, au major Anderson[1] et à 76 artilleurs disséminés dans un vaste ouvrage à peine armé ; toutefois, ce bombardement, quelque inoffensif qu'il ait été, justifie la phrase cruelle attribuée à Jefferson Davis et malheureusement non démentie : « Il faut jeter du sang à la face du peuple. »

De ce jour, le mouvement séparatiste, un moment

[1] *Robert Anderson*, né dans le Kentucky vers 1805, sorti de West-Point en 1825, fit la guerre du Black-Hawk comme lieutenant dans la compagnie de Lincoln. Campagne du Mexique ; était major en 1861 et commandait la garnison des forts de Charleston (76 hommes). Après sa défense du fort Sumter, on lui fit des ovations dans le Nord. Nommé brigadier général de réguliers le 15 mai 1861, le Kentucky le demanda pour commander ses troupes. Anderson, qui avait une très mauvaise santé, se retira du service et fut remplacé par Sherman. Il est mort à Nice, le 27 octobre 1871. Auteur d'ouvrages militaires estimés.

ralenti, gagne rapidement. L'affaire, évidemment, ne s'arrangera pas ; il faut relever ses manches et se mettre résolument à l'ouvrage. Les robustes travailleurs du Nord et de l'Ouest se donnent tout entiers à l'œuvre patriotique, avec leurs viriles qualités, leur rageuse obstination. Lincoln représente le pays menacé ; il devient un symbole. On ne voit plus en Scott un vieillard usé par vingt campagnes, le candidat malheureux de plusieurs élections présidentielles, le chef d'armée discuté, impopulaire ; c'est l'épée qui doit frapper les révoltés. Il demande 75,000 hommes ; la Législature, si avare du sang des nationaux, les lui donne sans discussion ; le Président décide le blocus du littoral des Carolines et de la Virginie ; pour suffire à cette nouvelle tâche, le Congrès accorde 42,000 volontaires de plus, 18,000 marins, et double les cadres des réguliers. De l'argent tant qu'on en veut, des pouvoirs à peu près dictatoriaux quand les circonstances l'exigeront.

Une fois en mouvement, le pays va plus vite que les gouvernants ; au lieu de 42,000 hommes, il lève 200 régiments dont les trois quarts sont en marche deux mois après. « Jonathan » a reçu un soufflet à Charleston ; il veut laver sa joue dans le sang et, comme il est le plus fort, le plus résistant, le plus riche, il finira par étouffer son adversaire, de par la loi du nombre et du dollar. Seulement, comme en même temps il n'est pas le plus habile, son triomphe lui aura coûté cher.

CHAPITRE II

BULL-RUN, BALL'S BLUFF, ROANOKE

En raison de son grand âge, le général Scott ne pouvait prendre la direction effective des troupes en campagne ; d'ailleurs, le soin d'organiser tous les services militaires le retenait impérieusement à Washington. Il fallut donc trouver, du jour au lendemain, un homme capable de mettre un peu d'ordre dans la cohue des volontaires arrivant de tous côtés. A défaut de Robert Lee qui refusa le poste, Scott se tourna vers un de ses plus fidèles collaborateurs, le major Mac-Dowell, attaché, depuis longues années, à la personne du général en chef. Pour lui donner l'autorité nécessaire au commandement de la plus grosse armée, on le nomma brigadier général de réguliers.

Plein de bonne volonté, Mac-Dowell n'épargnait ni son temps ni sa peine ; son esprit inventif, sa grande habitude des affaires, ses réels talents d'administrateur accomplirent des prodiges ; mais, dès le début, il se trouva pris dans un singulier dilemne : On voulait battre l'ennemi ; toutefois, si les régiments faisaient l'exercice, on criait au pronunciamiento et l'on accusait le général de prétendre à la dictature.

Lorsque les succès de Mac-Clellan, dans la Virginie occidentale, eurent chauffé à blanc l'enthousiasme

des habitants de Washington, la ville ne fut plus tenable pour Mac-Dowell ; il fallut entrer en campagne sans délai. Etourdi par les bourdonnements de la presse, Lincoln n'écoutait rien, ni les observations du général, ni l'expérience de Scott.

Depuis le 1er juin, Beauregard, devenu commandant du département d'Alexandria comprenant tout le territoire entre Richmond et Washington, étendait son autorité sur toutes les forces confédérées de la région. Il s'était établi à Mannassas, couvrant son front par le Bull-Run, ruisseau assez difficile à franchir, sauf aux gués de Mitchell et de Blackburn. Mac-Dowell reçut mission de le déloger de vive force. Ce fut à son corps défendant qu'il l'accepta; car, avec des troupes aussi peu solides que les premières armées Américaines, l'agresseur devait, presque forcément, subir un échec; mais il fallait marcher et l'honnête général, obsédé par d'absurdes soupçons, voulait à tout prix se délivrer de cette guerre à coups d'épingle; il allait de l'avant, sans grand espoir, résolu à faire de son mieux.

Beaucoup moins tracassé, plus libre de ses mouvements, Beauregard ne voyait pas nettement tous les avantages de sa position expectante. Il songeait à prendre l'offensive, de sorte que les deux adversaires se mirent en marche presque simultanément. Plus favorisé de la fortune, Beauregard se vit obligé de s'arrêter pour livrer une action défensive qu'il gagna par hasard; il n'a pas plus le mérite de son succès que Mac-Dowell la responsabilité de la déroute : Bull-Run fut un coup de dés; le vainqueur amena le plus gros point.

Le squelette de la bataille est des plus simples : Désireux de prévenir l'invasion de la Virginie, les con-

fédérés occupent, le long du Bull-Run, de bonnes positions couvrant l'intersection de trois importantes voies ferrées ; leur gauche en avant, vers Winchester, leur droite étendue jusqu'au Potomac. En face, les fédéraux, sur les hauteurs d'Arlington ; dans la vallée de la Shenandoah, Johnston et Patterson en présence, le dernier avec la mission expresse d'observer son adversaire et de l'empêcher d'arriver au secours de Beauregard attaqué ; dans tous les cas, de le suivre sur le champ de bataille.

Mac-Dowel comptait forcer le passage du Bull-Run et tourner les confédérés par leur droite ; il avait cinq divisions : départ le 16 juillet 1861, avec un convoi rudimentaire et dans un assez grand désordre. Les soldats fédéraux marchent comme à la promenade ; fatigués par une chaleur accablante ils jettent leurs vivres et une partie de leurs munitions pour s'alléger ; l'ennemi se retire devant eux ; le 18, la droite unioniste, sous les ordres de Tyler, occupe Centreville sans combat et pousse jusqu'au Bull-Run ; escarmouche assez vive à Blackburn-Ford. Les rapports fédéraux présentent l'affaire comme une reconnaissance : en réalité, Tyler, n'ayant ni cartes ni connaissance du pays, s'est heurté, sans le savoir, au gros de l'armée confédérée. Le mouvement a donné l'éveil à Johnston qui, dès le 17, tendait l'oreille du côté de Washington. Il se met en route avec ses 8,000 hommes et, le 20 au soir, le tiers de son monde est à Mannassas-Gap, à portée de marcher au canon. Quant à Patterson, il parut aveugle et sourd pendant toute cette campagne.

Du 19 au 20, les fédéraux s'étaient massés à Centreville ; le 21, Beauregard eut la singulière idée de quitter son excellente position pour tourner l'extrême gauche des fédéraux qui, eux-mêmes, se proposaient

d'attaquer la gauche confédérée. Les deux armées avaient donc dégarni leur droite et c'était, de chaque côté, l'aile affaiblie qui allait porter le poids de l'action. Dans ces conditions, absolument ignorées des deux généraux en chef, celui dont les troupes seraient le mieux concentrées avait de grandes chances de succès. Si, en outre, sa ligne se trouvait être moins étendue, les probabilités en sa faveur augmentaient considérablement. Beauregard, inférieur en nombre, n'avait laissé à droite qu'un rideau et prolongé sa gauche au loin vers Johnston; il s'y était porté de sa personne, préparant sa fameuse attaque sur Centreville.

Dès le matin, le confédéré Evans, qui gardait le pont de pierre sur le Bull-Run, voit les fédéraux s'avancer peu à peu sur la grande route de Warrenton qui les conduit sur les derrières de l'armée ; sans attendre les ordres, il laisse quelques hommes au pont et, avec presque tout son monde (1000 environ), se porte sur une colline dominant la route, se prépare à résister à outrance et demande des renforts. Il tient trois quarts d'heure. Vers dix heures, Bee[1] et Bartow[2] arrivent à son secours; la lutte devient des plus chaudes; pendant ce temps, devant le pont, Tyler gardait 4,000 hommes à tirailler contre deux compagnies confédérées. Son

[1] *Bee* (*Barnard E.*), capitaine au 10e d'infanterie régulière, fait brigadier général par Jefferson Davis, commandait une brigade composée du 2e Mississipi, 4e Alabama, 6e Nord-Caroline. Mortellement blessé près de la maison Henry à la tête du 4e Alabama.

[2] *Bartow* (*Seth. M.*), ancien capitaine au 1er d'infanterie régu-ère, colonel au service confédéré. Commandait une brigade nposée des 7e et 8e régiments de Géorgie. Tué à côté de Bee ramenant au feu le 7e Géorgien.

lieutenant Sherman, qui avait découvert un gué, demandait à franchir le ruisseau avec sa brigade; Tyler hésita pendant une heure ; cela suffit pour décider de la bataille. Apprenant enfin la sérieuse attaque des fédéraux à sa droite, Beauregard renonce à l'offensive et rappelle toutes les troupes si malencontreusement dirigées vers Centreville. Heureusement pour lui, ses ordres du matin, mal compris, n'ont pas été complètement exécutés. Cependant la situation est grave : Holmes, Early et Benham, fort éloignés encore, arriveront-ils à temps ? C'est fort douteux. Jackson sauve l'armée Sudiste. Envoyé pour combler une lacune dans la ligne confédérée, vers le Stone-Bridge, il survient, au moment où les trois petites brigades Sudistes, qui luttent depuis cinq heures, vont être mises en pleine déroute, après une résistance héroïque. Mac-Dowell pouvait se croire victorieux; il avait jeté, au delà du Bull-Run, les deux tiers de son monde et enfoncé la droite ennemie; il ne lui restait plus qu'à poursuivre le succès. Malheureusement, une partie de ses soldats marchaient ou combattaient depuis dix heures ; ils étaient à bout d'élan.

A une heure de l'après-midi, Jackson déploie ses 3,000 hommes, la fleur de l'armée séparatiste ; son feu arrête le mouvement en avant de l'ennemi qui, peu après, revient à la charge avec une grande vigueur. Ses chances ont diminué. Beauregard a maintenant plus de 10,000 hommes sur les positions disputées depuis le matin. C'est assez pour résister, insuffisant pour vaincre. A deux heures, Mac-Dowell renouvelle l'attaque, il est repoussé. Les confédérés, auxquels les renforts arrivent peu à peu, essaient de reprendre l'offensive et recouvrent une partie du plateau; ils ont engagé tout leur monde, les régiments qui combattent

depuis le matin sont à peu près anéantis ; leur artillerie a beaucoup souffert ; les généraux Bee et Bartow sont morts, Beauregard et Johnston légèrement blessés ; on n'a pas une compagnie en réserve, et Mac-Dowell semble préparer un nouveau mouvement offensif. Au delà des colonnes fédérales, on voit, au loin, un corps de troupes se dirigeant sur le lieu du combat. Est-ce Blücher ? Est-ce Grouchy ? Beauregard prend ses dispositions pour couvrir la retraite. Les nouveaux arrivants ouvrent le feu sur l'armée de l'Union. Ce sont les troupes de Johnston qu'il est allé chercher sur la voie ferrée, à trois kilomètres du champ de bataille ; il les a fait descendre de wagon en plein champ, les a formées en colonne, et charge le flanc des fédéraux. Kirby Smith, qui marche en tête, est mis hors de combat dès les premiers coups de feu ; Johnston, déjà blessé dans la journée, prend la direction des régiments. Early vient aussi d'arriver ; toute la ligne confédérée marche en avant ; attaqués de front et en flanc, les fédéraux reculent ; la droite est rejetée sur le centre ; la débandade devient générale, la bataille est perdue et la retraite dégénère promptement en déroute. Le torrent des fuyards encombre les routes jusqu'à Washington.

Les confédérés, presque aussi maltraités, ne poursuivirent pas leur succès. Le bataillon des réguliers et deux brigades laissées en réserve à Centreville arrêtèrent les cavaliers ennemis.

Désastre complet pour l'Union ; jamais son drapeau n'avait subi semblable affront ; les pertes furent sensibles des deux côtés ; confédérés : 400 tués, 1500 blessés ; fédéraux, 500 tués, 1000 blessés, 1200 prisonniers, 28 canons, 10 drapeaux. Ce n'est pas encore la tuerie formidable des années suivantes ; mais, eu égard au

nombre des troupes engagées, c'est encore un chiffre très respectable pour des volontaires de trois mois. Evidemment, de part et d'autre on s'est bien battu. Il est assez difficile de préciser le chiffre des armées en présence. Dans son rapport, Mac-Dowell dit avoir passé le Bull-Run avec 18,000 hommes; ce qui lui donne, réserves comprises, environ 25,000 à 26,000 combattants. Ce total semble notablement inférieur à la vérité; quant à l'armée confédérée, le Président Davis accuse 15,000 hommes; c'est trop peu; Beauregard n'en devait pas avoir moins d'une vingtaine de mille.

Quoi qu'il en soit, le véritable vainqueur de Bull-Run est Johnston qui, parti de Bunker-Hill le 16 juin 1861, parcourt 28 milles en deux jours pour rejoindre à Piedmont le chemin de fer qui l'amène sur le champ de bataille assez tôt pour frapper le coup décisif; c'est Evans qui répare d'instinct les fautes de son chef; c'est Bee, c'est Bartow qui se font tuer pour donner aux renforts le temps d'arriver; c'est Jackson qui gagne ce jour-là son glorieux surnom de « Mur de pierre » ; c'est tout le monde, excepté Beauregard.

Le vrai coupable du désastre est l'incapable Patterson, auquel les esclavagistes attribuent 30,000 hommes, qui laissa Johnston accomplir cette longue marche de flanc sans songer ni à l'attaquer ni à le suivre. Il prétendit avoir vainement réclamé des instructions au grand quartier général; mais Johnston, Jackson, Evans hésitèrent-ils à marcher au canon? Les deux derniers ne prirent-ils pas sur eux de modifier les ordres reçus ?

L'opinion fut très sévère pour Patterson; au terme de son commandement, qui expirait avec l'engagement des volontaires de trois mois, il dut abandonner le service actif; toutefois, il n'y eut pas de blâme offi-

ciel; ses pouvoirs ne furent pas renouvelés par le gouverneur de la Pensylvanie qui l'avait nommé commandant des troupes de l'Etat. Dans une réunion publique tenue quelques jours après Bull-Run, le général essaya de se justifier.

« Le 9 juillet, dit-il, je réunis en conseil de guerre « mes chefs de corps, mes brigadiers et leurs chefs « d'état-major. Le colonel Stone prit deux fois la « parole, se prononçant contre l'attaque des positions « confédérées; il appuya chaudement la marche sur « Shephardstown et Charlestown; tout le monde fut « de son avis. Je télégraphiai au général en chef la « situation dans la vallée, lui proposant d'occuper « Harpers-Ferry et demandant à être avisé quand il « ferait attaquer Mannassas. Le 12, je reçus l'ordre « d'agir suivant mes propositions et fus informé que « Mannassas serait attaqué mardi 16. Le 13, je reçus « le télégramme suivant: Si vous n'êtes pas assez fort « pour battre l'ennemi, faites des démonstrations « pour le retenir dans la vallée de Winchester. Le 16, « d'après mes instructions, les piquets Sudistes furent « refoulés à Winchester, et je marchai sur Charles- « town.

« Trois jours auparavant, je terminais une dépêche « par ces mots : Si je me trompe, donnez-moi des in- « structions. Le 17 seulement, le général Scott me répon- « dait : Mac-Dowell a rejeté l'ennemi au delà de Fairfax; « demain probablement, il enlèvera Mannassas. »

« Ces nouvelles me parurent satisfaisantes. Johnston « avait été retenu le temps voulu, et la colonne Pat- « terson avait rempli sa tâche.

« Cependant, le 18, à une heure et demie, je deman- « dais encore : Dois-je attaquer ? C'était clair et ne « pouvait donner lieu à aucune méprise.

« Je ne reçus pas de réponse ; je restai sur mes positions : le général Scott, s'il devait différer l'attaque « sur Mannassas, eût pu me donner l'ordre de m'y « rendre et retarder le mouvement jusqu'à mon « arrivée.

« Le 20, apprenant que Johnston avait marché vers « le Sud-Ouest avec 25,000 hommes et de l'artillerie, « j'en avertis le général Scott ; j'ai eu la certitude que « mon télégramme est arrivé à destination ; ne recevant aucun ordre, j'occupai Harpers-Ferry le 21. »

Ces allégations, que l'on n'a pas démenties, prouvent la bonne foi, sinon le coup d'œil de Patterson ; l'état-major général, coupable au moins de négligence, ne voulut pas les discuter ; par suite, bien que les torts soient compensés, il demeure acquis aujourd'hui que le désastre de Bull-Run provient uniquement de l'incapacité du général Pensylvanien.

Patterson ne fut pas la seule victime de l'année 1861 ; au mois d'octobre, à Ball's Bluff, le colonel Samuel Baker se fit tuer, et son chef, le brigadier général Stone, se vit accuser à la fois de trahison et d'impéritie. La suite démontra que cet ancien capitaine de réguliers qui, dans les rues de Baltimore soulevée, rendit les plus grands services à la cause fédérale, était peut-être imprévoyant, mais ne pouvait être suspecté de pactiser avec les séparatistes. Sa carrière n'en fut pas moins perdue et sa réhabilitation incomplète.

Chargé, le 23 juillet 1861, de réorganiser l'armée battue et de mettre Washington à l'abri d'un coup de main, le major général Mac-Clellan se consacra tout entier à cette lourde tâche. Au début tout alla bien ; mais, peu à peu, l'effervescence populaire prit le dessus et les excitations qui avaient poussé Mac-Dowell au

combat obligèrent son successeur à tenter quelque chose. Il avait 140,000 hommes et pas un soldat ; il voulut essayer ses jeunes troupes en reconnaissant les positions confédérées vers Dranesville et Leesburg. Le 20 octobre 1861, la division Mac-Call et un détachement de la division Stone exécutèrent la démonstration; mais, le lendemain, Stone voulut pousser plus avant et, entre autres opérations confuses, jeta de l'autre côté du Potomac environ 2,500 hommes et quatre pièces de campagne afin d'enlever quelques compagnies séparatistes; pour chef de l'entreprise, un politicien, colonel d'occasion, qui paya de sa personne comme un vieux soldat; pour franchir la rivière, deux embarcations d'un faible tonnage; pour théâtre de la lutte, un plateau borné par des bois, légèrement incliné vers le fleuve et aboutissant à une falaise abrupte; pour commander les confédérés, le brigadier général Evans, si remarqué à Bull-Run.

Le résultat se devine : les fédéraux prennent péniblement pied sur le sol de la Virginie, tiraillent avec l'ennemi caché dans les fourrés, gagnent d'abord un peu de terrain, puis sont acculés à la rivière. Baker tué, la confusion devient indescriptible; plus de 500 hommes déposèrent les armes; beaucoup se noyèrent dans le Potomac. Le Nord avoue 233 tués, 366 blessés. Evans perdait moins de 300 hommes, dont 32 tués.

C'était un fâcheux début pour l'armée du Potomac. La popularité de Mac-Clellan souffrit de cet échec; cependant Scott ayant voulu quitter ses fonctions, le Président, quelques jours après Ball's Bluff, lui donna la succession du vieux général; mais la confiance de Lincoln ne fut jamais complète.

Le nouveau commandant en chef consacra l'hiver à instruire ses recrues et organiser ses divisions; des

opérations actives en Virginie étaient, d'ailleurs, impossibles pendant la mauvaise saison.

Tandis que l'armée du Potomac restait l'arme au pied, la marine tendait à rendre effectif le blocus des Etats du Sud. Cette conception, inexécutable en apparence, devint pratique par l'occupation successive d'un certain nombre de points sur le littoral de la Confédération, les navires fédéraux purent s'y ravitailler et quelques batteries à terre furent plus efficaces que toutes les croisières : aussi voit-on le Ministre de la marine, bien inspiré, multiplier les entreprises de ce genre :

Expédition au Fort-Hatteras, qui ferme une des principales entrées du Pamlico-Sound (Caroline du Nord), sorte de mer intérieure par laquelle s'effectuait une active contrebande (13-29 août 1861);

Expédition à Port-Royal (29 octobre-fin novembre 1861) qui donne un port de refuge excellent et une base d'opérations entre Savannah et Charlestown;

Occupation de Ship-Island (décembre 1861) qui, par sa position aux bouches du Mississipi, favorise la surveillance de la Nouvelle-Orléans.

Enfin, l'expédition de Burnside, la plus importante et la mieux conduite;

A la tête de trois brigades, il fut chargé de s'emparer de l'île de Roanoke et d'intercepter le débouché septentrional du Pamlico-Sound. Le départ eut lieu de Fort-Monroë, en plein hiver (12 janvier 1862). Le convoi comprenait 100 navires de tout rang et 16,000 hommes, un important matériel composé de bâtiments du commerce réquisitionnés pour la circonstance ; la flotte de transport reçut un affreux coup de vent à la hauteur du cap Hatteras; séparés de leur escorte, égrenés par la tempête, les bâtiments rallièrent un à un;

le 5 février, l'expédition mouilla au sud de Roanoke; en quelques jours, des opérations, vigoureusement conduites, firent tomber les défenses de l'île; ensuite, successivement, Elizabeth-City, Newbern, Beaufort furent occupés par les fédéraux; Charlestown et Savannah restèrent seuls ouverts dans cette région.

Le rôle de la marine fédérale n'a pas été suffisamment apprécié; les triomphes de Farragut, les exploits de Porter et Foote sur le Mississipi, ont seuls été conservés par l'histoire; l'échec de Dupont devant Charlestown a jeté la défaveur sur la tâche ingrate mais utile des escadres de blocus; pendant des années, en toute saison, elles battirent la mer le long de côtes inhospitalières, interceptant les arrivages, empêchant l'introduction des armes étrangères, portant à la révolte les coups les plus sensibles. Sans leur dévouement, le Sud eût vendu son coton, reçu du matériel et peut-être assuré son indépendance.

CHAPITRE III

LA GUERRE DANS L'OUEST

L'histoire militaire du vieux monde ne présente rien de comparable aux opérations des troupes américaines dans les vastes espaces de l'Ouest : populations clairsemées, presque pas de routes, point de cartes ; pour moyens de communication, les fleuves et les voies ferrées ; le cercle des combinaisons stratégiques est des plus restreints ; l'ennemi vaincu se dérobe et va se reformer plus loin. Morcelés en une foule de détachements, les deux partis en viennent aux mains quand ils se rencontrent, sans que, de cette mêlée confuse il soit possible de dégager un plan d'ensemble. Il serait donc superflu de suivre en détail des marches et des escarmouches au milieu desquelles certains Etats, esclavagistes de cœur, mais sillonnés par les colonnes fédérales, se débattent pour conserver leur neutralité. Par leur situation géographique, sur la limite du flot séparatiste, ils devinrent un champ de bataille que les deux partis se disputèrent avec acharnement.

Le plus important de ces « Border States », le Missouri[1] fut le théâtre des premiers événements ; sa possession entraînait celle du Kansas et des territoires

[1] Population du Missouri en 1860 : blancs, 1,064,369 ;

Indiens. Aussi la Confédération ne lâcha jamais prise sur ce point. Toujours vaincue, elle revint à la charge tant qu'elle eut des hommes et des armes. L'histoire du Missouri pendant l'année 1861 donne donc une idée à peu près complète des opérations dans l'Ouest.

Dans son message d'inauguration, le 4 janvier 1861, le gouverneur Jackson[1] ne laissait aucun doute sur ses tendances politiques; il déclarait formellement que le Missouri soutiendrait les autres États à esclaves, quelles que fussent leurs décisions. Malgré les dispo-

hommes de couleur libres, 2,983 ; esclaves, 144,965. Ensemble : 1,182,317.

Vote de l'Etat pour l'élection présidentielle :

Lincoln, 17,028 ; Douglas, 58,801 ; Breckinridge, 31,317 ; Bell, 58,372.

[1] *Jackson* (*Claiborne F.*), né dans le comté de Fleming (Kentucky) le 4 avril 1807, mort à Little-Rock (Arkansas), d'un cancer à l'estomac, le 6 décembre 1862. Dans la guerre du « Black-Hawk », il leva une compagnie de volontaires et servit comme capitaine. Pendant dix ou douze sessions, il fit partie de l'une ou l'autre des Chambres du Missouri qu'il présida même plusieurs fois. En 1848, il déposa et soutint devant la Législature les fameuses « propositions de Jackson », fut un des promoteurs de la banque du Missouri et, pendant nombre d'années, censeur de cet établissement de crédit. En 1860, il devint, à l'élection, gouverneur du Missouri. Ses sympathies pour la cause esclavagiste et ses efforts pour entraîner l'Etat dans ce sens furent évidents dès les premiers événements. En juillet 1861, il abandonna sa capitale, Jefferson-City, à l'approche du général Lyon, fut déposé par la Législature fédérale et remplacé par M. Gamble, nommé gouverneur provisoire. Il servit quelque temps dans l'armée confédérée, comme brigadier général ; mais la maladie d'estomac, dont il souffrait depuis longtemps, s'étant aggravée, il se retira à Little-Rock où il mourut après de longues souffrances.

sitions cassantes de son chef, la masse de la population était moins disposée à courir les aventures. Ayant beaucoup souffert des troubles du Kansas (1836), elle ne désirait pas sortir de l'Union, tant qu'on n'emploierait pas la force contre les séparatistes. Le sentiment général du pays se manifesta clairement le 9 mars 1861 : les représentants rejetèrent, à l'unanimité, les propositions de sécession portées par M. Glenn, commissaire délégué par la Géorgie déjà séparée. L'envoyé faillit même ne pas être admis à les développer en séance (63 voix pour, 53 voix contre). Mais à cette résolution louable fut joint un singulier corollaire voté avec non moins d'unanimité : « Invitation au « gouvernement fédéral, pour conserver la paix, de « retirer les garnisons de tous les forts occupés par ses « troupes dans les Etats rebelles ».

En dépit d'une évidente partialité pour la Confédération, le plus grand nombre désirait un arrangement pacifique ; mais les menées séparatistes, servies par certaines maladresses du gouvernement central, déterminèrent une agitation violente. Le 16 avril 1861, l'arsenal de Liberty fut envahi ; le gouverneur Jackson décida la création de plusieurs camps et nomma Price commandant en chef des forces Missouriennes. On sait comment Lyon, chef de l'arsenal de Saint-Louis, dispersa le camp Jackson, et fut nommé, à la place de Harney[1], après la convention désavantageuse arrachée par Sterling Price, à la faiblesse de ce dernier. On connaît moins l'habileté avec laquelle le jeune capitaine, im-

[1] *William S. Harney*, originaire de la Louisiane, entré au service le 13 février 1818 ; brevet de brigadier général 18 avril 1847 ; brigadier général de l'armée régulière 14 juin 1858. Retiré du service le 1er août 1863. Ne sort pas de West-Point.

provisé brigadier général se tira des pièges tendus par deux hommes aussi forts que ses adversaires.

Dès qu'il fut chef d'armée, Price et Jackson sollicitèrent une entrevue (10 juin 1861) ; ils insistèrent vivement pour que les troupes fédérales ne pussent ni marcher ni prendre leurs quartiers dans le Missouri, bien que, de leur assentiment, les confédérés eussent déjà largement usé de cette latitude. Lyon répondit : Nul ne peut refuser aux soldats de l'Union le droit de parcourir tout le territoire des Etats-Unis. Mes hommes ne causeront aucun dommage, n'insulteront personne ; mais repousseront vigoureusement toute violence. Impossible de s'entendre sur ces bases. Jackson quitta Saint-Louis pour Jefferson-City, appelant 15,000 hommes sous les armes « en vue de repousser l'invasion, « de protéger la vie, la liberté, la propriété des « citoyens ».

Ce qui manquait surtout aux rebelles, c'était l'armement. Lyon le sentait. Avec une poignée d'hommes il marche sur Jefferson-City, chasse le gouvernement séparatiste et disperse ses recrues à Booneville (17 juin 1861). Le sang coule, pour la première fois, dans le Missouri, où la situation se tend de plus en plus. Au commencement de juillet, Jackson, qui est allé prendre le mot d'ordre à Richmond, en revient avec une ordonnance de sécession qu'il notifie au peuple en prêchant « la guerre sainte »; le 22, les membres de la Législature fidèles à l'Union se réunissent à Jefferson-City; leur premier soin est de constater le départ du gouverneur, du lieutenant gouverneur, des présidents du Sénat, de la Chambre des représentants. La Convention d'État déclare vacants les sièges de son président e, et des autres membres du bureau portant les s contre le gouvernement fédéral ; le 30, elle

nomme de nouveaux titulaires et les installe immédiatement.

Dès lors, Price n'a plus rien à ménager; jusqu'à ce jour, il n'est pas entré ouvertement en scène préparant silencieusement ses batteries : en août il jette le masque; la lutte sérieuse va commencer.

Malgré leur importance politique, les premiers succès de Lyon sont insignifiants au point de vue militaire; ils font le plus grand honneur à sa décision, à son intelligence; mais ne permettent pas de le juger comme stratégiste. Au mois d'août les événements le mettent aux prises avec les plus graves difficultés; il n'hésite pas à les affronter bien que lui-même juge ses moyens d'action trop restreints; il faut agir, cependant; la situation l'exige; parfois, d'ailleurs, le courage et l'habileté suppléent au nombre. On vient d'augmenter son commandement en lui subordonnant Sturgis et Sweney : cela fait une masse de cinq à six mille combattants avec laquelle on peut tenter la fortune. John Fremont vient d'arriver à Saint-Louis pour diriger les opérations dans l'Ouest : c'est le moment de se signaler. Lyon s'enfonce hardiment dans le sud-ouest de l'État, vers Sprinfield, où il entre après avoir enlevé quelques hommes aux confédérés à Dug-Spring (5 août 1861). Là, sa position devient presque désespérée. Price, qui a reculé devant lui, opère sa jonction avec Mac-Culloch, chef des troupes confédérées dans l'Arkansas. A la tête d'une douzaine de mille hommes, ils remontent vers les troupes fédérales et viennent camper sur les bords du Wilson's Creek, dans un lieu nommé Oak-Hill.

Le général unioniste sait qu'un mouvement rétrograde sera fatal à son parti dans un pays à demi révolté. Comptant sur une panique, il attaque l'ennemi

en tête et en queue. Son plan, trop compliqué, présentait l'inconvénient de diviser ses forces en face d'un adversaire supérieur en nombre. Sigel, chargé d'une importante diversion, le mouvement tournant, si fameux plus tard, donna tête baissée dans une embuscade, perdit son artillerie et dut battre en retraite. Lyon se fit tuer à la tête de ses troupes (10 août 1861); sa petite armée, réduite d'un millier d'hommes restés sur le champ de bataille, revint à Rolla, après avoir touché barres à Springfield, où les confédérés entrèrent, le 11, avec quatre régiments de cavalerie.

Leurs pertes dépassaient, dit-on, celles des fédéraux; trois de leurs généraux étaient blessés; deux ne survécurent pas; la victoire leur coûtait cher; mais ouvrait la route de Saint-Louis, dont l'occupation leur eût donné tout le Missouri. Price voulait tenter l'aventure. Mac-Culloch, plus ancien de grade, refusa de s'associer à un mouvement jugé téméraire. Malgré les proclamations victorieuses des confédérés, en dépit de leur réel succès, le moral de leurs partisans, ébranlé par cette chaude affaire, ne se remit pas immédiatement. Pillow resta immobile à New-Madrid, Hardee à Greenville, Mac-Culloch se retira vers l'Arkansas. Price était momentanément impuissant.

Fremont en profita pour fortifier Saint-Louis, ce qui était bien, y proclamer la loi martiale, ce qui était discutable, et décider la confiscation des propriétés, ainsi que l'émancipation immédiate des esclaves appartenant aux ennemis de l'Union, ce qui était au moins prématuré (30-31 août 1861). Il prouva, sur l'heure, qu'il entendait user largement des pouvoirs concentrés dans ses mains par l'état de siège en affranchissant des esclaves et en envoyant devant le

conseil de guerre des citoyens prévenus des menées séparatistes.

Lincoln, dont la grande force fut de toujours marcher d'accord avec l'opinion, mit un frein à ce zèle abolitionniste. Le 2 septembre, aussitôt que la proclamation du 31 août lui fut connue, il invita officieusement Fremont à en modifier les termes de manière à les mettre d'accord avec la déclaration du Congrès, en date du 6 août, acte infiniment moins radical et plein de ménagements pour les intérêts Sudistes.

Avant d'obéir, le commandant de l'armée de l'Ouest, se croyant lié par son passé, requit un ordre formel. Le Président s'expliqua de la façon la plus catégorique, non seulement en donnant l'ordre, mais en prescrivant de le rendre public (Lettre du 11 septembre 1861). Et, pour qu'il n'y eût pas d'équivoque, le secrétaire de la guerre commenta les intentions du gouvernement dans une lettre adressée au général T. W. Sherman, chef de l'expédition dirigée contre Port-Royal.

Pendant que Fremont légifère à Saint-Louis, Price, qui a reçu des renforts, fait tâter, une première fois, l'importante position de Lexington, sur la rive droite du Missouri, à 120 milles dans l'ouest de Jefferson-City (29 août 1861). Cette tentative démontra la nécessité de renforcer la faible garnison qui tenait une ville de 5,000 âmes, toute dévouée à la cause esclavagiste. Vers les premiers jours de septembre, l'état-major fédéral y envoya, sous le commandement du colonel Mulligan (1), une brigade élevant à 2,500 le nombre

1 *James A. Mulligan*, né à Utica (comté de New-York) le 25 juin 1830, de parents Irlandais, mort le 26 juillet 1864, de blessures reçues à la bataille de Winchester (Virginie). Élevé

des défenseurs de la place. Peu après, une nouvelle attaque du général Price devint imminente. On remua de la terre en grande hâte ; on construisit, entre la vieille et la nouvelle ville de Lexington, un vaste ouvrage, de dix pieds de haut, protégé par un fossé, de largeur égale et capable d'abriter 10,000 hommes.

On y entassa les convois et les attelages. Le colonel Mulligan s'établit dans les solides bâtiments du collège et fit disposer assez habilement les cinq pièces de campagne constituant toute son artillerie; car deux mortiers, existant à Lexington, ne purent être utilisés, faute de bombes.

Le plus grand danger de la position était dans son éloignement de la rivière large d'un demi mille et bordée de falaises à pic ; entre elle et les fortifications s'étendait un découvert d'environ un kilomètre ; si l'ennemi parvenait à dominer cet espace et à couper la conduite d'eau la garnison mourait de soif.

Le premier assaut eut lieu le 12 septembre 1861 ;

au collège catholique de Nord-Chicago ; étudiant en droit (1852-1854); rédacteur en chef du journal *Western Tablet* à Chicago; inscrit au barreau de cette ville en 1856 ; employé au ministère de l'intérieur à Washington (1857); capitaine des Shield's Guards à Chicago (1859-1861) ; colonel de la « brigade Irlandaise », régiment levé au commencement de la guerre parmi ses compatriotes. Il prit part aux premiers combats en Virginie, puis fut envoyé dans l'Ouest, fut pris à Lexington, échangé le 25 nov. suivant. Quand il revint à Chicago, réorganiser son régiment, on lui fit une ovation. Il participa à de nombreux combats pendant la guerre. A la bataille de Winchester, ses hommes, le voyant tomber, voulurent le porter à l'ambulance : il les renvoya défendre le drapeau, qui lui semblait menacé. Pour ne pas quitter son régiment, il avait refusé, à plusieurs reprises, le grade de brigadier général.

il fut repoussé ; le général Rains[1] menait l'attaque soutenu par une batterie de neuf canons. Les confédérés, dont le feu n'épargna pas l'hôpital, investirent la place, continuant à tirailler, recevant des renforts de jour en jour et arrêtant les communications des fédéraux avec Saint-Louis. Sans interrompre le blocus, ils parvinrent à repousser tous les détachements fédéraux venant au secours de Lexington.

La situation de Mulligan s'aggrave rapidement derrière ses retranchements, il a gardé au piquet tous ses animaux de trait, chevaux et mulets : trois mille têtes environ ; c'est une lourde charge ; il faut soigner, nourrir et surtout abreuver ce troupeau. Un grand nombre de bêtes sont atteintes par les obus et les bombes ; le reste, épouvanté, se débat dans le plus affreux désordre. Sous les rayons d'un soleil de plomb, l'intérieur des lignes fédérales présente un spectacle navrant : wagons défoncés par les projectiles, approvisionnements dispersés sur le sol, cadavres de chevaux gisant çà et là : pour augmenter la confusion, une fusillade incessante.

[1] Brigadier général *James E. Rains*, né dans la Caroline du Nord vers 1805, tué à Murfreesboro (31 déc. 1862), sorti de West-Point en 1827 dans le 7[e] régiment d'infanterie, breveté major pour sa brillante conduite dans un combat contre les Indiens près de Fort-King en Floride (28 avril 1840) ; Rains y commandait les troupes et y fut blessé En 1855, il servait dans le territoire de Washington, lorsqu'il fut nommé par le gouverneur brigadier général de volontaires. Lieutenant-colonel du 5[e] infanterie, au commencement de la guerre, il donna sa démission le 31 juillet 1861 ; le 10 août suivant il commandait l'avant-garde de Sterling-Price à Wilson's Creek ; il se distingua à Shiloh, à Perryville, à Murfreesboro où il fut tué. Rains avait une grande réputation de vigueur.

Le 17, nouvelle complication : l'eau manque tout à coup. Les confédérés ont coupé le canal près de la rivière : il faut réduire la consommation de liquide ; les bêtes, affolées par la soif, rompent leurs liens et galopent dans le camp, cherchant une issue vers la rivière dont leur instinct devine le voisinage ; les rations deviennent courtes ; cependant le feu continue sans trêve, un clair de lune admirable dissipant l'obscurité de la nuit.

Le 19, la garnison se croit sauvée ; une forte colonne fédérale apparaît sur la rive gauche du Missouri. Les confédérés ont eu le soin de saisir tous les bateaux des environs : Sturgis est obligé de battre en retraite sans avoir pu rien tenter en faveur des assiégés. Après son départ, Price fait sommer la place. « Venez la prendre si vous en avez besoin, » répond fièrement Mulligan. Les troupes Irlandaises sont encore solides ; les Home-Guards, volontaires mal organisés, ont perdu courage. Pendant que le colonel est dans une autre partie du camp, le drapeau blanc couronne les ouvrages confiés au major Becker. Mulligan le fait abattre ; mais les assiégés sont condamnés sans appel ; on essaie en vain d'enlever la plus rapprochée des batteries confédérées ; les Home-Guards abandonnent leur poste déclarant ne plus vouloir combattre et hissent de nouveau le drapeau parlementaire. Les officiers, réunis en conseil de guerre, constatent l'impossibilité d'une plus longue résistance, opinent pour la capitulation (21 septembre 1862). Le feu durait depuis cinquante-deux heures sans interruption. Price accusa 25 tués et 72 blessés, les fédéraux avaient perdu 300 hommes.

La chute de Lexington pouvait amener de graves complications ; mais Price n'avait, pour ainsi dire, pas d'armée ; il ne lui restait que 2,000 cartouches ; Mac-

Culloch et Hardee refusèrent de se dépouiller en sa faveur et même de marcher avec lui; beaucoup de ses hommes, qui l'avaient rallié au bruit de la canonnade, pour faire le coup de fusil en amateur et ramasser quelque butin, n'entendaient pas s'astreindre à des opérations de longue durée; le combat fini, la plupart regagnaient leurs champs; c'était la Vendée, mais d'une manière intermittente.

Malgré l'importance d'un échec dont la responsabilité lui incombe tout entière, le général en chef de l'armée fédérale prend son parti avec la désinvolture qui le caractérise; sa dépêche peint l'homme; elle mérite d'être citée :

« Saint-Louis, 23 septembre 1861.

« Un télégramme de Brookfield m'apprend que
« Lexington vient de tomber entre les mains de Price,
« qui a coupé la conduite d'eau de Mulligan. Une
« colonne de renfort de 4,000 hommes, sous Sturgis,
« n'a pu traverser la rivière, les bateaux à vapeur de
« Lexington étant tombés entre les mains de l'ennemi.
« Les forces de Lane, venant du Sud-Ouest, de Davis,
« venant du Sud-Est, plus de 11,000 hommes, ne sont
« pas arrivées à temps sur les lieux. J'entre en cam-
« pagne moi-même et espère détruire l'ennemi, soit
« avant, soit après sa jonction avec Mac-Culloch. »

Fremont trouve tout naturel que Sturgis n'ait pu passer, que Lane et Davis soient arrivés trop tard, que lui-même reste pendant ce temps à Saint-Louis avec une quarantaine de mille hommes. Peut-on ne pas admirer l'habileté de Price qui, avec des soldats de hasard, se joue entre de si gros adversaires et frappe, au milieu d'eux, un coup retentissant ?

Malgré son apparente philosophie et le ton satisfait de ses proclamations, le général Fremont, qui avait concentré à Saint-Louis des forces considérables, sentit enfin la nécessité d'agir ; il ne partit pas, toutefois, sans avoir « assuré ses derrières » et vengé son amour-propre en supprimant le journal « l'Evening News », coupable d'avoir révoqué en doute la prévoyance du général en chef lors de l'affaire de Lexington. Pour être bien certain de se donner tous les torts, il mit sous les verrous l'éditeur et le rédacteur en chef, qu'il fallut relâcher, quelques jours après, avec des excuses. C'était, on en conviendra, pour un républicain radical, une singulière entente de la liberté.

Le 27 septembre 1861, Fremont se mit en marche, avec cinq divisions et 80 pièces de canon ; il comptait écraser promptement toute résistance dans le Missouri et même pousser jusqu'à la Nouvelle-Orléans en descendant le Mississipi. A son approche, Lexington fut, en partie, évacué par les forces confédérées. Price, qui comptait sur quelques jours de répit, dut renoncer à son projet de se porter au nord du Missouri pour couper les chemins de fer et battre en détail les troupes fédérales. Devant la concentration des forces ennemies, il devenait avantageux pour lui d'éviter tout engagement sérieux dont, vraisemblablement, l'issue lui serait défavorable. Le moral de ses hommes n'avait rien à perdre d'un mouvement en arrière qui, le rapprochant de l'Arkansas, lui permettait de s'appuyer sur les troupes de Mac-Culloch, — idée judicieuse, mais d'une exécution délicate. Il licencia une partie de son monde et battit en retraite avec le reste.

Alors commença, entre les bandes Sudistes et les divisions fédérales organisées comme de petits corps indépendants, une chasse à vue dont Price, malgré son

habileté, faillit ne pas sortir indemne. « Presque cerné, « menacé sur ses derrières, un de ses postes sur l'Osage « mis en déroute, il trompa ses adversaires, passa la « rivière à Osceola, avec vingt-six bateaux construits « par ses soldats, et arriva à Nesho (25 octobre 1861), « où Mac-Culloch l'attendait avec 5,000 hommes. » (Comte de Paris.)

Dans ce long parcours, il avait eu grand soin de ne pas égarer le semblant de Législature qui donnait une apparence de légalité à la rébellion du Missouri. Cette assemblée, réduite à un petit nombre de membres, siégeait, il est vrai, à l'extrême frontière d'un Etat dont la majeure partie se trouvait occupée par l'armée fédérale; mais elle continuait imperturbablement à légiférer, tenant, avant tout, à affirmer son existence.

Après avoir mené à bien cette retraite, — un véritable tour de force, — Price demande aux négociations un succès d'un nouveau genre : il fait agréer à Fremont la fameuse convention du 1er novembre 1861, arrangement singulier par lequel les chefs militaires prétendaient régler les suites politiques de la prise d'armes. Les deux partis s'interdisaient de former des corps de partisans et d'inquiéter, pour participation à la guerre, quiconque rentrait dans ses foyers. « Les hos« tilités, dans tout l'Etat du Missouri, devaient être « exclusivement restreintes aux armées en campa« gne. » L'unique résultat de ces dispositions, tout à l'avantage des rebelles, eût été de permettre aux bandes confédérées, que leur chef ne pouvait nourrir, de regagner paisiblement leurs demeures, en attendant une nouvelle prise d'armes.

Le Président n'intervint pas dans cette affaire; la destitution de Fremont, déjà décidée, lui fut notifiée le 2 novembre et Hunter, qui le remplaça momentané-

ment, refusa de ratifier l'arrangement proposé par Sterling Price ; mais il ramena l'armée de Springfield à Rolla; ce qui rendit, sans combat, une partie du Missouri aux confédérés.

La seconde ingérence de Fremont dans le domaine politique ne valait pas mieux que la première ; les deux fois, cet esprit excessif dépassa le but, double battement du pendule oscillant à droite et à gauche de la position d'équilibre. Comme administrateur, il fut au-dessous du médiocre. Le Gouvernement reçut de telles plaintes que le secrétaire de la guerre se rendit à Saint-Louis pour juger « de visu » ; après une entrevue avec le général, il lui laissa, en revenant à Washington, l'ordre suivant, comme règle de conduite :

« Saint-Louis, 14 octobre 1861.

« Il importe que les sommes actuellement dans les « caisses des officiers payeurs soient employées aux « dépenses courantes de votre armée du Missouri ; les « autres créances, montant à 4,500,000 dollars envi- « ron, ne seront soldées qu'après examen des titres à « Washington. Les officiers payeurs sont faits pour « détenir les fonds qui, en aucun cas, ne doivent être « mis à la disposition d'agents irresponsables, — en « d'autres termes, de personnes non commissionnées « par le Président et non titulaires d'un cautionne- « ment. Tous les marchés doivent être passés par les « officiers payeurs..... Un certain nombre de commis- « sions ont été délivrées par vous ; aucun paiement ne « doit être fait à ces officiers, à l'exception de ceux dont « la nomination a été approuvée par le Président. »

Pour qui a, des matières administratives, une idée même rudimentaire, cette lettre est une véritable ré-

vélation. Au milieu d'un indescriptible désordre, le général resta parfaitement honnête. Le comité nommé, plus tard, par la Chambre des représentants pour examiner, entre autres choses, sa gestion financière à Saint-Louis releva, dans son rapport, « des faits prou- « vant l'inaptitude du général aux fonctions qu'il rem- « plissait ; mais aucun acte de nature à entacher son « honneur personnel. »

Le général Halleck remplaça définitivement Fremont dans le commandement du Missouri. C'était un homme d'ordre et un puissant organisateur. Avec lui entre en scène un personnage nouveau qui jouera bientôt les premiers rôles.

Dès le commencement de la guerre, le brigadier général Grant avait été chargé d'un petit commandement séparé se rattachant étroitement à la navigation des grands fleuves de l'Ouest. Etabli à Cairo, il tenait les embouchures des rivières coulant dans cette région. En octobre 1861, lorsque Fremont battait le Missouri à la poursuite de Price, il jugea utile de retenir à Columbus les forces confédérées qui, sous le commandement de Polk, s'élevaient à 13 régiments d'infanterie, 3 de cavalerie et 6 batteries de campagne. Il prescrivit à Grant de faire une démonstration suffisante pour prévenir l'envoi de renforts à Price pendant que lui-même serait aux prises avec le gros des troupes confédérées. La grande bataille se faisant toujours attendre, le mois d'octobre s'écoula sans qu'il fût donné cours à ce projet ; en novembre, Fremont n'était plus à la tête du département de l'Ouest et son successeur provisoire se rapprochait de Saint-Louis ; dans la confusion résultant de ce changement, on ne songea pas à rapporter l'ordre donné. Grant, lorsqu'il fut prêt, se mit délibérément en route et choisit pour objectif les fortifica-

tions élevées à Belmont, sur la rive droite du Missis-sipi, en face de Columbus. Il n'était pas fâché d'essayer ses jeunes troupes, à l'instruction desquelles il avait appliqué la ténacité paisible formant le fond de son caractère.

Le 6 novembre 1861, il part de Cairo avec 3,000 hommes, descend le Mississipi, se fait débarquer à Hunter's Landing, à deux milles au-dessus de Columbus, forme ses régiments en colonne de marche et les dirige sur Belmont. L'attaque réussit; les volontaires de l'Illinois abordent résolument le camp confédéré dont ils restent maîtres après une courte lutte. De Columbus, Polk a suivi le combat qui se livre à moins de quatre kilomètres à vol d'oiseau; il fait tirer, à travers la rivière, sur les positions Sudistes dès qu'elles sont au pouvoir des fédéraux. Ceux-ci, grisés par leur facile succès, se répandent à travers les tentes ennemies en quête de butin; les officiers essaient de s'opposer au désordre; leurs efforts demeurent impuissants. A sa première affaire, Grant révèle ce qu'il sera toujours : un esprit naturellement enclin aux mesures extrêmes; il fait mettre le feu au camp, voyant que ses soldats, sourds à la voix de leurs chefs, préfèrent le pillage à l'obéissance.

Il était temps; les séparatistes, maîtres de trois bateaux à vapeur, venaient de jeter trois régiments sur la rive droite; les vaincus du premier engagement se reformaient et ouvraient de nouveau le feu; le cercle allait se refermer autour des assaillants. L'imminence du péril les ramène à la soumission : on montre à Grant les troupes fraîches s'avançant vers sa ligne de retraite. — Nous les avons refoulées une fois, répond-il, nous les refoulerons bien deux; faisant face de tous côtés, il se replie sur Hunter's Landing emmenant en-

viron 200 prisonniers et en laissant un peu plus aux mains de l'ennemi ; on arrive, tant bien que mal, au lieu du débarquement, après avoir percé la ligne trop mince des régiments envoyés de Columbus.

La retraite, dont on a voulu faire un modèle de solidité, ne s'effectua pas comme à la parade ; l'embarquement eut lieu dans le plus grand désordre, « au plus tôt paré, » dirait un marin ; si bien que Grant faillit rester sur la berge. Tout le monde était à bord que le général courait encore le long du fleuve pour ramasser les traînards ; les confédérés, parvenus à quelques centaines de mètres, balayaient de leur mousqueterie le pont des bâtiments encombrés. On avait déjà démarré quand on s'aperçut que le chef de l'expédition manquait ; on accosta en toute hâte, on improvisa un pont volant avec quelques planches sur lesquelles passèrent à cheval Grant et les officiers de son état-major. Cet exercice de voltige, très flatteur pour les talents hippiques et l'imperturbable sang-froid du général laisse croire que la retraite fut une débandade ; des troupes victorieuses ne perdent pas leur général en route.

Dans cette affaire qu'il n'avait pas l'intention de pousser à fond, mais que les circonstances rendirent sérieuse, Grant venait de prouver son aptitude à conduire les troupes. En somme, il avait tenu tête à des forces très supérieures. Peut-être eût-il été franchement vaincu si, la position devenant à peu près désespérée, la nécessité n'avait groupé, autour de leur chef, ses soldats indisciplinés : à minuit, l'expédition arrivait à Cairo diminuée de 500 à 600 hommes.

Jusqu'à la fin de l'année, les deux partis se recueillent, préparant les importantes opérations qui marquent les premiers mois de 1862.

CHAPITRE IV

DONELSON, PEA-RIDGE, PITTSBURG LANDING
L'ILOT N° 10, CORINTH

Le succès de Bull-Run avait été funeste à la Confédération ; il surexcita les passions politiques au plus haut degré, tout en laissant croire à la possibilité du succès final avec les moyens déjà mis en œuvre. Or, ces moyens étaient insuffisants, non seulement pour continuer le mouvement en avant, mais pour conserver les positions conquises. Hommes, armement, pontonnage, convoi, munitions, tout resta fort au-dessous de l'effort à faire; après un violent coup de collier, les populations du Sud s'endormaient dans une confiance dangereuse.

Les promoteurs de la rébellion découvrent avec inquiétude ces alarmants symptômes ; les généraux constatent avec désespoir que leurs régiments fondent à vue d'œil; les hommes, autant que les ressources matérielles font défaut. Beauregard ne recueille aucun des fruits de la victoire et s'en explique nettement avec le gouvernement confédéré; son successeur, J. E. Johnston tâche de réchauffer l'enthousiasme par de chaleureuses proclamations ; au Congrès de Richmond on entend apprécier sévèrement la conduite du secrétaire de la Guerre; l'optimisme systématique de la

masse n'étouffe pas complètement de patriotiques appréhensions.

La lutte qui se prépare sera fort inégale ; d'après des documents publiés dans le Nord par des abolitionnistes avérés, intéressés à grossir le danger pour accroître l'ardeur des populations fidèles, les fédéraux ont, au commencement de 1862, de 450,000 à 475,000 soldats en campagne ; les confédérés, 350,000 au plus. Et dans ce total figurent les troupes de J. E. Johnston, en Virginie, pour un chiffre de 175,000 hommes dont 75,000 à Mannassas ! Sous le rapport de l'armement, l'infériorité du Sud est encore plus évidente; matériel de guerre très médiocre, approvisionnements nuls. Avant de faire un mouvement, le général doit se demander, non seulement si des avantages stratégiques l'imposent, mais encore s'il aura suffisamment de cartouches pour l'exécuter. Que de fois les caissons pris à l'ennemi alimentèrent le feu des confédérés le second jour d'un engagement ?

La Confédération ne devait pas songer à prendre l'offensive; cependant, de graves intérêts politiques rendaient inopportun tout mouvement de retraite trop accentué. On ne pouvait décemment abandonner sans combat les Border-States dont les troupes servaient sous le drapeau sécessionniste. On se décida, par suite, à défendre l'interminable chapelet de positions qui s'étend de Yorktown (Virginie) à Columbus (Kentucky), en passant par Fredericksburg, Mannassas, Cumberland-Gap et Bowling-Green. Sachant à merveille qu'au nord de cette barrière s'amassaient des forces considérables, l'état-major Sudiste lui donna de solides points d'appui en semant cette longue ligne de camps retranchés, à Mannassas, à Mill-Springs, à Bowling-Green, et de forteresses, Henry, Donelson, Columbus, etc. Néan-

moins toute leur habileté ne pouvait détruire le vice de la conception ; la digue, trop faible pour la pression qu'elle allait supporter, devait crever au premier effort. L'agresseur avait de grandes chances pour lui, fût-il moins nombreux ; à plus forte raison si, maître de choisir son point d'attaque, il pouvait disposer d'une écrasante supériorité numérique.

L'étude approfondie des circonstances réduit à bien peu de choses la valeur des combinaisons stratégiques des fédéraux pendant cette période. A quelques rares exceptions près, les généraux confédérés firent bien la guerre ; le plus souvent, ils usèrent leurs talents contre des nécessités politiques. Il leur fallait, avant tout, entrer dans les vues gouvernementales de Jefferson Davis, ensuite faire vivre l'armée sur le pays ; les considérations militaires ne venant qu'en troisième plan. Le Président avait pourtant à ses côtés un conseiller de premier ordre, Robert Lee ; mais il gardait, de son passage à West-Point, de ses combats au Mexique, le besoin d'intervenir activement dans la conduite des armées. Son esprit aventureux le poussant aux spéculations hasardeuses, il se vit, en plusieurs circonstances, entraîné par l'ivresse de succès inespérés, à jouer quitte ou double au risque de compromettre ses avantages. Ne réussissant pas toujours à séduire la fortune, il essayait de la violer.

Les revers amenés par ses conceptions le rendaient momentanément plus docile ; souvent il était trop tard ; malgré tout, à la première embellie, le naturel de cet homme de fer reparaît plus déterminé, plus indomptable. Au commencement de 1862, son influence prédomine dans les conseils de guerre. Gardant le général Lee à Richmond, il partage les troupes confédérées en deux grands commandements confiés aux Johnston,

excellente mesure qui pouvait être féconde, l'unité de vues remplaçant le décousu de tentatives individuelles. Seulement, aux généraux en chef on adjoignit, avec des pouvoirs mal déterminés, plusieurs officiers déjà mis en lumière par leurs précédents services. Cette application du régime constitutionnel à l'art militaire donna de piteux résultats; les Johnston ne furent les maîtres qu'à leur quartier général, l'un à Mannassas, l'autre à Bowling-Green; imparfaitement secondés, ils ne réussirent pas à conjurer les revers, conséquence logique d'un plan de campagne vicieux.

Le premier choc eut lieu dans le Kentucky oriental; le 19 janvier 1862, le brigadier général G. Thomas força les confédérés à évacuer le camp de Mill-Springs, couvrant la riche contrée minière du Cumberland. Le général sudiste Zollicoffer y fut tué, et l'aile droite de Sydney Johnston se trouva compromise; le centre à Bowling-Green, la gauche à Columbus pouvaient tenir encore, mais il fallait que les rivières le Tennessee et le Cumberland restassent fermées aux fédéraux. La première était barrée par le fort Donelson, l'autre par le fort Henry, établis en des points où les deux cours d'eau, sont à peine distants de douze milles.

Lincoln ayant prescrit un mouvement offensif de toutes les armées de l'Union (ordre général du 27 janvier 1862), une expédition fut préparée à Paducah pour faire tomber Henry et Donelson, pendant que l'armée de Buell attaquerait le centre des confédérés à Bowling-Green. Départ le 2 février; trois grosses divisions et 15 bâtiments de guerre; Grant commande les troupes, Foote la flottille; ils s'entendent à merveille, première condition du succès. Le fort Henry était un ouvrage pentagonal établi sur la rive droite du Tennessee, armé de 17 pièces de divers calibres; une route

et une voie télégraphique le reliaient à Donelson ; une compagnie gardait le fort ; à deux kilomètres campaient quatre ou cinq mille hommes sous le commandement du brigadier général Thilgmann [1]. Grant débarque hors de portée de l'artillerie et manœuvre pour isoler la garnison (6 février). Les canonnières se couvrent de la berge, arrivent devant les batteries et commencent le feu, séparant les défenseurs du fort des troupes de soutien. La surprise est complète ; afin de n'être pas cerné, Thilgmann bat en retraite sur Donelson ; ses régiments en bonne route, il veut expier son défaut de vigilance et rentre dans le fort pour partager le destin de la petite garnison : il y est pris, avec 83 hommes, après une heure et demie de combat.

Les canonnières avaient réduit sans peine des fortifications permanentes ; le même fait se produira toutes les fois qu'elles attaqueront des batteries rasantes ; lorsque, au contraire, il s'agira d'ouvrages construits à une certaine hauteur, sur les « bluffs » du Mississipi, comme à Vicksburg et Port-Hudson, les navires seront impuissants ; presque invulnérables de plein fouet, ils ne résisteront pas aux feux plongeants.

[1] Brigadier général *Lloyd Thilgmann*, né dans le Maryland vers 1816, tué à Champion-Hill, le 17 mai 1863. Sorti de West-Point en juillet 1836 ; lieutenant en second au 1er dragons ; démissionnaire trois mois après ; employé, comme ingénieur, dans une compagnie de chemin de fer, puis dans une entreprise de transports par eau et voie ferrée. Servit, comme volontaire, auprès du colonel Twiggs pendant la guerre du Mexique, à Palo-Alto et Resaca ; commanda un corps de partisans à Mexico ; fut directeur des fortifications à Matamoras ; prit une grande part, comme ingénieur, aux travaux de construction du chemin de fer de Colon à Aspinwall. Jefferson Davis le fit brigadier général.

La chute du fort Henry ouvrait le Tennessee aux fédéraux; ils s'empressèrent de détruire le pont du chemin de fer unissant Columbus et Bowling-Green; entamée à son extrême droite, la ligne confédérée était coupée par le centre. Grant et Foote n'allaient pas en rester là. La flottille redescendit sur Cairo, où ce dernier, éspérant réduire Donelson par un bombardement, voulait disposer des navires armés de mortiers; il se faisait fort d'éviter ainsi les pertes énormes d'un assaut, les troupes de Grant devant, cette fois encore, appuyer simplement l'attaque de la marine. Halleck ne voulut rien entendre, se retrancha derrière l'ordre du Président, ne donna pas au commodore le temps de faire ses préparatifs et le mit en marche sans délai.

Grant venait par la voie de terre avec trois divisions; une quatrième arrivait sur des transports; son armée s'était considérablement accrue de renforts envoyés par Buell et Hunter; dans son rapport, il dit 22,000 hommes; mais il diminue constamment ses effectifs; il n'a pas loin de 30,000 hommes. Les confédérés, à Donelson, en comptent une vingtaine de mille sous Floyd, Pillow, Buckner et Forrest; ils occupent des retranchements autour du fort, grand ouvrage armé de 37 pièces de divers calibres. Celui qui commande en chef, par droit d'ancienneté, c'est Floyd, l'ex-ministre de la guerre de Buchanan, le démissionnaire accusé de concussion, le triste héros de la précédente campagne en Virginie occidentale. Sydney Johnston est mal servi par la fortune; son lieutenant ne le vaut pas.

Parti le 12 au matin du fort Henry, Grant se montre dans l'après-midi aux environs de Donelson; rien à faire avant l'arrivée de la flottille; le lendemain, il s'étend sur les flancs de la position en attendant l'ar-

4

rivée des marins ; Foote avait eu raison ; il fallait des mortiers ; les canonnières ne peuvent rien contre les épaisses murailles du fort ; quatre sont désemparées ; le commodore est blessé ; une diversion tentée contre les retranchements vient d'échouer ; l'opération débute mal ; Grant se résigne à un siège régulier et complète l'investissement. Floyd s'empresse de lui offrir l'occasion de réparer ses fautes. Le 15 au matin, les confédérés se jettent sur la droite fédérale ; ils remportent d'abord de sérieux avantages ; combat acharné pendant plusieurs heures. Grant reforme sa ligne, use la fougue des agresseurs, reprend l'offensive au moment où leur élan s'épuise. Définitivement refoulés vers le fort, les agresseurs perdent rapidement les positions enlevées le matin, ainsi qu'une partie de leurs retranchements. La nuit tombe ; scène d'horreur dans l'intérieur de Donelson ; un millier de blessés, et rien pour les soigner ; peu de vivres, presque plus de cartouches. Les généraux se réunissent en conseil de guerre. Floyd, c'est une justice à lui rendre, veut faire une trouée ; Pillow, Forrest pensent de même ; Buckner juge les troupes hors d'état de renouveler le combat. Au quartier général de Bowling-Green on ne sait rien ; le télégraphe de Donelson reste muet ; incapacité de Floyd, disent les uns, trahison des employés, allègue celui-ci pour se défendre. Par-dessus tout, il craint de tomber aux mains des fédéraux animés, à son endroit, d'intentions peu bienveillantes. Au lieu de donner des ordres, comme c'était son droit d'ancienneté, au lieu de briser les résistances, comme c'était son devoir de général en chef, il remet le commandement à Buckner et profite [illegible] la nuit pour se sauver avec environ 5,000 hommes. [illegible]rest et Pillow étaient de la partie.

[illegible]u matin, Buckner demande une suspension d'armes

pour traiter de la reddition du fort. Grant prélude à sa correspondance militaire par le billet suivant :

« Monsieur, je viens de recevoir votre communica-
« tion de ce jour, proposant un armistice et la nomi-
« nation de commissaires pour arrêter les termes de la
« capitulation.

« Je n'en puis accepter d'autres qu'une reddition
« sans conditions et immédiate.

« Je me propose de marcher immédiatement sur
« vos positions.

« Je suis, très respectueusement, votre obéissant serviteur,

« Signé : U. S. GRANT. »

Dans la position où s'était mis Buckner, il ne pouvait qu'accepter; il le fit, en ces termes un peu naïfs :

« Monsieur, l'état des troupes que je commande par
« suite d'un changement inattendu de général en chef
« et l'écrasante supériorité de vos forces m'obligent,
« malgré le brillant succès des armes confédérées, à
« accepter les termes peu chevaleresques et peu géné-
« reux que vous proposez.

« Je suis, Monsieur, votre serviteur,

« Signé : S. B. BUCKNER. »

Le malheureux général voulait bien capituler sans conditions, mais non s'avouer vaincu. Jefferson Davis fut plus véridique. Dans sa communication au Congrès il ne déguisa ni l'échec ni son importance.

« 11 mars 1862. — Je transmets à Monsieur le Pré-
« sident de la Chambre des représentants copie des

« rapports officiels concernant la défense et la chute « du fort Donelson.

« Ils paraîtront incomplets et peu satisfaisants; j'ai « provoqué des explications complémentaires sur les « points inintelligibles d'après les rapports. Il ne sem- « ble pas que des renforts aient été demandés, ni qu'il « fût impossible de sauver l'armée en évacuant la « place. On s'étonne que l'on ait pu retirer une partie « de la garnison, laissant le reste exposé à capituler. « On ne s'explique pas, non plus, les raisons pour les- « quelles des généraux se sont déchargés de la respon- « sabilité qui leur incombait en transférant le com- « mandement à un officier moins ancien.

« Lors de ma précédente communication au Con- « grès, je l'avais prié de remettre l'appréciation du « désastre jusqu'après réception des rapports officiels. « Je regrette de fournir des informations aussi défec- « tueuses. En attendant que la lumière soit faite com- « plètement, j'ai décidé, d'après la manière dont les « événements ont été présentés par les deux plus an- « ciens généraux, qu'ils seront relevés de leur com- « mandement jusqu'à la décision définitive à interve- « nir sur cette affaire. »

Floyd ne se releva pas de ce coup de massue; il mourut dans l'oubli, l'année suivante.

La prise du fort Donelson était le premier grand succès de l'Union, une véritable victoire, au moins quant aux résultats : 40 canons, des drapeaux, 12,000 prisonniers. La note comique n'y manqua même pas ; le lendemain de la capitulation, deux régiments Sudistes accourus au canon entrent dans le fort tambour battant, enseignes déployées, et s'aperçoivent trop tard qu'il est au pouvoir de l'ennemi.

Pendant que Buckner capitulait, Sydney Johnston, avec une dizaine de mille hommes, escarmouchait à Bowling-Green, contre une grande partie de l'armée de Buell. Il s'empressa de battre en retraite quand il apprit les événements, la ligne confédérée pouvant être prise à revers par les bâtiments remontant les rivières désormais ouvertes à l'ennemi. Non seulement Columbus, Bowling-Green devenaient intenables, mais on ne pouvait même songer à défendre Nashville, où le Cumberland permettait d'arriver sans obstacles. Sydney Johnston l'évacua le 16 février, après avoir détruit le pont du chemin de fer, au grand désespoir de la population ; la Législature s'enfuit à Memphis et l'avant-garde fédérale prit possession de la capitale du Tennessee.

Le général confédéré, auquel on avait adjoint Beauregard dans le commandement en chef, chargea spécialement celui-ci de la défense du Mississipi et tenta de former une nouvelle ligne d'opérations à Murfreesboro, sur le rail-road de Nashville à Chattanooga, position défectueuse, car les canonnières, maîtresses du Tennessee, pouvaient encore pénétrer sur les derrières de l'armée. Il fallait se résigner à un grand sacrifice et, après avoir abandonné le Kentucky, livrer la majeure partie du Tennessee en s'établissant au sud des rivières sillonnées par la marine fédérale. La concentration eut lieu à Corinth. Beauregard, après évacuation de Columbus et mise en défense de l'îlot n° 10, y ramena les troupes de Polk, accrues de quelques détachements ; une assez forte agglomération se forma, sous le commandement des deux généraux ; pour le moment, leur armée constituait le seul espoir de la Confédération qui venait d'éprouver un sérieux échec au delà du Mississipi.

Tandis que Halleck, commandant en chef dans

l'Ouest, faisait mouvoir Grant et Buell sur la rive gauche de la « grande rivière », il avait à compter aussi avec Van Dorn[1] que Jefferson Davis venait de mettre à la tête du « Trans-Mississipi ». Le nouveau commandant n'était pas de ceux qui hésitent. Price et Mac-Culloch lui obéirent facilement, séduits par sa bouillante valeur, son caractère décidé, ses précédents services dans l'armée régulière. Van Dorn comprit im-

[1] *Earl van Dorn*, originaire du Mississipi, tué par le docteur Peters, du comté de Maury (Tennessee), le 8 mai 1863, sortit de West Point en 1842, à l'âge de dix-neuf ans. Breveté lieutenant en second au 9e régiment d'infanterie, il fut nommé lieutenant en premier en 1847; breveté capitaine à Cerro-Gordo, major à Cherebusco, il se distingua à Chapultepec et fut blessé devant Mexico. De janvier 1852 à juin 1855, il fut trésorier de l'asile militaire à Pascagoula (Mississipi). Il se fit remarquer, par la suite, dans trois expéditions contre les Comanches au Texas et fut de nouveau dangereusement blessé. Démissionnaire en 1861, fait colonel par Jefferson Davis, il prend le commandement d'un corps de volontaires Texiens, capture le vapeur l'*Etoile-de-l'Ouest* à Indianola, fait capituler le major Sibley à Saluria et reçoit, le mois suivant, la capitulation du lieutenant-colonel Reeve. Nommé successivement brigadier et major général, il est mis, le 19 janvier 1862, à la tête du département du « Trans-Mississipi »; après son insuccès à Pea-Ridge, il fut remplacé par le général Holmes. Depuis Corinth où il fut vaincu, il resta dans une obscurité relative, opérant contre les divisions détachées de l'armée du Cumberland des attaques souvent heureuses et parfois très fructueuses; son succès à Holly-Springs valut à la Confédération de grands approvisionnements et contraria les opérations de Grant. Van Dorn avait, depuis quelques mois, établi son quartier général dans le comté de Maury (Tennessee); « il offensa la famille du « docteur Peters qui, après avoir essayé en vain d'obtenir réparation, finit par prendre sa vie. »

médiatement toute la portée des revers éprouvés par Sydney Johnston pendant le mois de février; en bon camarade, il voulut frapper un coup violent pour rappeler en arrière les envahisseurs des Border-States. D'après ses ordres, Price évacua le Missouri, recula pied à pied devant les troupes fédérales commandées par Curtis, rallia Mac-Culloch et rentra dans l'Arkansas. Le trajet fut une longue suite d'escarmouches ; en réalité, rien de décisif.

L'activité de Van Dorn réunit aux troupes de Price, de Mac-Culloch, celles de Mac-Intosh et les contingents Indiens : au commencement de mars, il se voit à la tête d'une vingtaine de mille hommes. Tout annonce à Curtis un mouvement offensif de l'ennemi; le général unioniste s'est établi, près du Sugar-Creek, à Bentonville et autour du camp retranché de Cross-Hollows ; il a quatre divisions comprenant vingt-deux régiments avec une cinquantaine de pièces.

Le 5 mars 1862, par une froide journée d'hiver, la campagne couverte de neige, le vent soufflant en tempête, Curtis écrivait sous sa tente lorsqu'on lui annonça l'approche des troupes rebelles. Leur cavalerie devait coucher à quelques milles du camp, à Elms-Springs; l'infanterie avait déjà dépassé Fayetteville. Il fallait rapprocher immédiatement du quartier général les divisions Sigel et Carr occupant en ce moment des positions assez éloignées. Sans perdre un instant, Sigel se mit en marche au milieu de la nuit ; au jour, il atteignit Bentonville ; attaqué, dans la matinée, par des forces supérieures, il parvint, après six heures de lutte, à gagner l'extrémité occidentale d'une chaîne de collines nommées Pea-Ridge, à proximité de deux divisions fédérales. Moins éloigné, Carr rejoignit sans encombre.

Pendant cette journée, Curtis sema d'obstacles, au Sud de ses positions, la route de Fayetteville par laquelle il attendait l'attaque ; mais Van Dorn, transportant son armée tout entière autour de l'aile gauche ennemie, s'etablit, sur cette même route, au nord du camp unioniste, pendant que Mac-Culloch et Mac-Intosh prenaient position en face de Sigel. Les Confédérés se trouvaient, de la sorte, établis sur les communications de leurs adversaires, dont le désastre était complet, en cas de défaite. La supériorité stratégique du général rebelle est indiscutable. Curtis n'avait rien vu à temps. Il changea de front, se déployant sur la crête du Pea-Ridge. Entre ses trois divisions et celle de son lieutenant Sigel[1] s'étendait un espace d'au moins trois milles ; l'ordre de bataille rectifié ne valait guère mieux que les dispositions de la veille.

[1] *Sigel (Franz)*, né le 18 novembre 1824 à Sinsheim (grand-duché de Bade) ; élève de l'Ecole militaire de Carlsruhe; lieutenant d'infanterie Badoise; démissionnaire en 1847 ; se lance dans la politique radicale; prend part à tous les événements militaires de la Révolution de 1848 dans son pays ; se réfugie en France ; est rappelé en 1849 par le gouvernement provisoire ; ministre de la guerre, membre du gouvernement, il fit toute la campagne avec un grand courage ; fut obligé de passer en Angleterre en 1850. Emigra aux Etats-Unis en 1852. Successivement ingénieur, journaliste, professeur à New-York ; en 1858 il fut nommé professeur à l'Institut Allemand de Saint-Louis. Au début de la guerre, il rendit de grands services en raisons de ses connaissances militaires; il commandait une partie des troupes de Lyon à Wilson's Creek et fut le véritable vainqueur à Pea-Ridge. L'année suivante, il reçut, en récompense, avec le grade de major général de volontaires, une adresse de félicitations du Congrès. Il commanda un corps d'armée sous Pope, puis à Washington. Inactif, pour raison de santé en 1863, il reçut un nouveau commandement dans la vallée de la

Le 7 au matin, une lutte acharnée s'engage sur toute la ligne ; elle dure jusqu'au soir avec des fortunes diverses. A la nuit, Price et Van Dorn, au prix de lourdes pertes, ont gagné, sur la droite fédérale, un mille de terrain ; à gauche, Mac-Culloch[1] et Mac-Intosh, qui ont prononcé leur mouvement vers le Sud et l'Est pour

Shenandoah, fut battu par Breckinridge ; Grant le disgracia. Sigel n'eut plus de commandement ; il était d'une grande bravoure et très aimé de la population Allemande. Après la guerre, il devint rédacteur en chef d'un journal à Baltimore.

[1] *Ben Mac-Culloch*, né dans le comté de Rutherford (Tenn) en 1814, tué à Pea-Ridge, le 7 mars 1862. Il était fils d'Alexandre Mac-Culloch qui combattit, sous le général Jackson, aux batailles de Talladega, Tallahassee et Horseshoe. A quatorze ans, il quitta l'école pour s'adonner à la chasse ; il devint fort habile. Cette vie lui donna le goût des aventures. Apprenant qu'il se préparait une expédition de trappeurs aux montagnes Rocheuses, il demanda à se joindre à eux ; n'y ayant pas réussi, il s'engagea dans l'expédition de David Crockett au Texas ; arrivé trop tard à Nacogdoches, le lieu du rendez-vous, il partit seul, parvint jusqu'à la rivière Brazos, puis tomba dangereusement malade. En 1836, il servit dans l'artillerie de l'armée Texienne, sous le général Houston, assista à la bataille de San-Jacinto, s'établit ensuite dans le comté de Gonzales (Texas) s'occupant de culture et de location de terres. Quand éclata la guerre du Mexique, il leva une compagnie de partisans Texiens, avec laquelle il rejoignit l'armée de Taylor, quatre jours après Resaca ; sa compagnie se distingua à Monterey, à Buena-Vista et servit sous Scott ; en récompense de sa belle conduite sous les murs de Mexico, Mac Culloch fut nommé, par le président Pierce, commissaire de l'Union au Texas. En 1857, il fut envoyé, avec les mêmes fonctions, dans le district de l'Utah. Lors de l'installation de Lincoln, il était, dit-on, à Washington, à la tête d'un parti sécessionniste, dans l'intention de prendre possession de la ville. Le projet fut abandonné devant les précautions de Scott.

Jefferson Davis le fit brigadier général et le mit à la tête des

se joindre à Van Dorn, sont arrêtés par Sigel campé sur des collines à peu près inaccessibles ; son artillerie, très supérieure en nombre et en qualité, fait de grands ravages parmi les assaillants. Une magnifique charge de la cavalerie Sudiste, qui sabre les artilleurs sur leurs pièces, donne à leur infanterie le temps de se mettre à couvert sous bois ; mais Sigel reçoit des renforts et lutte avec avantage. Les deux généraux confédérés sont au nombre des morts.

Vaincu à gauche, Van Dorn est victorieux à droite ; pendant la nuit, Curtis resserre sa ligne vers le point où Sigel avait tenu ferme ; les deux fractions de l'armée rebelle se rejoignent sur le terrain conquis par Van Dorn. L'armée fédérale semble perdue ; Curtis défend d'allumer des feux, de peur de révéler ses nouvelles positions à l'ennemi ; la nuit, trop froide, ne permet pas le repos à des hommes épuisés par deux jours de combat ou de fatigues ; un millier de morts ou de blessés gisent abandonnés sur le champ de bataille ; il faut se faire jour ou capituler. Van Dorn s'est encore montré, ce jour-là, plus habile que son adversaire ; mais ses troupes ne valent pas les divisions fédérales. L'aile unioniste battue garde quelque cohésion ; elle fait bonne contenance en face des régiments de Mac-Culloch, désagrégés par leur effort de la veille.

Le combat reprend au point du jour ; Sigel oblique un peu son ordre de bataille et menace le flanc des confédérés ; en deux heures, ses canons rayés réduisent au silence les petites pièces séparatistes. L'en-

troupes de l'Arkansas ; à Wilson's Creek, il dirigea les forces confédérées. A Pea-Ridge, il commandait une division formée de régiments de l'Arkansas, du Texas et de la Louisiane. Mac Culloch était d'une grande bravoure personnelle.

nemi, qui est resté ferme sous un feu meurtrier tant qu'il a entendu son artillerie, hésite quand il ne se voit plus soutenu. Sigel porte ses régiments en avant sous la protection de ses batteries qui se déplacent avec eux; l'espoir est revenu. Toute l'armée fédérale prend l'offensive; les confédérés se retirent par les défilés de Cross-Timbers; Curtis n'ose inquiéter la retraite.

Van Dorn n'avait pas atteint son but; il rejoignit, sous Corinth, Sydney Johnston et Beauregard.

La nouvelle ligne de défense adoptée par les confédérés était le chemin de fer de Memphis à Charlestown; elle s'étendait de Chattanooga au Mississipi, par Stevenson, Huntsville, Decatur, Florence et Corinth; là se trouvait le quartier général et le centre de la résistance.

Cette fois encore, Grant fut chargé de briser l'obstacle. Avec cinq divisions embarquées sur quatre-vingt-deux bâtiments, il remonta le Tennessee et vint s'établir à Savannah (12 mars 1862). Sur les divers points de la voie ferrée, les corps Sudistes étaient échelonnés, en vue d'une rapide concentration. La possession d'un chemin de fer parcourant leur front leur donnait de tels avantages qu'il parut indispensable de renforcer Grant dans le Tennessee occidental. Halleck prescrivit à Buell[1], récemment soumis à son autorité, de gagner

[1] *Buell* (*Don Carlos*), major général de volontaires, né dans l'Ohio en 1820. Entré à West-Point en 1837; sorti en 1841; lieutenant en premier en 1847; attaché à l'état-major de l'armée pendant la guerre du Mexique (1847-1848); breveté capitaine après Monterey; se distingua à Cerro-Gordo; breveté major après Contreras; grièvement blessé à Cherebusco; démissionnaire en 1851; rentré au service peu de temps après. Buell servait en Californie, comme major de réguliers, au com-

promptement à l'Ouest, vers Savannah. Les fédéraux, de la sorte, devaient toujours être supérieurs à l'ennemi.

Grant semble avoir attendu passivement l'exécution des ordres de son chef sans être bien fixé ni sur les dangers de sa position, ni sur les agissements de l'ennemi. Ses divisions sont à Pittsburg-Landing, Savannah et Crump's Landing, assez éloignées l'une de l'autre, ne songeant ni à s'éclairer, ni à se couvrir contre une attaque possible. Buell, parti de Nashville le 28 mars, ne pouvait tarder à rejoindre l'armée principale qui s'endormit dans une sécurité dangereuse. Fort bien renseigné, Sydney Johnston crut possible d'écraser Grant encore séparé de Buell et des canonnières occupées au siège de l'îlot nº 10 ; la concentration de ses troupes disponibles était à peu près complète dans les premiers jours d'avril. En laissant sur les autres points le strict nécessaire, il arrivait à former une masse de 45,000 hommes environ.

Le 3 avril 1862, il annonce à son armée qu'il va la mener à l'ennemi.

« Je vous ai mis en mouvement pour offrir la ba-
« taille aux envahisseurs de votre patrie ; vous aurez
« l'énergie, la discipline, le courage convenant aux dé-
« fenseurs de tous les principes dignes que l'homme
« vive ou meure pour eux. Vous marchez à une vic-
« toire décisive sur les mercenaires payés pour vous

mencement de la guerre. Nommé, par le Congrès, brigadier général, le 17 mai 1861, il commanda une division sur le Potomac, et fut ensuite, en qualité de major général, envoyé par Mac-Clellan, avec lequel il était fort lié, commander l'armée du Kentucky à la place de Sherman. Buell ne reparut plus en campagne après son remplacement par Rosecrans.

« dépouiller de vos libertés, de vos biens, de votre hon-
« neur.

« Rappelez-vous l'immense importance de la lutte ;
« rappelez-vous que mères, sœurs, femmes, enfants,
« espèrent en votre succès ; rappelez-vous les champs
« magnifiques et féconds, les maisons riantes que rui-
« nerait votre défaite. Vous êtes l'espoir de huit mil-
« lions de créatures humaines ; montrez-vous dignes
« de votre ancienne bravoure, des femmes du Sud dont
« le dévouement ne sera jamais surpassé.

« Comptant sur votre courage et croyant fermement
« que Dieu marche avec nous, votre général vous mène
« au combat, plein de confiance dans le succès. »

N'est-ce pas d'une sobriété magnifique et d'une puissante éloquence? Et quelle sublime péroraison que l'héroïsme de ce général qui, mortellement frappé, reste à cheval jusqu'à son dernier souffle, pour ne pas décourager ses troupes !

Les confédérés devaient attaquer le 5 avril ; l'état des chemins les retarda de vingt-quatre heures. Sydney Johnston commande, avec Beauregard pour second. A la tête des trois corps : Hardee, Polk, Braxton Bragg ; Breckinridge avec les réserves. Hardee est en première ligne. A cinq heures et demie du matin, il tombe, comme une avalanche, sur l'extrême gauche des fédéraux. Le général Prentiss et 2,000 hommes sont pris sans coup férir ; abandonnant son camp, la division recule en désordre sur celle de Hurlbut, qui arrête un moment les assaillants.

En même temps, à la droite fédérale, Sherman, pressé par des forces supérieures perd du terrain et se replie sur Mac-Clernand ; l'attaque a été des plus violentes ; la petite église de Shiloh, que les deux partis se disputent avec une égale énergie, prend, à cause de sa

position, une grande importance stratégique. Autour de ses murs, troués par les projectiles, s'entassent les cadavres ; Sherman a déployé, pour la défendre, toute l'énergie et toute l'habileté auxquelles il devra plus tard d'éclatants triomphes ; après une résistance désespérée, la première ligne fédérale est forcée.

Grant, qui prétend n'avoir pas été surpris[1], essaie de parer au plus pressé. Les confédérés poursuivent méthodiquement l'exécution de leur plan ; à onze heures les camps de Prentiss, Sherman, Lewis Wallace, Hurlbut sont en leur pouvoir ; les troupes de l'Union, concentrées par leur mouvement de retraite, se rapprochent de la rivière. Bientôt elles seront acculées à la berge.

« Six heures sont écoulées depuis l'attaque des confédérés, » écrit un témoin oculaire, « et les divisions ébranlées de Hurlbut et Wallace protègent seules l'ar-
« mée contre une capitulation ou un désastre. Cepen-
« dant tout n'est pas encore perdu ; l'attaque du matin

[1] « Quant à dire que nous avons été surpris, rien n'est « moins exact ; si l'ennemi nous avait avisés du lieu et de « l'heure de son attaque, nous n'aurions pas été mieux pré- « parés ; nos reconnaissances escarmouchaient, depuis deux « jours, avec son avant-garde. Je ne crus pas cependant qu'il « eût l'intention d'attaquer à fond, mais seulement de tâter « en force la position. Mon quartier général était à Savannah, « bien que, le plus souvent, je sois resté à Pittsburg pendant « la journée. Les renforts arrivaient à tout instant et devaient « être répartis immédiatement entre les divisions et les bri- « gades. Ils avaient l'ordre de se rendre à Savannah où, par « suite, il fallait bien conserver un bureau et du personnel. « Je devais aussi y attendre Buell et lui préparer les moyens « de passer la rivière. »

Ce fragment d'une lettre de Grant est intéressant à étudier ; il montre combien le général est adroit à déplacer la question.

« sur la division Prentiss a ouvert une brèche par la-
« quelle l'ennemi cherche à tourner notre gauche;
« quatre fois les confédérés reviennent à la charge;
« ils sont repoussés; » mais, sur la droite, Hurlbut, à son tour, est chassé de son camp; il s'établit en arrière, au milieu d'un bois où il soutient trois assauts. Grant réorganise les régiments battus le matin et les renvoie sur le champ de bataille. Négligence impardonnable, la cinquième division, stationnée à Crump's Landing, ne reçoit aucun ordre et ne marche pas immédiatement au canon; quand, à plus de midi, on s'en souvient, il est trop tard pour qu'elle puisse prendre part au combat. Cependant Hurlbut est forcé dans le bois, il recule encore à un demi-mille de la rive; Wallace reçoit une blesssure mortelle; sa division décimée bat enretraite. Il est quatre heures et demie; la seconde ligne fédérale est enfoncée, comme la première; toute l'armée unioniste, pelotonnée dans le camp de la division Wallace, forme un cercle peu étendu, à courte distance de la berge; on n'a pas d'équipage de pont : à peine des bateaux en nombre suffisant pour transporter une division ; une partie de l'artillerie est désemparée; des milliers de prisonniers restent aux mains de l'assaillant; encore un effort et sa victoire est complète.

Le feu se ralentit un moment, pour la première fois depuis le matin. On pensa que les confédérés prenaient leurs dernières dispositions, ou qu'embarrassés par la retraite des fédéraux ils ralentissaient leur marche, redoutant une embûche. « Ces quelques minutes furent
« des instants d'or pour notre armée désorganisée et
« vaincue; on sut les utiliser. » Le colonel Webster, chef d'état-major, mit en batterie toutes les pièces de campagne pour défendre le centre et la gauche; « en
« face était un ennemi victorieux; derrière, les débris

« des divisions refoulées le matin ; au delà, une rivière « profonde et rapide. On ne savait rien des troupes « restées à Crump's Landing ; sur l'autre rive, on « voyait apparaître l avant-garde de Buell ; mais « elle ne devait pas arriver à temps pour être d'un « grand secours. Soudain, un éclair jaillit de l'épais- « seur du bois d'où sort, en sifflant, un ouragan de fer. « L'ennemi tente un assaut décisif ; il approche bra- « vement, sous le feu de notre artillerie. Les canon- « nières, avec leurs gros canons, prennent en flanc « leurs colonnes d'attaque, dont l'élan se ralentit sous « une pluie de mitraille. L'obscurité met fin à l'action. »

Dans ce récit, évidemment sincère, publié à New-York par un écrivain abolitionniste, tout est vrai sauf la dernière phrase ; la véritable bataille finit à six heures et, au 7 avril, à six heures, il ne fait pas nuit par cette latitude. L'armée confédérée avait perdu son chef ; Beauregard, qui lui succédait dans le commandement, se croyant victorieux, télégraphia l'heureux résultat de la journée. Plus clairvoyants, mieux inspirés, Polk, Hardee, Bragg voulaient continuer la lutte. Craignant les chances d'un combat de nuit, espérant avoir facilement raison des fédéraux au lever du jour, Beauregard arrêta ses troupes fatiguées, mais pleines d'enthousiasme ; le lendemain, il était vaincu, avant le premier coup de canon : l'armée de Buell, tout entière, prenait part à la bataille.

A sept heures du matin, par un temps sombre et pluvieux, Grant attaque de nouveau, soutenu par 25,000 hommes de troupes fraîches. Les confédérés, après une longue résistance, durent céder le terrain conquis la veille. Ils s'appuyèrent sur l'église de Shiloh y tinrent ferme ; débordés à gauche par les divins de Buell, à bout de force, épuisés par dix-huit

heures de lutte, sentant d'ailleurs l'occasion manquée, ils reprirent tristement le chemin de Corinth. Bragg couvrit la retraite, qui ne fut pas inquiétée. L'armée Sudiste emmenait avec elle 10 canons, 30 drapeaux, 4,000 prisonniers; elle laissait aux mains de l'ennemi un millier d'hommes, des drapeaux et quelques pièces d'artillerie.

Beauregard évalue les forces de Grant le premier jour, à cinq divisions de 9,000 hommes, les renforts reçus, le soir du 6 avril, à 25,000 de l'armée de Buell et à 8,000 de la division Wallace, enfin à 53,000 hommes la totalité de cette dernière armée le second jour de la bataille. De son côté, le général Grant estime à 60,000 hommes l'armée de Sydney Johnston. Ces chiffres sont évidemment exagérés ; les fédéraux, légèrement inférieurs au début, étaient sensiblement plus nombreux le soir et, le lendemain, disposaient d'effectifs beaucoup plus considérables.

De cette journée confuse, où les divisions fédérales, surprises, se battirent sans qu'une direction supérieure vînt remédier au décousu de leurs efforts, on a voulu faire la première assise de la fortune militaire du général Grant. Lui-même s'y est prêté, en essayant d'atténuer les fautes commises par ses sous-ordres et leur manque de vigilance, tactique adroite de la part d'un chef qui n'était pas lui-même sans reproche. Mais ses explications ne peuvent infirmer un certain nombre de faits permettant d'apprécier impartialement les circonstances. Prentiss est pris avant d'avoir mis en ligne une brigade. Sherman, Mac-Clernand, perdent assez de terrain pour que la brigade Stuart, de la division Sherman, se trouve complètement isolée et rallie à grand'peine le gros des forces fédérales en suivant la berge ; on se bat depuis plusieurs heures, les cadavres

s'entassent autour de l'église de Shiloh et le commandant en chef n'a pas encore paru sur le champ de bataille. Reculant peu à peu, les fédéraux abandonnent positions, tentes, artillerie, drapeaux et se trouvent acculés à la rivière. Le désordre est si grand que Buell, arrivé sur l'autre bord, refuse d'engager ses troupes dans un désastre qu'il juge irréparable. Sherman, dévoué comme toujours, passe l'eau et revient, à neuf heures, avec le consentement du commandant de l'armée du Cumberland. Sydney Johnston a donc amené son adversaire au point où il désirait le conduire; peut-être, par son ascendant personnel, eût-il obtenu de ses troupes un effort décisif; il meurt au milieu du combat; son successeur, moins habile, ne réussit pas à forcer l'ennemi; les talents du commandant fédéral n'y sont pour rien; il reçoit des renforts qui doublent son armée: Pittsburg-Landing, c'est Waterloo; on peut admirer la ténacité de « l'Iron-Duke »; nul ne prendra pour un trait de génie l'inspiration de livrer bataille adossé à la forêt de Soignes.

Halleck n'a peut-être pas toute la valeur militaire que lui ont attribuée d'enthousiastes admirateurs; mais il possédait une des plus grandes qualités des généraux d'armée; la fortune lui était favorable et le hasard corrigeait parfois les défectuosités de plans savamment combinés mais d'une exécution difficile.

Pittsburg-Landing fut suivi d'un succès moins retentissant quoique peut-être plus fructueux, la prise de l'îlot n° 10 que les confédérés considéraient comme une de leurs meilleures positions sur le Mississipi. L'obstacle devait empêcher la flottille fédérale de flanquer et d'approvisionner les armées de l'Union en marche vers le Sud.

A 25 milles de Columbus, dont les gros canons

armèrent les nouveaux ouvrages, Beauregard avait organisé un système de défenses couvrant le fleuve de feux croisés. Quelques milliers d'hommes, sous Makall, gardaient l'îlot et les batteries de la rive gauche, ayant pour communiquer deux canonnières, quatre steamers et quelques barques.

Voulant investir l'île n° 10, Halleck avait, vers la fin de février, dirigé Pope de Cairo sur New-Madrid, où il devait se rendre par terre avec une quarantaine de mille hommes ; il y arriva le 3 mars ; cinq régiments confédérés et quelques compagnies d'artillerie tenaient la place, couverte par des travaux en terre, armés de vingt et un canons de gros calibre ; six canonnières pouvaient prendre part à l'action en tirant dans la plaine par-dessus les berges du fleuve. Pope occupa Point-Pleasant, douze mille plus bas, fit venir des pièces de siège de Cairo, bombarda la position et la rendit intenable. Les assiégés quittèrent New-Madrid, au milieu d'un violent orage, dans la nuit du 13 au 14 mars, et gagnèrent le Kentucky, sur l'autre rive du fleuve. Leur retraite isolait l'îlot du côté de Memphis ; car New-Madrid, bien que situé au Nord-Est de l'île, est plus rapproché qu'elle de l'embouchure en suivant le cours du fleuve, qui décrit, sur ces points, deux boucles complètes.

Le lendemain, une grande expédition quitta Cairo pour descendre le Mississipi : huit canonnières, dont sept blindées, dix bombardes, armées de mortiers, vinrent s'établir au-dessus de l'îlot, à portée de la première batterie (15 mars 1862). Le feu commença, le 16, et continua, avec plus ou moins de vigueur, jusqu'au 7 avril.

De son côté, Pope ne restait pas inactif ; il réussit à jeter une partie de son armée sur la rive Kentuckienne

(4 avril). Un canal, creusé par l'armée fédérale sur une longueur de douze milles, dont moitié à travers bois, permit aux transports d'arriver à ses cantonnements ; la flottille descendit le fleuve, sous le feu des batteries, et vint protéger le passage de la rivière que les navires confédérés n'osèrent empêcher. Se voyant coupés, les séparatistes évacuèrent leurs ouvrages, essayèrent de tenir en rase campagne, furent acculés à des marais et forcés de mettre bas les armes, au nombre de trois à quatre mille. Leur chef, Makall, semble n'avoir pas épuisé tous les moyens de résistance.

Ce facile succès attira l'attention sur le vainqueur. Halleck lui ordonna de rejoindre l'armée en marche vers Corinth ; Pope remonta le Mississipi, le Tennessee, sur 30 transports et, le 21 avril, débarqua 25,000 hommes à Pittsburg-Landing ; quelques jours après, il rejoignit l'armée fédérale.

Les manœuvres sous Corinth, pendant tout le mois de mai 1862, ne méritent pas d'être racontées en détail. Halleck avait plus de 100,000 hommes, dont il ne sut rien faire ; les confédérés, moins nombreux, gardaient l'avantage d'une position naturellement très forte et perfectionnée de longue main. Beauregard paraît avoir eu d'abord l'intention de se jeter sur l'ennemi pour recommencer Pittsburg-Landing ; par un ordre du jour du 2 mai, il promet aux soldats de Elk-Horn (Pea-Ridge), et de Shiloh (Pittsburg-Landing) de leur donner l'occasion d'écraser les envahisseurs. Les fédéraux s'avancèrent prudemment, et le général Sudiste ne trouvant pas « l'embellie », se cantonna dans ses lignes : des deux côtés, on remua beaucoup de terre ; on détruisit quelques milles de chemins de fer sur les voies rayonnant autour de Corinth, et on essaya plusieurs attaques partielles ; mais Beauregard ne perdit

pas un pouce de terrain et conserva ses communications avec le Sud. Répondant, coup pour coup, au feu de son adversaire, il le trompa complètement, au point de ne laisser dans ses lignes, après leur abandon, absolument rien en état d'être utilisé. Les malades furent évacués le 26; le mouvement continua les jours suivants ; le 28, Halleck signale, dans ses dépêches au Ministre de la guerre, sous le nom de chaudes reconnaissances, des escarmouches où l'on a eu, de part et d'autre, environ 25 tués; le 29, il canonne tout le jour, ne s'apercevant pas qu'il a devant lui un mince rideau de troupes; le lendemain, quelques officiers, surpris du silence des batteries, n'y trouvent plus personne. Deux mois après ce brillant fait d'armes, Halleck, fut appelé au commandement en chef des armées de l'Union (23 juillet 1862).

L'évacuation de Corinth paraît avoir eu pour cause déterminante la situation générale des armées confédérées. Richmond était menacé par Mac-Clellan, débarqué dans la péninsule de Virginie; sa chute ruinait la rébellion ; Jefferson Davis la crut imminente et envoya sa famille en Géorgie; la Confédération manquait d'hommes; on courut donc au plus pressé. Dans l'Ouest, sur un théâtre lointain, les événements, plus graves en raison de leurs conséquences futures, n'avaient pas le caractère aigu des batailles livrées en Virginie; d'ailleurs, la saison chaude approchait rapidement ; le Tennessee, le plus profond des cours d'eau de la région, devenait d'une navigation difficile et les autres étaient impraticables aux canonnières; sur les bords du Mississipi, insalubres en été, une vaste réunion d'hommes devait contracter forcément le germe de maladies épidémiques. Evidemment aucune entreprise importante n'était à redouter de ce

côté, même au cas où l'on réduirait, sur ce point, les effectifs confédérés. Ces considérations furent agitées à Richmond dans les conseils du gouvernement : elles eurent une influence prépondérante sur la décision prise au sujet de Corinth et, quand on douta de pouvoir y braver toutes les attaques, on tira de son évacuation un parti avantageux, en renforçant l'armée de Virginie avec des contingents venus de l'Ouest.

Bien que l'opération eût été conduite avec une grande habileté, Jefferson Davis disgracia Beauregard pour donner sa succession à Braxton-Bragg; il parut en vouloir au vainqueur de Bull-Run de n'avoir point cherché une action décisive que, peut-être, il lui interdit officiellement.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DES SEPT JOURS

L'échauffourée de Ball's Bluff avait démontré, jusqu'à l'évidence, la nécessité d'instruire les troupes avant de les conduire au feu. Pendant que le général en chef organise l'armée, embrigade les régiments, endivisionne les brigades, installe un semblant de services accessoires, on méconnaît ses aptitudes et son bon vouloir; il n'est même pas libre de choisir son moment; le 22 février 1862, toutes les armées de l'Union doivent entrer en campagne (ordre du 27 janvier). Le Président veut célébrer de la sorte un anniversaire glorieux; mais il ne se préoccupe nullement de la possibilité de l'exécution; surtout, il ne s'inquiète pas de savoir s'il ne contrarie pas les projets de son général en chef. Or, il a été prouvé depuis que Mac-Clellan comptait, après avoir mis Washington à l'abri d'un coup de main, diriger l'armée de l'Ouest sur Chattanooga et transporter par eau ses troupes sous Richmond.

Du premier coup d'œil il avait saisi le point vulnérable de la rébellion; ses idées furent reprises, la première dix-huit mois, la seconde deux ans et demi plus tard. Que firent Rosecrans et Grant, sinon exécuter le programme de 1862, dans ses lignes essentielles? Et l'on reproche à Mac-Clellan son incapacité! On a bien

suspecté sa bravoure ! On se plaignit de ne pas connaître ses plans ; que penser d'un général qui se confie au public ? A qui Grant communiquait-il ses projets ? — Il est vrai qu'alors, grâce à de rudes leçons, l'éducation du pays était faite.

L'ordre du 27 janvier 1862 était intempestif ; en Virginie, son seul résultat fut d'éveiller les défiances de Johnston campé à Mannassas ; il eut un corollaire : la décision présidentielle du 8 mars, partageant l'armée en cinq corps dont le commandement était donné à l'ancienneté ; le général en chef s'arrangerait comme il pourrait avec ces collaborateurs imposés ; trois jours après, c'était pis encore : Mac-Clellan perdait la direction générale des troupes de l'Union. Un avocat, ministre de la guerre depuis quelques semaines, tiendrait provisoirement l'emploi. Dans l'intervalle, on avait obligé le général à exposer ses vues en conseil de guerre ; le lendemain, les confédérés décampaient de Mannassas pour couvrir Richmond.

En dépit de tout, Mac-Clellan se met courageusement à l'œuvre ; on lui a promis d'amener d'un coup 50,000 hommes ; le premier convoi ne dépasse pas 20,000 ; impossible de profiter de la voie la plus directe pour remonter sur Richmond ; à l'arrivée, le « Merrimac » barrait le passage à travers le James River, et la flotte fédérale n'était pas en état de le débusquer de Norfolk. Le chef de l'expédition, du moins, aura-t-il toute liberté d'action ? — Non, il prend terre au bout de la presqu'île de Virginie et s'y heurte au général Wool qui exerce un commandement séparé. Aura-t-il toutes les troupes sur lesquelles il compte ? Mac-Dowell est retenu sur le Rappahannock, pour couvrir Washington, et sera si ridiculement ballotté entre les armées belligérantes qu'on l'appellera plaisamment

la cinquième roue du carrosse. Pour recouvrer la division Franklin qu'il a formée, dont le chef possède toute sa confiance, Mac-Clellan devra réclamer énergiquement et on la lui rendra quinze jours après l'entrée en campagne. Contre-temps minime, dira-t-on ; il ne s'agissait que de 10,000 hommes et de deux semaines ; mais ces 10,000 hommes étaient de choix et le général en chef leur destinait une mission spéciale; le retard fit vraisemblablement perdre un mois au siège de Yorktown.

Ces débuts ne sont pas heureux ; certains inconvénients proviennent du manque d'organisation, beaucoup de la mauvaise impulsion donnée à tous les services par les bureaux de Washington. Là commandait en maître M. Stanton[1], devenu par la suite fort habile, mais, dans les commencements, trahi par son inexpérience. On mit tout sur le compte du général de l'armée du Potomac.

[1] *Edwin. M. Stanton*, né à Steubenville (Ohio) en 1815, était fils d'un médecin. Il étudia le droit et, en 1847, vint à Pittsburg, où il fit la connaissance de Lincoln. Il passait pour un homme d'affaires éminent, restant à peu près étranger à la politique. En 1857-1858, le président Buchanan le choisit pour aplanir les difficultés douanières de l'Union avec le Mexique ; il accomplit cette mission avec une habileté qui lui fit grand honneur. Lincoln le nomma attorney. général (1860), puis ministre de la guerre lors de la retraite de M. Cameron (janvier 1862). Stanton était un administrateur de premier ordre et un abolitionniste déterminé ; il s'entendit fort mal avec Andrew Johnston, fut suspendu de ses fonctions par le Président et réintégré par le Congrès ; il donna sa démission lors de l'acquittement du Président (1868).

Grand, fort, l'air énergique, la tête puissante, M. Stanton s'est toujours montré un travailleur opiniâtre servi par une intelligence remarquable.

Le combat naval de Hampton-Roads avait fermé aux fédéraux l'accès du James; du moment où l'on ne pouvait suivre la rivière jusqu'à Richmond, il fallait s'emparer d'abord de Yorktown, puis remonter le York-River et son affluent, le Pamunkey, tant qu'on aurait de l'eau, c'est-à-dire jusqu'à White-House, ensuite se diriger sur Richmond, couvert par le Chickahominy arrosant un pays boisé, difficile et mal connu.

Le 4 avril 1862, six divisions, la réserve, le convoi étaient débarqués; on marcha en avant sur deux colonnes, les uns suivant les bords du James, les autres allant sur Yorktown: huit lieues à parcourir sans un renseignement, sans une carte; on se servit des levés que Washington avait dressés le siècle dernier.

Les confédérés se retirent sans combat; on s'aperçoit qu'ils ont à peu près barré la presqu'île par des retranchements allant de Yorktown au Warwick-Creek, un ruisseau coulant à travers des marécages; des canonnières essaient en vain de tourner la position; dès le second jour de la campagne surgissent des obstacles en apparence infranchissables; impossible d'investir Yorktown; une tentative sur les lignes confédérées ne réussit qu'à faire tuer du monde (16 avril). Derrière les ouvrages se trouvaient des hommes déterminés, commandés par un officier de la plus rare vigueur. Magruder, le vainqueur de Big-Bethel, à la tête de quelques milliers d'hommes, résolut de retarder l'envahisseur, comptant sur la fortune qui, cette fois encore, aima les audacieux. De Richmond était venu l'ordre de se replier sur la capitale, où régnait le plus grand désarroi; tout manquait pour armer les troupes, les fuyards encombraient les routes.

Magruder, bien inspiré, fit bonne contenance; au but, les fédéraux étaient un contre huit; ils le cru-

rent-fort en le voyant ferme et décidèrent le siège de Yorktown. Dans l'autre camp, après avoir blâmé l'opiniâtre général, on lui envoya des félicitations et quelques régiments. Les deux partis semblaient jouer à colin-maillard.

Des ouvrages en terre et des palissades défendaient Yorktown ; la ville tint plus de quinze jours ; la veille de l'assaut, l'ennemi décampa dans la nuit, évacuant du même coup les lignes de Warwick (3-4 mai) ; il avait gagné un mois.

La cavalerie de Stoneman se lance après lui sur la route de Williamsburg ; elle se heurte à des travaux de campagne, essaie de les enlever, perd du monde et un canon. L'armée de Mac-Clellan n'a que deux routes pour se mouvoir ; et encore, ces routes, détestables en temps ordinaire, ont été défoncées par le passage de l'ennemi. Sur ces voies se dessinent, comme deux rubans interminables, les colonnes Unionistes. L'état-major existe à peine ; point d'ensemble ; chaque division marche avec son convoi, de sorte que la suivante ne peut la soutenir sans jeter le désordre dans cette longue procession. Le pays est mal connu ; pas de cartes ; des reconnaissances insuffisantes ; pour faire mouvoir 120,000 hommes, le général en chef n'a que douze officiers attachés à sa personne.

Par une pluie battante, Hooker débouche à l'aventure, se jette sur l'ennemi, se fait ramener laissant derrière lui 2,000 hommes et des canons. Kearney accourt à son aide, le dégage et se bat tout le jour. Hancock assure le succès de l'attaque en occupant, à l'extrême gauche, une redoute que, faute de troupes, les confédérés n'ont pu défendre. Pendant la nuit, Johnston évacue ses positions ; sa résistance n'est qu'une feinte ; il a voulu seulement retarder l'envahisseur, pour don-

ner à ses impedimenta le temps de filer sur Richmond. Toute perte de matériel serait irréparable. Malgré l'orage et le mauvais état des routes, il atteint l'embouchure du Pamunkey assez tôt pour livrer à la division Franklin un violent combat d'arrière-garde à Breek-House, sur le lieu même de son débarquement (7 mai 1862).

L'armée fédérale reprit sa marche le long du Pamunkey, jusqu'à White-House, jadis la propriété de Washington, alors la résidence d'été de sa petite-fille, Mss Robert Lee. Mac-Clellan établit son quartier général dans la maison du fondateur de l'Union (16 mai). Les confédérés se retirèrent au delà du Chickahominy, résolus à concentrer toutes leurs forces disponibles à Richmond.

Afin de sauver sa capitale, Jefferson Davis ne recule devant aucun sacrifice ; il faut des soldats à tout prix ; pour disposer des 18,000 hommes défendant Norfolk, il sacrifie le grand arsenal Virginien ; le « Merrimac » quitte le port où sa présence tenait en échec toute la flotte fédérale. Buchanan, blessé, ne commande plus le cuirassé confédéré, que son nouveau capitaine livre aux flammes, faute de savoir tirer parti de cette redoutable machine de guerre. Le James est ouvert aux navires de l'Union ; mais les formidables batteries du fort Darling les arrêtent à douze milles de Richmond.

Dans l'Ouest, Beauregard amuse les fédéraux devant Corinth, dissimulant avec adresse l'amoindrissement de ses forces, résultat des larges emprunts faits à son armée.

Malgré tant d'habileté, en dépit de mesures si radicales, Richmond est en péril. Robert Lee, commandant en chef les forces rebelles, se multiplie pour fournir à Johnston les moyens de tenir sur le Chickahominy ;

l'armée de ce dernier est si imparfaitement organisée que, le 30 mai 1862, en marche sur Fair-Oaks, elle reçoit, quelques heures seulement avant la bataille, une compagnie de cavalerie de 300 hommes porteurs de fusils de sept modèles différents. Les fédéraux semblent n'avoir qu'à marcher en avant pour balayer les régiments séparatistes et terminer la guerre d'un seul coup. Quelles considérations les retiennent l'arme au pied ? Mieux équipés, mais encore moins organisés que leurs adversaires, campés sur les bords du Chickahominy, dans un pays marécageux, séparés en deux tronçons par les eaux de cette capricieuse rivière dont un jour d'orage fait un torrent, ils regardent vers le Nord, attendant l'apparition de Mac-Dowell dont les 30,000 hommes apporteront l'appoint décisif nécessaire à la victoire.

Mais le premier corps ne ralliera pas ; le gouvernement a peur de Jackson ; le spectre de l'invasion hante les nuits du Président Lincoln. Mac-Dowell, arrivé à quinze milles des avant-postes de Mac-Clellan, reçoit l'ordre d'accourir, en toute hâte, en coupant les ponts derrière lui (27 mai 1862) : les confédérés se rassurent, ils pourront à loisir détruire l'armée de Virginie ; le Gouvernement fédéral a tout fait pour qu'ils puissent « manger l'artichaut feuille à feuille » et ce n'est point sa faute si Fair-Oaks ne devient pas un irréparable désastre.

La courte campagne de Jackson dans la vallée de la Shenandoah exerça donc sur les événements une importance considérable. M. le colonel Le Comte l'a résumée avec une admirable lucidité ; impossible de faire mieux que ces quelques pages frappées au coin de la bonne critique militaire :

« En somme, sur tous les points éloignés de Washing-

« ton, les Unionistes voyaient les choses se dérouler
« à souhait. En revanche, dans la Virginie, sous les
« yeux du Gouvernement et où celui-ci prenait une
« part trop directe aux opérations, il en était autre-
« ment. La Shenandoah, entre autres, fut pour lui le
« théâtre de dures humiliations.

« L'habile général Jackson ne disposait que d'une
« vingtaine de mille hommes ; mais c'était l'élite des
« régiments du Sud et il sut les quadrupler par son
« activité. Après ses engagements contre Banks, à la
« fin de mars, il avait dû remonter la vallée de la She-
« nandoah pour ne pas se laisser tourner par les trou-
« pes du général Fremont, récemment mises en mou-
« vement de la Virginie occidentale. Les fédéraux
« avaient divisé si bien leurs forces qu'ils formaient
« alors, dans ces parages, trois groupes principaux
« sans communication entre eux. Banks dans la val-
« lée, Fremont à la droite et Sigel à la gauche de
« Banks dans les montagnes, sans parler de Mac-Do-
« well, très loin de là, sur le Rappahannock. Après
« quelques manœuvres adroites et des feintes de re-
« traite dans la région montagneuse, Jackson, qui
« connaissait fort bien le pays et y était secondé par
« tous les habitants, parvint à se concentrer à l'impro-
« viste sur sa gauche et à y frapper des coups décisifs.
« Le 9 mai 1862, il surprit les brigades de Milroy et
« de Schenk, du corps de Fremont, et les rejeta sur la
« petite ville de Franklin, au delà des Alleghanies. Il
« ne les suivit pas longtemps. Apprenant que Banks
« venait d'être affaibli de la division Shields, envoyée
« à Mac-Dowell, il se rabattit sur la Shenandoah ; le
« 23 mai, il apparaît à Front-Royal où se trouvaient
« deux régiments de Banks, sous le colonel Kenly,
« pour tenir le chemin de fer de Mannassas-Gap. Kenly

« fut surpris et taillé en pièces. Banks, séparé main-
« tenant de Sigel, comme la première affaire l'avait
« séparé de Fremont, s'avança néanmoins bravement
« au-devant de Jackson ; mais il fut repoussé. Il fit une
« bonne retraite jusqu'à Winchester. Là, une vive
« action eut lieu, le 25 mai, à la suite de laquelle
« Banks dut se replier en désordre sur Martinsburg,
« puis au delà du Potomac.

« Sous l'empire de ces fâcheuses nouvelles, le Gou-
« vernement de Washington donna l'ordre à Mac-Do-
« well d'un côté, et à Fremont de l'autre, de s'avancer
« sur les flancs et les derrières de Jackson, et c'est
« aussi à ce moment que, pour s'assurer de tout dan-
« ger contre le front direct de Washington et du Rap-
« pahannock, il fit couper, par les troupes de Mac-
« Dowell et par celles de Mac-Clellan, tous les ponts
« possibles entre Fredericksburg et Richmond. Sur ce
« nouveau champ d'activité, Mac-Dowell ne fut pas
« plus utile que précédemment. Tiraillé entre l'offen-
« sive, demandée par le général Mac-Clellan et de temps
« en temps autorisée par le Gouvernement, et la défen-
« sive que celui-ci lui imposait à chaque mauvais bul-
« letin de la Shenandoah, il fut complètement para-
« lysé. La division Shields, qui lui était envoyée, dut
« rétrograder vers le général Banks, suivie de deux
« autres brigades du premier corps.

« Mais Jackson n'était pas homme à attendre ses
« adversaires les bras croisés et à négliger les avan-
« tages de sa position centrale au milieu d'eux. Fre-
« mont, qui était le plus menaçant sur sa gauche, fut
« son premier but. Le général fédéral avait fait une
« belle marche à travers les Alleghanies et s'était
« établi, sur les derrières mêmes de Jackson, à Harri-
« sonburg, au milieu de la vallée de la Shenandoah.

« Jackson se retourna et vint livrer bataille à Cross-
« Keys, le 8 juin. L'engagement fut très vif; les fédé-
« raux tinrent avec persistance ; mais le succès de ce
« jour-là fut encore pour Jackson. Il aurait pu le pour-
« suivre, avec moins de chances peut-être, le lende-
« main ; mais il apprit qu'un autre danger le récla-
« mait. Shields accourait, à tire-d'aile, pour rallier
« Fremont. Jackson lui épargne une partie du chemin ;
« il se dérobe habilement à Fremont, se jette sur
« Shields, qui venait d'arriver à Fort-Republic, à une
« dizaine de milles au-dessous de Cross-Keys et refoule
« les fédéraux au delà de la rivière avec de rudes
« pertes ; puis, rompant les ponts derrière lui, il se
« retire, par les Montagnes-Bleues, sur la Virginie
« centrale, pour aller renforcer l'armée principale de
« Richmond.

« Ces rapides et brillantes opérations étaient choses
« aussi nouvelles pour le gouvernement fédéral que
« l'avaient été celles de Bonaparte, en 1796, pour les
« généraux Autrichiens. L'émoi qu'elles causèrent à
« Washington empêcha l'envoi des renforts promis à
« l'armée du Potomac et provoqua l'isolement auquel
« on la condamna par la rupture des ponts dont il a
« été parlé ci-dessus. »

Tandis qu'avec ses trois petites divisions qui semblent avoir le don d'ubiquité, Jackson neutralise des forces bien supérieures, Johnston essaie d'enlever, par une vigoureuse attaque, l'aile gauche fédérale imprudemment aventurée sur la rive droite du Chickahominy.

Le tableau a été fait, avec une réelle supériorité, par M. le prince de Joinville, témoin oculaire de la bataille de Fair-Oaks ; on l'a traduit en Anglais, et maintes fois reproduit, pas toujours cependant en citant le nom de

l'auteur ; tous les intéressés l'ayant accepté comme l'expression exacte de la réalité, il est devenu, pour ainsi dire, le récit définitif de cette curieuse affaire : on y trouve, en outre, une peinture saisissante des armées Américaines; c'est une photographie de la journée, complétée par les appréciations d'un critique des plus fins; il est donc permis de reproduire des pages que le temps et la publicité ont consacrées comme document officiel.

« Ce fut l'ennemi qui attaqua le premier. Le 31 mai, « il mit fin à toutes les incertitudes et à tous les efforts « d'imagination qui se faisaient pour savoir comment « on irait le chercher, en se jetant résolument, avec « toutes ses forces, sur l'armée du Potomac. Le san- « glant conflit, qui eut lieu dans la soirée de ce jour et « la matinée du lendemain, a pris le nom de bataille « de Fair-Oaks.

« Au moment où elle fut ainsi attaquée, l'armée « fédérale occupait une position ayant la forme d'un V. « La base du V est à Bottom-Bridge, où le chemin de « fer traverse le Chickahominy. La branche de gauche « s'avance vers Richmond avec ce chemin de fer et la « route de cette ville à Williamsburg. Là était l'aile « gauche formée de quatre divisions échelonnées les « unes derrière les autres, entre les stations de Fair- « Oaks et de Savage et campées dans les bois, des « deux côtés de la route. L'autre branche du V, celle « de droite, suit la rive gauche de la rivière; c'est « l'aile droite; il y a cinq divisions et la réserve. Si « l'on veut communiquer d'une extrémité à l'autre de « ces deux ailes, en passant par Bottom-Bridge, le « parcours est très long, il n'y a pas moins de 12 à « 15 milles. A vol d'oiseau, la distance au contraire « est très peu de chose; mais, entre les deux branches

« du V, coule le Chickahominy. C'est pour relier les « deux jambages que l'on avait commencé à faire trois « ou quatre ponts, dont un seul était praticable « le 31 mai. Il avait été construit par le général « Sumner, à peu près à mi-chemin entre Bottom- « Bridge et le point le plus avancé des lignes fédérales. « Il sauva, ce jour-là, l'armée d'un désastre. Les autres « ponts étaient prêts, mais ne purent être jetés au « moment décisif et c'est ce qui sauva les confé- « dérés.

« Ce fut contre l'aile gauche de l'armée que se porta « tout l'effort de l'ennemi. Elle avait ses avant-postes « à la station de Fair-Oaks, sur le York-River-Rail- « Road, et à un endroit nommé Seven-Pines, sur la « route de Williamsburg. Là les fédéraux avaient élevé « une redoute, dans une clairière où l'on voyait quel- « ques maisons, et fait des abatis pour augmenter « le champ de tir des troupes qui y étaient postées. « Le reste du pays était entièrement couvert de bois. « Il y avait eu la veille un orage épouvantable avec « des torrents de pluie ; les chemins étaient affreux.

« Tout à coup, vers une heure de l'après-midi, par « un temps gris et sombre, une fusillade très vive se « fait entendre ; les piquets et les grand'gardes sont « ramenés violemment ; les bois qui entourent Fair- « Oaks et Seven-Pines se remplissent de nuées de « tirailleurs ennemis. Les troupes courent aux armes « et se battent en désespérées ; mais les forces de leurs « adversaires ne cessent d'augmenter, et leurs pertes ne « les arrêtent pas. La redoute de Seven-Pines est « entourée ; ses défenseurs se font tuer bravement. Le « colonel d'artillerie Bailey, entre autres, y trouve, sur « ses pièces, une mort glorieuse. La redoute prise, un peu de désordre se manifeste parmi les gens du Nord.

« En vain les généraux Keyes [1] et Nagle s'épuisent en « mille efforts pour retenir leurs soldats; ils ne sont « pas écoutés. Dans ce moment de confusion, ils aper- « çoivent un petit bataillon français, connu sous le « nom de gardes La Fayette, qui est resté en bon ordre. « Ils vont à lui, se mettent à sa tête, chargent l'ennemi « et reprennent une batterie. Le bataillon perd un « quart de son monde dans cette charge; mais, en « vrais Français, toujours les mêmes partout, s'écrient: « On peut nous appeler les gardes de la fourchette « maintenant! faisant allusion à un mauvais sobriquet « qu'on leur avait donné.

« Cependant, Heintzelman accourt à la rescousse « avec ses deux divisions. Comme à Williamsburg, « celle de Kearney arrive au bon moment pour rétablir « le combat. La brigade Berry, de cette division, com- « posée de régiments du Michigan et d'un bataillon « Irlandais, s'avance, ferme comme un mur, au milieu « de la masse désordonnée qui flotte sur le champ de « bataille, et elle fait plus par son exemple que les « plus puissants renforts. On a perdu un mille de ter- « rain environ, quinze pièces de canon et le camp de « la division d'avant-garde, celle du général Casey;

[1] Major général *Erasmus D. Keyes*, né dans le Massachusets en 1812, sorti de West-Point en 1832. Lieutenant en premier d'artillerie en 1836; aide de camp du général Scott de 1837 à 1841; capitaine en 1841; professeur à West-Point de 1844 à 1848. Campagnes contre les Indiens dans l'Orégon et le territoire de Washington (1856-1858); major en 1858; colonel de volontaires au début de la guerre; brigadier général le 17 mai 1861. Servit à Bull-Run; fut un des chefs nommés à l'ancienneté par le Président. Il était major général du 4 juillet 1861.

« mais maintenant on tient bon. On forme une espèce
« de ligne de bataille à travers les bois, perpendiculai-
« rement à la route et au chemin de fer, et là on
« résiste aux assauts répétés des masses ennemies. On
« ne peut être tourné par la gauche, où se trouve le
« White-Oak-Swamp, marécage impraticable ; mais
« on peut être enveloppé par la droite. A cette heure
« même, en effet, une forte colonne confédérée a été
« dirigée de ce côté. Si elle réussit à s'interposer entre
« Bottom-Bridge et les troupes fédérales qui tiennent
« en avant de Savage-Station, toute l'aile gauche est
« perdue. Elle n'aura plus de retraite et elle est con-
« damnée à succomber sous le nombre ; mais, précisé-
« ment à ce moment, c'est-à-dire à six heures du soir,
« de nouveaux acteurs entrent en scène. Le général
« Sumner, qui a réussi à passer le Chickahominy,
« avec la division Sedgwick, sur le pont construit par
« ses troupes, et qui, en brave soldat, a marché droit
« au canon à travers bois, arrive à l'improviste sur le
« flanc gauche de la colonne avec laquelle l'ennemi
« s'efforce de couper Heintzelman et Keyes. Il plante
« dans une clairière une batterie qu'il a réussi à amener
« avec lui. Ce ne sont point de ces canons rayés, objet de
« l'engouement moderne, bons pour être tirés de sang-
« froid et à grande distance dans un pays découvert ;
« ce sont de vrais canons de combat, des canons-obu-
« siers de 12, vieux modèle, lançant soit un gros projec-
« tile rond qui ricoche et roule, soit un gros paquet de
« mitraille. Le tir simple et rapide de ces pièces fait
« dans les rangs opposés de terribles ravages. En vain
« Johnston envoie contre cette batterie ses meilleures
« troupes, celles de la Caroline du Sud, la légion
« d'Hampton entre autres ; en vain il accourt lui-même ;
« rien ne peut ébranler les fédéraux, et ce sont eux

« qui, à la tombée de la nuit, vaillamment enlevés par
« le général Sumner en personne, se jettent sur l'en-
« nemi à la baïonnette, le poussent avec furie, en
« faisant un affreux carnage et le ramènent jusqu'à la
« station du Fair-Oaks.

« La nuit mit fin au combat. Des deux côtés, on ne
« savait, de l'issue de la bataille, que ce que chacun
« avait vu de ses yeux. Amis et ennemis, perdus dans
« des bois qu'ils ne connaissaient pas, couchèrent
« parmi des tas de morts ou de blessés, là où l'obscu-
« rité les avait surpris. La fatigue de cette lutte opi-
« niâtre, aussi bien que les ténèbres de la nuit, avaient
« imposé aux combattants une de ces trêves tacites si
« fréquentes à la guerre.

« Évidemment Johnston s'était flatté, en jetant
« toutes ses forces sur les quatre divisions de l'aile
« gauche fédérale, de les anéantir avant qu'aucun
« secours pût leur venir du gros de l'armée, demeuré
« sur la rive gauche du Chickahominy. Pour le mo-
« ment il avait échoué devant la résistance énergique
« de ces quatre divisions, et aussi devant l'attaque
« furieuse et imprévue des troupes de Sumner. Nul
« doute qu'il n'eût compté sur l'orage terrible de la
« veille pour grossir le Chickakominy, y rendre impos-
« sible l'établissement d'aucun pont, ou faire emporter
« par ses eaux ceux qui existaient; mais la capri-
« cieuse rivière déjoua sa combinaison, comme elle
« déjoua, quelques heures plus tard, celle de son
« adversaire. L'effet du déluge tombé la veille ne fut
« point immédiat; la crue des eaux tarda vingt-quatre
« heures à se manifester. Mit-on à profit ce délai ines-
« péré avec toute l'activité désirable du côté des
« fédéraux? C'est une question qui restera toujours
« controversée, comme tant d'autres du même genre

« qui forment un des chapitres obligés de l'histoire de « la plupart des grandes batailles.

« C'était seulement à une heure de l'après-midi que « l'action avait commencé. On avait attendu quelque « temps pour savoir si l'attaque de ce côté n'était pas « une feinte destinée à y attirer les troupes fédérales « pendant que le gros des forces ennemies s'apprêtait « à déboucher sur la rive gauche. On avait été promp- « tement tiré d'incertitude par la violence de l'attaque « et par les rapports des aéronautes qui voyaient toute « l'armée confédérée se diriger sur le lieu du combat. « On avait alors donné à Sumner l'ordre de passer « l'eau avec ses deux divisions. Il l'avait exécuté avec « rapidité, marchant à l'aventure avec la tête de sa « colonne, sans autre guide que le bruit du canon, et il « arriva juste à l'heure et à l'endroit critiques. Or, quel- « ques personnes pensaient alors et pensent encore au- « jourd'hui que si, au moment où Sumner recevait l'or- « dre de franchir la rivière, le même ordre eût été donné « à toutes les divisions de l'aile droite, il eût été exécu- « table. On devine ce qui serait advenu si, au lieu de « jeter 15,000 hommes sur le flanc de Johnston, on en « eût jeté 50,000. Le pont de Sumner n'eût pas suffi « sans doute au passage de tant de monde. A minuit « la queue de sa colonne y était encore engagée, lut- « tant contre toutes les difficultés que présentent à des « chevaux et à de l'artillerie des ponts formés de troncs « d'arbres qui tournent sous les pieds, des marais « vaseux et une nuit obscure, rendue plus profonde « encore par l'épaisseur des bois. Plusieurs ponts, ce- « pendant étaient près d'être jetés sur d'autres points. « Il fallait travailler, sans perdre une minute, à les éta- « blir et ne pas s'inquiéter des obstacles que l'ennemi « n'eût pas manqué d'apporter à cette entreprise. Il

« avait promené une brigade, d'une manière osten-
« sible et en guise d'épouvantail, en face des points
« naturellement indiqués pour le passage; mais l'en-
« jeu était si gros, le résultat à poursuivre si important
« l'occasion se présentait si imprévue et si favorable
« de jouer une partie décisive, que rien, selon nous,
« n'eût dû empêcher de tenter, à tout prix, cette opé-
« ration. Ici encore on porta la peine de cette lenteur
« Américaine qui appartenait bien plus au caractère
« de l'armée qu'à celui de son chef. Ce ne fut qu'à
« sept heures du soir qu'on prit le parti d'établir, sans
« délai, tous les ponts et de faire passer toute l'armée
« au point du jour sur la rive droite du Chickahominy.
« Il était trop tard; quatre heures avaient été perdues;
« et l'occasion, cet instant si fugitif à la guerre plus
« que partout ailleurs, s'était envolée. La crue sur
« laquelle Johnston avait en vain compté, et qui n'a-
« vait pas empêché Sumner de passer, survint pen-
« dant la nuit. La rivière s'éleva subitement de deux
« pieds et continua de grossir avec rapidité, empor-
« tant les nouveaux ponts, soulevant et entraînant les
« arbres qui formaient le tablier de celui de Sumner et
« couvrant toute la vallée de ses eaux débordées. Rien
« ne passa.

« Aux premières lueurs du jour, le combat reprit
« avec acharnement sur la rive gauche. L'ennemi ve-
« nait en masse, mais sans ordre ni méthode, se ruer
« sur les fédéraux qui, se sachant si inférieurs en
« nombre et sans espoir d'être soutenus, ne préten-
« daient à rien de plus qu'à résister et à garder leur
« terrain. On se battait avec une énergie sauvage de
« part et d'autre, sans bruit, sans cris; lorsqu'on
« était trop pressé, on faisait une charge à la baïon-
« nette. L'artillerie, placée en arrière dans les clai-

« rières, tirait à obus par-dessus les combattants. Ah ! « j'aurais voulu que tous ceux qui, oublieux du passé « et poussés par je ne sais quels calculs égoïstes, « avaient prodigué leurs encouragements à la funeste « rébellion des propriétaires d'esclaves, assistassent à « cette lutte fratricide. Je leur aurais souhaité, comme « châtiment, le spectacle de cet effroyable champ de « bataille où morts et mourants étaient entassés par « milliers. J'aurais voulu qu'ils vissent les ambulances « provisoires formées autour de quelques habitations « qui se trouvaient çà et là. Que de misères ! que de « souffrances ! les ambulances avaient quelque chose « de particulièrement horrible. Les maisons étaient « beaucoup trop rares pour contenir la moindre partie « des blessés et l'on était réduit à les entasser alentour ; « mais, bien qu'il ne proférassent pas une plainte et « supportassent leur sort avec le plus stoïque courage, « leur immobilité, sous les rayons de midi d'un soleil « de juin, devenait bientôt intolérable ; on les voyait « alors, ramassant ce qui leur restait de forces, ramper « pour chercher un peu d'ombre. Je me souviendrai « toujours d'une touffe de rosiers dont j'admirais les « fleurs parfumées, tout en causant avec un de mes « amis, lorsqu'il me fit remarquer, sous le feuillage, un « de ces malheureux qui venait d'expirer. Nous nous « regardâmes, sans mot dire, le cœur serré par la plus « douloureuse émotion. Tristes scènes dont la plume « de l'écrivain, comme l'œil du spectateur, a hâte de « se détourner ! Vers midi, le feu diminua graduelle- « ment et s'éteignit ; l'ennemi se retirait ; mais les « fédéraux n'étaient pas en état de le poursuivre. On « ne savait pas alors quelle perte les gens du Sud venaient de faire dans la personne de leur chef, le néral Johnston, grièvement blessé. C'est à son

« absence que l'on devait, en grande partie, le décousu « des attaques dirigées dans la matinée contre l'armée « fédérale. Lorsqu'à midi le feu cessa, les confédérés, « las de la longue lutte qu'ils venaient de soutenir, et « n'étant plus commandés, étaient, dit-on (car au mi- « lieu de ces bois immenses, on ne voit rien et l'on est « réduit à tout deviner) dans un état de confusion inex- « tricable. Qu'on juge de ce qui fût arrivé si, à ce mo- « ment, les 35,000 hommes de troupes fraîches lais- « sées sur l'autre rive du Chickahominy eussent paru « sur le flanc de cette masse en désordre, après avoir « heureusement traversé les ponts.

« Tel est le récit de cette bataille singulière qui, « toute compliquée qu'elle fût par des incidents supé- « rieurs aux volontés humaines, n'en peut pas moins « être prise comme type des batailles Américaines [1]. « Le conflit avait été sanglant, puisque l'armée du « Nord avait perdu 5,000 hommes, celle du Sud au « moins 8,000; mais, de part et d'autre, les résultats « étaient négatifs. Les confédérés, en nombre très « supérieur, avaient attaqué avec vigueur, fait reculer « leurs adversaires d'un mille environ, pris quelques « canons, et s'étaient arrêtés là, satisfaits d'avoir « acquis ainsi le droit de chanter victoire. Les fédé- « raux avaient eu la bataille qu'ils désiraient, avaient « repoussé l'ennemi, pris un général et fait bon nombre « de prisonniers; mais, arrêtés par des obstacles natu- « rels qui n'étaient peut-être pas insurmontables, ils

[1] Note de M. le prince de Joinville : « Je ne puis me refuser « à citer un trait de mœurs caractéristique : des vendeurs de « journaux criaient les derniers numéros des gazettes de New- « York, sur le champ de bataille même, pendant le combat, et « trouvaient des acheteurs. »

« n'avaient tiré aucun parti de leur succès. En réalité,
« on avait échoué des deux côtés faute d'organisation,
« faute de hiérarchie, faute de ce lien qui en résulte
« entre l'âme du chef et ce grand corps qu'on appelle
« une armée; lien puissant qui permet à un général
« de demander à ses soldats et d'en obtenir aveuglé-
« ment ces efforts extraordinaires qui gagnent les
« batailles. Cependant, bien que les pertes de l'ennemi
« fussent plus considérables que celle des fédéraux,
« l'échec était surtout funeste pour ces derniers. Ils
« avaient perdu une occasion unique de porter un
« coup décisif. Ces occasions ne reviennent pas et,
« d'ailleurs, dans les circonstances où ils se trouvaient,
« le temps était contre eux. »

Après Fair-Oaks, chacun reprit ses positions. Le désappointement fut grand dans le Nord; on avait escompté le succès; on exagéra l'échec; Mac-Clellan devint responsable de toutes les fautes commises depuis l'entrée en campagne. On sait quelle fut la sévérité de l'opinion; mais on ignore généralement avec quelle justesse le commandant fédéral voyait, dès ce moment, les suites de la campagne.

Depuis un mois, la situation était complètement changée; bien qu'en apparence, une vigoureuse poursuite des Sudistes en retraite eût conduit leurs adversaires aux portes de Richmond, Mac-Clellan résista sagement à cette décevante perspective, et cela pour les raisons suivantes, dont, après coup, on ne peut nier la valeur.

Il avait perdu beaucoup de monde à Yorktown, à Williamsburg et dans des escarmouches continuelles; il devait garder ces deux villes ainsi que White-House et ligne du chemin de fer. Les seuls renforts reçus par se bornaient à la division Franklin; les trois corps

engagés à Fair-Oaks réclamaient impérieusement du repos et les deux autres ne pouvaient franchir la rivière faute de ponts; de plus, on était exposé à rencontrer des troupes fraîches en position dans les ouvrages avancés de la ville, appuyées par une forte artillerie. Se lancer en aveugle dans ces conditions présentait trop de dangers ; avec le corps de Mac-Dowell, on pouvait tenter l'aventure; sans lui, c'était de la dernière imprudence.

D'autres motifs, d'un ordre plus grave encore, militaient en faveur de la circonspection : l'armée n'avait pas de réserves ; un échec eût facilement dégénéré en désastre, et une telle issue de la campagne, démontrant la force militaire de la Confédération, pouvait entraîner sa reconnaissance par les gouvernements étrangers.

Dans ces conditions, Mac-Clellan, tout en renforçant, à tout hasard, sa position sur le Chickahominy, songeait à déplacer le théâtre de la lutte et à le rapprocher du point où elle se dénoua trois ans plus tard ; le difficile était de faire accepter ce changement de base autrement que comme une reculade ; en outre, le corps de Mac-Dowell, cette armée fantôme que le Président promenait partout, excepté sur les lieux où l'on se battait, semblait devoir rejoindre l'armée du Potomac.

« Pour la troisième fois, écrit Mac-Dowell, à la date « du 10 juin 1862, je reçois l'ordre de vous rallier, et « j'espère enfin l'exécuter. Il m'est revenu que vos « amis me croient peu désireux de servir sous vos « ordres, et que vous partagez cette manière de voir. « Pour répondre à ces allégations, je tiens à vous « assurer que j'obéis très volontiers et compte vous « arriver, avec le gros de mes forces, à temps pour « être utile. Mac-Call part le premier par eau ; avec le « reste, je serai près de vous dans dix jours. »

Dès lors, il devenait avantageux de rester sur le Chickahominy et même de prolonger sa droite le plus possible vers le Nord. Mac-Call fut, dans ce but, placé derrière le Beaver-Dam, tendant toujours la main à Mac-Dowell, qui n'arrivait jamais et que l'on maintenait l'arme au pied à Fredericksburg, par suite d'un nouveau contre-ordre. Mac-Clellan était décidé à recommencer Fair-Oaks avec des ponts mieux établis. Le 25 juin, il lance Hooker à un mille des positions fedérales sur la route de Richmond ; le même jour, un conseil de guerre tenu dans la capitale confédérée décidait l'offensive contre l'armée abolitionniste. Jackson, revenu de la Shenandoah, menacerait la droite ennemie, pendant qu'une attaque générale aurait lieu, sur toute la ligne, si Mac-Dowell restait immobile à Fredericksburg. Une simple démonstration de ce dernier, le long du chemin de fer de Richmond, empêchait la marche de flanc projetée ; c'était la crainte du général Lee, qui ne soupçonnait point — et pour cause — la nouvelle combinaison de Halleck pour former une seconde armée sous les ordres de Pope. Le 27, on apprit que Mac-Dowell avait ordre de se rapprocher de Washington et le plan Sudiste s'exécuta sans obstacle.

Huit divisions fédérales campaient, sur la rive droite droite du Chickahominy, devant Richmond ; sur l'autre rive, deux divisions et la brigade de réguliers. La position de Mac-Clellan devenait critique ; s'il repassait la rivière, il abandonnait tout espoir de prendre Richmond et s'exposait à une désastreuse retraite, le long du chemin de fer, avec toute l'armée confédérée aux trousses ; en quittant la rive gauche, il perdait ses ommunications et devait s'en créer de nouvelles par James ; à cela il avait songé en envoyant, depuis jours, les transports à Harrison-Landing ; mais le

mouvement de l'armée devenait bien difficile à exécuter en présence de l'ennemi. Il fallait, en plus, se décider sur l'heure ; car Lee offrait la bataille sur les deux rives. Ce faisant, il payait d'audace, comme nous le verrons agir en toute circonstance ; car, devant les huit divisions menaçant directement la capitale, il laissait assez peu de monde, dans des positions très fortes à la vérité. Le commandant était l'opiniâtre Magruder [1], auquel on avait ordonné de tenir à outrance et dont l'entêtement bien connu promettait, en cas d'attaque, une résistance désespérée. En outre, le général en chef comprenait que sa marche seule dégageait forcément son lieutenant.

Le 26 juin 1862, les adversaires sont en présence ; Mac-Clellan se dispose à porter toute son armée sur le James pendant que son aile gauche masquera le mouvement. Dans l'après-midi, le général confédéré D. H. Hill tâte l'extrême droite ennemie et ne peut l'entamer ; Mac-Call tient ferme sur le Beaver-Dam ; pendant la nuit, Porter fait passer la rivière à tous ses bagages et les réunit à l'immense convoi qui commence à filer vers le Sud ; au matin, Mac-Call [2] se replie sur Gaine's

[1] Major général *John B. Magruder*, né en Virginie en 1810, servit au 1er régiment d'artillerie à sa sortie de West-Point. Il commandait une batterie pendant la guerre du Mexique et fut breveté major et lieutenant-colonel. Démissionnaire par la suite. A la sécession il se prononça pour le Sud, fut fait brigadier puis major général et, après la campagne de Virginie, envoyé au Texas. En 1865, Magruder ne voulut pas prêter le serment d'allégeance et entra au service du Mexique.

[2] Brigadier général *George Archibald Mac-Call*, né en Pensylvanie en 1802 ; sorti de West-Point (1822) ; lieutenant en premier d'infanterie (1829) ; aide de camp du général Gaines (1831-1836) ; capitaine (1836); brevet de major et de lieutenant-

Mill, où il trouve Porter couvrant le débouché des ponts. Longstreet et A. P. Hill ont rallié les assaillants de la veille et Lee, assuré maintenant que Mac-Dowell ne peut l'atteindre, ordonne l'attaque sur toute la ligne. Pendant la journée, un feu terrible embrase l'immense développement des positions confédérées. Porter résiste courageusement; un moment il paraît victorieux et son chef lui envoie tous les renforts dont il peut disposer; mais, à la chute du jour, la gauche fédérale, engagée depuis le matin, cède à la pression toujours croissante de l'ennemi; elle se rejette en désordre sur le centre; il est sept heures du soir, il faut se retirer; les troupes fraîches récemment arrivées arrêteront la poursuite. Porter a vaillamment accompli sa mission; heureusement pour lui, la nuit suspend la lutte; le Sud, d'ailleurs, est épuisé de cette longue journée de combat; il garde le champ de bataille, une douzaine de canons et des prisonniers, dont plusieurs généraux; l'allégresse est complète dans le camp rebelle; on croit à la perte totale du vaincu.

Pendant que Lee, incertain des mouvements de son adversaire, le cherche vers White-House, Porter, dans la nuit, repasse le Chickahominy et détruit les ponts; tous les fédéraux sont sur la rive droite; leur avant-garde occupe déjà le pont du White-Oak-Swamp. Franklin et Sumner, dans les ouvrages de Fair-Oaks, contiennent Magruder, pendant que les 5,000 voitures du convoi défilent sur l'unique route conduisant à Mal-

colonel pour belle conduite à Palo-Alto et Resaca (1846); major (1847); inspecteur de l'infanterie (1850); brigadier général de volontaires (1861). Fait prisonnier à Cross-Roads (30 juin 1862) ainsi que Reynolds, qui lui succéda dans le commandement de sa division.

vern. Il fait une chaleur étouffante au milieu de ces marécages et l'immense colonne se déroule sous un soleil de plomb. Le jeune général en chef déploie une activité surprenante ; il met un peu d'ordre dans cette cohue ; pendant ce temps, Lee, dont le gros est maintenant séparé de son adversaire par le Chickahominy, ramène ses divisions à la poursuite des fédéraux ; le 29 seulement, il peut aborder leurs arrière-gardes. A Savage-Station, Sumner et Franklin, attaqués à deux heures, résistent jusqu'à la nuit ; le lendemain, tous les corps ont franchi le White-Oak-Swamp.

Le sort de l'armée fédérale se joue dans la journée du 30. Vers onze heures du matin, Jackson se présente au pont avec trois divisions ; la position des Unionistes est formidable ; ils sentent la nécessité d'une résistance désespérée ; par contre, le général Sudiste, malgré son entrain, n'oso s'engager à fond dans le défilé où il peut trouver un désastre. Le combat se borne à un duel d'artillerie, à des démonstrations infructueuses. A droite, au carrefour des routes venant de Richmond, le gros des forces confédérées débouche devant Heintzelman[1], chargé de défendre Charles-City-Cross-Roads ; il n'a que quatre divisions ; mais ce sont les

[1] Major général *Samuel P. Heintzelman,* né en Pensylvanie vers 1806. Sórti de West-Point, en 1826, comme lieutenant en second d'infanterie ; lieutenant en premier (1833) ; capitaine en 1838 ; breveté major à Mexico (1847) ; nommé major en 1855 ; colonel, en mai 1861 ; brigadier général de volontaires, le 17 du même mois ; il commandait une division à Bull-Run ; il fit la campagne de Virginie avec distinction et fut ensuite mis à la tête d'un corps d'armée ; pendant la plus grande partie de la guerre, ce corps forma la garnison de Washington. Heintzelman avait été promu major général de volontaires, le 5 mai 1862 ; il présida, par la suite, plusieurs importantes commissions.

meilleures de l'armée : Kearney, Hooker, Sedgwvick et Mac-Call. Dans l'après-midi se déroule une action sanglante, marquée par les péripéties les plus diverses. Mac-Call et les Pensylvaniens sont surpris par une brusque agression de l'ennemi venant par la route de New-Market ; débordée sur les deux ailes, la division perd des canons, son général, et recule en désordre, ouvrant dans les positions fédérales une brèche dangereuse ; les colonnes Sudistes, talonnant les fuyards, tombent sur Hooker et sont arrêtées sur place. Kearney arrive au secours de son compagnon d'armes, bouchant le vide creusé par la déroute de Mac-Call ; Sumner envoie des renforts ; le combat se rétablit et les assaillants subissent, à leur tour, des pertes énormes ; leur élan se ralentit. Longstreet, rappelé en arrière, ne commande plus ; A. P. Hill se voit, un moment, dans la position la plus critique ; les fédéraux ont repris courage, poussent en avant leur artillerie, criant : A Richmond ! Le général confédéré juge la situation très grave : un élan désespéré de l'ennemi peut couper en deux l'armée Sudiste et découvrir la capitale. Saisissant un drapeau, Hill s'élance à la tête de son ancien régiment, le 4e de la Caroline du Nord : « Si vous ne « voulez pas me suivre, au moins regardez-moi mou« rir ! » Les soldats, électrisés, reviennent à la charge ; tout change en un instant ; les troupes ébranlées se reforment et l'ennemi recule à son tour ; l'obscurité sépare les combattants.

Plus près du James, Lee faisait attaquer le corps de Porter[1], arrivé à Malvern-Hill, dans une superbe posi-

[1] Major général *Fitz John Porter*, né, dans le New-Hampshire, en 1825 ; sorti de West-Point, en 1845 ; lieutenant en premier d'artillerie deux ans après ; breveté capitaine et major pendant

tion où il n'eut pas de peine à se maintenir. Pendant la nuit, toutes les autres divisions le rallièrent et, au point du jour, l'armée fédérale se trouvait retranchée sur un plateau découvert, dominant les débouchés de l'ennemi ; la gauche s'appuyait à la rivière et la prévoyance de Mac-Clellan recevait, ce jour-là, sa récompense ; malgré tous les obstacles, il avait fait suivre toute son artillerie ; le parc de siège, fort embarrassant en route, rendit à l'arrivée d'inappréciables services : on couvrit le front de Malvern-Hill d'une ligne de pièces de gros calibre soutenue par les canons de la flottille survenue juste à point pour prendre part à l'action. Le 1er juillet au matin, le camp fédéral était inexpugnable.

Robert Lee essaya pourtant de jouer sa dernière carte en jetant ses divisions contre les retranchements unionistes. Pour réussir, il fallait une faveur suprême de la fortune ou une défaillance complète des troupes soumises, depuis cinq jours, à de si rudes épreuves. Les fédéraux soutinrent vigoureusement le choc et, le

la campagne du Mexique ; blessé à l'assaut de Mexico ; professeur adjoint à l'Académie militaire, de 1849 à 1856 ; capitaine, en octobre 1856. Au début de la guerre civile, il fut nommé colonel de volontaires, et brigadier général le 17 mai 1861. Il prit part à la bataille de Bull-Run, puis commanda une division à l'armée du Potomac. Mac-Clellan en faisait le plus grand cas ; il lui fit donner promptement un corps d'armée avec lequel il livra le combat de Gaine's Mill. Après Mannassas, Pope réclama un conseil de guerre pour Porter, qu'il prétendait n'avoir pas exécuté ses ordres. On ne donna pas suite à la demande, mais, après la chute de Mac-Clellan, Porter fut démonté de son commandement et ne reparut plus aux armées. C'était un très habile officier général. Il vient d'être rétabli dans les cadres de l'armée régulière (juillet 1884).

soir, se replièrent sans être inquiétés sur Harrison-Landing, où ils s'établirent en communication plus directe encore avec les canonnières. L'armée Sudiste regagna Richmond.

La capitale confédérée était sauvée momentanément ; la reconnaissance pour le général vainqueur se traduisit par des ovations enthousiastes, auxquelles se dérobait, autant que possible, la modestie de Robert Lee. S'il n'avait pu détruire l'armée d'invasion, il l'avait, du moins, si maltraitée que, pour longtemps, elle était hors d'état de renouveler ses tentatives menaçantes. Gaine's Mill constituait un succès incontesté; la poursuite des cinq jours, une marche en avant glorieuse. Le général confédéré avait bien mérité de la patrie.

Dans le Nord, l'opinion fut moins équitable; on ne voulut pas voir que Mac-Clellan, « ce temporisateur », avait sauvé son armée, à force de célérité, après avoir été contrecarré dans toutes ses demandes au cours de la campagne; on lui reprocha le ton pessimiste de quelques-unes de ses dépêches, l'acrimonie de ses réclamations, sans se rendre compte que, ni le gouvernement, ni le ministre de la guerre n'avaient tenu leurs promesses, qu'en l'envoyant au feu on avait réduit son commandement, au risque de diminuer son prestige et que, malgré tout, si ses opérations restaient infructueuses, elles n'étaient pas sans gloire.

CHAPITRE VI

LA NOUVELLE-ORLÉANS

« Vous ne risquez rien, » écrivait Jefferson Davis au gouverneur de la Nouvelle-Orléans demandant des renforts ; « la défense de la ville est sur le fleuve, en « amont, vers Columbus, ou l'îlot nº 10; quant aux « embouchures, j'ai là deux molosses, les forts Jack- « son et Saint-Philippe, qui empêcheront toujours « d'approcher. »

Deux mois après, non seulement les chiens de garde étaient muselés, mais Farragut avait fermé la niche et mis la clé dans sa poche. Seul, avec Butler chargé de commander les troupes de débarquement, il connut le véritable but des armements faits à Norfolk. Quand, le 2 février 1862, il arbora son pavillon sur la corvette le *Hartford*, il était encore un général sans soldats ; partis des divers ports de l'Union, porteurs de plis cachetés qu'ils devaient ouvrir au large, ses capitaines y trouvèrent l'ordre de rallier les embouchures du Mississipi. On y attendit la flotte de transport, amenant Butler et une douzaine de mille hommes. Quand ils débarquèrent à Ship-Island, le commodore était prêt; ses quarante-six bâtiments formaient une force homogène, ardente, complètement dans la main du chef dont le premier acte fut un choix des plus heureux ; ce

coureur de croisières se connaissait en hommes ; il alla chercher David Porter [1], un caractère de sa trempe, et lui donna la direction de vingt « bombardes » armées, chacune, d'un mortier de quinze pouces ; engins puissants, mais peu maniables, dont la mise en œuvre exigeait beaucoup d'habileté.

La coopération de ces deux supériorités fut des plus fécondes. Malgré l'action prépondérante de Farragut, sa popularité n'étouffa point celle de son subordonné ; tous deux marchèrent, d'un même pas, dans la voie du succès et, lorsque son chef mourut, chargé de gloire et d'années, Porter le remplaça dans la dignité d'amiral.

Pour arriver devant la Nouvelle-Orléans, il fallait passer la barre du Mississipi, défiler devant les forts Jackson et Saint-Philippe, armés de 150 pièces de canon, franchir un barrage destiné à retenir l'assaillant sous le feu des batteries confédérées, enfin réduire au silence une escadrille ennemie comptant deux béliers cuirassés de 400 chevaux et de 20 canons, ainsi qu'une dizaine de bâtiments plus ou moins bien protégés contre les projectiles par des plaques de tôle et des ballots de coton.

[1] Vice-amiral *David D. Porter*, né en Pensylvanie, en 1817, est le plus jeune fils du commodore Porter qui se distingua pendant la guerre des États-Unis avec l'Angleterre. Entré au service le 2 février 1829 ; campagne en Europe et au Mexique ; démissionnaire en 1849 pour commander un paquebot de la ligne du Pacifique. Rentré au service en 1853. Pendant la guerre, David Porter débuta sous les ordres de Farragut, puis fut mis à la tête de la flottille du Mississipi ; campagne de la rivière Rouge ; bombardement du fort Fisher ; contre-amiral le 4 juillet 1863 ; commandant de l'École navale après la guerre ; vice-amiral, en septembre 1870. Officier très instruit et d'une indomptable énergie.

Butler, qui avait installé son monde à Ship-Island, ne pouvait rien pour aider la flotte, la Nouvelle-Orléans étant protégée par une ceinture de marais infranchissables.

Laissé libre de ses mouvements, le gouverneur de la Louisiane, Mansfield-Lowell aurait vraisemblablement sauvé la *Reine du Mississipi.* Non seulement on ne l'écouta point, mais on lui suscita milles obstacles. A peine avait-il construit un bâtiment, instruit quelques milices, armé des batteries, on envoyait le navire à Memphis, les régiments à Columbus, les canons à l'îlot nº 10. Comme si la défiance était fatalement la loi des gouvernements insurrectionnels, on plaça la flotte en dehors de son commandement ; conséquence obligée : le commodore Whipple et le capitaine Mitchell refusèrent de concourir à la défense des forts, préférant se faire battre isolément par Farragut, débarrassé de tous les autres obstacles. Le moment de l'attaque fut, du reste, extrêmement propice; l'honneur, il faut le reconnaître, n'en revient pas au commodore, que la fortune favorisa en retardant l'exécution de ses plans. Parti, le 23 février 1862, le corps expéditionnaire fait une traversée d'Ulysse et met un mois pour arriver au delta du Mississipi. Pendant ce temps, la flotte croise, s'organise, s'amatelotte. La crue du fleuve inonde ses rives; l'eau monte sur la barre, les campements des soldats improvisés de Lowell sont noyés; le courant délite les terres friables sur lesquelles reposent les assises des forts et, après avoir entraîné une première estacade, démolit en partie le barrage construit à grand'peine pour la remplacer.

Le 8 avril 1862, tous les navires unionistes, sauf une frégate calant trop d'eau, se trouvaient réunis en deçà

de la barre; dix jours après, Porter et ses mortiers ouvraient le feu sur le fort Jackson; le bombardement continua, par divisions, jusqu'au 23 au soir; huit mille bombes tombèrent dans l'enceinte, ruinant les casemates, trouant les digues et rendant la défense à peu près imposssible. Grâce à l'énergie du général Duncan[1], la résistance resta cependant si vigoureuse que les fédéraux, presque à bout de munitions, désespérèrent de la réduire par le bombardement.

Farragut résolut de brusquer le dénouement en jetant sa flotte au delà des forts. Pendant la nuit du 20 au 21, deux canonnières avaient pratiqué, dans le barrage, deux brèches étroites permettant, à la rigueur, le passage des navires.

Le 24 avril 1862, à trois heures et demie du matin, l'escadre fit route sur deux colonnes : à droite Bailey, avec deux corvettes et cinq canonnières; à gauche Farragut : trois corvettes, six canonnières ; à droite 75 pièces, à gauche 103, toutes amarrées du même bord dans chaque division tirant, la première sur le fort Saint-Philippe, la seconde sur le fort Jackson.

Épuisés par un feu continuel, vivant, pour ainsi dire, dans l'eau, imparfaitement abrités, les confédérés se gardaient mal; ils ouvrent le feu, un peu au hasard, sur les navires qui remontent la rivière sans tirer un coup de canon; la nuit est sombre, la fumée augmente les ténèbres. Les deux colonnes trouvent leur chemin

[1] Brigadier général *Johnson K. Duncan*, né en Pensylvanie, entré à West-Point en 1845, sorti quatre ans après comme lieutenant en second d'artillerie; lieutenant en premier en décembre 1853 ; démissionnaire le 31 janvier 1855. Nommé colonel au début de la guerre; fait ensuite brigadier général au service de la Louisiane, en 1862. Mort en novembre 1863.

au milieu des obstacles, ripostent à leur tour, couvrant de mitraille les embrasures. Farragut, laissant derrière lui un seul bâtiment, a doublé le fort Jackson.

Déjà Bailey est aux prises avec celui de Saint-Philippe ; les corvettes arrivent à son aide, s'engagent avec les batteries, tandis que les canonnières remontent le fleuve ; des deux béliers Sudistes, l'un, la *Louisiane*, reste inactif, sous les canons du fort Jackson, avec une avarie de machine, l'autre, le *Mannassas*, ne sait que promener sa carapace invulnérable au milieu de la flotte fédérale, sans causer de dommage sérieux, pas même au *Hartford* qui, pour l'éviter, se jette sur un brûlot et prend feu. L'incendie éteint, Farragut vient défiler à petite portée du fort Saint-Philippe, protégeant le passage des plus petits bâtiments. Au point du jour, les forts étaient doublés. Restait l'escadre confédérée. Le combat fut violent, mais court ; les canonnières n'étaient pas de force à lutter contre la flotte fédérale ; après une résistance honorable, elles se jettent à la côte et sont brûlées par leurs équipages. Arrive enfin le *Mannassas*, venant du bas de la rivière ; quatre navires l'attaquent à la fois, cherchant à l'aborder ; le capitaine Mitchell perd la tête, court sur la rive, auprès du fort Saint-Philippe, et met le feu à son bâtiment.

La grande ville désarmée n'était plus défendue contre la flotte victorieuse que par quelques batteries incapables de lui résister. Lowell comprit qu'il s'y ferait prendre comme dans une souricière ; dès le 24, il partit avec ses miliciens, conservant à son pays les quelques troupes dont il disposait encore et un matériel difficile à remplacer. Son intelligente initiative eut sa récompense quand, le 18 mai, les fortifications de Vickburg arrêtèrent Farragut, qui

se flattait de pousser jusqu'à Memphis et d'y opérer sa jonction avec les canonnières de Foote[1] et

[1] Contre-amiral *Andrew Hull Foote*, né dans le New-Haven, le 12 septembre 1806, mort à New-York, le 26 juin 1863. Entré à seize ans dans la marine, comme aspirant auxiliaire, il fit sa première campagne sur la goélette *Grampus*, à l'escadre opérant, en 1823, sous les ordres du commodore Porter, contre les pirates Malais. — Aspirant titulaire en 1824 ; lieutenant en 1830 ; voyage de circumnavigation du commodore Read, campagne contre les pirates de Sumatra.

De 1841 à 1843 à Philadelphie, Foote fit une propagande active en faveur des sociétés de tempérance qu'il introduisit le premier dans la marine ; pendant sa campagne à bord de la frégate le *Cumberland*, où il était second, il détermina les marins à renoncer à leurs rations de spiritueux ; il s'occupait activement de leur instruction religieuse, prêchant souvent sur la dunette aux officiers et aux matelots. De 1849 à 1852, il commanda le brick *Perry* à la côte d'Afrique ; son équipage ne consomma pas une goutte d'alcool et ne perdit pas un homme. Promu « commander » en 1852, il fit, quatre ans après, la station de Chine sur la corvette *Portsmouth*. Un de ses canots ayant été atteint, à Canton, par le feu des Chinois, alors en guerre avec les Anglais, Foote s'embossa devant le plus important des forts, le bombarda (21 novembre 1856), débarqua ses matelots et l'enleva d'assaut. Trois jours après, il recevait la capitulation des autres défenses de la rade. Ce combat, très brillamment conduit, fut très remarqué.

Foote servait à l'arsenal de Brooklyn au début de la guerre. Nommé capitaine de vaisseau, il fut mis à la tête de la flottille de l'Ouest. Malgré de grandes difficultés d'organisation, il entra en campagne en février 1862. Opérations contre les forts Henry et Donelson. Blessé à la cheville dans cette dernière affaire, Foote, qui marchait avec des béquilles, conserva quelque temps le commandement de son escadre ; en mai 1862, sa lessure le força à prendre un congé. Il fut ensuite employé à 'ashington et nommé contre-amiral en juillet 1862. Lincoln

les « rams » (bateaux-béliers) du colonel Ellett [1].

l'appela à succéder à Dupont battu devant Charlestown, mais le nouveau commandant de l'escadre du Sud-Atlantique mourut en faisant ses préparatifs de départ.

Très religieux, philanthrope, ennemi des jurons et de l'ivrognerie, Foote était, en outre, un écrivain élégant, un homme de mer hors ligne. Sa femme, mistress Carolina Augusta Foote, mourut, à 47 ans, le 26 août 1863. La femme, le mari et deux enfants succombèrent dans la même année.

[1] Colonel *Charles Ellett*, né à Penn's Manor (Pensylvanie), le 1er janvier 1810, mort à Cairo, le 21 juin 1862. Ingénieur du plus grand mérite, il fut le premier constructeur des ponts en fil de fer et fit le plan de celui du Niagara. Il prit part à tous les travaux importants concernant les voies ferrées et la navigation des fleuves. Au début de la guerre, il soumit au ministre de la marine ses idées sur l'emploi de « rams » (béliers) dans les rivières. Repoussé, il s'adressa au ministre de la guerre, qui le nomma colonel du génie et le chargea d'exécuter ses propositions. Ellett transforma des vapeurs de rivière en « rams » qui rendirent d'excellents services; blessé mortellement devant Memphis, il mourut, quelques jours après, à Cairo; son frère, Alfred W. Ellett, lui succéda, puis remit le commandement à son neveu, Charles Rivers Ellett quand on lui donna une brigade dans l'armée de terre.

Le colonel *Charles Rivers Ellett,* fils de l'organisateur de la flottille, commanda, comme lui, la brigade marine du Missisipi; il avait commencé des études médicales, mais abandonna tout pour servir sous les ordres de son père. Promu colonel à la mort de celui-ci, il se distingua par son audace, força le passage devant Vicksburg, croisa quelque temps entre cette place et Port-Hudson; lors de l'échouage de son navire *The Queen of the West,* sous le feu du fort de Russey, le colonel Ellett se sauva, au fil de l'eau, sur une balle de coton.

A l'armée de l'Ouest, on faisait le plus grand cas du jeune officier qui mourut, presque subitement, le 23 octobre 1864, d'un accès pernicieux; il avait vingt-deux ans.

La population consternée n'avait attendu, ni le départ de Lowell ni la venue du vainqueur pour céder aux suggestions de la frayeur la plus déraisonnable. Les navires en construction furent livrés aux flammes, les « blockhade-runners » amarrés aux quais eurent le même sort, sans que nul pensât à les sauver en leur faisant remonter la rivière ; les balles de coton, d'immenses approvisionnements de munitions, de vivres, n'échappèrent pas à la destruction générale. Dans cet affolement, on faillit mettre le feu à la ville devant laquelle Farragut mouilla ses bâtiments, le 25 à midi. Trois jours après, Porter recevait la capitulation des forts investis par les troupes de Butler, qui prit, le 2 mai, le gouvernement de la Nouvelle-Orléans.

Farragut n'avait qu'à moitié réussi dans ses relations avec le conseil élu de la cité. Abusant de l'absence du corps de débarquement, les autorités civiles outrepassèrent les droits du vaincu en répondant aux justes demandes du commodore par une diplomatie qui frise la mauvaise foi. Ennuyé de leur duplicité, ce dernier rompit toutes relations :

« Messieurs, vos intentions, si je les comprends bien, « étant de ne pas amener le drapeau de la Louisiane « flottant sur l'hôtel de ville, et mes officiers ayant été « maltraités, quoique se présentant sous pavillon par- « lementaire, pour communiquer avec les autorités, je « vous ai informés, par ma lettre du 28 de ce mois, « que la population, en persévérant dans cette ligne « de conduite, pouvait, à un moment donné, attirer le « feu de mes navires sur la ville.

« Vous avez voulu voir, dans ces déclarations, un « projet arrêté de tuer vos femmes et vos enfants. « Votre lettre est si injurieuse qu'elle terminera notre

« correspondance ; dès l'arrivée du général Butler, je « lui remettrai la ville et reprendrai mon service de « marin.

« Très respectueusement, etc......

« D. FARRAGUT » (30 avril 1862).

Avec Butler, ce fut bien plus grave ; les démêlés de l'irascible gouverneur avec les habitants sont devenus légendaires ; assurément les autorités et la population montrèrent peu de sympathies pour les fédéraux ; leurs procédés manquèrent de franchise et de courtoisie, parfois même de convenance ; mais Butler ne fut pas sans reproches ; il avait, dès le début, versé de l'huile sur le feu. L'ordre général nº 25, du 9 mai 1862, huit jours après son entrée en fonctions, donne un spécimen de ses aimables dispositions envers les classes dirigeantes.

« Le général en chef a eu connaissance de l'horrible « misère dans laquelle se trouvent les classes ouvrières « de cette ville.

« Il a déféré à toutes les demandes des autorités « civiles et prescrit, pour nourrir les habitants, toutes « les mesures dont l'exécution a été sollicitée. La « situation ne s'est pas améliorée ; la faim n'atteint « pas les riches et les puissants, les chefs de la rébel- « lion, qui ont allumé la guerre et s'efforcent de la « continuer, sans égards pour les pauvres affamés, les « ouvriers, leurs femmes et leurs enfants. Ne s'arrê- « tant pas aux souffrances de la population, ils ont, « pour le service des armées confédérées, ordonné ou « toléré l'enlèvement des denrées alimentaires, depuis « l'arrivée des troupes fédérales.

« De la place Lafayette, où se trouvent leûrs habita-
« tions, ils ont fait un dépôt de vivres et de munitions
« de guerre pour les armées rebelles et non de provi-
« sions pour leurs voisins pauvres.

« D'accord avec la lie du peuple, les joueurs, les
« paresseux, les voleurs, ils ont détruit le sucre et le
« coton susceptibles d'être échangés contre du pain
« pour les travailleurs et les bons citoyens; ils ont rendu
« l'existence plus coûteuse en discréditant le papier-
« monnaie émis par eux, tandis qu'ils ont levé le pied[1]
« emportant le numéraire, les fonds appartenant aux
« Etats-Unis, aux banques, dérobant le bien des hon-
« nêtes gens de la Nouvelle-Orléans pour les laisser
« ruinés et en danger de mourir de faim. Plusieurs
« d'entre eux se sont dérobés à la justice; d'autres,
« leurs associés, osent rester, se sentant trop petits,
« trop insignifiants pour encourir des représailles de
« la part du gouvernement des Etats-Unis.

« Ils ont trahi leur pays.

« Ils ont falsifié toute vérité.

« Après avoir forcé les enfants des pauvres gens
« à combattre pour leur cause, en qualité de soldats,
« pendant qu'ils nommaient officiers leurs fils et leurs
« neveux, ils se sont montrés incapables de défendre
« l'Etat dont ils s'étaient emparés.

« Ils ne peuvent protéger ceux qu'ils ont ruinés,
« mais les ont laissés en butte aux sévices d'une popu-
« lace déchaînée.

« Pour la plupart, dénués de ressources, ils ont pillé,
« volé, détruit les biens de ceux qui possédaient, enlevant

[1] Sloped, mot d'argot dans cette acception. Le style de utler ne brille point par la distinction.

« aux enfants leur dernier sou, aux vieillards leur « dernière espérance.

« Hommes de la Louisiane, artisans, propriétaires, « marchands et citoyens des Etats-Unis ou de toute « autre nationalité, combien de temps encore supporterez-vous ces méfaits et resterez-vous, faute d'énergie, les serfs de ces meneurs ?

« Les Etats-Unis ont envoyé des forces de terre et de « mer pour combattre et subjuguer les armées rebelles. « Nous trouvons des masses fugitives, une crise commerciale factice, une populace ivre, des citoyens « mourant de faim avec leurs femmes et leurs enfants. « Notre devoir est de rappeler les fuyards, punir les « coupables, chasser les ivrognes, nourrir et protéger « les abandonnés. »

Après d'aussi virulentes excitations, l'aristocratie de naissance ou d'argent ne pouvait qu'exécrer Butler ; sa proclamation est un véhément appel aux plus vils instincts de la multitude. Habileté politique, dira-t-on ; tous les moyens sont bons qui ruinent l'ennemi ; cependant, jusque-là, les généraux d'armée comptaient plutôt sur leurs soldats que sur l'émeute et, si de semblables procédés furent introduits ultérieurement dans la guerre moderne, à Butler revient, sans conteste, la..... gloire de les avoir découverts.

En matière d'argent, il n'était pas moins résolu.

« Je suis venu pour reprendre et réoccuper, en « général et en particulier, toutes les propriétés des « Etats-Unis, de toute nature et de tout nom. » Il fit saisir, chez le consul des Pays-Bas, une forte somme en espèces qu'il supposait appartenir au gouvernement confédéré ou devoir être dépensée pour la rébellion. Le corps consulaire lui adressa d'énergiques réclamations

(10 mai 1862), qui motivèrent une verte réponse. Butler fut encore plus insolent que dans ses proclamations; il dut cependant lâcher prise (fin août), l'affaire ayant été portée devant le Président par les chancelleries.

Le général unioniste agissait en véritable dictateur, d'autant plus rogue qu'il avait moins fait pour la conquête; mais le propre des tyrans est de vouloir être aimés. La population de la Nouvelle-Orléans montrait peu d'empressement; les femmes, plus exaltées, protégées par leur faiblesse, ne dissimulaient pas leur aversion pour les soldats de l'Union. — Saluerez-vous ce factionnaire, s'il vous porte les armes, disaient des dames se promenant au bras d'officiers étrangers en uniforme? — Certainement, s'il me rend les honneurs militaires. — C'est bien, je vous rejoins. Et, quittant leur cavalier, elles prenaient l'avance, ramenant leurs robes comme au contact d'un animal immonde, quand elles passaient devant le Yankee. Dans le peuple, on allait plus loin, et ce n'étaient pas toujours des roses qui tombaient sur les troupes défilant dans les rues.

On avait mis en prison les hommes criant vive Beauregard! Que faire contre les femmes? L'ordre général n° 28 y pourvut.

15 mai 1862. « Des officiers et soldats des Etats-Unis « ayant été en butte à des insultes répétées de la part « de femmes se déclarant dames de la Nouvelle-« Orléans, bien qu'ils eussent observé l'abstention et « la courtoisie les plus scrupuleuses, j'ai décidé que « toute personne du sexe féminin insultant, par ses « gestes ou son attitude, les officiers et soldats fédé-« raux, ou manifestant du mépris à leur égard, sera « considérée et pourra être traitée comme une femme « publique faisant son métier dans la rue. »

C'est vif et peu logique, les créatures de l'espèce n'insultant généralement pas les gens, au moins pour commencer. L'ordre souleva des clameurs unanimes. Le maire, John T. Monroë, se fit l'interprète de l'indignation générale, dans une lettre assez vive; il fut révoqué, puis envoyé au fort Jackson. Après une scène de violences, Butler expliqua ses intentions; Monroë retira sa lettre; mais l'émotion fut vive au dehors. Beauregard mit la proclamation à l'ordre du jour de l'armée de l'Ouest, les journaux confédérés la répandirent dans toute l'Europe, et l'opinion fut sévère pour le général qui faisait la guerre aux femmes.

Peu de temps après, une exécution politique produisit le plus mauvais effet : William B. Mumford fut condamné à mort pour avoir halé bas et déchiré un pavillon fédéral hissé sur un monument public. Le gouverneur refusa de faire grâce; le malheureux patriote fut exécuté au milieu d'un concert de malédictions contre « Beast-Butler ». Ces rigueurs n'étaient pas faites pour calmer les esprits.

Butler semble, du reste, aigri jusqu'à la démence; le bruit de ses emportements arrive jusqu'à Washington. De nombreux différends avec les consuls étrangers lui attirent l'invitation d'être plus circonspect; il n'en tient compte; sa correspondance hautaine dédaigne les formules diplomatiques; il est en conflit perpétuel avec les représentants des gouvernements étrangers. Il devenait urgent d'aviser; en septembre, on avait envoyé le général Lewis G. Arnold pour commander les troupes, espérant que Butler, moins occupé, deviendrait moins nerveux; il n'en fut rien; on songea, dès lors, à le remplacer. Banks, un autre « général civil », lui succéda (14 décembre 1862); plus conciliant, il trouva un *modus vivendi* à peu près con-

venable avec ses administrés. La tâche n'était point facile, du reste, et la Nouvelle-Orléans semble avoir porté malheur à tous ses commandants militaires. Butler faillit y perdre sa fortune politique et y laissa de notables lambeaux de sa considération ; Banks s'est imparfaitement relevé de ses mésaventures financières ; son prédécesseur, plus adroit, parvint à remonter sur le tremplin politique ; mais on assure qu'aux jours de ses plus grands triomphes oratoires, on entendit maintes fois murmurer, autour de la tribune, le sobriquet insultant infligé par les dames de la Louisiane à leur brutal persécuteur.

Après la guerre, Sheridan fut peu goûté de la population ; Andrew Johnson le désavoua pour avoir abusé de l'état de siège ; neuf ans après, ce fut pis encore ; il fallut recourir à l'intervention des troupes afin de ramener le gouverneur élu, chassé par les habitants. Les passions politiques sont vives dans la cité des planteurs ; plus que toute autre, elle a souffert de la défaite et il serait peut-être téméraire d'affirmer que les rancunes, aiguisées par le patriotisme local, sont aujourd'hui complètement oubliées.

CHAPITRE VII

PREMIÈRE INVASION DU MARYLAND

Le propre des gouvernements démocratiques est leur indifférence à l'égard des individualités. Peut-on dire que ce soit un mal ? L'attachement de Louis XIV pour Villeroi faillit perdre la France ; l'amitié de Louis-Philippe pour son ministre lui coûta son trône. Peut-être les foules sont-elles dans le vrai en changeant l'instrument qui ne répond pas à leur attente et quelquefois leur ingratitude n'est qu'une exacte perception des circonstances. Malheureusement elles manquent souvent de patience, exigeant la satisfaction immédiate de leur désir ou de leur intérêt, sans accorder au général malheureux l'occasion d'une revanche.

Mac-Clellan ne se releva pas de son insuccès en Virginie : toutes les sympathies se tournèrent vers Pope qui, après la prise de l'îlot n° 10, devint immédiatement grand favori.

Le général se prêta, de fort bonne grâce, à l'engouement de la foule. Sa tapageuse entrée en scène le dépeint tout entier ; c'est un modèle d'orgueil naïf et de dédain pour ses prédécesseurs :

« Aux officiers et soldats de l'armée de Virginie.

« Par ordre spécial du Président, je prends le com-

« mandement de cette armée. J'ai passé quinze jours « à étudier vos campements, votre condition, vos « besoins, à préparer des opérations actives, à vous « placer dans une situation permettant d'accomplir « notre mission. Ces travaux préliminaires sont pres- « que terminés ; vous allez bientôt rentrer en cam- « pagne. Comprenons-nous bien. Je vous arrive de « l'Ouest, où nous avons toujours vu le dos de l'en- « nemi ; je viens d'une armée uniquement préoc- « cupée de chercher l'adversaire et de le battre quand « elle l'a trouvé, dont le système a été d'attaquer « et non de se défendre. Une seule fois nos armées « de l'Ouest ont été contraintes à la défensive. Je « présume avoir été envoyé ici pour continuer les « mêmes errements et vous mener à l'ennemi. J'ai « l'intention de le faire, et sous peu. Vous brûlez, j'en « suis assuré, de courir à la gloire que vous méritez ; « je ferai mes efforts pour vous donner l'occasion de « l'atteindre. En même temps, je vous prie de renon- « cer à certaines phrases que je regrette de trouver « très en vogue parmi vous. J'entends continuellement « parler de fortes positions, de lignes de retraite, de « bases de ravitaillement. Abandonnons de telles idées. « La plus forte position qu'un soldat puisse désirer « est celle d'où il peut, le plus facilement, s'avancer « vers l'ennemi. Etudions la ligne de retraite probable « de nos adversaires, sans nous occuper de la nôtre. « Regardons devant nous et non derrière ; succès et « gloire sont à l'avant-garde, honte et deuil se cachent « à l'arrière-garde. Pratiquons ces principes et je vous « certifie que nos drapeaux verront plus d'un beau « jour et que vos noms seront à jamais révérés par « vos concitoyens. » (4 juillet 1862.)

D'une courtoisie douteuse à l'égard de Mac-Clellan,

dont on avait blâmé le changement de base, ces fanfaronnades étaient agrémentées de déclarations insolites, relativement à l'esclavage et à la manière de traiter les habitants sur le théâtre des hostilités; elles motivèrent une protestation indignée du général Lee au ministre de la guerre fédéral; en suite de quoi, Pope fut prié de mettre une sourdine à ses grands airs de bravoure.

Le premier résultat de la nomination du nouveau général en chef fut la démission de Fremont, qui refusa de servir sous les ordres de son ancien subordonné; on le remplaça par Franz Sigel et Pope se mit en devoir de conduire à la victoire les trois corps magistralement battus par Jackson dans la vallée de la Shenandoah. Halleck ne pouvait être dupe des bruyants dehors de son protégé; il avait, assure-t-on, percé à jour son insuffisance présomptueuse; mais, en provoquant sa nomination, il céda, paraît-il, à des considérations d'ordre purement personnel. Le « Carnot Américain » se complaisait trop dans ses combinaisons stratégiques pour ne pas rechercher un instrument dont l'énergie bien connue se laisserait diriger aveuglément par les ordres émanés de Washington. Dans ces conditions, le succès lui semblait infaillible; il avait, de ses propres talents, une trop haute idée pour que la certitude d'être obéi ne lui parut pas le gage assuré de la victoire; jusque-là, on ne peut l'accuser d'avoir manqué de patriotisme.

Mais, dit-on, le commandant en chef des armées fédérales obéissait à des mobiles beaucoup moins désintéressés. Pope lui plaisait surtout en raison de ses opinions outrancières en matière d'esclavage, opinions maintesfois exprimées, qui l'avaient posé en antagoniste déclaré de Mac-Clellan, infiniment plus modéré. Or si,

pendant que ce dernier marcherait sur Richmond, Pope faisait, par le Nord, une puissante et brusque irruption, les deux mouvements pouvaient réussir et les généraux se joindre sous les murs de la capitale confédérée. Il y avait bien des chances pour que de graves dissensions prissent naissance du contact forcé de caractères aussi dissemblables. Le cas échéant, un seul médiateur était en position de manger l'huître, laissant aux plaideurs les écailles. Le commandant en chef des armées de l'Union quittait son cabinet, pour mettre d'accord les deux adversaires en les subordonnant à son autorité suprême. Il se voyait déjà le pacificateur du pays.

Pour un soldat, c'était assez finement raisonné; malheureusement tout l'échafaudage reposait sur une pointe d'aiguille. Le plan reçut un commencement d'exécution. A peine installé, Pope est lancé en avant avec ses trois corps d'armée; le 17 juillet 1862, occupation d'Orange-Court-House, près Gordonsville, importante position sur les voies ferrées de la Virginie. On avait marché mollement, sans trop se garder, sans rencontrer de résistance. A Richmond, Lee s'occupait de réorganiser ses troupes fortement éprouvées par les combats de la fin de juin; il sentait, d'ailleurs, sa capitale sérieusement menacée par l'établissement, sur le James, d'une armée de 90,000 hommes. Aussi, considérant tout autre objectif comme secondaire, il gardait sous la main la presque totalité de ses forces, pour faire tête à une attaque jugée imminente. Pendant ce temps, Mac-Clellan s'épuisait à solliciter des renforts; en réponse, il reçut l'ordre d'évacuer la péninsule. Halleck renonçait à son plan de commander les deux armées et voulait faire tomber Richmond en renforçant Pope de toutes les troupes disponibles.

Voyant que rien ne bougeait au Sud et que l'attaque venue du Nord se poursuivait méthodiquement, Lee sentit la nécessité d'en retarder les progrès et de tâter sérieusement son nouvel adversaire. La mission échut à Jackson; elle convenait admirablement à ses aptitudes.

Dès ce moment, la résistance, nulle jusqu'alors, se dessine vigoureusement; le 18 juillet, l'avant-garde fédérale marchant sur Gordonsville est repoussée par les cavaliers confédérés. Pope, « qui n'a jamais vu que le « dos des ennemis, » s'arrête court, se concentre péniblement et perd quinze jours avant de se décider à renouveler son attaque en force. Le délai permet à Jackson d'entrer en ligne; la renommée grossit démesurément ses trois petites divisions; les témoignages intéressés des Virginiens lui prêtent des forces considérables; Pope entend bourdonner à ses oreilles le sourd murmure des populations espérant un libérateur; il recule sur le Rapidan. Ces manœuvres occupent la première semaine d'août : elles produisent mauvais effet à Washington, où l'on a pris au sérieux les promesses du général. Non content de cette reculade, Pope, ne discernant pas les intentions de l'ennemi, veut se défendre sur tous les points, échelonne ses troupes le long du Rapidan, sur une ligne beaucoup trop mince pour ne point être percée. Jackson, de moitié moins fort, prend l'offensive, inquiète l'ennemi sur sa gauche, passe la rivière avec tout son monde et réussit à se faire attaquer, par le corps de Banks, sur un terrain de son choix qui lui donnait à peu près toutes les chances de succès. Le choc de Cedar-Mountain (9 août 1862) fut court, mais peu favorable aux fédéraux. Entre six et sept heures du soir, Banks fut repoussé sur toute la ligne; de sept heures à la nuit, Jackson, attaquant à

son tour, mit en déroute une brigade, dont le général et 500 hommes restèrent entre ses mains.

Accourant au bruit du canon, Pope qui, on doit le reconnaître, n'avait pas ordonné l'attaque, arrêta la retraite de Banks espérant prendre sa revanche le lendemain. Il comptait sans le coup d'œil de Jackson ; à minuit, un feu violent éclata sur les fédéraux endormis et mal gardés, suivant leur coutume ; l'irruption soudaine des confédérés détermina un désordre affreux; des fuyards affolés coururent jusqu'à Culpepper. Jackson prenait des otages dans les armées de l'Union ; il envoya ses prisonniers à Richmond, pour le cas où Pope mettrait à exécution ses théories sur le droit des gens en temps de guerre. Nous sommes, on le voit, de plus en plus loin des forfanteries du début.

Ces échecs, cuisants pour l'orgueil Yankee, n'avaient pas encore une sérieuse gravité ; mais, chefs de corps et soldats commençaient à ne plus comprendre ces marches incohérentes aboutissant invariablement à des mouvements de retraite. La désillusion venait à grands pas, le découragement avec elle. Toujours l'exécution des ordres souffre d'une semblable situation. Pope, mal obéi, perdit un peu de sa robuste confiance en lui-même. Trop orgueilleux, cependant, pour attribuer ces tiraillements à leur véritable cause, il commença par se plaindre de ses lieutenants ; extrême en tout, il dépassa toute mesure et la désapprobation tacite se convertit en hostilité déclarée.

Ce fut bien pis lorsque son commandement s'exerça sur des corps détachés de l'armée de Mac-Clellan. Habitués à des égards de tous les instants, à une grande latitude, à une inaltérable courtoisie, les généraux revenant de Virginie furent blessés des allures ultra-autoritaires de leur nouveau chef. La voix du canon, le

danger de la patrie calmèrent, pour l'instant, les susceptibilités froissées ; mais elles se réveillèrent plus aigres quand on vit Pope, battu, accuser un de ses officiers de trahison et le faire mettre en jugement. Aussi le vaincu de Mannassas ne laissa-t-il derrière lui ni sympathie ni regret ; son départ fut une délivrance pour tous et peut-être pour lui-même.

Les opérations, dont la résultante fnt le combat de Cedar-Mountain, permirent à Jackson de remplir la tâche que lui avait confiée son chef et d'éclairer le gouvernement sur l'importance des rassemblements ennemis parus dans le nord de la Virginie. En quittant Richmond, au début du mois d'août, il avait proposé de reprendre l'offensive dans la vallée de la Shenandoah, sa thèse favorite étant qu'il fallait défendre la capitale confédérée sur la route de Washington ; il en avait déjà donné une brillante démonstration ; aussi, après Cedar-Mountain, demandait-il instamment des renforts, en vue de poursuivre ses avantages.

Lee avait pleine confiance dans la perspicacité de son lieutenant. Il ressort des journaux unionistes que, dès le 5 août, les troupes opposées à Mac-Clellan sur le James fournirent des détachements acheminés vers le Nord. Les ennemis du « Petit Napoléon » prétendent qu'il s'aperçut de la manœuvre et négligea d'en profiter. L'assertion, vivement soutenue, a été, en somme, fort imparfaitement prouvée. Il est toujours facile, mais peu concluant, de raisonner sur les faits accomplis, les discussions *a posteriori* ne tenant généralement aucun compte des mille incidents journaliers dont se forme la plus grosse part de l'aléa. En outre, Mac-Clellan avait reçu du Président Lincoln l'ordre impératif de ramener son armée au nord du Rappahannock. Quand il l'exécuta, il ne restait plus devant

lui qu'un rideau de troupes; il revint, sans être inquiété, par Williamsburg et Yorktown, repassant silencieusement sur les champs de bataille si mouvementés deux mois auparavant.

Le 20 août 1862, le dernier de ses soldats débarquait à Alexandria; Sumner, Franklin, Porter, Heintzelman rejoignaient l'armée de Nord-Virginie; Mac-Clellan, sous prétexte d'organisation de nouvelles troupes, était laissé à la tête de quelques compagnies.

Quant à Pope, il avait continué ses opérations en repassant le Rappahannock; le 17 août, pour la première fois de la campagne, il voyait juste; les confédérés étaient en force de l'autre côté de la rivière. Lee venait de rallier Jackson.

Les deux armées étaient à peu près d'égale force; s'il y eut un faible avantage, ce fut en faveur du Sud; Lee avait pris ses mesures pour réunir de 70,000 à 75,000 hommes sur le champ de bataille après sa jonction avec Jackson; il résulte des rapports de Pope qu'il avait 60,000 combattants et en attendait au moins 15,000 d'Alexandria. Pour atténuer sa défaite, il n'a pu nier des chiffres officiels, mais il a tendu au même but en grossissant, outre mesure, les effectifs de son adversaire.

Le 22 août 1862, la toile se lève sur le drame qui doit conduire l'armée Sudiste aux portes de Washington. Suivant son habitude, Lee partage ses troupes en trois commandements : Jackson, une vingtaine de mille hommes; Longstreet, 35,000 environ; Hill, une petite réserve de 10,000 à 15,000. En rideau, Stuart, ses cavaliers et l'artillerie attelée.

Première opération : Stuart, avec 2,000 hommes, surprend un gué de la rivière, se lance au travers des positions fédérales, arrive à Cattlett's Station, tombe à

l'improviste sur les troupes de garde au quartier général, enlève la correspondance, les cartes, les effets personnels de Pope et revient, sain et sauf, après avoir vivement inquiété l'ennemi. Le général en chef échappe à la surprise par un hasard qui l'a retenu, hors de sa tente, pour une reconnaissance. Mettant en pratique sa déclaration fanfaronne, il avait, ce jour-là, « son quar« tier général sur la selle de sa monture ». Dans le camp unioniste, on se demande, avec étonnement, si de semblables coups de main vont se renouveler; le résultat matériel de la surprise n'est pas considérable; par contre, l'impression produite atteint de sérieuses proportions; elle enlève toute assurance à des généraux doutant déjà du commandement suprême.

Du 23 au 27, Lee fait tâter les positions ennemies le long du Rappahannock; le corps de Longstreet s'agite beaucoup, comme pour essayer de passer la rivière; Pope promène ses divisions d'un point à un autre, tout heureux de résister à des attaques qui ne semblent pas avoir été poussées bien vigoureusement; son armée se fatigue sous une pluie de contre-ordres. Ces tâtonnements, peu habituels à Lee qui, d'ordinaire, se jetait brusquement sur son objectif, n'éveillent aucune défiance chez le général de l'Union. Pendant que Longstreet amuse le tapis, Jackson a disparu; il est parti avec trois divisions, ses anciens soldats de la Shenandoah, n'emmenant que son artillerie et les chariots nécessaires au transport des munitions. Il remonte la rive droite du Rappahannock, pénètre dans des contrées épargnées jusque-là par la guerre, vit plantureusement sur le pays et se trouve, le 25 au soir, de l'autre côté de la rivière, à Salem, sur les derrières de Pope. Le lendemain, il continue à descendre le long de la voie ferrée, puis, obliquant à droite, en se rapprochant

des fédéraux, se montre à Bristow, où il capture un train d'approvisionnements.

Pope prétend avoir deviné la marche de Jackson, auquel il attribue généreusement 25,000 hommes et avoir prescrit à *une division* venant d'Alexandria de s'opposer à ses progrès. Les contemporains n'ont guère ajouté foi à cette excuse tardive et, vraisemblablement, l'histoire fera comme les contemporains.

Le 27, plus de doutes; Bristow en flammes prouvait, d'une manière indiscutable, que les chemins de fer, sur les derrières de Pope, étaient aux mains de l'ennemi, prenant à revers la ligne du Rappahannock. Jackson avait brillamment atteint son but. Il aurait pu, après cette course hardie, repasser le Mannassas-Gap et rejoindre Lee avec un riche butin; mais les généraux Sudistes visaient plus haut; ils voulaient déplacer le terrain de la lutte et livrer bataille presque sous les murs de Washington; ce qui pouvait doubler un succès militaire d'une importante action politique.

Il fallait, pour cela, que Longstreet et Hill, remontant jusqu'aux gués du Rappahannock, vinssent déboucher, à leur tour, par le Mannassas-Gap, sans que les fédéraux pussent mettre obstacle à cette marche de flanc de toute une armée.

Aussi, quelque danger qu'il puisse courir, Jackson continue sa marche en avant pour éloigner l'ennemi du précieux défilé; de Bristow il se porte sur l'embranchement de Mannassas-Junction, où il fait de riches captures. Le soir du 27, il brise un essai de résistance de la brigade Taylor, dont le général est tué, incendie les magasins fédéraux et ravitaille ses troupes fatiguées; puis, il concentre sa petite armée, fort aventurée entre les troupes venant d'Alexandria et le gros de l'armée de Pope. Ewell, laissé en arrière, rejoignit à

grand'peine après un combat assez vif livré, dans la nuit du 27 au 28, à Mac-Dowell qui marchait au Nord pour couper les confédérés des montagnes Bleues. Jackson sentait bien que Pope ne pouvait tarder à se rapprocher de Washington et tendait à intercepter le Mannassas-Gap, seul passage, à travers le Blue-Ridge, ouvert aux corps de Longstreet et de Hill venant au secours de leurs compagnons d'armes. Là se jouait le sort de la campagne : une scène à deux personnages que l'on pourrait intituler : « Il faut qu'une porte soit « ouverte ou fermée. »

Toutes les manœuvres des jours suivants n'ont qu'un but : tenir la porte ouverte ou la fermer. Jackson pouvait, à la rigueur, gagner promptement le Mannassas-Gap, s'y barricader et, avec ses 18,000 hommes, braver les attaques de l'armée fédérale; combinaison peu féconde en résultats, qui réduisait son audacieuse incursion aux modestes proportions d'un « raid » des trois armes. Pour que ses opérations portassent réellement coup, il fallait que Lee abordât les fédéraux sur le terrain de son choix, entre les montagnes et la capitale. Si Jackson se mettait en travers du Mannassas-Gap, les troupes de Lee n'avaient plus l'espace de se déployer au delà du Blue-Ridge ; il fallait donc couvrir non seulement le défilé, mais le terrain nécessaire au développement de l'armée Sudiste. Stonewall avait besoin de toutes les ressources de son génie militaire pour résoudre un problème aussi compliqué ; il dénoua la situation avec une remarquable dextérité. Se gardant bien de s'engager avec le gros des troupes unionistes, il côtoya l'ennemi, sans refuser précisément la bataille, mais ayant bien soin de ne risquer aucune action générale. Il atteignit ainsi, sur le théâtre de la première bataille de Bull-Run, des positions lui per-

mettant de résister à des forces très supérieures et de menacer le flanc d'une armée se dirigeant sur le Mannassas-Gap, défendu par une petite brigade confédérée. C'était la fameuse théorie des attaques de flanc, préconisée par Pope au début, et retournée, contre lui, avec un merveilleux à-propos. Ces opérations délicates ne s'accomplirent pas sans quelques froissements. Le 28 au soir, la colonne fédérale de gauche avait un engagement assez vif avec l'aile droite de Jackson, prélude, pour le lendemain, d'une action que Pope espérait rendre décisive. Il semblait avoir complètement oublié les troupes de Lee accourant, à marches forcées, de l'autre côté des montagnes.

Le général Sudiste serait-il enlevé avant l'arrivée des secours ? Le problème fut posé pendant toute la journée du 29. Jackson avait disposé ses trois petites divisions derrière les remblais de la voie ferrée ; Porter, d'après les ordres de Pope, devait tourner la droite des lignes confédérées, que Mac-Dowell et Sigel allaient aborder de front. Comme toutes les instructions données pendant le cours de cette malheureuse campagne, les ordres que reçut Porter manquaient de précision et, affirma le principal intéressé devant la commission d'enquête, étaient inexécutables en raison de la distance à parcourir. Par suite d'embarras dans la marche des colonnes, la diversion de laquelle dépendait la victoire ne fut pas exécutée et Jackson repoussa toutes les attaques. Cependant, son infériorité numérique ne lui permettait pas de recommencer l'épreuve, le lendemain, dans les mêmes conditions ; il dut se rapprocher du défilé tant convoité, à portée duquel s'étaient établis quelques régiments ennemis. Ses vétérans effectuèrent une retraite superbe, infligeant de rudes pertes aux troupes qui les serraient de trop près ; un détachement

fédéral occupa même le Mannassas-Gap; c'était une avant-garde isolée de tout soutien. Pope chanta victoire, envoyant à Washington des télégrammes triomphants. L'illusion dura peu ; le soir même du 29, le général Rickett, l'un des brigadiers de Jackson, après avoir repris le défilé, donnait la main aux colonnes de Longstreet.

La partie changeait de face ; les troupes, qui avaient résisté tout le jour à des forces plus que doubles, étaient en superbe condition; les corps venant à leur secours, enflammés mais non épuisés par une longue marche, débordaient d'enthousiasme. Lee arrivait, acclamé par ses soldats, fiers de leur général. Pope, sans prestige, discrédité, presque à bout de vivres et de munitions, en discussion avec Mac-Clellan pour son ravitaillement, allait mener au combat des troupes découragées, éparpillées à de grandes distances. L'issue de la bataille n'était pas douteuse.

Dans la matinée du 30, Jackson recommence la lutte, pendant que Longstreet se déploie sur sa droite, pour déborder l'armée fédérale. Il atteint, vers midi, les positions qui lui étaient assignées sur le flanc de l'ennemi. Jackson, qui a tiraillé jusque-là, prend sérieusement l'offensive et combine avec lui ses mouvements. Sous cette double et irrésistible pression, les fédéraux cèdent, après une vigoureuse résistance. Blessé au vif par les reproches de son chef, Fitz-John Porter montre la plus grande énergie et laisse le tiers de son monde sur le terrain. Effort inutile : à la nuit, l'armée de Pope tourbillonnait, dans le plus grand désordre, vers Centreville. Le vainqueur ne put la poursuivre ; ses troupes, depuis huit jours, marchaient ou combattaient sans relâche.

On a reproché au général confédéré son arrêt sur le champ de bataille de Mannassas. La critique ne sem-

ble pas fondée. Les Sudistes avaient peu de munitions ; ils étaient écrasés de fatigue, éprouvés par de sanglantes actions et allaient se heurter à 20,000 hommes de troupes fraîches, que Franklin et Sumner amenaient d'Alexandria. La poursuite immédiate était-elle possible dans ces conditions ?

Lee crut devoir s'arrêter ; dans l'autre camp, certains généraux réclamaient instamment la reprise de la lutte. Leur avis ne prévalut pas auprès de Pope, démoralisé par son désastre. Les caractères extrêmes passent, sans transition, de l'aveugle confiance au plus complet abattement.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareille circonstance, la confusion s'accrut avec le temps ; les fédéraux étaient plus découragés, le 1er septembre, qu'au lendemain de la bataille. Quand Jackson manœuvra sur leur gauche, une cohue d'hommes sans armes, de voitures, de caissons, de pièces d'artillerie encombra les routes conduisant à Washington.

Peu à peu, ce vertige de retraite gagne les corps restés intacts ; on trouve difficilement le moyen de former des arrière-gardes résolues à disputer le terrain.

Pope se retire sur Fairfax ; là, dans la nuit du 1er au 2 septembre, a lieu un conseil de guerre au cours duquel le général en chef, sentant qu'il n'a plus la confiance de personne, propose de se réfugier sous le canon de la capitale. Tous ses généraux, consternés de l'état des troupes, se rallient à son avis ; seuls, deux hommes s'opposent à ce qu'ils nomment une fuite honteuse ; le vieux Sumner qui, le soir de Mannassas, avait amené 20,000 hommes avec lesquels il proposait de recommencer l'action, redresse fièrement sa tête blanche et déclare ne point désespérer du succès. Quant

à Kearney, il appuie chaudement l'avis de son ancien colonel du Mexique, prétendant que rien n'est perdu tant que l'on a le cœur haut, la ferme résolution de résister ; que la position de Chantilly est forte et qu'on peut y arrêter l'ennemi. Ils allèrent même plus loin, disent les historiens militaires contemporains, en proposant de se jeter sur le flanc de Jackson pour essayer d'enlever une de ses divisions. Ils assuraient que le soldat, plus éprouvé par une longue retraite que par les pertes énormes qui l'avaient accompagnée, reprendrait courage s'il voyait se développer un plan de résistance énergique et surtout facilement compréhensible. A califourchon sur une chaise, près d'une table où l'on avait déployé une carte des environs, Kearney ponctuait son discours, haché d'interjections, pas toutes parlementaires, en déchiquetant, de la seule main qui lui restât, le dossier de son siège et rééditait, de phrase en phrase, le mot fameux de Danton : « De l'audace, encore de l'audace ! »

Ce n'était, à coup sûr, ni discipliné ni de nature à rehausser l'autorité morale du commandant en chef; d'autant plus que, pendant toute la durée de la lutte, le secret des conseils de guerre fut toujours plus ou moins éventé par les reporters, pullulant autour des états-majors. Cette scène fit le tour des journaux, qui saisirent l'occasion pour traîner Pope aux gémonies ; mais Kearney racheta noblement son indiscipline par sa mort héroïque dans les plaines de Chantilly (2 septembre 1862). Sur le même champ de bataille tomba également Isaac Stevens, l'un des plus brillants divisionnaires, l'un des plus nobles cœurs de l'armée fédérale.

Pendant que ces hommes de dévouement se faisaient tuer, leur général en chef disparaissait de la scène.

Le 3 septembre 1862, Mac-Clellan recevait la communication suivante :

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

« Le major général Mac-Clellan prendra le com-
« mandement des fortifications de Washington et de
« toutes les troupes pour la défense de la capitale.

« Par ordre du major général HALLECK,

« E. D. TOWNSEND, assistant adjudant général. »

Le nouveau commandant en chef était l'homme du moment ; dès qu'il paraît à l'armée, chacun se soumet, les indisciplinés de la veille, ceux pour qui Pope réclamait des conseils de guerre, donnent leur concours sans réserve ; les régiments se reforment ; le désordre fait place à une organisation hâtive, imparfaite, mais permettant de marcher en avant ; chose incroyable, si les ordres de route n'existaient aux archives de la guerre, une partie de l'armée unioniste traversait le Potomac, dans la soirée du 3 septembre, pour observer les mouvements de l'ennemi. Le Président et son oracle du moment, le formaliste Halleck, crièrent aussitôt à l'imprudence. Le reproche n'est-il pas singulier dans la bouche de ceux qui, un mois auparavant, destituaient Mac-Clellan pour lenteur et pusillanimité ?

Soutenu par la confiance de ses troupes, le général ne s'arrêta pas aux terreurs du gouvernement. Parfaitement certain que Lee ne pouvait aborder Washington, hardiment il porta cinq corps au-devant de l'ennemi, laissant d'ailleurs, pour garder la capitale, un

noyau d'au moins 70,000 hommes. Avec 90,000 environ, il était établi, le 7, à Rockville, sur la route de Frederick.

Lee a été vivement blâmé de n'avoir pas, après Mannassas, conduit ses troupes au Capitole. Il perdit là, dit-on, faute d'audace, tout le fruit de sa victoire. Rien n'est brutal comme un chiffre. Les biographes du général Virginien ont, en deux lignes, fait justice de ces allégations.

Parti de Richmond pour former, avec Jackson, une masse de 70,000 à 75,000 hommes, Lee avait, du 25 août au 2 septembre, marché ou combattu sans interruption; après sa victoire, il lui restait à peine 50,000 soldats présents au drapeau, et ce chiffre de 25,000 manquants n'est pas exagéré si l'on tient compte du peu de cohésion des troupes Américaines au début de la guerre. Les régiments fondaient à vue d'œil.

A ces 50,000 soldats, le Nord pouvait, le soir même du 3 septembre, opposer une masse au moins égale, immédiatement disponible, appuyée sur des ouvrages préparés de longue main, et n'ayant pris aucune part à la campagne précédente; quatre jours après, les confédérés étaient « observés », — disons « suivis » par une armée presque double de leur effectif, tandis que des forces à peine inférieures assuraient la sécurité de la capitale. Inutile d'insister, la démonstration étant suffisamment claire. Dans cette question numérique est la solution de l'énigme; du commencement à la fin de la guerre de Sécession, on retrouve, à chaque page sanglante ou glorieuse, la trace de cette implacable loi du nombre, de la richesse, de la densité de population, contre laquelle ne prévalurent ni le courage, ni le talent, ni même la victoire.

En imposant à son général victorieux la nécessité de porter la guerre sur le territoire de l'Union, Jefferson Davis obéissait à des nécessités politiques de premier ordre; il fallait, à tout prix, donner satisfaction au ressentiment de la Virginie, récemment foulée par deux invasions successives. La masse du peuple, enrôlée avec enthousiasme sous un drapeau illustré par de brillants faits d'armes, réclamait impérieusement la satisfaction de montrer sa nouvelle bannière aux États loyaux. Baltimore, la grande ville esclavagiste, appelait, de tous ses vœux, les soldats de la Confédération; le Maryland lui-même, en maintes circonstances, avait fait cause commune avec les États du Sud. Quel politique n'eût cru fermement à une marche triomphale au milieu de populations fanatisées, à une facile victoire affirmant la vitalité de la nouvelle nation? Comment Jefferson Davis, un enthousiaste à froid, eût-il repoussé de pareilles visions? Robert Lee reçut l'ordre formel de passer le Potomac.

Le général confédéré n'était pas de ceux qui désobéissent; oubliant ses respectueuses mais péremptoires objections, il mit au service des idées qu'il désapprouvait ses brillantes qualités militaires et son entier dévouement. Qui peut affirmer qu'une crise politique n'eût renversé le gouvernement de la Maison-Blanche si le choc de l'Antietam eût été une victoire pour le Sud? Est-il permis, en outre, d'assurer que, si un heureux hasard n'avait livré à Mac-Clellan le plan tout entier de son adversaire, la série des combats, de South-Mountain à Sharpsburg, eût été aussi favorable pour l'Union? Toutefois, il demeure certain que, sans l'appoint d'une révolution, le Sud ne pouvait triompher par la seule force des armes, quels que fussent, par ailleurs, la valeur de ses troupes et le talent de ses généraux.

La première invasion du Maryland n'a pas réusssi parce que c'était un coup de dés joué sur des combinaisons politiques non réalisées ; la population, que les soldats confédérés saluaient du chant national « Maryland, o my Maryland », reçut froidement ses prétendus libérateurs. Elle semblait ne pas croire au succès définitif de la Confédération et sa position géographique lui imposait la prudence dans ses manifestations. En outre, l'événement l'a prouvé par deux fois, si les grands centres étaient avec le Sud, petites villes et campagnes restèrent de cœur avec l'Union. Lee ne trouva donc pas l'appui moral sur lequel on comptait à Richmond; ses soldats fatigués ne furent pas recueillis chez l'habitant comme sur le sol de la Virginie ; les colonnes Sudistes durent vivre sur le pays, par la voie des réquisitions. Elles observèrent la plus exacte discipline, les prescriptions habituelles du général en chef se doublant cette fois d'un intérêt politique facilement compris de tous ; mais, en dépit des ménagements, le poids de l'occupation étrangère étouffa promptement les sympathies platoniques pour le Sud et l'armée victorieuse sentit, peu à peu, le vide se faire autour d'elle.

Lee ne s'illusionnait sur aucune des difficultés de sa position ; pour dérober à l'ennemi la juste appréciation du petit nombre de ses soldats, il mit, entre lui et les troupes marchant à sa rencontre, la barrière formée par la chaîne des montagnes Bleues ; il comptait remonter au Nord, menacer à son choix, soit Baltimore, soit les riches contrées de la Pensylvanie, s'emparer du réseau des chemins de fer, obliger l'armée de Mac-Clellan à le combattre dans des positions de nature à contrebalancer son infériorité numérique et peut-être détruire cette seconde armée comme il avait battu celle de Pope.

La faute militaire de l'invasion admise, il était difficile de tirer un meilleur parti des chances que l'on pouvait avoir. Lee, du reste, ne montre jamais plus de talents que dans les circonstances critiques; l'habileté du général soutient, jusqu'au bout, une partie dans laquelle l'inégalité des forces doit fatalement faire pencher la balance pour le Nord et l'on se demande si cet homme ne va pas réussir en dépit de tout. Mannassas, une victoire, Harpers-Ferry, un succès, ont usé l'armée Sudiste ; réduite de moitié, elle fait tête glorieusement, à l'Antietam, aux 80,000 hommes de Mac-Clellan ; elle n'est pas vaincue ; mais, du moment où son mouvement s'arrête, elle doit rétrograder ; le pendule, remonté jusqu'à Hagerstown, va redescendre vers la Virginie, après une bataille indécise ayant, pour les confédérés, toutes les conséquences d'une défaite. Et, comme pour enlever toute chance de succès à la cause esclavagiste, la fortune livre le plan général de ses défenseurs, au moment même où ils sont engagés dans une série de manœuvres fort dangereuses.

Eclairé sur les intentions de son adversaire, Mac-Clellan n'a pas à hésiter ; le problème se présente dans des conditions exceptionnelles ; toutes les données lui sont connues, et il a des moyens d'action suffisants. Cependant, ses opérations, fort bien combinées, ne donneront pas tous les résultats qu'il est en droit d'espérer, car il faut tenir compte de deux facteurs modifiant considérablement ses prévisions : la rapidité de décision de Lee et la difficulté de mouvoir les troupes fédérales.

Le matin du 13 septembre 1862, au moment où l'on apportait à Mac-Clellan l'ordre de marche de la division D. H. Hill, trouvé dans une auberge de Frede-

rick [1], l'armée Confédérée se divisait en deux tronçons, séparés par une assez grande distance. Cinq divisions, sous Jackson, manœuvraient, depuis quatre jours, pour cerner, dans Harpers-Ferry, 13,000 hommes laissés par Halleck dans une situation excentrique, comme pour offrir à l'ennemi l'occasion d'un important succès. Le 12 au soir, la garnison de Harpers-Ferry devait être entourée ; l'attaque, dirigée par Stonewall, serait vigoureuse et énergique ; la prise de l'arsenal donnerait aux confédérés les armes et surtout les munitions qui leur faisaient défaut. Pendant ce temps, Lee et Longstreet, avec quatre divisions seulement, marchaient au Nord, vers Hagerstown, pour détourner l'attention des fédéraux ; on devine aisément toute la portée de l'incident auquel Mac-Clellan dut la connaissance de ces combinaisons, au moment où la concentration de son armée, près de Frederick, lui permettait de s'interposer entre les deux fractions de l'armée Sudiste.

Que Lee hésite, que Jackson perde du temps, que Miles, qui commande dans Harpers-Ferry, montre quelque énergie, les confédérés sont exposés à un désastre. Cette fois encore, Lee et Jackson ne démentiront pas leur réputation ; Mac-Clellan dessine sa marche, le 13 au soir ; son avant-garde pénètre dans

[1] Par une négligence à difficile à excuser, le confédéré D. H. Hill laissa, à Frederick, dans une auberge qui lui avait servi de quartier général, l'ordre de marche de sa division avec références au mouvement d'ensemble. Frappé par la vue d'un papier timbré « Armée de Virginie — Quartier général », un des officiers fédéraux entrant à Frederick, avec l'avant-garde de Mac-Clellan, étudia le document et, en devinant, sur-le-champ, l'énorme importance, le fit parvenir au général en chef.

Middletown ; le 14, au point du jour, son adversaire, arrêtant son mouvement vers le Nord, fait appuyer, par de sérieux renforts, les détachements occupant les défilés de South-Mountain ; Mac-Laws, qui devait se joindre à Jackson sous Harpers-Ferry, renvoie sur Crampton's Gap la majeure partie de sa division, tandis que D. H. Hill revient défendre l'autre passage à Turner's Gap. Sur ces deux points, les confédérés ne sont pas encore assez nombreux pour barrer la route ; mais, grâce à la force de la position, ils retarderont les colonnes fédérales assez longtemps pour permettre à Jackson de rejoindre, qu'il ait ou non atteint son but.

Les opérations connues sous le nom de combats de South-Mountain (14-15 septembre 1862), se développent sur un triple théâtre : Turner's Gap, Crampton's Gap, Harpers-Ferry.

Turner's Gap. Le défilé est entre Middletown et Boonesboro. Hill a 6,000 hommes ; à dix heures du matin le corps de Reno engage l'action ; le confédéré Garland [1] est tué ; ses soldats reculent ; mais des renforts arrivent du corps de Longstreet ; ils reprennent les positions perdues ; à deux heures, Mac-Clellan et Burnside sont sur le champ de bataille, avec les deux corps de Reno [2] et de Hooker ; lutte acharnée jusqu'à sept heures du soir. Reno, le camarade de promotion,

[1] Brigadier général *Robert E. Garland*, né en Virginie, sorti de West-Point en 1846 ; démissionnaire en 1861 ; tué, le 14 septembre 1862, à la tête d'une brigade de la division D. H. Hill.

[2] Major général *Jesse L. Reno*, originaire du Massachusetts ; sorti de West-Point en 1846. Brigadier général en 1861 ; major général l'année suivante, commandant le 1er corps de l'armée du Potomac ; tué, le 14 septembre 1862, à Turner's Gap.

l'ami intime de Garland, est frappé à mort. Après plusieurs retours offensifs, les confédérés sont délogés de positions dominant le défilé; c'est un succès pour l'armée fédérale, désormais certaine de pénétrer le lendemain dans la vallée de l'Antietam. Pertes des deux côtés : environ 1500 tués ou blessés ; le Sud laissait, en outre, aux mains de l'ennemi à peu près autant de prisonniers.

On a démesurément grossi les forces esclavagistes à Turner's Gap ; D. H. Hill [1] ne commandait pas, à proprement parler, un corps d'armée ; son initiative, sa vigueur, son caractère difficile avaient conduit le général en chef à former, pour lui, une division un peu plus forte que les autres, qui souvent servit de réserve et avec laquelle il opérait isolément ; à peu de choses près, le rôle de Dupont, en 1805 et 1806 ; plus habile ou plus heureux, Hill, au cours de sa glorieuse carrière, ne rencontra pas de Baylen.

[1] Lieutenant général *Daniel H. Hill*, né dans la Caroline du Sud ; élevé à West-Point. Campagne du Mexique ; y obtint le grade de major dans l'armée régulière ; professeur de mathématiques au collège Davidson (Caroline du Nord), ensuite directeur de l'école militaire de Charlotte (id.) ; nommé brigadier général au début de la guerre, puis bientôt major général ; il commanda presque toujours une division indépendante. Après Fredericksburg, il fut nommé en mars 1883, au commandement de la Caroline du Nord ; il passa ensuite à l'armée de l'Ouest comme lieutenant général et s'entendit fort mal avec Braxton Bragg, dont le caractère était encore plus difficile que le sien, et revint dans la Caroline du Nord. Il faisait partie de l'armée de Johnston lors de sa capitulation.

D. H. Hill a beaucoup écrit dans les journaux. Après la guerre, il s'est établi à Philadelphie, pour y publier une revue intitulée : *The Land we love* (Notre pays bien-aimé).

Crampton's Gap. Confédérés : trois brigades ; fédéraux : deux divisions. Arrivé à midi au pied de la montagne, Franklin commence l'attaque immédiatement ; après une lutte assez vive et au prix de pertes sensibles, il déloge de ses positions son adversaire Howell Cobb[1], débouche au delà du défilé pour venir bivouaquer, le soir, à petite distance des Maryland-Heights, la clef de Harpers-Ferry. Pertes : Fédéraux : 500 hommes ; Sudistes : 600, plus 400 prisonniers et un canon.

Harpers-Ferry. Du 10 au 13 septembre, Jackson, Walker et Mac-Laws, convergeant sur Harpers-Ferry, poussaient devant eux et acculaient, dans les environs de la ville, une quinzaine de mille fédéraux avec 70 pièces de canon. Le colonel Miles[2], qui les comman-

[1] Major général *Howell Cobb*, né, le 7 septembre 1815, à Cherry-Hill (Géorgie), était fils d'un colonel de l'armée régulière. Il débuta au barreau, en 1836, et fut élu, l'année suivante, solicitor général par un des districts de la Géorgie. Démocrate ardent, il fut envoyé plusieurs fois au Congrès, de 1838 à 1848, et s'y montra orateur éloquent. En mars 1857, le président Buchanan le nomma ministre des finances. En 1861, Howell Cobb se prononça pour le Sud et fut élu Président de l'Assemblée des Etats rebelles ; il servit d'abord en qualité de brigadier général, devint ensuite major général à l'armée de l'Ouest ; à la fin de la guerre il commandait à Macon (Géorgie) et rendit la ville au général Wilson le 21 avril 1865.

[2] Colonel *Dixon H. Miles*, né dans le Maryland vers 1803 ; cadet à West-Point en 1819 ; sorti, en 1824, comme lieutenant en second au 7e infanterie ; adjudant-major, de 1831 à 1836 ; attaché au ministère de la guerre, de 1839 à 1845. Breveté major, le 9 mai 1845, pour sa belle conduite au fort Brown (Texas) ; breveté lieutenant-colonel pour ses services pendant la compagne du Mexique ; en février 1847, nommé major au 5e infan-

dait, ne songea pas à profiter de sa position centrale pour prendre l'offensive contre l'un des corps cherchant à l'investir ; évacuant, l'une après l'autre, les potions les plus fortes, il se confina passivement dans la ville. Rien n'eût été plus facile que d'arrêter à Salomon's Gap la faible colonne de Mac-Laws ; pas un soldat fédéral ne garda le passage ; les Maryland-Heights furent à peine défendues par 2,000 hommes ; le 13 au soir, Mac-Laws, qui ne voulait pas s'engager à fond et venait de renvoyer les deux tiers de sa division à Crampton's Gap, trouva les hauteurs évacuées par les fédéraux après le faible engagement de la veille. Le 14, ils étaient à peu près cernés, sauf le long de la rive gauche du fleuve, où Mac-Laws laissait un passage par lequel s'évada toute la cavalerie unioniste. Le lendemain, les trois généraux confédérés, qui avaient mis leur artillerie de campagne en position sur les crêtes dominant les bas-fonds où s'était entassée la petite armée fédérale, commencèrent le feu aux premières lueurs du jour. Le temps pressait ; on s'était battu, la veille, dans les défilés du Blue-Ridge, et Franklin, arrivant sur les talons de Howell Cobb, allait placer Mac-Laws entre ses troupes victorieuses et les défenseurs de Harpers-Ferry.

Ces derniers s'agitaient dans le plus complet désarroi ; au bout d'une heure de bombardement on parlait

terie et gouverneur de Jalapa (Mexique). Lieutenant-colonel, en avril 1851, il se distingua dans divers engagements avec les Apaches (1857-1858) ; en janvier 1859, il fut promu colonel du 2e infanterie ; à Bull-Run, Miles commandait la 5e division et couvrit la retraite ; en septembre 1862, son ancienneté lui donna le commandement supérieur des troupes réunies à Harpers-Ferry ; il fut tué le 16 septembre 1862.

de capitulation; à huit heures du matin on hissait le drapeau blanc; Miles était tué par un dernier projectile et, avant midi, Jackson, laissant à son lieutenant Hill le soin de désarmer sur place les 12,000 confédérés qui s'étaient rendus sans conditions, reprenait, à marches forcées, avec deux divisions, la route de Sharpsburg. Franklin [1], déjà en mouvement pour tendre la main aux fédéraux, revint sur ses pas à la nouvelle du désastre.

Dans les engagements autour de Harpers-Ferry, le Nord perdit à peine 200 hommes; le Sud, moins encore. A la fin de l'année, un conseil d'enquête, réuni à

[1] Major général *William Benjamin Flanklin*, né en Pensylvanie en 1823; sortit de West-Point à vingt ans de sa promotion et fut nommé dans le génie; breveté lieutenant en premier après Buena-Vista, il fut, de 1848 à 1850, professeur à l'Académie militaire; nommé lieutenant en premier en 1853; attaché à la direction des phares, puis fait capitaine en 1857. Brigadier général de volontaires le 17 mai 1861; attaché à l'armée du Potomac; campagne de Virginie; major général le 4 juillet 1862. Sous Burnside, Franklin commanda une des trois grandes divisions de l'armée. Destitué après Fredericksburg le 28 janvier 1863. Envoyé en Louisiane à la tête du 19ᵉ corps. Opérations malheureuses sous les ordres de Banks; expéditions aux bouches de la Sabine, du Red-River. Il fut remplacé dans le commandement du 19ᵉ corps par le général Emory et appelé à la présidence d'une commission à Wilmington (Delaware). Il ne fut pas maintenu en 1866 sur la liste des officiers en service actif.

Franklin, excellent officier, n'était pas heureux; il lui arrivait les aventures les plus imprévues; quand il partit de Washington pour se rendre à Wilmington, les cavaliers d'Early l'arrêtèrent à Magnolia (chemin de fer de Baltimore à Wilmington), le 11 juillet 1864; le général, qui voyageait en bourgeois, parvint peu après à s'évader et à rejoindre son poste.

Washington pour rechercher les causes de la capitulation, déclara que le colonel Miles « avait montré une « incapacité frisant l'imbécillité ». Le colonel Ford et quelques autres officiers furent rayés des cadres, par mesure disciplinaire.

Le premier acte était joué; refoulés à South-Mountain, les Sudistes avaient remporté un brillant succès à Harpers-Ferry; leur situation, néanmoins, présentait de sérieux dangers.

Le général Mac-Clellan, qui eut la singulière destinée d'être deux fois destitué par sa lenteur, se fit remarquer, après South-Mountain, comme après Gaine's Mill, par la rapidité de ses décisions; la première fois, il avait sauvé son armée compromise; la seconde, il chassa l'ennemi du Maryland; quoi que la passion politique ait allégué, depuis lors, pour amoindrir ces résultats, ils n'en sont pas moins indiscutables, et celui qui, en deux semaines, du 3 au 17 septembre 1862, fit, des soldats démoralisés de Pope, les vainqueurs de l'Antietam, conserve d'impérissables droits à la reconnaissance de son pays.

Franchissant, le 15 au matin, avec la majeure partie de son armée, les défilés conquis la veille, il espérait se trouver, le soir même, en position de livrer bataille. Le peu de cohésion de ses troupes ne lui permit de réaliser ses plans que le lendemain; ces vingt-quatre heures de retard, dont la responsabilité ne saurait lui être imputée, lui enlevèrent presque tout le fruit de ses combinaisons. Arrivé trop tard pour se placer entre Lee et Jackson, il ne trouva plus, le 17, l'occasion d'écraser séparément les deux portions de l'armée confédérée.

La position de Robert Lee était fort périlleuse; il devait retarder Mac-Clellan, rester à portée de secourir

Jackson, si le gros des forces fédérales se jetait sur lui, et, pour obéir aux considérations qui avaient déterminé l'invasion, tenter le sort des combats sur le sol du Maryland dans les conditions défavorables que la fortune lui imposait. Par contre, en cas d'échec, l'armée fédérale pouvait éprouver les plus sérieuses difficultés à faire écouler ses longues colonnes à travers les étroits passages ouverts dans la muraille du Blue-Ridge.

Lee fut toujours beau joueur; bien que fort compromise, la partie pouvait se gagner; audacieusement il l'accepta, ayant à peine 40,000 hommes contre des forces plus que doubles. L'immensité du résultat, en cas de réussite, les grandes qualités montrées par l'armée Sudiste dans les derniers combats, la confiance réciproque du chef et des soldats, justifient pleinement la témérité de livrer bataille avec un grand fleuve à dos. Quand on voit les prodiges réalisés avec si peu de monde, les obstacles de toutes sortes rencontrés par le vainqueur, on se demande ce qui fût arrivé sans la trouvaille faite dans l'auberge de Frederick.

La bataille de l'Antietam doit être suivie sur la carte; elle a été racontée en détail par les écrivains militaires; mais, pour apprécier ce que devenaient, sur le terrain, les plans des généraux Américains, pour montrer les dangers auxquels les talents de Lee arrachèrent son armée, il paraît intéressant de rechercher, aux divers moment de la lutte, les effectifs engagés des deux parts.

Dans l'après-midi du 15 septembre, Mac-Clellan arrivait de Boonesboro, où son avant-garde était entrée le matin même, après un brillant engagement de cavalerie. Il n'amenait, devant les positions confédérées, que deux divisions; impossible de tenter une attaque

sérieuse ; il reconnut le terrain et désigna les emplacements que les troupes devaient occuper dans la bataille prochaine.

Lee, avec une vingtaine de mille hommes, bordait la rive droite de l'Antietam, dans une partie de son cours difficile à franchir, et appuyait son extrême gauche au Potomac ; ses lignes, bien disposées pour la défensive, étaient un peu trop étendues pour le faible effectif dont il disposait ; mais il avait prescrit à Jackson de le rejoindre et comptait sur la ponctualité de son lieutenant.

« Bien que l'on eût appris la reddition de Harpers-« Ferry, la situation de l'armée confédérée était grave, « et il fallait qu'elle eût pour chef un homme bien « résolu pour n'avoir pas repassé le Potomac à la « faveur de la nuit et cherché une position plus sûre « dans la vallée de la Virginie. » (Comte de Paris.)

Le 16 au matin, toute l'armée fédérale est sur les lieux, sauf quelques détachements et le corps de Franklin qui, se laissant amuser par la division Mac-Laws, perd toute la journée à se couvrir contre ce faible adversaire. C'est néanmoins 55,000 combattants dans la main de Mac-Clellan.

Du côté opposé, Jackson vient de rejoindre, avec deux petites brigades, excellentes, mais éprouvées par les combats précédents et une rapide marche de nuit ; il amène, au plus, 5,000 hommes. Pour lutter dans la proportion d'un contre deux, Lee fait disposer, sur son front, presque toute son artillerie ; on n'était pas sans inquiétude, au camp confédéré ; car une brume épaisse, qui dura jusqu'à une heure, pouvait dissimuler la concentration de forces écrasantes sur l'un des points de la ligne à défendre. Mac-Clellan ne put, sans doute, profiter de cette circonstance favorable ; à

deux heures seulement, s'engagea une vive canonnade, prélude d'une violente attaque de Hooker contre la gauche confédérée. Les deux partis restèrent sur leurs positions. Hood, avec deux brigades, avait tenu contre le corps de Hooker tout entier; l'obscurité mit fin au combat.

Le 17, l'action reprend au point du jour; pendant la nuit, Jackson a remplacé Hood à l'extrême gauche; avec la division Starke, il résiste une heure aux trois divisions de « Fighting Joë[1] », engagées jusqu'au dernier homme. Pris en flanc par l'artillerie fédérale tirant de l'autre côté de la rivière, il recule peu à peu; tandis que ses soldats décimés trouvent un abri dans un bois, les fédéraux, qui les suivent, s'engagent dans une clairière dominée par des collines sur lesquelles Stuart établit son artillerie à cheval. Hill, qui forme le centre de la ligne confédérée, est couvert par l'Antietam; il envoie quelques régiments au secours de Jackson; en même temps, celui-ci porte en avant sa seconde division; sous cette triple pression, les fédéraux sont violemment ramenés et font des pertes énormes.

Le corps de Mansfield entre en ligne à sept heures du matin et renouvelle l'attaque avec les débris de Hooker; cinq divisions contre deux et demie; la même proportion pendant toute la lutte. Jackson recule, après avoir perdu plus du tiers de son effectif; l'un de ses divisionnaires est tué, l'autre dangereusement blessé; la gauche des positions confédérées est sérieusement compromise.

Lee n'hésite pas; sur les fédéraux vainqueurs, il

[1] Joseph le Batailleur, surnom donné à Hooker par ses soldats.

jette le reste de la division D. H. Hill, ne laissant qu'un rideau d'artillerie pour protéger son centre. Ce retour offensif est couronné de succès; les fédéraux sont repoussés du terrain découvert sur lequel ils s'étaient déployés.

A huit heures et demie la lutte s'arrête sur ce point, les deux partis étant hors d'état de fournir un nouvel effort. Le fédéral Mansfield[1], deux généraux de division sont tués, Hooker est blessé; la partie est à recommencer; seulement les chances deviennent de plus en plus inégales. Lee n'a guère que 12,000 hommes pour tenir les positions assignées la veille à sa droite et à son centre; il reste à Mac-Clellan au moins 30,000 combattants n'ayant pas encore donné. C'est le moment d'engager une action générale; ordre à Burn-

[1] Brigadier général *Joseph King Fenno Mansfield*, né à New-Haven (Connecticut) le 22 décembre 1803, tué à l'Antietam le 17 septembre 1862. Entré, comme cadet, à West-Point à l'âge de quatorze ans, il sortit, le second de sa promotion, en 1822, dans le génie. Attaché à la direction des fortifications à New-York; lieutenant en premier, en 1832; attaché à la construction du fort Pulaski; campagne du Mexique, comme chef du génie de la colonne Taylor; breveté major pour ses services au fort Brown (1846) et lieutenant-colonel après Monterey, où il ne reçut pas moins de sept blessures (sept. 1846). Breveté colonel après Buena-Vista; inspecteur général de l'armée des Etats-Unis le 26 mai 1853, avec rang de colonel.

En mai 1861, Mansfield fut nommé brigadier général de l'armée régulière et dirigea les travaux de fortification de la capitale; le 10 mai 1862, il s'empara de Norfolk et devint ensuite gouverneur militaire de Suffolk. Rappelé à Washington, après la deuxième bataille de Bull-Run, pour faire partie d'un conseil d'enquête, Mansfield demanda un commandement actif; on lui donna un des corps de l'armée du Potomac. Il fut tué à la tête de ses troupes.

side d'aborder la droite, pendant que Porter et Sumner combattront au centre et à gauche.

Sumner marche au combat tête baissée, comme pendant la campagne du Mexique; la division Sedgwick, nombreuse, bien commandée, refoule tout devant elle; mais son succès même la place en flèche de l'armée fédérale. Mac-Laws qui, depuis trente-six heures, a toujours abusé Franklin, passant deux fois le Potomac presque sous ses yeux, amène 5,000 hommes de troupes fraîches sur le champ de bataille au moment où l'ennemi allait menacer la ligne de retraite des confédérés; il repousse Sedgwick épuisé, lui arrachant non seulement l'importante position de Dunker-Church, mais presque tout le terrain conquis depuis le matin. Sumner engage successivement ses deux autres divisions; Lee prend à Longstreet la moitié de son monde pour renforcer sa gauche; à dix heures et demie, Burnside a devant lui moins de 5,000 hommes, disséminés le long de l'Antietam. Bien que, depuis huit heures du matin, les ordres les plus formels de s'engager à fond lui aient été donnés, il persiste à essayer timidement des attaques partielles que Longstreet parvient à repousser.

A midi, Sumner a fait de grands progrès sur la gauche confédérée; de nouveaux renforts vont lui arriver; Franklin entre en ligne une demi-heure après; il veut marcher en avant et déboucher de Dunker-Church sur Sharpsburg; le vieux Sumner, effrayé des pertes énormes subies par les 30,000 hommes successivement lancés, depuis le matin, contre la gauche Sudiste, donne impérieusement à Franklin l'ordre de rester en réserve « pour parer à un retour offensif de l'ennemi ».

·ı même moment, Lee venait d'enlever à Longstreet ·ore 3,000 hommes, pour essayer de défendre les

positions si chaudement disputées ; ce dernier n'a plus que 2,000 ou 3,000 hommes couverts, il faut le dire, par une nombreuse artillerie. A une heure, Burnside se décide enfin à une tentative sérieuse sur les ponts de l'Antietam ; la rivière est franchie ; les fédéraux n'ont plus qu'à pousser en avant ; ils refouleront l'ennemi sur Sharpsburg, lui infligeant un désastre. Lee ne peut plus disposer d'un seul régiment ; Mac-Clellan, qui, maintenant, a 80,000 hommes sur le champ de bataille, garde en réserve le tiers de son effectif et suspend l'attaque sur le centre ; Sumner en fait autant, à droite ; malgré les observations de Franklin, bien inspiré par son instinct militaire, le général en chef approuve la décision du vieux « Taureau sauvage[1] » ; la bataille est terminée sur ces deux points.

Pour ne pas être en reste, Burnside, après une heure de lutte couronnée par de sérieux avantages, s'arrête aussi « pour reformer sa ligne » et perd deux heures. Lee et Longstreet, aux abois, essaient de rallier, au sud de Sharpsburg, leurs troupes ébranlées ; mais un secours inespéré leur arrive ; au moment où Burnside, reprenant enfin son mouvement, va mettre la main sur l'artillerie confédérée, il est lui-même impétueusement pris en flanc par A. P. Hill, qui amène 6,000 hommes de troupes fraîches, venant de Harpers-Ferry. Après un court mais violent engagement, les fédéraux sont repoussés et reviennent border les collines au pied desquelles coule l'Antietam ; aucune diversion ne seconda les efforts de Burnside pendant l'après-midi ; 25,000 fédéraux, tout au moins, n'avaient pas combattu ; pendant la journée, 36,000 confédérés tinrent tête à 80,000 hommes ; défaite honorable, qui n'entama ni l'esprit

[1] Surnom donné à Sumner par ses soldats.

militaire du vaincu ni la confiance du soldat en son général.

La nuit mit fin à la canonnade ; la bataille avait été sanglante ; le Nord perdait plus de 12,000 hommes, dont 2,000 tués ; les confédérés, 9,500, plus environ 3,000 prisonniers pour les combats de South-Mountain et de l'Antietam ; 10 généraux, dont 8 unionistes, étaient tombés sur le champ de bataille.

Lee conserva ses positions toute la journée du 18 ; on n'osa l'y attaquer; quand, le 19 au matin, les fédéraux marchèrent en avant, ils n'y trouvèrent plus personne ; dans la nuit, l'ennemi, repassant le Potomac, était rentré en Virginie.

L'invasion du Maryland, objet de tant d'espérances, n'avait rien produit, ni au point de vue militaire, ni au point de vue politique. La Confédération pouvait être fière de ses soldats ; bien que cédant au nombre, ils regagnaient leur pays sans avoir été entamés par des forces très supérieures ; ils montrèrent péremptoirement, le 20 septembre, qu'ils ne se tenaient pas pour vaincus. Jackson, chargé de protéger la retraite, aimait à « avoir l'aisance des coudes ». Se jugeant suivi de trop près par Porter, il revint brusquement sur ses pas et força les assaillants à repasser le Potomac, laissant 200 prisonniers entre ses mains ; cette vigoureuse leçon infligée, il se retira fièrement sur l'Opequan.

Dans le Nord, le premier mouvement fut l'enthousiasme ; la reconnaissance envers Mac-Clellan ne dura pas longtemps ; à la réflexion, les stratégistes, qui avaient si bien combiné la campagne de Pope, découvrirent mille fautes dans les opérations du général vainqueur. Pourquoi, le 14, Franklin avait-il marché si lentement vers Harpers-Ferry ? Pourquoi, le 15, n'avait-on pas attaqué Lee, réduit à une vingtaine de

mille hommes ? Pourquoi, le 16 au matin, ne pas profiter de la brume pour masquer ses mouvements et percer la ligne confédérée? Pourquoi, le 17 avant midi, ne pas avoir assailli tout le front de l'ennemi, pendant que Hooker, Mansfield, Sumner, se faisaient successivement hacher sur sa gauche ? Pourquoi suspendre le combat, sur ce point, alors que Burnside exécutait enfin les ordres reçus ? Pourquoi garder tant de monde en réserve ? Pourquoi ceci ? pourquoi cela ? Répondre était facile ; Mac-Clellan dédaigna de le faire ; mal lui en prit, car Lincoln était conseillé par celui à qui Mac-Clellan donna son premier commandement et le « Carnot Américain » ne pratiquait point la reconnaissance. Avec la netteté de vues qui lui était particulière, il avait, du bureau des renseignements, fait expédier au général en chef de l'armée du Potomac des télégrammes portant à 95,000 hommes les forces de Lee, et il s'étonnait qu'un chef d'armée, si exactement renseigné, se gardât contre un retour offensif ! Burnside, l'ami intime de Mac-Clellan, n'avait obéi qu'à moitié, n'osant lancer ses divisions contre une position jugée trop forte ; l'attaque, sur la gauche, fut suspendue par Sumner — un brise-tout — qui, péremptoirement, la déclarait impossible avec les corps de Hooker et de Mansfield, privés de leurs chefs et désorganisés par six heures de lutte à outrance. Que pouvait faire Mac-Clellan, sinon donner raison au vieux soldat, dont l'énergie était proverbiale et pour lequel il faudrait renouveler le mot d'un de nos plus téméraires entraîneurs de cavalerie : « A fond et dans le tas » ? Devait-il, le 18, recommencer la lutte, contre l'avis d'un conseil de guerre où le *seul* Franklin opina pour l'offensive immédiate ?

Par-dessus tout, on oubliait que, quinze jours aupa-

ravant, Washington n'était pas assez vaste pour donner asile aux fuyards de Mannassas; que Mac-Clellan n'avait rien demandé, pas même un ordre précis, pour mettre, sans conditions, sa vie, ses talents, sa réputation au service de la patrie en danger. On ne voulait pas se souvenir parce que, le péril conjuré, on n'était pas fâché de se débarrasser du sauveur. La veille, l'ennemi aux portes, on exagérait la terreur; le lendemain, c'était un crime de ne l'avoir pas anéanti.

Pour un temps, les opérations semblèrent suspendues; des deux côtés on se réorganisait; mais, pendant le silence du canon, se poursuivit une campagne politico-administrative qu'il n'est pas sans intérêt de suivre, car elle amena un résultat des plus inattendus : la destitution, devant l'ennemi, du général vainqueur.

Le 22 septembre 1862, le Président Lincoln soumit à la représentation nationale des mesures concernant l'abolition de l'esclavage dans les Etats insurgés. Mac-Clellan était, en politique aussi bien qu'en matière stratégique, un modéré; peu enclin à jouer les parties hasardeuses, il répugnait aux « à-coups »; à des mesures extrêmes il préférait les améliorations progressives, froissant moins brutalement les intérêts. Le « Petit Napoléon », toujours bien élevé, courtisait la fortune en gentleman. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il n'attacha son nom à aucun grand événement. S'il eût mis son épée au service du parti qui l'engageait à « balayer la clique présidentielle », la succession de Lincoln à la Maison-Blanche était à lui; il résista, par patriotisme, à toute suggestion criminelle; mais, dans un ordre du jour à son armée, en lui notifiant les décisions du gouvernement, il osa rappeler « que le « bulletin de vote est le moyen légal de réparer les er- « reurs du pouvoir ».

De ce jour, la scission fut complète entre l'Exécutif et le chef de sa principale armée; ce dernier fut sacrifié en principe; mais, au lendemain de l'Antietam, l'exécution présentait quelques difficultés; le soldat aimait fort Mac-Clellan et, en ce moment, l'opinion de l'armée comptait pour beaucoup. On parlait sourdement de coup d'Etat militaire; il fallait mettre de son côté, outre les formes légales, les apparences du bon droit. Halleck se chargea de faire naître l'occasion cherchée; il avait une aptitude singulière pour ces combinaisons tortueuses; au surplus, le caractère de Mac-Clellan, aigri par des tiraillements sans nombre, les obstacles de toute sorte au milieu desquels il se débattait pour chausser, vêtir, approvisionner ses troupes, devaient, convenablement exploités, amener fatalement l'incident attendu.

Le 6 octobre 1862, le général en chef de l'armée du Potomac reçoit l'ordre impératif de marcher à l'ennemi; cette injonction formelle répondait à un rapport énumérant longuement ce qui manquait aux troupes de l'Union pour reprendre la campagne. On faisait remarquer à Mac-Clellan que la saison, encore belle, permettait les opérations par grandes masses; qu'il commandait à 120,000 hommes et que 70,000 restaient à Washington pour garder la capitale. Bien que froissé du procédé, Mac-Clellan se disposait à obéir, quand un nouvel incident retarda ses opérations.

L'armée confédérée avait retrouvé, en revenant sur ses pas, tous les traînards laissés en chemin pendant sa marche rapide; elle s'élevait à un peu moins de 60,000 combattants. Tout habitué qu'il fût à se trouver inférieur en nombre, Robert Lee jugeait la partie par trop inégale; il voulut gagner du temps. Pour effrayer, non son adversaire dont il connaissait l'énergie, mais

les politiciens qui lui donnaient des ordres, il résolut d'agiter de nouveau, au cœur du Maryland, le spectre de l'invasion. Stuart, parti le 10 octobre avec 1800 chevaux et 4 canons, courut, pendant trente-six heures, sur les derrières de l'armée fédérale, se montra jusqu'à Emmetsburg, remonta sa cavalerie dans les dépôts de l'Union, glissa entre les corps lancés à sa poursuite et rejoignit son général en chef sans encombre.

L'effet produit est immédiat; premier mouvement de stupeur; ensuite, réaction violente; mais on avait perdu quinze jours et la mauvaise saison venait rapidement. Mac-Clellan, bien que peu satisfait de son organisation, met cependant son armée en mouvement, le 25 octobre 1862, et longe le versant oriental du Blue-Ridge, pour tourner les positions confédérées. Lee se retire sur le haut Rappahannock; une partie curieuse s'engage pendant les derniers jours d'octobre, sur l'échiquier occupé par les deux armées. Pendant que Lee a ramené le gros de son armée à Culpeper, Jackson reste immobile à Milwood; 70 kilomètres séparent les deux fractions de l'armée Sudiste; ni le commandant en chef ni son lieutenant ne semblent s'apercevoir que les fédéraux menacent leurs communications. Ces deux éminents hommes de guerre, célèbres par leur perspicacité, sont-ils aveugles ou faut-il voir, dans ce large vide ouvert devant l'ennemi, l'amorce d'une combinaison analogue à celles qui amenèrent la déconfiture de Pope? Cette dernière hypothèse est, de beaucoup, la plus probable; malheureusement la question ne sera jamais élucidée. Lee et Jackson, s'ils agissaient beaucoup, ne parlaient guère; ils écrivaient encore moins; Mac-Clellan personnifiait la réserve et la discrétion; on ne peut donc préjuger

les intentions des adversaires sur un coup qui n'a pas été joué; mais, quel qu'il fût, le plan de Mac-Clellan ne pouvait avoir de plus mauvais résultats que ceux de ses successeurs : Burnside à Fredericksburg, Hooker à Chancellorsville.

Dans le courant du mois d'octobre, on avait offert deux fois le commandement en chef à Burnside; celui-ci, ami personnel de Mac-Clellan, le refusa catégoriquement; le 7 novembre, on ne le consulta plus; un officier de l'état-major du ministre de la guerre lui apporta sa nomination; le vainqueur de l'Antietam tombait, devant l'ennemi, sur une question politique.

CHAPITRE VIII

INVASION DU KENTUCKY, PERRYVILLE, IUKA CORINTH.

Lorsque, à la fin de juillet 1862, Halleck fut appelé à Washington, Grant hérita du commandement de toutes les troupes de l'Ouest, sauf l'armée de Buell. La ligne fédérale s'étendait du Mississipi aux confins de la Virginie occidentale; à l'extrême droite, au delà du fleuve, Curtis; sur la rive gauche, Sherman; au centre, dans les environs de Corinth, Rosecrans; à gauche, Buell, couvrant le Tennessee et le Kentucky.

En face, les séparatistes, partagés en deux groupes distincts; au sud de Corinth, Price, Van Dorn et Lowell, opérant tantôt isolés, tantôt réunis; de Knoxville à Chattanooga, Kirby Smith, Polk et Hardee. Bragg commandait l'ensemble et dirigeait en personne le groupe de droite, qui pouvait constituer une agglomération active de 45,000 hommes environ. Forrest, Wheeler, Morgan, avec une vingtaine de mille cavaliers, flanquaient l'armée Sudiste.

Le récit d'opérations effectuées sur un théâtre aussi vaste serait incompréhensible si on ne les suivait par régions; d'autant plus que les événements s'y déroulent à peu près simultanément pour aboutir, des deux côtés, dans les premiers jours d'octobre, aux chocs de

Perryville et de Corinth. Il devient donc indispensable, pour s'y reconnaître, d'étudier séparément la campagne de Braxton Bragg et de Buell, en Kentucky, et la lutte de Van Dorn contre Rosecrans, sous Corinth.

Dès le commencement de juillet, les confédérés commencent à s'agiter; des incursions de partisans préludent aux mouvements des troupes régulières ; avec un millier d'hommes, John Morgan remonte presque jusqu'à l'Ohio, se jouant au travers des régiments fédéraux ; un riche butin, plusieurs engagements heureux sont la récompense de son audace.

Deux mois après, nouvelle promenade, marquée par un plus gros succès. Le général R. W. Johnson est pris, à Gallatin (22 août 1862), avec 400 hommes, la moitié de son monde. Les guerillas se multiplient à vue d'œil ; les faubourgs mêmes des grandes villes n'offrent aucune sécurité ; des officiers fédéraux sont enlevés, pendant leur dîner dans une maison de campagne, à toucher Nashville.

Forrest a été moins heureux dans l'ouest du Kentucky ; mais ses opérations, comme celles de Morgan, ont masqué les préparatifs d'une invasion plus sérieuse. La Confédération mourait littéralement de faim. Depuis le commencement des hostilités, elle nourrissait, non seulement sa propre population, mais les deux armées belligérantes. Après les succès de Lee en Virginie, la rébellion, d'une position à peu près désespérée, passa tout à coup dans une situation prépondérante. Le Congrès résolut de faire « goûter à « l'ennemi les amertumes de la guerre » ; on décida l'envahissement du Maryland et du Kentucky pour conquérir « du pain, de la viande, du matériel de « guerre ». Le Kentucky, disait-on, était le grenier où il fallait s'approvisionner ; l'occupation de ce riche ter-

ritoire jusqu'aux rives de l'Ohio aurait, pour la Confédération, des avantages matériels encore plus importants que ses conséquences politiques. Il y existait deux ou trois fois plus de bétail que dans tous les autres Etats du Sud réunis. Le gouvernement devait prescrire aux généraux de diriger ces animaux, ainsi que les chevaux et mulets, en arrière de leurs lignes, tant pour s'en assurer la propriété que pour en priver les armées fédérales. A ce double point de vue, ajoutait-on, l'invasion du Kentucky présente un aussi grand intérêt que celle du Maryland.

Cette discussion du Congrès donne probablement la clé des manœuvres de Jackson à Mannassas, de Lee à Harpers-Ferry, de Braxton Bragg autour de Frankfort; seulement, quelle différence dans l'exécution ! Lee marche glorieusement, du Rappahannock à l'Antietam, refoulant Pope et faisant capituler Miles, tandis que Braxton Bragg, après un heureux début, aboutit piteusement à l'échauffourée de Perryville.

Pendant que Forrest et Morgan battent le pays, le général confédéré divise son armée en deux groupes : les corps de Polk et Hardee à Chattanooga, celui de Kirby Smith à Knoxville. La droite commence le mouvement. Le 22 août, elle atteint Jacksboro et se dirige vers le Nord, en traversant le Big Creek-Gap avec des difficultés sans nombre ; le pays est pauvre, accidenté ; les vivres manquent ; les troupes se nourrissent de blé vert. Affamée, mourant de soif, aveuglée de poussière, les pieds en sang, l'infanterie marche courageusement vers le pays de l'abondance. Arrivé dans les plantureuses campagnes de Kentucky, Kirby Smith nettoie méthodiquement le terrain ; un corps fédéral veut lui barrer la route, près de Richmond ; il profite habilement de sa supériorité numérique, l'attaque en tête et

sur ses flancs ; après une chaude action, qui dure toute la journée du 30 août 1862, il lui prend 4,000 hommes, plus 10 pièces de canon composant toute son artillerie. Ce brillant succès ne coûtait à Kirby Smith que 400 tués ou blessés ; son général en chef n'en remporta jamais de semblables.

Cinq jours après, entrée à Lexington ; la population enthousiaste acclame Morgan, mais ne s'enrôle pas sous la bannière confédérée ; on est de cœur avec lui, on le fête cordialement, mais on craint de se compromettre. Kirby Smith voulait pousser plus avant, jusqu'à Cincinnati, où la panique était complète. Braxton Bragg le rappela vers Frankfort pour se joindre à lui ; lourde faute stratégique grâce à laquelle, du 6 septembre au 4 octobre, jour de sa réunion avec la seconde colonne Sudiste, Kirby Smith resta complètement inactif.

De leur côté, les deux corps de Polk et de Hardee avaient franchi le Tennessee à Harrison (21 août 1862), quelques milles au-dessus de Chattanooga, tourné la gauche des positions fédérales, escarmouché à Mac-Minnsville avec les avant-postes de Buell, fortement retranché près de Nashville (30 août). Les confédérés avaient cinq régiments de cavalerie, trente-six d'infanterie et quarante pièces de campagne. A l'abri d'un rideau de troupes, l'armée séparatiste s'avance résolument vers le Nord ; le 5 septembre, elle paraît à Bowling-Green et, dix jours plus tard, fait capituler à Mumsfordville 4,000 fédéraux. Le Louisville-Nashville Rail-Road, par lequel s'approvisionne l'armée de Buell, se trouvait coupé par l'ennemi. Braxton Bragg semble avoir épuisé, dans cet heureux début, toute l'initiative dont il était doué ; à partir de ce moment, il ne fait plus rien de bon. Il ne songe même pas à in-

tercepter sérieusement la voie ferrée dont une opération bien conduite l'a rendu maître. Buell, au contraire, rachète son erreur par la plus louable activité. Laissant une garnison à Nahsville, il rappelle sur l'Ohio toutes les troupes disponibles, fait revenir du Cumberland-Gap une division qui reprend Mumsfordville en passant, demande des renforts à son collègue Grant et devance l'envahisseur à Louisville.

Pendant ce temps, Bragg s'amusait à se créer un camp retranché au sud de Lexington et surtout à faire de la politique. Il se donnait le plaisir d'installer, à Frankfort, un gouverneur pour la Confédération et à parader dans les cérémonies d'inauguration. Sur tous les points avoisinants s'opéraient de vastes razzias de bétail, de provisions, de voitures; on empruntait à la fois contenant et contenu.

Tout à coup, les lampions fumant encore, on apprend que Buell, avec des forces très supérieures, se dirige sur les derrières de l'armée Sudiste; il faut se mettre en retraite; on entasse le butin sur les véhicules et l'on repart en deux colonnes : Smith à droite, Bragg à gauche. Pendant les premiers jours d'octobre, série d'escarmouches continuelles. Buell, qui tient le succès, est essoufflé de l'activité déployée depuis un mois; il hésite à son tour et, au lieu de continuer un mouvement bien commencé, s'arrête à Bardstown pour y livrer une bataille défensive. Il a, cependant, trois corps à quatre fortes divisions, largement de quoi cerner l'ennemi. Sa lenteur méthodique lui fait manquer l'occasion; quand il se décide enfin, le 8 octobre 1862, Bragg s'est ébranlé de son côté et a fait filer son convoi. Les deux armées se rencontrent fortuitement à Perryville. Le général séparatiste n'a pas été 'us clairvoyant que son adversaire; il était allé re-

trouver Smith à Harrodsburg, où il attendait l'attaque principale, emmenant avec lui une division de Polk. Ramenés au début, les confédérés faillirent un moment écraser le corps de Mac-Cook ; l'arrivée de Granger rétablit le combat. Ils restèrent cependant maîtres du terrain. Le lendemain, les fédéraux ne bougèrent qu'à midi, après avoir constaté la retraite de l'ennemi.

« Cette curieuse journée de Perryville ou Chaplin-
« Hill, où les deux ailes gauches des deux armées
« s'étaient surtout engagées, tandis que les ailes
« droites, sur les communications l'une de l'autre, ne
« virent pas le feu, fut donc, en somme, à l'avantage
« de Bragg; mais, c'était, pour celui-ci, plutôt un heu-
« reux incident qu'un réel succès. Dans la situation où
« il se trouvait, éloigné et presque déjà coupé de sa
« base des montagnes, il aurait eu besoin d'une vic-
« toire Napoléonienne. Le courage de ses troupes la
« lui aurait procurée sans doute, s'il avait pu faire
« soutenir les trois divisions qui combattirent par les
« cinq autres qui ne firent rien. » (Colonel Le Comte.)

La bataille de Perryville coûtait, à l'armée de Buell, deux généraux, 4,000 tués, blessés ou prisonniers et 15 pièces de canon; aux confédérés 2,600 hommes environ. Braxton Bragg rallia tout son monde dans son camp de Dick-Robinson, où il resta trois jours; mais il fut obligé de l'évacuer sans combat, Buell menaçant de lui couper la route des montagnes. Il prit, avec intelligence, les mesures nécessaires pour sauver l'immense convoi transportant son butin : près de quatre mille voitures pesamment chargées, disent les écrivains abolitionnistes.

Du 12 au 16 octobre 1862, quelques régiments déterminés, commandés par Wheeler, profitèrent de

toutes les positions et réussirent à en imposer à l'avant-garde fédérale, résistant d'abord vigoureusement à l'ennemi et décampant, au plus vite, dès que ses dispositions étaient prises pour agir en force. Morgan et ses partisans rendirent aussi d'inappréciables services. Ils continuèrent leurs courses dans le Kentucky longtemps après que Bragg eût ramené, dans l'Est-Tennessec, ses prises, tout son matériel et ses blessés.

Au point de vue stratégique, l'invasion se terminait par un échec ; elle fut, néanmoins, considérée comme un succès par Jefferson Davis, en raison des ressources de toutes sortes qu'elle valut à la Confédération. Lincoln et Halleck pensèrent de même; ils destituèrent Buell, coupable peut-être d'un peu de mollesse dans la poursuite, mais incapable de pactiser avec les rebelles comme l'en accusait Andrew Johnson, gouverneur du Kentucky. L'honorabilité de Buell ne fut jamais sérieusement discutée, tandis que les dissentiments du successeur de Lincoln avec la représentation nationale ont permis de douter à la fois du sens politique et de l'impartialité du Président Andrew Johnson.

Les deux partis reprirent leurs positions premières : les fédéraux, de Louisville à Nashville; leurs adversaires, de Knoxwille à Chattanooga.

La nécessité de renforcer immédiatement les troupes de Buell avait réduit à deux corps d'armée le commandement de Grant dans l'Ouest-Tennesee. Dans ces conditions, il resta sur la défensive, tout en essayant quelques pointes au Sud, quand l'occasion lui parut favorable. Ses deux lieutenants ne manquaient pas de valeur ; Ord[1], méthodique et froid, s'était signalé

[1] *Ord* (*Edward Otto Cresap*), né dans le comté d'Alleghany (Maryland), en 1822, était fils d'un ancien officier de l'armée

comme un excellent divisionnaire ; Rosecrans, déjà mis en relief par les combats de Rich-Mountain et de Carnifax-Ferry, passait pour un manœuvrier un peu lent, mais intelligent et brave.

Vers le milieu d'août, il devint évident pour Grant que les confédérés prenaient une attitude menaçante au sud de ses positions allant de Corinth à Tuscumbia (Alabama) ; il resserra sa ligne en évacuant ce dernier point. Pendant le mouvement, deux régiments gardant Iuka, station du « Memphis-Charleston », à 21 milles de Corinth, se laissèrent surprendre par la cavalerie Sudiste et s'enfuirent, abandonnant d'importants approvisionnements (4 sept. 1862). Rosecrans, toujours enclin aux mesures de rigueur, commença par mettre aux arrêts le colonel Murphy pour n'avoir pas détruit, avant sa reculade précipitée, 600 barils de farine contenus dans ses magasins; ensuite, il rendit compte à Grant et ils combinèrent, de concert, les moyens d'enlever les troupes de Price aventurées dans Iuka.

régulière. Entré assez tard à West-Point, il en sortit, à vingt-sept ans, comme lieutenant en second d'infanterie. Il était major et servait en Californie lors des événements de 1861. On le nomma brigadier général de volontaires, avec un commandement dans le contingent Pensylvanien. Il passa l'hiver de 1861-62 à l'armée du Potomac, fut ensuite envoyé dans l'Ouest, combattit brillamment à Corinth, Iuka, sur le Hatchie (4 oct. 1862) et y fut grièvement blessé. Il prit part à la désastreuse expédition de Banks sur la rivière Rouge, montrant, dans cette malheureuse campagne, les plus grandes qualités. Grant, devenu lieutenant général, lui donna un corps d'armée sur le James, puis la succession de Butler. après l'échec de celui-ci devant le fort Fisher.

Le major général Ord reçut, après la guerre, le commandement du département de l'Ohio.

Le général confédéré, par cette pointe en avant, espérait attirer le gros de l'armée ennemie hors de Corinth que Van Dorn devait attaquer prochainement. Il se proposait, en outre, de passer le Tennessee et de tomber sur le flanc de Buell déjà fort occupé à défendre les « Border-States » contre l'armée de Braxton Bragg. Le plan ne manquait pas d'intelligence ; mais ne laissait pas que de présenter de réels dangers ; car, cette fois encore, Price était fort inférieur en nombre.

De leur côté, Grant et Ord devaient déboucher, de Burnsville, sur le front des confédérés, tandis que Rosecrans, partant de Jacinto, marcherait sur leurs flancs et leurs derrières. Tout cela était bien compliqué pour les armées Américaines. Des trois détachements opérant de concert, un seul joignit l'ennemi. Le 19 septembre 1862, Rosecrans, avec deux divisions, part de Jacinto et, dans la matinée, rencontre les piquets confédérés à Barnett's Corner, les refoule vers Iuka et se trouve en présence des troupes Sudistes, établies sur une hauteur dominant le pays. Le combat s'engage immédiatement, avec une grande vigueur des deux côtés. En deux heures, le 5e régiment de l'Iowa perd 160 hommes ; la 11e batterie de l'Ohio, prise et reprise, reste aux mains des séparatistes, qui emmenèrent les six pièces dans leur retraite sur Iuka. Price avait fait tête résolument jusqu'au soir ; il était trop intelligent pour se laisser prendre dans une souricière. Pendant la nuit il décampa, abandonnant l'artillerie capturée pendant le combat. Il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait échapper aux deux autres colonnes convergeant sur ses positions.

Pendant l'évacuation, Rosecrans continuait à canonner la ville ; au matin, on s'aperçut qu'il n'y avait plus ersonne ; on talonna l'arrière-garde ennemie. Price ce jour-là, vingt-sept milles ; à Bay-Spring, où il

arriva dans la nuit, ses troupes étaient en sûreté; il avait perdu de 500 à 600 hommes, dont trois généraux; les pertes se compensaient des deux parts.

Grant, Ord et Rosecrans, revenus bredouilles de cette chasse au partisan, réoccupèrent Jacinto et Corinth (22 septembre 1862); retardé par des incidents de route, Van-Dorn n'avait pu atteindre ce dernier point pendant qu'il était dégarni; quelques jours plus tard, il essaya de ressaisir l'occasion dans des conditions moins belles mais encore favorables. Le commandant en chef Halleck venait d'envoyer Grant à Jackson, Ord à Bolivar, laissant Rosecrans à Corinth, où il réunit quatre divisions et demie d'infanterie et une brigade de cavalerie. Van Dorn, Lowell et Price avaient effectué leur jonction, formant, à eux trois, une agglomération de 40,000 hommes. Sous le commandement de Van Dorn, le plus ancien, ils résolurent de marcher sur Corinth.

Les anciens retranchements élevés par Beauregard, six mois auparavant, nécessitaient, par leur développement, des forces d'occupation considérables. Halleck, après la retraite des confédérés, construisit une ligne intérieure plus rapprochée de la ville. La jugeant trop étendue, Grant l'abandonna pour en établir une troisième, encore plus resserrée. Quoique désirant recevoir le choc dans ses positions, Rosecrans n'entendait pas se confiner immobile dans sa ligne de redoutes. En prévision d'une attaque prochaine, il envoya, au-devant des confédérés, une partie de ses troupes avec mission d'attirer l'ennemi sous le feu des canons défendant la place au Nord et à l'Est.

Le 2 octobre 1862, les trois généraux Sudistes paraissent à l'ouest de la ville, venant de Ripley. Le lendemain, à 8 heures du matin, s'engage un combat acharné, qui dure jusqu'à la nuit. Lowell à droite,

Maury, Herbert au centre et à gauche, chassent devant eux les fédéraux, qui perdent beaucoup de monde, deux généraux et de l'artillerie. L'armée unioniste s'appuie sur les vingt redoutes établies par Rosecrans. Van Dorn prescrit de nouvelles dispositions pour reprendre la lutte au point du jour ; par un motif resté inexpliqué, Herbert, qui commande à gauche, n'exécute pas les ordres de son chef ; au matin, ses troupes n'ont pas bougé. Van Dorn le destitue sur le champ de bataille ; mais l'assaut, qui devait avoir lieu à l'aube, est retardé jusqu'à neuf heures et demie. Les fédéraux n'ont pas perdu de temps ; devinant les projets de l'ennemi, ils élèvent une nouvelle et puissante batterie enfilant la route par laquelle il devait déboucher.

« Un peu après neuf heures, » écrit un témoin oculaire, « on aperçut de profondes et menaçantes masses « confédérées à l'est du chemin de fer, sur la route de « Bolivar ; elles affectaient la forme générale d'un « coin et s'avançaient impétueusement. Il devenait « évident qu'elles allaient attaquer sur un point battu « de tous côtés par l'artillerie fédérale.

« Nos batteries tracent d'horribles sillons dans ces « troupes s'avançant en ordre compact ; elles serrent « les rangs et poursuivent inflexiblement leur marche. « Tout à coup, elles se déploient, à droite et à gauche, « s'approchant rapidement ; devant elles s'étend un « large glacis gazonné conduisant à une crête bordée « d'hommes déterminés et de puissantes batteries. Les « abatis d'arbres ne produisent aucun désordre dans « la colonne ; la ligne fédérale se couvre de feux ; in- « sensibles à la crainte, les confédérés progressent « régulièrement ; ils couronnent le talus en face et à « droite du fort Richardson ; la division Davis, quoi- « que non en danger immédiat, recule en désordre.

« Rosecrans, indigné, charge la tourbe des fuyards à « coups de plat de sabre; son état-major, son escorte « imitent son exemple. La panique cesse, la ligne fé- « dérale est rétablie ; beaucoup de terrain a, néan- « moins, été perdu ; la prise du fort Richardson semble « certaine ; les confédérés gagnent la crête de la hau- « teur, se répandent autour de la redoute et sont re- « poussés. Ils reviennent à la charge, comme des tigres « en furie ; avec des hurlements, ils tentent un dernier « assaut qui enlève la batterie ; avant qu'ils aient pu « retourner les canons contre nous, le 56e Illinois dé- « bouche d'un ravin, ouvre sur eux un feu meurtrier « et les aborde à la baïonnette. Les confédérés recu- « lent à leur tour. » Cet incident rétablit le combat ; La ligne fédérale reprend l'offensive et Price, qui commande les colonnes esclavagistes, met à couvert, dans les bois, ses régiments décimés.

A gauche, Van Dorn devait attaquer en même temps ; grâce à l'insubordination d'Herbert, il entra en ligne quand Price était déjà repoussé. Les mêmes péripéties se reproduisirent ; ses troupes, aussi braves que désordonnées, enlevèrent quelques batteries et pénétrèrent même dans la ville ; quand il s'agit d'aller plus avant, elles furent écharpées par un feu terrible ; il fallut se retirer avec des pertes énormes [1]. Les tirailleurs entretinrent le feu jusqu'au soir ; les fédéraux, craignant un retour offensif, n'osèrent bouger de leurs positions ;

[1] Avant de donner le signal de la retraite, Van Dorn voulut tenter un dernier effort ; il demanda des hommes de bonne volonté pour enlever la batterie Robinett, qui avait fait le plus de mal à ses troupes : 2,000 hommes sortirent des rangs ; le colonel *Rogers* s'offrit pour les conduire, les harangua, les forma, sur huit de front, et les mena à l'assaut ; la moitié furent

si Buckner eût été aussi prudent, Grant ne fût pas entré à Donelson, le 16 février 1862.

Van Dorn, le coup manqué, n'avait qu'à battre en retraite; car Rosecrans allait être renforcé par les divisions de Grant, déjà en mouvement; il masqua si adroitement son opération, que l'on s'en aperçut assez tard, dans la soirée du 4; les dispositions pour le départ prirent du temps, et la poursuite commença seulement le 5, à trois heures du matin; trois régiments, amenés de Jackson par Mac-Pherson, formaient l'avant-garde.

En même temps qu'il envoyait une brigade à Corinth, Grant dirigeait deux divisions sur les derrières des confédérés. La route suivie par ces derniers les forçait à franchir d'abord le Hatchie, à 2 milles de Pocahontas, ensuite la rivière Tuscumbia dans le voisinage de cette ville. Le 4 octobre 1862, Ord culbute le détachement Sudiste gardant le pont Davis, sur le Hatchie; les fédéraux capturent douze canons, les disposent de manière à balayer le chemin, s'établissent dans une gorge, que traverse la route au delà du ruisseau, et attendent l'avant-garde ennemie. Le piège est admirablement tendu; si l'on ne se démasque pas trop tôt, les confédérés sont pris jusqu'au dernier.

Leurs régiments de tête s'engagent sans défiance; ils sont accueillis par une grêle de balles; Price devine l'embuscade. Abandonnant son avant-garde rompue, il met hardiment en batterie, aux abords du pont, toute son artillerie; pendant qu'elle couvre d'obus la position fédérale, il dérobe tout son corps d'armée vers

fauchés avant d'arriver sur la batterie, le reste fut ramené. Rogers resta parmi les morts. Dans son ordre du jour après la bataille, Rosecrans rend hommage à l'héroïque valeur de ce chevaleresque officier.

le Sud, en remontant le cours du Hatchie. Ord, qui n'a pas laissé arriver l'ennemi sur la rive méridionale, cherche à prendre l'offensive; tenu en respect par une violente canonnade, il ne peut franchir le pont. Lorsqu'il réussit à déboucher au delà, au prix de pertes sensibles, et en recevant lui-même une grave blessure, le gros des séparatistes a passé la rivière, six mille plus haut, au gué de Crum's Mill.

La cavalerie fédérale ramassa un millier de prisonniers et des voitures; le combat du Hatchie coûtait à Ord environ 600 hommes; avec un peu moins de précipitation, il enlevait le corps de Price ou, tout au moins, le coupait en deux. Rosecrans continua la poursuite jusqu'à Ripley; Van Dorn et Price restèrent à Cold-Water et Holly-Springs (Mississipi), à peu près sur leurs anciennes positions. Leur armée avait souffert, mais n'était pas désorganisée. Tout le monde avait manqué son but.

En résumé, Corinth, avec les actions secondaires qui s'y rattachent, était un choc des plus sérieux; le Nord y perdait à peu près 2,000 tués, blessés ou prisonniers; le Sud beaucoup plus; succès d'autant plus flatteur pour les troupes fédérales que, par exception, les séparatistes avaient, cette fois, l'avantage du nombre (40,000 contre 30,000). Buell pouvait agir, dans le Tennessee, sans craindre d'être inquiété par les confédérés, qui venaient d'augmenter le nombre de leurs tentatives avortées dans l'Ouest; ils furent, d'ailleurs, rarement heureux sur cette partie du théâtre des hostilités.

Grant et Rosecrans recueillirent les fruits de la victoire; le premier vit son commandement agrandi (16 octobre 1862); le second remplaça Buell à l'armée du Tennessee.

CHAPITRE IX

FREDERICKSBURG ET MURFREESBORO

L'armée du Potomac comptait, le jour de la révocation de Mac-Clellan, bien près de 130,000 hommes. Elle formait la plus grande agglomération que le gouvernement de Washington eût encore réunie sur un seul point. Le premier acte de Burnside fut d'arrêter le mouvement en cours d'exécution. Cela ne se discute pas ; on voit toujours autrement que son prédécesseur. Il proposa d'attaquer par le bas Rappahannock, tandis que Mac-Clellan opérait plus près des sources. Résultat immédiat : un assez grand désordre dans les colonnes en marche et un long retard apporté aux opérations. Les confédérés ne pouvaient demander mieux; leurs troupes, fortement éprouvées en Maryland, se refaisaient, à vue d'œil, sur le sol natal ; inférieures en nombre, elles gagnaient, de jour en jour, en qualité.

Mais le plus curieux de cette affaire est de voir le Président et le général Halleck blâmer le plan de Burnside, lui préférer celui de Mac-Clellan, et en autoriser tout de même l'exécution, « pourvu que l'on fît promptement ». Est-il possible de montrer plus clairement qu'on prisait les talents du « Petit Napoléon » et que l'on avait frappé en lui le candidat politique, au risque de lui donner un successeur moins capable ?

C'est habile, à coup sûr, mais ni grand, ni patriotique.

Les propositions de Burnside impliquaient le passage du Rappahannock, dans les environs de Fredericksburg, c'est-à-dire l'envoi de matériel pour équipages de pont. L'opération pouvait s'effectuer sans grande résistance, au cas où elle serait conduite avec célérité; car Lee, obligé de surveiller presque tout le cours de la rivière, était forcé d'éparpiller ses troupes, quitte à les réunir, au plus vite, sur le point menacé. Il était donc possible de le gagner de vitesse et de franchir le fleuve par surprise.

Le 17 novembre 1862, Sumner, qui marchait en tête de l'armée fédérale, parut à Falmouth, dans une position dominant la rive méridionale de la rivière aux environs de Fredericksburg; quelques pièces, bientôt réduites au silence, défendaient le rivage confédéré. Les eaux étaient basses, quelques gués praticables; pas assez, cependant, pour faire passer l'armée. Où donc se trouvaient les équipages du pont? Au camp fédéral, tout le monde l'ignorait; Burnside les réclamait à Halleck qui, après de longs retards, affirma les avoir expédiés depuis longtemps. On finit par découvrir que l'officier, chargé du convoi, les avait remisés à Aquia-Creek, depuis le 18, sans en aviser, ni le ministre, ni le général en chef. Ce dernier, arrivé le lendemain devant Fredericksburg, attendait, l'arme au pied, faute de moyens de passage.

Le mouvement des fédéraux dessiné, Lee envoie Longstreet vers Fredericksburg et ramène Jackson sur Orange Court House, à portée, soit de secourir le gros de l'armée, en cas d'attaque à fond par le bas Rappahannock, soit de couvrir le Rapidan si le mouvement au Sud n'était qu'une feinte.

Les intentions de Burnside paraissant de plus en plus évidentes, Jackson rallia Fredericksburg; Lee établit son armée, à trois kilomètres en arrière de la ville, sur une suite de hauteurs, dont il perfectionna savamment les formidables obstacles naturels; pendant ce temps, son adversaire attendait toujours ses pontons, rendus, depuis longtemps, à quinze kilomètres de là, sans qu'il eût l'idée de rechercher ce matériel insaisissable, dont l'administration centrale ne semble pas s'être occupée davantage. Les confédérés eurent donc tout le temps de compléter à loisir leurs lignes défensives. Tout ce que l'art de l'ingénieur peut ajouter à la nature fut exécuté par Robert Lee ; ces immenses travaux se firent avec assez d'adresse pour ne pas enlever à Burnside l'espoir de les emporter par une attaque de front. La seule frayeur du général Sudiste, qui avait établi ses 90,000 hommes dans un immense camp retranché, sur une longueur de plusieurs kilomètres, était de voir l'ennemi, passant la rivière plus près de son embouchure, essayer de tourner ces positions inexpugnables.

Toutes ses manœuvres tendirent donc à augmenter la confiance de son adversaire; le succès répondit à son attente. Le 11 décembre 1862, au lever du jour, il vit, avec une indescriptible satisfaction, les fédéraux travaillant à jeter cinq ponts, sur le Rappahannock, en amont et en aval de Fredericksburg.

Dominée de toutes parts, la ville n'était guère possible à défendre; on pouvait, tout au plus, gêner les travailleurs; mais il ne fallait pas songer à s'y maintenir contre une attaque sérieuse. Les Mississipiens de Barksdale, embusqués dans les maisons riveraines, ouvrent, sur les pontonniers, un feu très vif dès que la brume, en se dissipant, permet de les apercevoir. A la

fusillade, Burnside répond par le bombardement; 150 pièces de canon mettent Fredericksburg en flammes; les tirailleurs confédérés continuent leur feu dans les habitations en ruines, et ne cèdent que devant une démonstration en force de Sumner qui, à quatre heures du soir, les ponts achevés, s'empare de la ville.

Très heureux de voir l'ennemi s'engager de la sorte, Lee replie ses troupes sur les hauteurs, ne laissant en avant qu'un cordon de piquets pour se garder. La journée du lendemain s'écoule en préparatifs ; d'importants mouvements ont lieu des deux côtés; Lee abrite ses divisions derrière des retranchements armés de 200 bouches à feu ; à sa droite, sur le point offrant le plus de prise, il place Jackson et l'artillerie mobile de Stuart ; son centre et sa gauche sont inattaquables, abrités derrière des ouvrages offrant la solidité de fortifications permanentes.

Burnside qui, depuis le commencement des opérations, avait partagé ses troupes en trois grandes divisions sous Franklin, Sumner et Hooker, ne semble pas avoir profité de cette journée du 12 pour arrêter définitivement ses dispositions et les faire comprendre à ceux qui devaient les exécuter. Ses ordres n'arrivèrent aux états-majors de ses trois lieutenants que le 13, à huit heures et, depuis le jour, Franklin, qui commandait une cinquantaine de mille hommes, était aux mains avec les Confédérés. Les Fédéraux, qui devaient au moins mettre de l'ensemble dans une lutte inégale, et compenser le désavantage du terrain par la précision des manœuvres, ne se voyaient pas marcher les uns les autres, une brume épaisse ayant enveloppé les deux armées jusqu'à dix heures.

Les premiers efforts des assaillants manquèrent

11

donc de cohésion, et il est bien difficile de se rendre compte des projets de Burnside. On a dit, après coup, qu'il voulait percer par le centre les lignes confédérées, pour se rabattre ensuite sur la droite ennemie aux prises avec les forces très supérieures de Franklin. Le général vaincu ne s'est pas défendu; l'opinion publique a rejeté sur Franklin la responsabilité de cette désastreuse campagne; mais, en réalité, l'événement a donné tort à Burnside; car, à deux heures de l'après-midi, le général unioniste, qui se proposait de couper l'armée ennemie, avait lui-même ses troupes partagées en deux tronçons, complètement séparés l'un de l'autre, et, pour atteindre ce résultat, Lee n'eut pas même besoin de sortir de ses lignes.

La bataille de Fredericksburg, qui s'étendit sur un front de près de dix kilomètres, est sans intérêt au point de vue stratégique : une succession d'attaques partielles, plus ou moins infructueuses, conduites avec beaucoup d'intrépidité, mais n'ayant aucune chance d'aboutir; l'hésitation des commandants des divers corps, livrés à leur propre initiative, l'héroïsme de quelques chefs plus énergiques ou mieux inspirés, l'admirable courage de plusieurs régiments, et leurs pertes énormes sans résultats appréciables, tels sont les seuls faits qui se dégagent de cette mêlée confuse.

A la gauche, Franklin se bat depuis le point du jour, sans plan, sans direction; on ne savait évidemment pas très bien ce que l'on voulait. Georges Meade, un simple divisionnaire, déjà remarqué sur d'autres champs de bataille, attaque avec impétuosité les troupes de Stonewall Jackson, pénètre comme un coin dans les positions confédérées et forme le sommet d'un angle obtus suivant lequel les Fédéraux pressent leurs adversaires; un mille de terrain est ainsi gagné; mais,

vers une heure et demie, les 5,000 hommes de Meade, que l'on ne remplaça pas au poste le plus périlleux, sont ramenés avec de grandes pertes. Jackson n'avait engagé que la moitié de son monde et une partie de l'artillerie montée; les Confédérés, certains de trouver en seconde ligne des positions encore plus fortes, n'avaient pas résisté à outrance. L'avance de Franklin ne fut qu'un semblant d'avantage.

La droite unioniste échoua complètement; ce ne fut point faute de bravoure. Généraux, colonels, marchèrent à pied, en tête des troupes, à travers une trombe de fer; le premier élan les conduisit à cent mètres des retranchements; des compagnies entières restèrent couchées, en rangs bien alignés, fauchées par les décharges des Confédérés tirant, comme à la cible, derrière leurs épaulements. Sous un ouragan de feu, la ligne fédérale flotte un moment et revient en arrière; l'énergie des chefs la ramène au combat; cette fois elle arrive à vingt-cinq mètres des obstacles et s'y maintient; derrière leurs abris, les brigades confédérées sont ébranlées par cette furieuse bravoure; elles perdent deux généraux; mais des renforts arrivent promptement et rendent à la ligne toute sa solidité. On resta près d'une heure à se fusiller ainsi à courte distance, sans avancer ni reculer de part et d'autre.

Vers deux heures, les Fédéraux, renonçant à une lutte impossible, replient leurs régiments décimés; leurs pertes sont énormes; sur 6,000 hommes, la division Hancock abandonne sur le terrain le tiers de son effectif et 150 officiers.

Quatre brigades suffirent à Longstreet pour maintenir ses positions; si le général en chef ne trouvait pas, dans le feu de l'action, un de ces éclairs de génie qui changent le sort des batailles, l'armée de l'Union,

malgré son héroïsme, était destinée à se briser contre une résistance insurmontable.

D'un plateau surplombant la rivière, le malheureux Burnside voyait avec désespoir la journée s'avancer et ses divisions s'épuiser, l'une après l'autre, en stériles efforts. Au lieu de tâter sur d'autres points les positions qui le tiennent en échec, il s'obstine, de plus en plus, dans ses idées si imparfaitement formulées la veille. « Il faut que ces crêtes soient enlevées ce soir », répète-t-il sans cesse. Franklin et Hooker reçoivent l'ordre de reprendre le combat. Le premier obéit, mais, cette fois, s'engage à peine ; Hooker, moins discipliné, envoie un aide de camp représenter au commandant en chef la force de l'ennemi et solliciter un contre-ordre. Burnside refuse; son lieutenant prend ses dispositions pour la marche, mais, avant d'ébranler ses colonnes d'attaque, il se rend au quartier général pour renouveler, de vive voix, les observations faites par son envoyé. L'ordre est maintenu; Hooker revient prendre la tête de ses troupes, les enlève par son exemple, arrive sans arrêt au pied du mur de Maryes-Heights; puis, quand « il a perdu autant de monde « qu'il a reçu l'ordre d'en perdre », il se retire, laissant derrière lui beaucoup de morts, mais ni un traînard ni un prisonnier.

La tombée de la nuit sépare les combattants; l'armée fédérale était réduite de 13,000 hommes, dont 9,000 blessés et 2,000 prisonniers ; les pertes confédérées ne montaient pas à 5,000 hommes. Burnside entendait recommencer la bataille le lendemain ; il était brave et surtout fort obstiné ; il se proposait de mettre en première ligne le 9e corps, celui qu'il commandait à l'Antietam, et de le conduire lui-même ; pendant ce temps, une attaque générale forcerait l'ennemi à se

défendre sur tous les points. Au conseil de guerre tenu le soir du combat, il fut seul de son avis ; pas un général ne fit à son chef l'aumône d'une approbation courtoise. L'affaire ne fut donc pas reprise dans la journée du 14.

Pourquoi Lee ne poursuivit-il pas ses avantages contre un adversaire ébranlé par un premier échec et combattant avec un fleuve à dos ? Plusieurs raisons en ont été données : son infériorité numérique, le désir de ne pas compromettre d'importants résultats acquis sans grandes pertes, l'espérance de recevoir le lendemain un second assaut dont l'insuccès pouvait être un désastre ; enfin — et c'est probablement la cause déterminante de son immobilité — le manque de munitions ; par suite, la nécessité de les réserver en cas d'agression nouvelle. Jackson lui-même, laissé libre par son chef de se jeter sur Franklin, n'osa déboucher de ses retranchements.

Le 14, les deux armées restèrent en observation ; le 15, il y eut une suspension d'armes pour relever les blessés ; dans la nuit, les colonnes fédérales repassèrent le Rappahannock sans avoir perdu un canon.

Si l'armée du Potomac était complètement découragée, l'énergie du général en chef n'avait subi aucune atteinte ; il désirait reprendre les opérations immédiatement ; l'ordre lui vint, de Washington, de surseoir à tout mouvement avant réorganisation complète. Cette décision était motivée par un fait presque unique dans les armées modernes ; plusieurs des officiers généraux avaient directement adressé au Président et au ministre de la guerre leurs doléances à l'endroit de leur chef ; Hooker, entre autres, menait ouvertement la croisade ; dans cette circonstance comme toujours, il

donnait des preuves multiples de suffisance, de mauvaise éducation, d'indiscipline.

Ecœuré, Burnside offrit sa démission : on la refusa ; dix mille familles en deuil attestaient la défaite trop éloquemment pour que le gouvernement voulût lui donner une sanction officielle par le remplacement du général vaincu. Le parti démocrate fit remarquer, avec aigreur, que ce n'était pas la peine de révoquer Mac-Clellan pour obtenir de pareils résultats; visant le Président par-dessus la tête des secrétaires d'Etat, le Sénat émit un vote de blâme contre le ministère; on parla de révolution, de dictature nécessaire. Le moment ne semblait pas favorable pour des mutations ; la démission de Burnside fut donc refusée; la droiture de Lincoln désapprouvait, d'ailleurs, la conduite inqualifiable des meneurs de la conspiration militaire.

Maintenir Burnside, c'était lui permettre d'agir; il faisait, du reste, la partie belle au pouvoir, se déclarant prêt à prendre toute la responsabilité de ses plans, au cas d'un revers.

Dans la seconde quinzaine de janvier, il remit ses divisions en mouvement pour tourner les positions vainement attaquées de front. L'armée fédérale obéit sans entrain ; elle n'avait plus confiance ; les généraux recommencèrent leurs plaintes, Hooker plus que les autres. Malgré tout, on se mit en marche.

Le 20 janvier 1863, il ne restait, devant Fredericksburg, que les troupes nécessaires pour tenir en respect l'ennemi, qui paraissait trompé sur les mouvements de l'armée fédérale, portée presque entière à l'extrême droite; mais Burnside, décidément brouillé avec la chance, ne peut plus mener à bien la moindre entreprise. A peine ses troupes sont-elles en position de tenter le passage du fleuve que le temps change,

l'orage éclate, la pluie tombe sans relâche, la rivière grossit à vue d'œil, le sol de la Virginie se détrempe, le soldat transi, mouillé jusqu'aux moelles, patauge dans un océan de fange liquide où caissons et voitures s'embourbent jusqu'au moyeu ; il faut atteler des hommes aux canons; le Nord est battu d'avance; car, grâce au temps perdu, les Confédérés paraissent en forces sur l'autre rive.

Désespéré, Burnside se met en retraite et reprend ses cantonnements (23 janvier 1863). La « campagne de la boue » lui coûtait le reste de sa réputation militaire ; il se sentit impossible à l'armée du Potomac si des mesures énergiques ne venaient raffermir son autorité, en réduisant l'indiscipline des principaux chefs de corps. Il mit au Président le marché à la main, réclamant la destitution de quatre généraux et le déplacement de six autres ; véritable coup d'Etat devant lequel Lincoln recula. Pour ménager les susceptibilités légitimes de Burnside, il le releva de son commandement, sur sa demande, sans accepter sa démission.

Cette retraite détermina d'importants changements à l'armée du Potomac. Sumner, le plus ancien des chefs de corps, renonça définitivement au service actif, dont les fatigues étaient trop grandes pour son état de santé ; il mourut quelques mois après ; Franklin, plutôt imprudent qu'indiscipliné, fut destitué ; son amitié pour Mac-Clellan le rendait impossible comme général en chef.

Hooker fut mis à la tête de l'armée du Potomac ; il était dans les idées politiques préconisées à la Maison-Blanche, si tant est que ce batailleur ait jamais eu des opinions personnelles en dehors des questions militaires. En tout cas, il plaisait au soldat et au ministre de la guerre. Halleck ne voulut pas voir que cette

nomination constituait une prime à l'insubordination; mais en fin politique, il s'en aperçut quatre mois plus tard, après Chancellorsville et, du jour de cette découverte, rendit au général la vie si dure qu'aussitôt il donna sa démission.

Burnside accepta noblement sa disgrâce; la lettre par laquelle il demande à être relevé de ses fonctions mérite d'être citée.

« Je dois tout aux braves officiers et soldats qui ont « accompli la tâche difficile de franchir une seconde « fois la rivière sous le feu de l'ennemi. Quant à l'in« succès de l'attaque je suis seul responsable; car la « bravoure, le courage, la persévérance des soldats « n'ont jamais été surpassés, et certainement ils « auraient emporté la position si cela eût été posi« ble..... Ma responsabilité est d'autant plus grande « que j'ai pris cette ligne d'opérations contrairement à « votre opinion et que vous avez laissé entre mes « mains toute la conduite de l'armée, sans me donner « d'ordres spéciaux. »

Cette dignité contraste avec les rodomontades de Pope demandant un conseil de guerre pour Porter et, bien plus encore, avec les hâbleries de Hooker se prétendant victorieux après Chancellorsville.

Le désastre de Fredericksburg rejeta dans l'ombre un des événements les plus considérables qui se soient produits dans l'Ouest, la sanglante bataille de Murfreesboro. Ce choc indécis, où les deux partis s'attribuèrent la victoire, eut pour le Sud les conséquences les plus graves, et assura l'occupation définitive des Border-States.

Encouragé par les succès de Lee, Jefferson Davis avait voulu « tenter la série »; le moment semblait opportun pour reprendre l'offensive dans le Tennessee.

Buell, destitué, venait de céder la place à Rosecrans, et l'armée du Cumberland se réorganisait suivant les idées de son nouveau commandant. Par contre, les séparatistes étaient pleins d'ardeur ; le Président Confédéré leur avait donné, en Joë Johnston, un chef qui possédait toute la confiance du soldat ; succédant au décousu des opérations précédentes, l'unité de direction devait amener des résultats satisfaisants ; mais le vainqueur de Fair-Oaks, imparfaitement remis de sa blessure, ne pouvait supporter les fatigues d'une campagne d'hiver et Braxton Bragg garda la direction effective des troupes.

Le 24 novembre 1862, Johnston prit possession de son commandement à Murfreesboro où il prépara, sur le champ, une vigoureuse offensive. Jefferson Davis vint y passer quelques jours pour chauffer à blanc l'enthousiasme de l'armée.

Rosecrans, de son côté, se disposait à reprendre la marche au Sud pour se rapprocher de la position longtemps convoitée de Chattanooga. Il fallait d'abord chasser les Confédérés de Murfreesboro, où ils occupaient des positions sur lesquelles on n'avait aucune donnée précise, l'état-major de Buell n'ayant pensé, l'été précédent, ni à lever le plan de la ville, ni à dresser la carte des environs pendant les quatre mois qu'ils restèrent au pouvoir des troupes abolitionnistes. Cette négligence aurait suffi pour motiver la disgrâce du général ; mais cette faute, comme tant d'autres, fut ignorée des bureaux de la guerre à Washington et sa révocation fut due, vraisemblablement, à son amitié pour Mac-Clellan.

Rosecrans ne fut pas arrêté un instant par l'absence de données géographiques. L'initiative et l'obstination formaient, avec une tenue très brillante au feu, le plus

clair de sa valeur militaire. D'ailleurs, on partait volontiers à la découverte, dans les armées de l'Union ; cela tenait, sans doute, un peu au caractère des belligérants et beaucoup à la configuration du terrain dans les Etats de l'Ouest, très vastes, très boisés, habités par une population peu dense.

Il se mit en mouvement dans les derniers jours de décembre, avec Murfreesboro pour objectif. A la même époque, les Confédérés étaient prêts. Connaissant parfaitement le pays, bien renseignés sur les mouvements de leurs adversaires, ils sortirent de leurs lignes, espérant compenser l'infériorité de nombre par la décision et la direction de l'attaque. Leur plan était simple et bien conçu : se concentrer sur la droite ennemie, la refouler en débordant ses positions, attaquer successivement les différents corps fédéraux en se portant sur leurs lignes de communication et, au cas d'un succès complet, les acculer au Stone-River.

Dans cette conception, bien supérieure à la stratégie ordinaire de Braxton Bragg, on sent l'influence de J. Johnston, malheusement hors d'état de l'exécuter sur le terrain. En manœuvrant de la sorte, le général Sudiste espérait écraser successivement les divisions de son adversaire par des forces supérieures à chacune d'elles; l'inconvénient de cette combinaison était la nécessité de la pousser jusqu'au bout, sous peine de n'en retirer aucun avantage définitif si une seule attaque restait infructueuse.

Comme au printemps, à Shiloh, les Fédéraux furent surpris. Au point du jour, Rosecrans, qui, la veille, avait tâté les positions ennemies par deux fortes reconnaissances, était à son extrême gauche, où il avait réuni des forces considérables pour enlever la division Breckinridge, isolée au delà du Stone-River, et prendre

à revers les positions confédérées. Le mouvement allait commencer quand on entendit, à l'extrême droite fédérale, le bruit d'un violent combat. Les Confédérés y avaient massé presque toute leur armée. Mal gardés, surpris sous leurs tentes, les Fédéraux sont vivement ramenés, à mesure qu'ils se forment; en trois quarts d'heure, toute leur droite en déroute a perdu six milles de terrain et deux à trois mille prisonniers; une seule division résiste et brise l'effort de l'ennemi. Sheridan, le plus jeune des généraux unionistes, comprend que, s'il lâche pied, l'armée, coupée de ses communications, peut être culbutée dans le Stone-River; il n'a pas d'ordres de son général en chef, poursuivi de l'idée fixe d'attaquer Breckinridge pour dégager son aile droite et de livrer bataille suivant ses prévisions sans se préoccuper des mouvements de l'ennemi; mais son intuition des choses de la guerre le pousse à résister à outrance, dût-il être enlevé, pour donner à Rosecrans le temps de ramener des troupes de sa gauche et de former une nouvelle ligne; dans ce but, il faut tenir, au moins une heure, contre le corps de Hardee, à l'élan duquel tout cède depuis le matin; profitant avec habileté de la configuration du terrain, il arrête momentanément les Confédérés; mais quand, à bout d'efforts, manquant de munitions, il abandonne, sur ces positions, quelques canons démontés, il y laisse 1800 tués ou blessés. Les chefs de ses trois brigades sont morts et sa division qui, au matin, comptait 6,000 hommes présents au drapeau, restera, pour la journée, dans un état de désorganisation lamentable.

Pendant ce combat, livré dans une clairière et presque à bout portant, les Confédérés éprouvèrent aussi des pertes cruelles; sur 400 hommes, le 13e Mississipi avait eu 62 tués et 132 blessés.

Malgré cette héroïque résistance, les assaillants poursuivent leurs succès; ils prennent à revers le centre et commencent à déborder la gauche, comme ils ont débordé la droite le matin; s'ils enlèvent Round-Forest, dernière position des Fédéraux à gauche, ils leur infligent un désastre irréparable. Il faut, pour sauver Rosecrans, un second miracle d'énergie. Cette fois, c'est un sous-ordre obscur, le général Hazen, qui soutient le choc et, quoique débordé sur ses flancs, arrête les Confédérés jusqu'à midi. Ceux-ci, épuisés, suspendent le combat pendant trois heures; après avoir rallié leurs régiments et reçu de Breckinridge 6,000 hommes de troupes fraîches, ils reviennent furieusement à la charge pour en finir à Round-Forest, où Rosecrans n'a pu encore envoyer que trois régiments de renfort. Arrivé lui-même sur le lieu du combat, il s'expose, avec la plus éclatante bravoure, pour encourager ses troupes; son chef d'état-major est tué à ses côtés; la mêlée devient horrible. En dépit de leur acharnement, les Confédérés ne réussissent pas dans leur dernière tentative, rendue plus difficile, à mesure que le jour s'avance, par l'arrivée sur le champ de bataille des troupes que Rosecrans a fini par y ramener. Après dix heures de combat, ils cessent le feu, au crépuscule, et les deux armées couchent sur leurs positions.

Les Fédéraux passèrent une triste nuit. « La cava-
« lerie de Wheeler, qui s'était détachée, le 29, de
« l'aile droite des Confédérés, avait atteint, par un
« grand mouvement tournant, la ligne de communi-
« cation de l'armée unioniste et jeté le trouble parmi
« ses convois. En même temps, Wharton dispersait
« également des convois fédéraux sur le chemin de
Wilkinson pendant que Pegram, avec une brigade,

« traversait le Stone-River, au-dessous des gués gardés « par l'aile gauche fédérale, et enlevait de nombreux « prisonniers, sur la route de Nashville.

« Ces incursions avaient complètement interrompu « le service des approvisionnements et les soldats du « Nord qui, dans cette soirée, se pressaient autour des « feux de bivouac, comptaient leurs camarades morts « ou blessés, se demandaient avec inquiétude com- « ment se passerait la journée du lendemain ; aucune « distribution ne leur était faite et, ce qui les alarmait « le plus dans la privation des vivres et des munitions, « c'est qu'ils en concluaient que l'armée était enve- « loppée et séparée de sa base d'opérations. » (Cours de l'Ecole supérieure de guerre. — 1882.)

28 canons, 3,000 prisonniers valides étaient aux mains de Braxton Bragg ; près de 5,000 blessés gisaient, dans les bois, tout le long de la ligne de bataille.

Les motifs les plus puissants paraissaient devoir déterminer le général unioniste à la retraite. Dans le conseil de guerre qu'il présida, le soir du 31 décembre 1862, Rosecrans déclara qu'il était résolu à reprendre la lutte aussitôt que l'état des troupes le permettrait. Vaincre ou mourir où nous sommes, leur dit-il, je n'ai pas d'autre plan. Cette détermination était un miracle d'énergie ou d'aveuglement ; il fut plus merveilleux encore de la faire partager à l'armée.

Le lendemain, la cavalerie confédérée, en opérations depuis soixante-douze heures, était incapable de se mouvoir ; les trains de vivres et de munitions arrivèrent à l'armée fédérale, dont l'entrain reparut avec la possibilité de faire la soupe. Braxton Bragg, qui avait engagé toutes ses troupes, ne pouvait leur demander un nouvel effort ; la journée se passa donc à s'observer des deux parts. Le 2, l'obstiné Rosecrans, loin de son-

ger à la retraite, semblait disposé à reprendre l'offensive. Bragg le fit attaquer sur les bords du Stone-River, par Breckinridge qui, heureux au début, fut ramené, laissant 1500 hommes, dont deux généraux, sur le terrain.

Victorieux pendant toute la journée du 31 décembre 1862, les Confédérés ne parvenaient pas à leur but, après avoir donné jusqu'au dernier homme. Ils se trouvaient hors d'état de recommencer la partie. Le 3, au matin, ils se mirent en retraite, se dirigeant sur le Duck-River, après avoir évacué Murfreesboro.

Le choc avait été si rude que les deux partis s'observèrent pendant plusieurs mois sans en venir aux mains. Les Border-States demeuraient définitivement à l'Union; mais il ne sembla pas que la pacification eût fait un pas en avant ; car, à dix jours de là, Wheeler et Forest étaient en pleine opération sur les derrières des Fédéraux et, peu après, Morgan exécutait, au cœur des territoires occupés par Rosecrans, une de ses excursions les plus audacieuses.

La bataille de Murfreesboro ou du Stone-River, ainsi que la nomment quelques historiens, fut plus sanglante encore que celle de Shiloh ; l'armée fédérale, réduite des deux septièmes, s'était admirablement battue ; son général, dont les prévisions furent lourdement déçues par l'événement, racheta ses mauvaises dispositions par une ténacité remarquable. Servi par les circonstances, qui l'empêchèrent d'exécuter le plan, fort dangereux, conçu par lui, il recueillit les fruits d'une victoire après avoir été vaincu presque sur tous les points. C'était la répétition des événements de Corinth : débandade au début, résistance tumultueuse ensuite, enfin obstination étroite, énergique, qui, grâce à la supériorité du nombre, use l'ennemi par son succès même.

Les Confédérés n'avaient encouru aucune critique ; cette fois encore, les vaincus seuls firent preuve de talent ; mais Bragg n'était pas un général heureux ; s'il eût attaqué le 30, il ne trouvait devant lui que 22,000 hommes, l'armée ennemie étant séparée en deux tronçons trop éloignés pour se porter secours ; il l'eût donc battue en détail ; même le 31, 10,000 de plus lui assuraient une victoire complète ; mais son ami Jefferson Davis, lors de sa visite à l'armée, en avait détaché une forte division pour l'envoyer à Pemberton, contre l'avis énergiquement exprimé du général en chef et de son lieutenant. Ces 9,000 soldats, qui arrivèrent à Vicksburg quand il n'y avait plus rien à faire, eussent été un appoint décisif sur le champ de bataille de Murfreesboro.

Bragg se retira sur Tullahoma, où il pouvait défier les attaques provisoirement. Rosecrans était trop désorganisé pour l'inquiéter. Il n'y eut plus que des tirailleries jusqu'au printemps.

CHAPITRE X

CHARLESTON

L'idée fixe du Président Lincoln fut toujours de relever le drapeau de l'Union sur le berceau même de la révolte ; périodiquement l'orgueil national exigeait une démonstration contre le port des Carolines, que les Fédéraux fermèrent, où ils finirent par entrer, mais qu'ils ne purent enlever de vive force. Pendant toute la guerre, par une série d'opérations tendant à resserrer le blocus des côtes insurgées, ils se rapprochèrent peu à peu de leur objectif sans pouvoir l'atteindre. Le premier soin de l'amiral Dupont fut de s'assurer des ports de ravitaillement et un solide point d'appui sur la côte ennemie. Parti, le 29 octobre 1861, de Hampton-Roads, avec cinquante navires de combat ou transports et 15,000 hommes de troupes, Dupont fut assailli par un ouragan qui dispersa tous ses bâtiments (1-2 novembre). Il en rallia 25 et jeta l'ancre, en dehors de la barre, à l'entrée du Pamlico-Sound. Cinq jours après, sa flotte réduisit au silence les forts Walker et Beauregard, débarqua le corps expéditionnaire de W. Sherman et prit part à l'attaque de Hilton-Head, de Beaufort, de l'île Tybee, du fort Pulaski. En même temps, une division, opérant sur les côtes de la Floride, s'emparait des ports les plus importants. Le

mois suivant, les canonnières, se rapprochant de Charleston, remontèrent le Stone-River jusqu'au Wappoo-Creek. Quelques batteries confédérées furent évacuées et l'accès du bras de mer au sud de l'île Morris devint possible pour les navires de l'Union qui mouillèrent à trois milles des maisons. Le commodore Dupont commençait, par un succès, les opérations contre Charleston qui, par la suite, amenèrent la fin prématurée de sa carrière.

A l'escadre du Sud-Atlantique incombait la surveillance des côtes de la Caroline du Sud, de la Géorgie, de la Floride. Au commencement de 1863, elle avait terminé de nouvelles installations sur les navires à tourelles ; on voulut en essayer l'effet sur les fortifications ; les engins perfectionnés s'escrimèrent, à plusieurs reprises, contre le fort Mac-Allister, qui défend les approches de Savannah. Le seul résultat fut l'incendie du corsaire confédéré *Nashville*, que le *Montauk* réussit à atteindre ; mais les énormes projectiles, lancés de part et d'autre, restèrent impuissants contre les côtes de fer des cuirassés et les épaisses murailles des forts ; en somme, plutôt des exercices de tir que des combats.

Cette expérience, laissant croire à l'invulnérabilité des bâtiments, décida l'amiral à préparer une grande entreprise contre Charleston ; il devenait indispensable d'y frapper un coup retentissant, en raison d'événements récents, de nature à égarer l'opinion des nations étrangères.

Dans la nuit du 29 janvier 1863, le vapeur de grande marche *Princesse-Royale*, parti des Bermudes quatre jours auparavant, tenta de pénétrer à Charleston en forçant le blocus. Outre deux machines pour cuirassés, le « blockhade-runner » apportait un chargement con-

sidérable de canons et de petites armes. Les avisos signalèrent le bâtiment suspect ; la canonnière *Unadilla* fila sa chaîne, vint en travers de la passe et ouvrit le feu. Le capitaine de la *Princesse-Royale* mit le cap à terre, échoua son navire et l'abandonna sans même tenter de l'incendier ; il avait mal pris ses dispositions ; peut-être aussi avait-il eu peur ; car les Yankees étaient brutaux en matière de contrebande de guerre ; la *Princesse-Royale* fut renflouée le lendemain et gardée en dehors de la passe en attendant son envoi à Philadelphie.

Les Confédérés tentèrent de mettre la main sur cette riche proie ; ce n'était, au demeurant, que rentrer dans leur bien. Le 31 janvier, à quatre heures du matin, par une brume épaisse, deux béliers cuirassés descendirent la rivière, sortirent par la passe principale, tombèrent au milieu des quinze navires formant l'escadre de blocus, coulèrent le *Mercedita*, désemparèrent le *Keystone-State* et, après un court engagement, mirent les autres en fuite à l'exception du bâtiment fédéral *Housatonic*, devant lequel ils se retirèrent, dans les eaux du fort Moultrie, sans avoir pu reprendre la *Princesse-Royale*. Le précieux navire, objet du litige, appareilla dans la journée pour Port-Royal.

Le coup était manqué ; car, à part la mise hors de combat de deux bâtiments, les Confédérés n'obtenaient aucun résultat pratique. Beauregard essaya, quand même, d'utiliser son échec. En communication télégraphique avec Richmond, il pouvait raconter l'événement à sa guise et créer un mouvement d'opinion favorable à son parti avant que les dépêches de l'escadre ne vinssent rétablir la réalité des faits. Ce n'est pas d'une délicatesse irréprochable ; mais la Confédération avait un intérêt vital à jeter des doutes sur l'efficacité du blocus. Le 2 février 1863, les journaux de Richmond

annonçaient *urbi et orbi*, comme résultats du combat naval de l'avant-veille, deux navires fédéraux coulés, quatre incendiés, le reste dispersé. Ils publiaient, en même temps, la proclamation officielle suivante :

Quartier général et escadre de Charleston, 31 janvier 1863.

« Ce matin, à cinq heures, les forces navales confé-
« dérées ont attaqué l'escadre de blocus hors du port
« de Charleston, coulé, dispersé et chassé momenta-
« nément hors de vue toute la flotte ennemie. En con-
« séquence, nous, soussignés, commandants de
« l'armée et de la marine, déclarons que le blocus du-
« dit port de Charleston est levé à partir du 31 jan-
« vier 1863, la flotte des Etats-Unis ayant été repoussée
« par des forces supérieures confédérées.

« G.-T. BEAUREGARD, général commandant.
« D.-N. INGRAHAM, officier commandant. »

« Hier au soir, 31 janvier, disait une autre dépêche,
« Beauregard mit un vapeur à la disposition des
« consuls étrangers pour les convaincre, par eux-
« mêmes, que le blocus n'existe plus. Les consuls de
« France et d'Espagne, accompagnés du général
« Ripley, acceptèrent l'invitation. Le consul d'Angle-
« terre, avec le commandant du navire de guerre
« anglais *Petrel*, s'étaient rendus auparavant à cinq
« milles au delà du mouillage ordinaire de l'escadre
« de blocus et n'avaient aperçu aucun navire à la
« longue-vue. Plus tard, dans la soirée, quatre bâti-
« ments reparurent, mais très au large. »

On annonçait, en outre, que les consuls, réunis chez leur doyen, avaient à l'unanimité constaté la levée légale du blocus.

Dans ces récits fantaisistes tout n'était pas faux ; mais on avait richement habillé la vérité au sortir de son puits. La tentative avorta, du reste, complètement ; aucun gouvernement ne donna dans le piège et, quelques jours après, un démenti formel de l'amiral Dupont calma l'émotion causée par cette manœuvre ; le Président fit renforcer l'escadre de trois cuirassés, dont un à grande puissance, le *New-Ironsides ;* en outre, il invita l'amiral à une démonstration sérieuse contre les forts de Charleston. Quel fut le but réel de l'attaque du 7 avril 1863 ? Cela n'a pas été complètement élucidé ; toujours est-il qu'un petit corps de 7,000 hommes, sous les ordres de Hunter, devait prêter main-forte. Espérait-on réduire une forteresse de trente milles de développement autour de laquelle Beauregard avait disséminé quatre cents canons ? On l'a dit ; mais c'est bien improbable ; dans ses conversations, dans ses lettres, Dupont énonça l'intention de concentrer l'action de la flotte contre Sumter et, s'il pouvait éteindre son feu, de bombarder la ville, les troupes de Hunter devant seulement « amariner la prise ». Le projet semble si téméraire, si peu étudié, offre si peu de chances de réussite que l'on se demande si, comme Tourville à La Hougue, l'amiral Américain n'obéit pas à un ordre formel de son gouvernement.

En tout cas, il ne paraît pas avoir songé à reconnaître les défenses de la rade avant d'y engager son escadre, pas plus qu'à utiliser les forces de Hunter par une diversion contre quelque batterie confédérée. Débarquées sur l'îlot Stone, elles furent aux premières loges pour voir combattre les navires fédéraux ; mais ne les aidèrent que de leurs vœux.

L'attaque était projetée pour le 6 ; au jour dit, la

brume empêchant de distinguer le rivage, la flotte vint mouiller à cinq milles du fort Sumter; une division de réserve, comprenant cinq bâtiments, restait en dehors de la barre. Le lendemain, à midi, la marée permettant de se mettre en marche, les neuf cuirassés se forment en ligne de file, le *Weehawken* en tête, avec un appareil pour draguer les torpilles, le bâtiment amiral au centre : ils devaient suivre la passe principale, sans répondre au feu de l'île Morris, pour prendre position, au nord et à l'ouest de Sumter, de façon à battre sa face nord-ouest, les uns à 700, les autres à 900 mètres.

Tout d'abord l'engin à pêcher les torpilles se détraque; on perd du temps à le réparer; vers une heure et demie, la flotte défile devant les ouvrages de l'île Morris, le cap entre Sumter et l'île Sullivan; pas un signal, pas un coup de canon; on croirait pénétrer dans une rade abandonnée. Tout à coup (2 h. 50), le *Weehawken* se trouve en présence de si formidables obstacles qu'il désespère de les franchir; il vient sur tribord pour prendre une meilleure position; son matelot d'arrière imite sa manœuvre, que l'étroitesse du chenal rend délicate; le désordre se met dans la ligne; pris en travers par le flot, le *New-Ironsides* n'obéit pas au gouvernail; le *Catskill*, le *Nantucket*, tombent sur lui et, pendant un quart d'heure, les trois bâtiments restent en paquet. La frégate finit par se dégager et mouille pour ne pas aller à la côte. L'ennemi profite de l'incident; le fort Moultrie ouvre le feu sur le monitor de tête; c'est le signal; trois cents pièces de gros calibre, tonnant à la fois, augmentent la confusion des Fédéraux. L'amiral signale à ses capitaines « liberté de manœuvre pour exécuter les ordres antérieurs »; à quatre heures les huit bâtiments

cuirassés se rangent sur le front de Sumter, à des distances variant entre 500 et 700 mètres. La canonnière blindée *Keokuk* s'est audacieusement placée en flèche ; immédiatement elle devient une cible sur laquelle convergent les trois étages de batteries du fort Sumter; les boulets pleuvent sur la petite escadre fédérale ; à un moment donné, on en compte jusqu'à cent soixante en une minute. Le tir des Confédérés, habilement réglé d'avance, est d'une précision mathématique ; les officiers croient entendre les battements d'un gigantesque pendule ; c'est le bruit des obus frappant les murailles de fer des monitors avec une régularité d'horloge [1].

En une heure et demie, les fortifications Sudistes vomirent 3,500 projectiles ; les navires tirèrent seulement 139 coups de canon ; le peu d'espace, la difficulté de manœuvrer, le soin d'éviter les collisions, avaient considérablement réduit leur puissance offensive ; le *New-Ironsides* excepté, ils ne comptaient, à eux tous, que 16 pièces, de la plus grande puissance, il est vrai, mais insuffisantes pour tenir tête à des fortifications permanentes armées d'engins analogues.

L'amiral Dupont donna l'ordre de cesser le combat ; ses monitors sortirent, plus ou moins éclopés, du cercle de feu où ils venaient de passer quarante-cinq minutes. Sur les huit navires exposés au tir à petite distance, cinq étaient momentanément ou définitivement hors de combat ; quatre : le *Nahant*, le *Passaïc*, le *Patapsco*, le *Nantucket*, sans parler des avaries de la coque, avaient eu leurs tourelles faussées ou leurs canons désemparés ; quant au *Keokuk*, que le commander Rhind avait conduit à 250 mètres de Sumter, il était à jour comme un crible ; 90 projectiles

[1] Lettre d'un témoin oculaire.

avaient percé le pont blindé, les tourelles ou la flottaison; au bout d'une demi-heure, son vaillant capitaine, craignant de voir le navire couler sous ses pieds, parvint à le mouiller hors de portée des forts. Il avait tiré trois coups de canon seulement, une de ses pièces ayant été démontée presque aussitôt par le feu de l'ennemi et la seconde étant restée muette, faute de servants. Tenu à flot pendant la nuit par le jeu continuel des pompes, le *Keokuk* sombra, le 8 avril au matin; son faible échantillon, le peu d'épaisseur de sa cuirasse (5 pouces et demi) le rendaient incapable de lutter contre des forts.

Les pertes en hommes furent insignifiantes: 10 d'un côté, 30 de l'autre; mais l'échec de la flotte avait de l'importance; à la suite d'espérances exagérées, la déception fnt cruelle.

L'amiral entendait recommencer le lendemain; ses capitaines déclarèrent unanimement « l'impossibilité « absolue de prendre Charleston avec les forces pla- « cées sous son commandement ». De l'avis général, une demi-heure de combat de plus entraînait la perte complète de la flotte; d'ailleurs, le fort Sumter réduit au silence, des obstacles infranchissables eussent arrêté les vainqueurs.

Eclairé par l'avis du conseil de guerre, Dupont n'hésita pas; trouvant le mouillage en dehors de la barre peu sûr pour ses monitors, il résolut de les envoyer se réparer à Port-Royal, tandis que le *New-Ironsides* et la division de réserve continueraient le blocus. Il écrivit dans ce sens à Washington, où son avis fut peu goûté; on ne s'y rendait pas un compte exact de la situation: on voulait, à tout prix, éviter ce qui pouvait ressembler à une reculade; le 13, le Président télégraphiait à l'amiral :

« Restez en dedans de la barre ; si vous avez aban-
« donné ce poste, reprenez-le et gardez-le jusqu'à
« nouvel ordre. Ne laissez pas l'ennemi élever d'autres
« batteries sur l'île Morris. S'il a commencé, détruisez
« son ouvrage ; je n'entends cependant pas vous invi-
« ter à recommencer une attaque générale ; ce dernier
« point est remis à votre décision ou fera l'objet d'un
« ordre formel. »

Le lendemain, il revenait à la charge, disant que, « dût-on ne pas réussir à prendre les batteries de Morris ou de Sullivan, il fallait continuer les opérations et les faire sérieuses, si elles offraient des chances de succès, tout en évitant, cependant, de s'engager dans une action désespérée. »

L'amiral ne voulut pas comprendre ces insinuations ; il eut le courage de son opinion, répondit qu'il ferait tous ses efforts pour presser les réparations des cuirassés et les ramener en dedans de la barre. « Je crois « devoir aviser le Département, » ajoutait-il, « que ce « ne sera pas sans danger pour les monitors, en raison « des coups de vent[1] fréquents sur ces côtes et du feu « continuel des batteries confédérées. » Il protestait néanmoins de sa subordination, offrant, si on l'exigeait, d'attaquer de nouveau les forts, bien qu'il jugeât l'entreprise désastreuse.

On n'osa pas forcer la main à Dupont ; mais, voyant qu'il n'entrait pas de lui-même dans la voie agréable, on lui chercha un successeur. Un malencontreux incident avait, d'ailleurs, vivement ému l'opinion. Quelques jours après le bombardement, Hunter, qui n'avait

[1] L'événement lui donna raison, le *Wheehawken* sombra, au mouillage, le 6 décembre 1863 ; 40 hommes périrent dans le naufrage.

rien fait que regarder, félicita Dupont, qui s'était fait battre. L'amiral répondit courtoisement à cette marque de bonne camaraderie ; mais on eut la maladresse de laisser publier les lettres et il en rejaillit quelque ridicule sur leurs auteurs.

Le Président, dont la mauvaise humeur était au comble, fit table rase : à Dupont, jugé trop hésitant, à Hunter[1], manifestant en faveur de l'amiral vaincu, il substitua Foote, le héros du Mississipi, et le brigadier général Quincy, A. Gillmore. Le premier était dans un état de santé déplorable et mourut avant d'avoir pris possession de son commandement. Dahlgren lui succéda ; ces mutations furent motivées poliment : le département de la marine offrait de préparer une seconde attaque sur Charleston, si l'armée occupait préalablement l'île Morris, en vue d'y établir des batteries devant aider à la réduction du fort Sumter. Pour atteindre ce but, il fallait s'emparer des ouvrages

[1] Major général *David Hunter*, né dans le district de Columbia (1802), élève de West-Point (1822) ; capitaine au 1er dragons (1833) ; démissionnaire (1836) ; réadmis au service comme officier payeur auxiliaire (1841), titularisé l'année suivante ; fait colonel au début de la guerre ; peu après brigadier général ; prend part à la première bataille de Bull-Run ; nommé major général, il est envoyé dans l'Ouest, où il remplace provisoirement Fremont ; il commande ensuite dans le Kansas, où il fait de la politique violente. Nommé dans les Carolines, Hunter s'empare du fort Pulaski, déclare libres tous les noirs (9 mai 1862) et proclame l'état de siège. Lincoln casse ces décisions (19 mai 1862) ; Hunter organise des régiments noirs ; le Gouvernement confédéré le déclare hors la loi ; on fut forcé de le déplacer ; il commanda de nouveau dans la vallée de la Shenandoah, en 1864, se fit battre et fu remplacé par Sheridan.

confédérés connus sous le nom de fort Wagner; par suite, procéder à des travaux d'approche nécessitant des connaissances techniques. Hunter qui, d'ailleurs, s'était rendu impossible par ses proclamations abolitionnistes à outrance, se trouva posséder des aptitudes toutes particulières pour l'inspection, et il devint indispensable de savoir, sur l'heure, comment fonctionnait le service dans le département du Mississipi (12 juin 1863). Gillmore, qui passait pour un officier du génie très distingué, le remplaça dans la Caroline du Sud; il ne lui restait plus qu'à prendre possession de la ville et du port soumis à son commandement; les Confédérés y apportèrent peu de complaisance. Gillmore dut se contenter d'admirer de loin les maisons de Charleston et de les faire servir de cible à ses canons, sans pouvoir pénétrer dans la terre promise.

Dupont dura un peu plus longtemps que son ami Hunter; grâce à la mort de l'amiral Foote, nommé d'abord pour lui succéder, il ne remit à Dahlgren que le 6 juillet le commandement des soixante et un bâtiments de tout rang, comptant 396 canons, qui formaient l'escadre du Sud-Atlantique.

Dans son commandement militaire des côtes, Beauregard déploya des talents auxquels on n'a pas suffisamment rendu justice. Comme entrée au jeu, il repoussa une expédition des généraux Mitchell, Brannam et Terry contre le chemin de fer de Charleston-Savannah (22 octobre 1862); ensuite, il se consacra aux fortifications des points stratégiques du littoral. Grâce à lui, Charleston devint une place de premier ordre.

Les ouvrages construits par Beauregard n'ont qu'un défaut : leur vaste développement, qui nécessite de nombreuses troupes pour la défense. Les lignes de Co-

rinth couvraient une armée; les fortifications de Charleston, se développant sur une étendue de près de trente milles, étaient construites pour une garnison de vingt mille hommes. Comme le fils de la reine Hortense, le célèbre ingénieur aimait à « faire grand ». Au moins réussit-il à protéger sa ville mieux que l'infortuné souverain à défendre sa couronne.

Gillmore avait une vingtaine de mille hommes, répartis sur divers points, et pouvait aisément en mobiliser les deux tiers. De Port-Royal à Charleston, la côte est bordée d'un chapelet d'îlots marécageux séparés du continent par un bras de mer de peu de largeur. A l'insu des Confédérés, le général unioniste chemina de l'un à l'autre et transporta la quotité disponible de ses troupes à la pointe nord de l'île Folly, où il construisit de puissantes batteries. En face, Morris-Island, défendue, au sud par onze pièces, à l'extrémité opposée par le fort Wagner et la batterie Gregg, croisant leurs feux avec Sumter.

Le 10 juillet 1863, les Fédéraux commencent l'attaque; la flotte balaie la plage de l'île Morris; 8,000 hommes traversent le canal, s'emparent des ouvrages au sud de l'île, rejettent l'ennemi à la pointe septentrionale et viennent se retrancher à cinq cents mètres de Wagner. Le résultat était encourageant; pourquoi ne pas le poursuivre ? Wagner et la batterie Gregg ne comptaient en tout que quinze pièces; dans le premier moment de surprise, peut-être pouvait-on les emporter de haute lutte.

Les deux lieutenants de Gillmore étaient des hommes d'action : Terry, qui, plus tard, s'illustra devant le fort Fisher, et Seymour, aussi énergique, mais moins heureux à Olustee.

Le conseil de guerre tenu par ces trois hommes con-

clut à l'attaque de front... Mais ils laissèrent écouler trente-six heures[1] entre le projet et l'exécution, et firent tuer du monde inutilement; le coup manqué, on établit une douzaine de pièces de siège en commençant régulièrement les approches. Les habitants de Charleston devaient faire de mauvais rêves; car un incessant duel d'artillerie mettait aux prises les forts confédérés avec les cuirassés de Dahlgren et les canons de Gillmore; le tout, sans préjudice de la fusillade et des menues attaques journalières. Le 18, à quatre heures du soir, sous le feu des monitors et du *New-Ironsides* le fort Wagner semblait réduit au silence; on résolut un nouvel assaut.

A la nuit, les troupes, massées le long de la rive, commencent le mouvement; deux régiments noirs marchent en tête; ils arrivent, sans bruit, jusqu'à 150 mètres du fort et se précipitent sur les glacis. L'ennemi les accueille par une volée de mitraille; sous un feu d'enfer, les noirs franchissent le fossé, gagnent le parapet; efforts inutiles; en quelques minutes ils sont ramenés; leur colonel, Robert Shaw[2], et la moitié

[1] Gillmore, dans son rapport, dit que l'assaut fut tenté le 11 au matin; les séparatistes en fixent la date au 12.

[2] Colonel *Robert Gould Shaw*, né en 1836; fils unique de Francis Gould Shaw, de Staten-Island. Au début de la guerre, il s'engagea comme soldat dans le 7e régiment de New-York et, au bout de trois mois, fut nommé officier dans le 2e Massachussets. A Cedar-Mountain, sa vie fut sauvée par sa montre sur laquelle s'aplatit une balle qui l'atteignit en plein corps. Promu colonel, il commanda le 1er régiment des troupes de couleur; Jefferson Davis avait menacé de faire pendre immédiatement tout officier des régiments noirs pris les armes à la main. La crainte de cette mort infamante n'arrêta pas le chevaleresque Robert Shaw, qui fut frappé à mort, sur le parapet

de son monde restent sur le champ de bataille; la retraite précipitée des survivants désorganise la colonne; le général Strong pousse néanmoins en avant le reste de sa brigade; trois compagnies se logent au delà du fossé; faute de soutien, elles sont écrasées. Strong[1], grièvement blessé, fait retirer ses troupes.

La seconde brigade rachète son retard par sa bravoure; elle pénètre dans l'intérieur du fort et, pendant plns d'une heure, reste maîtresse d'une des lunettes, après un violent combat corps à corps; devant une dernière attaque des Confédérés, il fallut battre en retraite; à minuit le combat cessa.

L'échec coûtait 1200 hommes à l'assiégeant; Strong mourut de ses blessures; Putnam[2], qui conduisait la

du fort Wagner, encourageant ses hommes pendant l'assaut du 18 juillet 1863.

[1] Brigadier général *George C. Strong*, né à Stockbridge Vermont). en 1833; orphelin à huit ans, il fut adopté par son oncle A.-S. Strong, d'East-Hampton (Massachussetts). Entré à West-Point, il fut, pendant trois ans, premier de sa promotion; il servit, à sa sortie, à Fort-Monroë et à Mount-Vernon (Alabama). Attaché à l'état-major de Mac-Dowell, puis à celui de Mac-Clellan, enfin à celui de Butler. Officier habile et brave; très aimé des soldats. Mort le 30 juillet 1863, de blessures reçues à l'assaut du fort Wagner, douze jours auparavant.

[2] Faisant fonctions de brigadier général *Haldimand Sumner Putnam*, né à Cornish (New-Hampshire) le 15 octobre 1835; sorti de West-Point. en 1857; servit, jusqu'à la guerre, sur la frontière de l'Ouest. Appelé à Washington et chargé d'instructions de la plus haute gravité pour Fort-Pickens. Au retour arrêté à Montgommery (Alabama) par les autorités séparatistes; emprisonné, puis relâché au bout de quelques jours. Attaché à l'état-major de Mac-Dowell, Putnam se distingue à Bull-Run, refuse un régiment, se trouvant trop jeune, accepte ce-

seconde brigade, fut tué sur place ; dans l'obscurité, certains régiments fédéraux s'étaient fusillés entre eux. Malgré toute l'impatience de la population loyale, qui suivait, avec le plus vif intérêt, les opérations devant Charleston, il eût été de la dernière imprudence de persister dans le système des coups de force. Décidément Beauregard, trop vanté comme chef d'armée, n'était point surfait en tant qu'officier du génie. Renonçant à brusquer la situation, Gillmore se mit en devoir de recourir à un siège régulier ; mais, par une ingénieuse combinaison, tout en poussant ses parallèles sous le fort Wagner, il établit ses batteries de façon à pouvoir, par-dessus l'ouvrage assiégé, bombarder Sumter, et même couvrir d'obus la ville de Charleston.

Le 17 août 1863, il ouvrit le feu sur Sumter, à la distancée de quatre kilomètres. Beauregard, dans l'intervalle, avait puissamment renforcé les points menacés ; pendant le jour, la flotte, balayant les plages, empêchait l'envoi de tout renfort ; mais les Confédérés, opérant de nuit, firent de la batterie Gregg et du fort Wagner de véritables forteresses. Le brigadier général Harrison, qui les commandait, montra une solidité à toute épreuve. Cependant, malgré les épais revêtements de sable, et les blindages métalliques formant les parois du fort Wagner, il devait succomber sous l'action combinée de la flotte et des monstrueux canons employés contre lui. Au bout de huit jours, « la partie « du fort Sumter tournée vers le Sud et vers l'Est

pendant le 14 janvier 1862 ; sert en Floride, puis aux environs de Charleston ; depuis quatre ou cinq mois, il remplissait les fonctions d'officier général. Il tomba, à la tête de sa brigade, à l'intérieur du fort Wagner, le 18 juillet 1863.

« n'était plus qu'un amas de ruines, tandis que le fort « Wagner ressemblait à une dune de sable fouillée « dans tous les sens. »

Gillmore somma Beauregard de lui rendre les deux ouvrages, menaçant de bombarder la ville en cas de refus ; on se rit de lui ; à neuf kilomètres de distance, la menace parut vaine ; le lendemain, les obus éclataient dans Charleston. On a vu, depuis, de plus étonnants effets de l'artillerie à longue portée ; les résultats atteints par les belligérants en août 1863 sont, néanmoins, des plus remarquables comme première démonstration de la puissance destructive des bouches à feu modernes. Par une délicate attention, Gillmore choisit le milieu de la nuit pour commencer le tir sur les maisons et c'est entre une heure et deux du matin que les premiers projectiles réveillèrent les habitants terrifiés. Quel talent de mise en scène ! quelle théorie savante de l'intimidation ! En vérité, le « moment psychologique » fut inventé sept ans plus tôt qu'on ne le croit généralement.

L'effet moral fut cependant à peu près nul ; les Confédérés rendaient coup pour coup ; de ces monceaux de ruines sortait encore la gueule des canons ; on reprit les parallèles, sur l'arrière du fort Wagner, pour l'isoler complètement ; parvenus, le 6 septembre, à moins de 200 mètres, les Fédéraux prenaient leurs dernières dispositions pour l'assaut ; au jour, ils constatèrent que Beauregard avait fait évacuer les ouvrages pendant la nuit.

Les couleurs de l'Union flottaient sur Morris-Island ; par la possession de l'extrémité sud de la rade, le blocus de Charleston devenait absolu, et rayait du monde commercial ce port, jadis si florissant. C'était assurément un résultat important ; on espérait mieux, sans

se rendre compte que, pour aller plus avant, il fallait 100,000 hommes, la ville étant au moins aussi forte du côté de la terre que vers le large. En l'état, on voulut faire quelque chose; quel triomphe si, après avoir à peu près démoli Sumter, on pouvait s'y établir! Gillmore désirait tenter l'aventure; Dahlgren réclama, pour la flotte, l'honneur de l'entreprise, jugée exclusivement maritime; il s'entendait médiocrement avec le général, qui le laissa paisiblement chercher une rude leçon. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1863, une trentaine d'embarcations, montées par des matelots et des soldats de marine, se dirigèrent silencieusement vers le fort Sumter. La garnison faisait bonne garde; à un signal donné, le fort s'éclaire, les batteries de la rade ouvrent le feu; tout ce qui a été débarqué, le chef de l'expédition et son état-major, restent aux mains de l'ennemi. Ce fut la dernière tentative sur Charleston.

Gillmore perfectionna les ouvrages enlevés à l'ennemi, continua le bombardement de la ville ou des forts, trouvant, entre temps, le loisir d'envoyer son lieutenant Seymour se faire écraser en Floride; il vécut de plus en plus mal avec Dahlgren et la campagne finit en queue de poisson.

La malheureuse ville, si bien fortifiée par Beauregard, tomba, le 17 février 1865, aux mains des Fédéraux; ceux qui l'avaient en partie détruite (1863-1864) n'étaient pour rien dans sa chute; la ville sainte de la rébellion fut évacuée, par ses défenseurs, à l'approche de Sherman, remontant de Savannah vers Richmond.

« Ce port qui fut, dans sa prospérité, le foyer d'une « grande activité commerciale, n'offre plus aujour- « d'hui (mars 1865) qu'un tableau de misère. Le canon « y a accumulé les ruines; il est peu de maisons

« et d'édifices publics qui ne portent quelque trace « des boulets fédéraux; beaucoup sont complètement « détruits. La population, précédemment de 50,000 âmes « est réduite à moins de moitié; il ne reste plus que « la classe la plus pauvre et le dénûment de cette po- « pulation privée de toute industrie est vraiment affreux. « Dans la masse, se trouvent un grand nombre d'hom- « mes de couleur. Les rues sont couvertes de décom- « bres, provenant des maisons incendiées par le « bombardement; ce sont des monceaux de briques « brisées, de poutres à demi consumées, de débris de « toutes sortes, qui jonchent les voies publiques. Ceux « qui se font un jeu de la guerre devraient venir mé- « diter sur cet amas de ruines. La vue de tant de maux « est la meilleure leçon qu'ils puissent recevoir, s'ils « ont encore quelque chose d'humain dans la poi- « trine.

« Le fort Sumter présente le coup d'œil le plus « bizarre; on a peine à concevoir qu'il pût encore « offrir quelque résistance. Rien ne ressemble moins « à un ouvrage fortifié que cette masse informe de dé- « combres. Il ne reste plus une seule portion du mur « primitif sur les faces battues par les canons des « assiégeants. Du côté du port et du fort Wagner, on « croit voir un amas de ruines anciennes. Les case- « mates, les arceaux, les piliers, les parapets sont en- « tièrement démolis, pulvérisés. Du côté de Charleston « et du fort Moultrie, on voit encore quelques pans de « mur debout. Dans l'état où se trouve la forteresse, il « eût été impossible d'y placer des canons, si l'on n'a- « vait eu recours à des sacs de terre. Les assiégés « réparaient incessamment leurs brèches et em- « ployaient à cet usage le sable du fond du port. » (Lettre d'un témoin oculaire.)

Cette destruction progressive, scientifique, d'une ville que l'on sait pertinemment ne pouvoir réduire de la sorte est unique dans les annales de la guerre. Charleston n'étant pas investie, le bombardement ne pouvait mener à rien; les abolitionnistes, malgré leurs déclarations humanitaires, ne se laissaient pas attendrir par des considérations philanthropiques.

CHAPITRE XI

CHANCELLORSVILLE, DEUXIÈME INVASION DU MARYLAND, GETTYSBURG ET VICKSBURG

A la fin d'avril 1863, les deux armées de Virginie campaient encore autour de Fredericksburg, séparées par le Rappahannock. Un vaste plan, élaboré par Halleck — les plans de Halleck étaient toujours fort compliqués — devait s'exécuter aux premiers beaux jours. Grant, Banks, le long du Mississipi, avaient pour objectif, concurremment avec les flottes de Porter et de Farragut, la libération du grand fleuve, barré à Vicksburg et Port-Hudson. Dans le Tennessee, Rosecrans s'opposerait à toute diversion tendant à entraver l'entreprise principale et marcherait en avant, suivant les circonstances; Dupont et Hunter feraient tomber Charleston par un coup de force ; enfin Foster et Peck, avec l'ancien corps expéditionnaire de Burnside considérablement augmenté, menaceraient Richmond par le Sud, tandis que la grande armée refoulerait les troupes de Lee sur la capitale confédérée.

La mission de résister à ces attaques multiples était confiée, dans l'Ouest, à Bragg et Pemberton, dans l'Est à Lee et Beauregard. Ce dernier ayant réclamé du renfort, le général en chef confédéré détacha Longstreet dans les Carolines, toujours prêt à se sacrifier pour la

cause commune, ne gardant, sur le Rappahannock, que Jackson, Hill et la cavalerie de Stuart, en tout 50,000 hommes. Il se fiait à la force de ses positions en arrière de Fredericksburg, à la solidité de ses troupes et, peut-être, bien qu'il fût le plus modeste des hommes, à son éclatante supériorité militaire.

Dans ces graves circonstances, il se montre également admirable par son calme devant les démonstrations de l'ennemi tant qu'il n'en a pas complètement deviné les intentions, et sa foudroyante rapidité d'exécution lorsque son parti est pris.

Le 27 avril 1863, Hooker entre en action, désirant livrer bataille avant le congédiement d'un grand nombre de vétérans des anciennes campagnes, dont l'engagement touchait à son terme. Avec juste raison, il tenait à profiter de l'intégralité des 130,000 hommes dont il avait fait, sinon « la plus belle armée du « monde », du moins des troupes fort présentables et animées d'un excellent esprit. Pendant qu'une diversion opérée par Sedgwick retiendrait les Confédérés dans leurs lignes des Maryes-Heights, Hooker avait résolu de tourner leurs positions pour jeter, sur leur flanc gauche et sur leurs derrières, la grande masse de ses troupes, 80,000 hommes au moins. En quarante-huit heures, le mouvement s'accomplit avec succès; le 30 avril, Hooker établit son quartier général à Chancellorsville, au delà du Rappahannock et du Rapidan, à seize kilomètres dans l'ouest de Fredericksburg, au milieu d'un pays montueux, sauvage, admirablement caractérisé par son nom de Wilderness ; devant Fredericksburg, trois corps d'armée avaient effectué convenablement les démonstrations prescrites; le général en chef rappela le 3e corps, mis à la disposition de Sedgwick et, dans un ordre du jour resté célèbre, ven-

dit à ses soldats la peau de l'ours vivant : « Il ne reste « plus à l'ennemi, » écrivait-il, « qu'à fuir honteuse- « ment ou à sortir de ses défenses, pour venir livrer « bataille sur notre terrain, où l'attend une destruction « certaine. »

Lee fut-il abusé par le bruit fait devant Fredericksburg? — C'est au moins douteux; sous la date des 28 et 29, les rapports de Stuart à son général en chef mentionnent le passage de forces imposantes aux gués du Rappahannock qui, malgré leur voisinage des positions confédérées, ne furent pas défendus. En outre, dès le 29, Lee renforce sa gauche, sous le général Anderson, lui donnant l'ordre de « tenir ferme, quoi qu'il arrive à Salem », à mi-distance entre Fredericksburg et Chancellorsville. Cela ressemble fort aux précautions d'un chef prudent, parfaitement en éveil de ce côté, mais ne voulant agir que sur des certitudes.

Le 30, la conviction de Lee était faite; l'attaque par le Deep-Run, au sud de Fredericksburg, était une feinte, l'incursion sur ses derrières de Stoneman avec toute la cavalerie fédérale, une promenade militaire; la pointe sur sa gauche présentait seule de l'importance. Avec la rapide intuition des grands capitaines, il prend son parti sur l heure; deux brigades, sous Early, garderont les collines fortifiées de Maryes-Heights; Fitz Hugh Lee, avec quelques régiments, observera Stoneman, sans engager d'action sérieuse contre ses 10,000 cavaliers; le général en chef, avec le gros de l'armée, se portera au-devant de Hooker, dans le Wilderness. Où rencontrera-t-on l'ennemi, qu'il faut battre promptement, sous peine d'être pris entre deux feux si Sedgwick réussit à forcer les lignes de Fredericksburg? Là est le point capital devant décider de la campagne.

Les colonnes de Hooker, qui déjà débouchaient du

Wilderness dans un pays moins accidenté, où elles pouvaient se déployer librement, ont reçu l'ordre de reprendre leurs premières positions et s'entassent dans une sorte de camp retranché. En apprenant cet incroyable arrêt d'un mouvement stratégique bien entamé, Lee et Jackson se réjouissent. Puisque Hooker s'enferme dans une forteresse au milieu des bois, on pourra manœuvrer, à son gré, sur ses flancs et peut-être sur ses derrières. Jackson se met en route, le soir même, avec trois divisions ; Lee, qui reste avec deux seulement devant les 100,000 hommes de Hooker, n'hésite pas à occuper le terrain si bénévolement abandonné par les Fédéraux. Son faible effectif, déployé en rideau, abuse complètement son adversaire, qui emploie toute la journée du 1er mai à perfectionner ses défenses. Sa cavalerie, qu'il a envoyée tout entière au loin, ne l'éclaire plus, et ses corps, perdus dans les bois, se gardent avec la plus coupable négligence. Pendant ce temps, Jackson défile à petite distance. Tout le jour, on entend le bruit des caissons, des canons à l'extrême droite de l'armée ; on en rend compte au général en chef. « Ce sont les Confédérés qui reculent sur Gordonsville » ; et il ne donne aucun ordre pour les attaquer. Le onzième corps capture un bataillon Géorgien tout entier ; pas un prisonnier ne laisse échapper un renseignement, une indication, une parole imprudente permettant de soupçonner que Jackson vient de dépasser l'extrême droite des positions fédérales. « Ce sont des traînards démoralisés », dit-on dans les rangs de l'Union, et Hooker télégraphie à Sedgwick : « Poursuivez vigoureusement l'ennemi ; nous savons qu'il est en pleine fuite, essayant de sauver ses trains. »

Il fallut en rabattre ; le 11e corps, composé en grande partie d'Allemands commandés par des officiers

ayant fait la guerre sur le Rhin, (1848-49), occupait, en raison de sa réputation de solidité, le poste le plus dangereux : l'aile droite. Son chef, le général Howard, se voyant, pour ainsi dire, noyé dans un océan de verdure, signale au général en chef sa position périlleuse, lui faisant part des bruits entendus sous bois depuis quarante-huit heures. Imperturbable dans sa confiance, « Fighting Joë » retire des troupes de sa droite pour renforcer le centre devant lequel Lee menait grand tapage avec ses deux divisions; puis, agréablement goguenard, il raille les inquiétudes de son lieutenant; tant et si bien que Howard partage sa présomptueuse assurance.

On touchait pourtant au moment de la crise; le 2 mai 1863, à six heures du soir, les colonnes de Jackson débouchent, comme un ouragan, sur les derrières mêmes du 11e corps; des régiments entiers abandonnent leurs armes encore en faisceaux ; pris d'une panique sans nom, d'autres lâchent pied, aux premières volées de mitraille sortant de fourrés où nul ne soupçonnait la présence de l'ennemi ; celui-ci attaque en masses profondes et s'avance appuyé par son artillerie; tout fuit, le drapeau confédéré se déploie sur les retranchements élevés pour défendre le 11e corps. L'artillerie fédérale est abandonnée par ses défenseurs ; Pleasanton démonte deux régiments de cavalerie et met en batterie les pièces veuves de leurs servants; Sickles, le pistolet au poing, essaie vainement d'arrêter les fuyards; enfin la division Berry [1] tient ferme ; la nuit est tombée, les obus ont mis le feu

[1] Major général *Hiram George Berry*, né à Rockland (Maine) le 27 août 1824, tué à Chancellorsville, le 3 mai 1863. Ouvrier charpentier dans sa jeunesse, puis matelot, ensuite représen-

aux arbres; en arrière de la division Berry, un flot confus de fuyards, de caissons, de pièces attelées, roule tumultueusement vers Chancellorsville. Accouru à neuf heures sur les lieux, Hooker fait des prodiges pour reformer sa ligne; Howard qui, dans cette soirée, fut au-dessus de tout éloge, parvient à rallier une partie du 11e corps; à minuit les coups de feu cessèrent peu à peu; cependant nul ne se coucha dans l'armée fédérale, plus ébranlée par l'effet moral de la surprise que par les résultats matériels du combat.

Les Confédérés avaient pris 1000 hommes, sept canons et s'étaient établis sur les positions du 11e corps; ils gardaient le bénéfice de l'offensive, d'une première attaque couronnée de succès; mais ils venaient de perdre leur meilleur général, Jackson, frappé par ses propres soldats, au moment où il préparait un nouvel assaut pour s'emparer du gué de Banks, sur les derrières de Hooker, et pousser à ses dernières conséquences la manœuvre si heureusement commencée. La fortune faisait, pour le commandant fédéral, plus qu'il ne méritait; elle privait Lee de son meilleur auxiliaire quand une exécution parfaite de ses combinaisons était indispensable à leur succès.

Au moment où la blessure de Jackson désorganisait

tant de sa ville natale à la Législature d'Etat, puis maire de Rockland; organisateur de milices fort bien disciplinées. Au début de la guerre, élu colonel du 4e régiment du Maine. Campagne de Virginie. Brigadier général, le 4 avril 1862; campagne de la Péninsule, du Rappahannock, du Maryland. Major général (29 nov. 1862) et confirmé par le Sénat, le 9 mars 1863. Se distingua le premier jour de Chancellorsville. Tué raide, le lendemain, en menant une de ses brigades à l'ennemi. Homme aimable, d'une grande pureté de mœurs, très aimé; d'une bravoure exceptionnelle.

l'attaque, la défense avait, ou allait avoir, dix-sept divisions, soit plus de 100,000 hommes. Il est vrai que Hooker les parqua si maladroitement dans un espace restreint que la moitié seulement d'entre eux prit part à l'action. A l'aube, la lutte s'engagea de plus belle. « Alors commença, » dit un témoin oculaire, M. le général de Trobriand, « une bataille enragée, dont le « troisième corps eut encore à soutenir le principal « effort. L'ennemi avançait en trois lignes, soutenues « par de fortes réserves, entre la grande route et le « terrain où ses canons remplaçaient ceux que Plea- « santon avait si bien défendus. Le mouvement était « donc simplement la continuation de celui qui, la « veille, avait balayé le 11e corps. La résistance fut « terrible, acharnée comme l'attaque ; les feux de l'ar- « tillerie et de l'infanterie fauchaient les rangs des « Confédérés; mais, plus il en tombait, plus il en arri- « vait, et ils continuaient à avancer en criant : Jackson, « *remember* Jackson ! Ils étaient furieux de la mort de « leur général et avides de la venger. »

En attendant l'arrivée de Stuart, envoyé par le grand quartier général pour succéder à Jackson, Hill dirige l'aile gauche séparatiste ; il est blessé, aux premiers coups de feu. A peine sur le lieu du combat, Stuart s'engage vigoureusement et prolonge son attaque vers les gués de la rivière. Lee, qui a mis quarante pièces en batterie sur son front, couvre de leur feu le centre fédéral, qu'il démolit à coups de canon ; il parvient à le déloger du plateau de Chancellorsville. Atteint par la chute d'une poutre dans la maison qui lui servait de quartier général, Hooker reste plusieurs heures sans connaissance; l'armée se bat comme elle peut, droit devant elle, au hasard. Stuart et Lee font leur jonction sur le plateau et les Fédéraux se replient

dans une position encore plus resserrée où leur général veut, cette fois, tenir à outrance. La bataille se termine, de ce côté, à deux heures de l'après-midi ; il était temps pour les Confédérés. Lee avait reçu de Fredericksburg de mauvaises nouvelles; Sedgwick venait d'enlever les Maryes-Heights ; il marchait au canon, vers Chancellorsville, refoulant une partie des troupes laissées à la garde des communications; à quatre heures de l'après-midi (dimanche, 3 mai), il atteignait Salem, à mi-chemin de Fredericksburg et de Chancellorsville; l'armée Sudiste allait être prise entre deux feux.

Laissant devant Hooker, enfermé dans ses lignes comme un sanglier dans sa bauge, assez de monde pour l'observer, Lee continue à le faire canonner à outrance; mais il envoie des renforts à Barksdale, qui tient à Salem contre Sedgwick et arrête sa pointe dangereuse. Le lendemain, il prend la direction effective du combat, fait attaquer les Fédéraux de front, en flanc et les rejette sur le Rappahannock; pendant la nuit, Sedgwick, fort maltraité, met ses divisions en sûreté, de l'autre côté de la rivière, qu'il franchit au gué de Banks. Pendant ce temps, Hooker n'a pas bougé. Qu'a donc fait « Joseph le batailleur » de sa fougue guerrière ? L'infatigable Lee revient sur lui ; il pleut à torrents à partir de midi ; ses troupes sont épuisées ; il remet l'attaque au lendemain; les Fédéraux n'attendent pas le choc; dans la nuit du 5 au 6, ils repassent la rivière, à la faveur de l'orage, sur des ponts recouverts de branchages et de paille.

Cette suite d'opérations constitue la bataille de Chancellorsville. Grâce au talent de leur général 50,000 Confédérés faisaient reculer 130,000 abolitionnistes. Hooker abandonnait, sur le champ de bataille, ses blessés sans secours, ses morts sans sépulture ; son

armée était diminuée de 17,000 hommes, dont 2,000 tués et 5,000 prisonniers; le Sud perdait environ 5,000 hommes, dont 1000 morts, plus 2,000 prisonniers; mais sa victoire portait un voile de deuil. Jackson ne devait pas survivre à ses blessures; après avoir langui quelques jours, il succomba, à peine âgé de trente-sept ans; il ne fut pas remplacé.

« Pendant les journées de Chancellorsville, Hooker « avait montré, en même temps que son incapacité à « mouvoir de grandes masses, beaucoup d'aplomb per- « sonnel devant le danger; il ne montra pas moins « d'aplomb devant le pays en publiant, le 8 mai, un « ordre du jour de félicitation à ses troupes, qui fut le « seul rapport officiel rendu public par l'état-major « général. » (Colonel Le Comte.)

Lu froidement, à distance des événements et sans parti pris, cet ordre du jour a tous les caractères d'une mystification; il parle de 5,000 prisonniers faits à l'ennemi et de 18,000 hommes mis hors de combat. De plus, il constate que, le dernier jour, l'armée fédérale a refusé la bataille parce qu'elle était sur un mauvais terrain. A qui la faute, sinon à celui qui l'avait choisi, ou s'y était laissé acculer? En outre, il dit que les Confédérés n'osèrent poursuivre leur succès. Alors pourquoi effectuer la retraite de nuit et garnir les ponts de paille en vue d'éviter le bruit?

Le vrai, c'est que, désorienté par la débandade du 2 mai, Hooker tergiversa, ne sut prendre aucune résolution virile et, soit impéritie, soit blessure, « se laissa « battre par une armée fort inférieure en nombre, « ainsi qu'en organisation, en armement, en équipe- « ment, et tout ce qui constitue une vraie troupe, « mais résolue, active et bien dirigée. »

L'opinion publique ne prit pas le change: Chancel-

lorsville fut considérée comme un désastre ; on se montra d'autant plus sévère qu'on avait plus espéré ; une seconde invasion du Maryland était à craindre et le Président ordonnait à Hooker de couvrir, avant tout, Washington. Qu'allaient faire les Confédérés ? Lee réussit admirablement à garder le secret de ses opérations ; on ignorait tout de l'armée Sudiste lorsque, le 13 juin 1863, le général Milroy, commandant à Winchester, se vit subitement investi par des forces écrasantes ; il résista quarante-huit heures, espérant des secours ; abandonné à ses propres moyens, il essaya de percer à travers l'ennemi, perdit 2,000 hommes, 23 canons et vit se débander à peu près toute sa division ; le même jour Rode s'emparait de Martinsburg et des immenses approvisionnements réunis sur ce point.

On était fixé désormais ; Lee recommençait la campagne interrompue à l'Antietam. Après Chancellorsville, il était allé conférer avec Jefferson Davis sur la suite de la guerre. A son avis, il importait, avant tout, de débloquer Vicksburg, fortement menacé. Le Président se rejeta sur la disette, qui sévissait dans le Sud, et la nécessité d'aller faire des razzias dans les riches plaines du Nord ; on manquait d'armes, de matériel de guerre, d'approvisionnements. Il fallait porter de nouveau la guerre en territoire ennemi. Le général confédéré obéit. Croyait-il, plus que la première fois, au succès définitif avec les moyens dont il disposait ? — Officiellement, on n'a pas de preuves ; mais on peut se prononcer nettement pour la négative, si l'on s'en rapporte à ses papiers de famille. L'armée de Virginie, même avec le corps de Longstreet, ne suffisait pas pour lutter, en pays ennemi, contre celle de Hooker, la garnison de Washington et les corps dont la formation était à prévoir.

Lee pria Jefferson Davis de le faire appuyer, tout au moins, par une démonstration des 40,000 hommes de Beauregard contre Washington. Le Président refusa et, rejetant toutes les objections stratégiques, ordonna péremptoirement la marche en avant. Voilà pour la question militaire. Mais si, craignant de laisser Richmond sans défense, il prescrivit à son général victorieux d'agir seul, il lui promit un secours, d'une autre nature, dont l'intervention pouvait changer la face des événements. Le parti « copper-head » s'agitait bruyamment, votait des motions de blâme contre Lincoln, Hooker, Halleck, réclamant la paix à grands cris. Cette effervescence, durement réprimée au début, cachait un vaste mouvement politique tendant à la reconnaissance du gouvernement de Richmond; on attendait, de jour en jour, l'explosion et il fallait être à portée pour marcher sur la capitale ou sur Baltimore livrées à l'émeute. Dans cet espoir, Jefferson Davis, sentant la Confédération épuisée déjà d'hommes et de ressources, avait bridé le pays pour un dernier effort, comptant sur la révolution pour désorganiser la résistance.

Aussi voyons-nous Lee, qui vient de montrer l'activité, la décision des premiers hommes de guerre, hésiter tout à coup, faire des razzias, envoyer ses prises en Virginie, marcher à petites journées, s'allonger en colonnes interminables, comme pour battre simplement le pays. Pendant qu'il remonte au Nord, poussant Ewell, bien au delà de Chambersburg, Stuart court les aventures; la seconde quinzaine de juin est occupée par ses pointes, plus ou moins heureuses, au cours desquelles il ramasse quelque butin, mais ne fait pas son métier d'éclaireur de l'armée, le fédéral Kilpatrick ayant réussi à le séparer de son général en chef.

Contre l'espérance des Séparatistes, l'invasion, loin

de surexciter les rancunes politiques, fit taire momentanément toute récrimination. Le Maryland ne se montra pas plus favorable que la première fois, la Pensylvanie arma ses milices en quinze jours et, les manifestations promises ne se produisant pas, Lee se retrouva, comme l'année précédente, menacé par une armée au moins égale à la sienne et isolé au milieu d'une population hostile. Il avait, pourtant, pris ses mesures pour que ses troupes observassent la plus sévère discipline; son ordre du jour du 27 juin 1863, daté de son quartier général de Chambersburg, s'inspire des plus nobles sentiments; il est presque surprenant, sous la plume d'un Virginien auquel la guerre avait pris son avenir militaire et sa fortune.

Les soldats furent dignes de leur chef; ni pillage, ni incendie, ni déprédation, quelque minime qu'elle fût. Accueillis plus que froidement par les populations, ils gardèrent une modération parfaite : « Voilà l'armée « de Pharaon qui traverse la mer Rouge ! » s'écriaient les femmes sur leur passage ; — ils souriaient sans mot dire. Quelques-unes, plus provocantes, leur montraient, avec affectation, des rubans ou des bouquets aux couleurs de l'Union. « Prenez garde, madame, les soldats « de Lee montent à l'assaut des positions où flottent « les drapeaux ennemis ! » La dame, qui avait sur la poitrine une cocarde reproduisant l'étendard national, rougit et se retira.

Et c'étaient des Texiens qui parlaient ainsi, des hommes à demi sauvages, à l'apparence la plus misérable, portant pour vêtements des lambeaux de vieux tapis, la plupart chaussés de bottes éculées, quelques-uns nu-pieds ; malgré tout, pleins de bonne humeur, d'entrain, de confiance en leur général, le chevaleresque Hood.

Lee avait même défendu les visites domiciliaires pour rechercher les vivres; en dépit de tant de ménagements, il ne vit pas le pays se rallier à la cause esclavagiste. Les difficultés de sa position ne le découragèrent point; il résolut de faire le jeu jusqu'au bout, attendant une veine heureuse qui, seule, pouvait amener le triomphe de la Confédération. Son espoir fut déçu à Gettysburg[1]; mais, dans le camp fédéral, ce n'était plus Hooker qui tenait les cartes; il venait de donner sa démission. Le Président qui, le 14, écrivait au vaincu de Chancellorsville pour le fortifier par un témoignage public de sa confiance, l'abandonne complètement, quinze jours après, sur une question de détail; 10,000 hommes de troupes excellentes gardaient, à Harpers-Ferry une position d'importance nulle. Hooker réclama leur incorporation dans l'armée du Potomac; naturellement, Halleck rejeta sa demande; le premier en référa au Président, qui le rappela aux règles de la hiérarchie; en réponse, il proposa de résigner son commandement; on le prit au mot et « l'armée changea de chef comme un convoi de che-« min de fer change de mécanicien, en continuant sa « route ». (R. de Trobriand.)

[1] L'erreur de calcul de Jefferson Davis ne fut pas grande : dix jours seulement après Gettysburg, une horrible émeute éclata à New-York; la conscription fut le prétexte de manifestations déplorables. La populace, maîtresse de la ville, se livra, pendant quatre jours, à d'épouvantables excès; pillage, incendie, démolition de maison, cadavres brûlés, nègres pendus. Les émeutiers déchirèrent partout le drapeau de l'Union et le traînèrent dans la boue.

La force armée rétablit l'ordre après la mort de plus de 300 personnes et des dégâts évalués à plusieurs millions. Des mouvements semblables se produisirent à Boston, Baltimore et

Dans sa disgrâce, Hooker eût pu se consoler en pensant que sa chute avait servi son successeur ; la garnison de Harpers-Ferry, qu'on lui refusait obstinément, fut gracieusement offerte à Meade ; Halleck est là tout entier : le Carnot Américain ressemble beaucoup plus au duc d'Otrante qu'à l'organisateur de la victoire.

Le nouveau général en chef remplaçait Hooker comme celui-ci avait relevé Burnside : au pied levé ; mais, plus réservé, plus discipliné, de meilleure éducation, il n'avait brigué aucune faveur, restant, jusqu'au dernier jour, le plus subordonné des lieutenants.

Il fallait une âme bien trempée pour ne pas reculer devant une semblable responsabilité ; sans forfanterie ni faiblesse, Meade entra de plain-pied dans son rôle, prenant, sur l'heure, la direction effective des opérations. « Les destinées de la nation étaient remises « entre ses mains ; vainqueur, il pouvait sauver la « République ; vaincu, il donnait peut-être le signal « d'une débâcle générale et Lee entrait en triomphateur au Capitole. » (Elisée Reclus.) Le 29, il transfère son quartier général sur la frontière de Pensylvanie et pousse des reconnaissances vers Gettysburg, position importante où aboutissent dix routes et un chemin de fer. Les Confédérés, de leur côté, mal éclairés depuis les courses aventureuses de Stuart, marchaient aussi sur Gettysburg sans y soupçonner la présence des Fédéraux. Le 1er juillet 1863, les deux avant-gardes se trouvent en présence au N.-O, de la ville : Hill d'un côté, Reynolds et Howard de l'autre.

dans quelques autres grandes villes ; suivant toutes probabilités, le mot d'ordre venait de Richmond. La bombe éclata quinze jours trop tard ; Lee avait repassé le Potomac et Vicksburg était au pouvoir de Grant.

Les Fédéraux attaquent et ont d'abord l'avantage; après avoir cédé un moment, Hill reprend l'offensive; Reynolds[1] est tué; Howard commande les deux corps; à deux heures, Ewell, qui rallie du Nord, débouche sur le flanc des Fédéraux; ils se forment en croissant, couvrant Gettysburg; l'action devient très vive; à quatre heures, Howard, rejeté au delà de la ville, s'établit sur les hauteurs du cimetière, après avoir perdu 6,000 hommes et 10 canons; le premier corps était à peu près anéanti.

Il restait assez de temps pour essayer avant la nuit une attaque sur les formidables positions du cimetière que les Fédéraux devaient rendre inexpugnables. Hancock venait de leur amener un nouveau corps d'armée; cependant, l'assaut présentait de grandes chances de succès, les troupes qui avaient combattu pendant la journée étant cruellement éprouvées; ce qui le prouve surabondamment, c'est qu'il faillit réussir le lende-

[1] Major général *John Fulton Reynolds*, né à Lancaster (Pensylvanie) en 1820; tué à Gettysburg le 1er juillet 1863. Sorti de West-Point, en 1841, dans l'artillerie. Campagne du Mexique; breveté capitaine et major. Sert ensuite dans l'Ouest et aux territoires Indiens. 1852, attaché au général Wool; 3 mars 1855, capitaine au 3e régiment d'artillerie; 14 mai 1861, lieutenant-colonel au 14e régiment d'infanterie régulière; 20 août 1861, brigadier général de volontaires; commande la première brigade de volontaires Pensylvaniens sous Mac-Call. Fait prisonnier à Charles-City-Cross-Roads; nommé successivement colonel et brigadier général de réguliers; échangé et mis à la tête du 1er corps de l'armée du Potomac; bataille de Fredericksburg. En réserve à Chancellorsville; commandait les deux corps formant l'aile droite à Gettysburg; tué par un sharpshooter en reconnaissance; le général avait mis pied à terre pour se rendre mieux compte de la position de l'ennemi; il reçut, au cou, une balle qui lésa la carotide et mourut presque foudroyé.

main, malgré la venue d'importants renforts. Avec sa vive intelligence, Ewell voulait tenter l'aventure et lancer les vieilles bandes de Jackson; il demandait à son collègue de le soutenir. Toujours disposé au refus, plus susceptible encore que d'habitude les jours de bataille, Hill se cabra devant la proposition d'Ewell, croyant y voir un empiétement sur ses droits de chef de corps; il jugea ses troupes hors d'état de fournir un nouvel effort; il est vrai qu'elles marchaient ou combattaient depuis le matin. De son côté, Ewell fut toujours un médiocre diplomate; on ne put s'entendre et la nuit vint sans qu'on eût rien fait.

Robert Lee, qui pressait la marche de Longstreet, n'était pas sur le champ de bataille; il eût certainement tranché le différend en faveur d'Ewell et, comme Hill s'inclinait toujours de bonne grâce devant son illustre chef, les deux irascibles généraux eussent rivalisé d'efforts contre l'ennemi.

Qui peut affirmer que le sort de la bataille fût resté le même si, le 1er juillet, les collines du cimetière étaient tombées au pouvoir des Confédérés? Le général Meade avait, il est vrai, songé à prendre une position défensive sur le Pipe-Creek, affluent du Monocacy, environ douze milles en arrière de Gettysburg; mais, outre qu'elle n'offrait pas les mêmes avantages naturels, le mouvement de recul nécessité par la concentration sur ce point pouvait amener de graves complications en présence d'une armée victorieuse le premier jour. L'opinion unanime des stratégistes est que Lee fut mal servi par la fortune en ne se trouvant pas, le 1er juillet au soir, sur le champ de bataille, où son intervention personnelle eût probablement changé la face des événements.

Quoi qu'il en soit, la première manche était gagnée

par les Confédérés; les journaux de Washington le reconnurent sans ambages : « On ne peut résister au « destin. Ewell, avec ses vieilles troupes dont la « renommée est historique, fit pencher la balance en « faveur du Sud. De braves gens durent céder le pas à « d'aussi braves, mais plus nombreux. Le 11e corps, « en battant en retraite, laissait à découvert le flanc « du 1er corps; c'était à Howard, à ce héros chrétien « à sauver l'armée. La colline du cimetière devint le « centre de ses opérations. Dès que les rebelles se « trouvèrent engagés dans les rues de la ville, une « volée de mitraille des batteries établies sur la colline « les arrêta net. »

Malgré cette affirmation péremptoire, Early ramassa, dans les rues de Gettysburg, des milliers de prisonniers ; le tableau des pertes subies par les deux corps engagés est véritablement effrayant. La « brigade de fer » (1800 hommes au drapeau) ne comptait plus que 700 combattants; une autre, sur 1500 hommes d'effectif, perdit 50 officiers, 600 tués ou blessés, et 500 prisonniers.

Le succès des Confédérés était dû à la rapidité avec laquelle, dès le premier contact avec l'ennemi, Lee avait concentré ses corps en marche. Encouragé par ce début, il prit ses dispositions en vue de poursuivre ses avantages et vint se déployer sur le demi-cercle de collines entourant le massif de Gettysburg; Longstreet à droite, Hill au centre, Ewell à gauche. « Toute « la nuit, les canons roulèrent, de part et d'autre, vers « ce point, inconnu la veille, où allait se décider le « sort de la Confédération. » Au premier abord, Lee ne semble pas avoir eu l'intention de livrer une grande bataille; la brusque attaque d'Ewell et de Hill, le 1er juillet, avait eu pour but, en retardant les Fédé-

raux, de permettre d'évacuer sur la Virginie l'immense convoi de l'armée Sudiste; on manquait de tout à Richmond et le général confédéré tenait à gagner du temps pour sauver son précieux butin; une fois débarrassé de ses *impedimenta*, il saurait bien manœuvrer pour déloger son adversaire; voyant l'enthousiasme de ses troupes, les brillants résultats obtenus le premier jour, il se décida, le 2, à risquer la grosse partie, bien qu'il lui manquât encore une division du corps de Longstreet; malgré la position avantageuse de l'ennemi, il espérait, en menaçant le centre, rencontrer l'occasion d'enfoncer une des ailes.

Une partie de la journée fut employée à organiser l'attaque et la défense. Meade hérissa de retranchements et de batteries la colline du cimetière, clé de sa position, sur laquelle son adversaire braqua la majeure partie de son artillerie. A deux heures, commencement de l'action; à trois heures, violente attaque de Longstreet et de Hill contre le 3e corps, imprudemment placé en avant et à la gauche de la ligne fédérale; les Confédérés gagnent du terrain; Meade tire de son aile droite des renforts qui rétablissent le combat, puis repoussent les assaillants. Lee, qui a suivi le mouvement, lance par les rues de Gettysburg ses soldats à l'assaut du centre; tentative infructueuse et sanglante; seul Ewell, à la gauche, obtient quelques avantages; il a failli déborder la position du cimetière; les Texiens de Hood sont arrivés jusque sur les canons, mais ne peuvent s'y maintenir; le général parvient cependant à se loger dans quelques retranchements élevés à l'extrême droite fédérale.

La journée se terminait plutôt à l'avantage des Confédérés, mais au prix de grandes pertes; Lee résolut renouveler l'assaut le lendemain; il voulait jouer

sa dernière carte en essayant d'emporter, de haute lutte, la colline du cimetière ; Pickett venait de lui amener sa division, la meilleure de l'armée ; il résolut d'essayer ce que pourrait, contre l'ennemi ébranlé par deux jours de lutte, l'impétuosité de troupes de choix ; en cas de réussite, c'était la ruine de l'armée unioniste, coupée en deux ; mais, dès la veille au soir, la position était devenue absolument inexpugnable.

Le 3, aux premières lueurs du jour, les Fédéraux reviennent en force contre Ewell et lui enlèvent le terrain conquis la veille. Le général confédéré tente plusieurs retours offensifs, mais ne s'engage pas avec son impétuosité habituelle ; il fait juste le nécessaire pour retenir à la droite fédérale les renforts envoyés pendant la nuit pour le combattre. L'objectif de Lee est ailleurs. A onze heures, le feu s'éteint sur toute la ligne ; la division Pickett, la moitié du corps de Longstreet se massent dans les bois situés à l'est de Gettysburg ; toute l'artillerie Sudiste se concentre sur les collines battant Cimetery-Hill, où Meade ne peut disposer plus de 80 pièces de canon.

A une heure commence la canonnade ; elle dure, sans interruption, jusqu'à trois heures ; plus de 200 bouches à feu se renvoient la mort d'une hauteur à l'autre. Les artilleurs fédéraux faiblissent ; « l'ennemi « supposa qu'il avait réduit au silence une partie de « nos pièces. Le moment était venu ; il sortit du bois, « où il s'était formé pour l'attaque, et déboucha à découvert dans la plaine. C'était vraiment un beau spec- « tacle. Les tirailleurs, espacés régulièrement s'avan- « çaient les premiers, couvrant le front d'attaque ; « derrière eux la division Pickett, déployée sur deux « lignes, ayant à sa gauche la division Heth et à sa « droite la brigade Wilcox en colonne par bataillons.

« Ils étaient bien de quinze à dix-huit mille et les « nôtres les regardaient venir.

« Quand ils furent à belle portée de mitraille, notre « artillerie ouvrit sur eux un feu écrasant qui faucha « leurs rangs mais ne les arrêta pas. Ils pressèrent au « contraire le pas, obliquant seulement à gauche sous « la trombe de projectiles déchaînés sur leur droite « par huit batteries que dirigeait le major Mac-Gilvray. « Et nos hommes les regardaient toujours venir, « comptant les trouées et sentant bien qu'ils tenaient « la revanche de Fredericksburg.

« La première ligne était arrivée à cent cinquante « mètres environ en face du 2e corps lorsque le front « des divisions Hays et Gibson s'enflamma et redoubla « le carnage par un feu roulant qui, pour les Confé- « dérés, fut le signal de la charge. Tout se précipita « en avant; les rangs achevèrent de se confondre et ne « formèrent plus qu'une masse emportée où les hom- « mes couraient, roulaient et tombaient pêle-mêle et « où le canon ouvrait des rues. Les officiers, l'épée en « l'air, marchaient au premier rang; des colonels gui- « daient en avant leurs régiments mitraillés. Leurs « hourras s'entendaient au milieu du fracas de l'artil- « lerie et de la mousqueterie et ils montaient comme « les flots sur les brisants. C'était leur va-tout. » (R. de Trobriand.)

Ils arrivèrent sur les pièces défendant la première ligne, s'y battirent corps à corps dans une effroyable mêlée, sans pouvoir s'y établir solidement. Assaillie en tête et en flanc, la colonne perdit pied, dut redescendre, sous la mitraille, les pentes jalonnées de cadavres. L'armée Sudiste avait perdue la partie.

La charge de Gettysburg est célèbre, aux Etats-Unis, comme celle des cuirassiers à Waterloo et à Reischshof-

fen. Quatre généraux confédérés [1] furent tués ; un cinquième grièvement blessé ; dans l'autre camp, six officiers généraux furent atteints, dont quatre [2] mor-

[1] Major général *William D. Pender*, né dans la Caroline du Nord, en 1833 ; élève de West-Point de 1850 à 1854 ; sert d'abord dans l'artillerie, puis au 1er dragons ; se distingue dans les escarmouches contre les Indiens (sept. 1858) ; démissionnaire en 1861 ; nommé colonel et, par promotions rapides, devenu major général commandant une des divisions du corps de Hill. Très brillant officier tué à Gettysburg le 3 juillet 1863.

Brigadier général *Lewis A. Armistead*, né en Virginie; cadet à West-Point en 1834 ; 10 juillet 1839, lieutenant en second au 6e infanterie ; campagne du Mexique ; breveté capitaine et major. A Chapultepec, il conduisit une des colonnes d'assaut contre la citadelle. Capitaine en mars 1854 ; en 1859, combat très brillant contre les Indiens en Californie ; démissionnaire au début de la guerre ; brigadier général en 1862. Très brave.

Brigadier général *William Barksdale*, né dans le comté de Rutherford (Tennessee) le 21 août 1821, élevé à l'université de Nashville ; étudiant en droit à Columbus ; rédacteur du journal le *Démocrate* dans lequel il défendait les State's Rights ; fait la campagne du Mexique, comme volontaire à l'état-major du 2e Mississipi. Envoyé à la Convention d'Etat en 1851, au Congrès en 1853. Il prit la tête du parti démocrate. D'un caractère très ardent, il aida M. Brooks, de la Caroline du Sud, à frapper Charles Sumner dans une séance fameuse. En 1861, il abandonna son siège pour rejoindre l'armée confédérée ; campagne de Virginie à la tête du 13e Mississipi ; brigadier général, commandant la troisième brigade de la division Early. Tué le 2 juillet 1863.

Brigadier général *Richard B. Garnett*, né en Virginie; entré au service, en 1841, comme lieutenant en second ; capitaine au 5e infanterie le 9 mai 1855 ; démissionnaire en 1861 ; colonel sous Pegram et Floyd en Virginie occidentale ; promu, peu après, brigadier général ; brave et habile officier tué, le 3 juillet 1863, à Gettysburg, à la tête de sa brigade.

[2] Brigadier général *Stephen H. Weed*, né à New-York en

tellement ; 27 drapeaux restaient entre les mains des vainqueurs.

Terrible échec pour le Sud ; le commencement d'un désastre ; car, si l'ennemi prenait immédiatement l'offensive, une large brèche s'ouvrait devant lui pour pénétrer dans les positions Sudistes. Le danger fut conjuré par l'admirable conduite de Lee et de Longstreet. Ce dernier, qu'on avait vu la veille mener un régiment Géorgien à l'assaut, marchant, à pied, en tête des colonnes d'attaque, ne perdit rien de son magnifique sang-froid, grandissant avec le danger. Le « bull-dog », comme l'appelaient ses soldats, se raidissait eu face du danger. Ce taciturne, généralement triste et morose,

1832, sorti de West-Point en 1854, lieutenant au 4e régiment d'artillerie ; fait capitaine à la formation du 5e régiment ; très habile officier, nommé brigadier général pour ses brillants services pendant la campagne de Chancellorsville. Tué le 2 juillet 1863 à Gettysburg.

Brigadier général *Samuel Kosciusko Zook*, né en Pensylvanie (1823), tué à Gettysburg le 2 juillet 1863. Il s'occupa, dans sa jeunesse, de télégraphie, faisant des découvertes qui lui valurent une grande réputation; à vingt-cinq ans, il vint à New-York, entra en rapport avec l'état-major général pour la télégraphie militaire ; en 1857, il fut nommé lieutenant-colonel. Promu colonel en 1861 ; brigadier général, le 29 novembre 1862.

Brigadier général *Elon J. Farnsworth*, né en 1835, dans le comté de Livingstone (Michigan), tué à Gettysburg, le 3 juillet 1863 ; il avait servi, dans le Nouveau-Mexique et l'Utah, comme attaché à l'administration du Département. En 1861, il rejoignit le 8e régiment de cavalerie de l'Illinois qu'organisait son oncle, le général John F. Farnsworth ; il fut successivement officier payeur et capitaine ; en mars 1863, aide de camp de Pleasanton, commandant la cavalerie fédérale ; nommé brigadier général quelques jours avant sa mort.

plaisante sur le champ de bataille pour remonter le moral de son entourage. A Pettigrew qui désespère de rallier ses hommes débandés, il dit en riant : « Rassurez-« vous, général, vos soldats seront bientôt rassemblés ; « l'ennemi nous en épargnera la peine à coups de fusil ; « tout à l'heure ils vont marcher trop vite ; » à ses aides de camp, le suppliant d'être moins téméraire ; « On n'est jamais tué que par un balle perdue, » et il renvoie au feu tout ce qui peut tenir un fusil.

« Le général Lee fut admirable, » écrit un officier Anglais, attaché à son état-major. A cheval, en avant du bois d'où avait débouché l'attaque malheureuse, il montrait un visage calme et serein à ses troupes ébranlées : « Tout finira bien, » leur disait-il, « nous verrons « plus tard ce qu'il y aura à faire ; mais que mainte-« nant les braves se rallient ; nous avons besoin de « tous les bons soldats ; » à Wilcox qui déplorait la déroute de la brigade : « Allons, courage, général ; « tout ceci a été de ma faute. C'est moi qui ai perdu la « bataille et c'est à vous à m'aider à m'en tirer le mieux « possible. » Le temps n'est plus aux héros d'Homère discourant au milieu de la mêlée ; cependant l'action personnelle de Lee, en cette circonstance, fut indiscutable ; malgré la défaite, les soldats, les blessés acclamaient leur général trahi par la fortune. « Uncle « Robert nous fera arriver une autre fois à Washing-« ton. »

Les lignes des Confédérés se reformèrent promptement ; contre leur attente, Meade ne chercha pas à compléter son succès ; la nuit et la journée du lendemain se passèrent dans les mêmes positions. Lee attendit vainement que son adversaire vînt l'attaquer à son tour et lui offrir l'occasion d'une revanche. N'ayant plus qu'un jour de munitions, il n'osa reprendre l'of-

fensive. L'armée de Couch menaçait ses communications, French était à Frederic-City, à portée de ses ponts sur le Potomac.

Le 4 juillet 1863, dans l'après-midi, par une pluie battante, le général Sudiste commença la retraite; dans la nuit, il évacua ses positions emmenant tous ses blessés et 4,000 prisonniers. Il n'entendait pas être serré de trop près. Sedgwick, qui se présenta le 8, au défilé de Fairfield, fut reçu de manière à décourager la poursuite. Meade marcha parallèlement à l'ennemi, séparé de lui par le Blue-Ridge; le 12, il trouva son adversaire adossé au Potomac grossi par les pluies; il voulait attaquer le lendemain; son conseil de guerre ne partagea point son avis; il différa de vingt-quatre heures pour recevoir les renforts annoncés par le bureau de la guerre, qui se fondirent avant d'arriver à destination. Dans la nuit du 13 au 14, les Confédérés repassèrent le fleuve, Hill et Longstreet sur un pont de bateaux, Ewell à gué, à Williamsport. Meade captura quelques traînards. L'armée ennemie était en sûreté sur le sol de la Virginie.

Le passage avait duré douze heures. Lee franchit des derniers; il s'évanouit de fatigue et de besoin après avoir vu ses troupes sur la rive méridionale de la rivière; il y avait deux jours qu'il ne dormait pas, dix-huit heures qu'il n'était descendu de cheval. Stuart lui procura une tasse de café : il déclara plus tard n'avoir jamais bu rien d'aussi délicieux.

Le général confédéré fut admirable d'énergie à la fin de cette campagne; tout l'accablait au dernier moment: son fils, grièvement blessé, prisonnier des Fédéraux, son armée compromise, acculée à un fleuve débordé, après une bataille perdue. « Ferme sous ce pesant « fardeau, il ne se départit jamais du calme jugement

« dont dépendait le salut de son armée, ni de cette inal-
« térable douceur qui le rendait l'idole de tous ceux
« qui l'entouraient. » (Chesney-Campaign in Virginia.)

On reprit les anciennes positions sur le Rappahannock; les deux armées épuisées, diminuées, l'une des troupes de Longstreet envoyées dans l'Ouest, l'autre des 11e et 12e corps expédiés à Chattanooga, n'engagèrent pas d'action décisive; une série de manœuvres du général Lee pour couper les communications de son adversaire avec Washington ne réussit pas et la mauvaise saison mit fin aux hostilités sur ce point.

Quelles furent les forces des deux partis à Gettysburg ? Meade avait huit corps d'armée, comptant chaçun 10,000 hommes; en outre, 7,000, sous French, à Frederick-City, et 40,000, sous Heintzelman, à Washington; quant à ces chiffres, il n'y a pas de doutes à avoir; ils émanent des documents publiés par les bureaux de la guerre, toujours portés à diminuer l'effectif des armées victorieuses ; il est donc absolument certain que Meade eut cent pièces de canon et 80,000 combattants, qui furent presque tous engagés.

Les forces de son adversaire sont moins faciles à déterminer. Certains historiens les ont évaluées au total, véritablement fantastique, de 105,000 hommes sans se demander par quels moyens l'armée de Lee, inférieure à 52,000 hommes à Chancellorsville, aurait été doublée par l'adjonction du corps de Longstreet. Comment la Confédération, si pauvre en hommes dès cette époque, eût-elle recruté des soldats pour Beauregard dans les Carolines, Bragg sur le Tennessee, Pemberton et Johnston à Vicksburg, Kirby Smith au Texas, si elle eût réuni sur le Potomac plus de cent mille hommes ? Les rapports confédérés ne contiennent aucune indication précise sur les effectifs présents à

Gettysburg. Il semble en résulter, cependant, que Lee devait avoir de 70 à 75,000 combattants ; ce qui concorderait avec les données de certains témoins oculaires évaluant les pertes Sudistes à 30,000 hommes, dont 13,000 prisonniers, soit aux trois septièmes de leur armée. S'il en était autrement, on ne s'expliquerait pas la conduite de Robert Lee, le troisième jour. Aucune raison sérieuse ne motiverait l'effectif relativement restreint de la colonne d'assaut ni les conséquences décisives de son échec. Lee, ayant encore 60,000 hommes, en jette le tiers sur une position déterminée ; c'est un effort considérable, qu'évidemment il ne pourra renouveler ; si, au contraire, le général commande à 100,000 hommes il doit en réunir plus de 20,000 au moment opportun pour jouer son va-tout. Lee avait trop de talent pour ne pas agir de la sorte ; s'il charge avec peu de monde, c'est qu'il n'en a pas davantage.

Les probabilités stratégiques viennent donc corroborer les indications d'après lesquelles l'armée Sudiste n'aurait pas dépassé 75,000 combattants.

Le Nord achetait chèrement la victoire : 3,000 tués, 14,000 blessés, 7,000 prisonniers ou disparus. Gettysburg fut la journée aux généraux : vingt tombèrent sur le champ de bataille ; le Sud comptait pour quatorze dans cette sanglante hécatombe.

En repoussant l'invasion avant qu'un soulèvement politique vînt doubler les chances des Séparatistes, Georges Meade avait bien réellement sauvé la patrie ; en faisant tomber les fortifications de Vicksburg, Grant porta un coup mortel à la Confédération. Trois jours suffirent pour décider le sort de la révolte. Le 1er juillet 1863, elle semblait triomphante ; le 4, son écrasement n'était plus qu'une question de temps.

Vicksburg, dont les défenses prirent, par la suite, une importance considérable, n'avait, au commencement de 1862, d'autre avantage que sa position sur le Mississipi, au saillant d'un coude permettant de battre le fleuve dans le sens du courant et perpendiculairement à lui. Quand Lowell, avec un remarquable coup d'œil militaire, évacua la Nouvelle-Orléans, il comprit qu'il fallait, avant tout, prévenir la jonction de Farragut, remontant du bas Mississipi, avec les canonnières du commodore Davis et les « rams » du colonel Ellett, descendant de Memphis. Il fortifia rapidement quelques points bien choisis et, par des travaux improvisés, grâce à la surprise d'une résistance inattendue, arrêta Farragut à Vicksburg.

En quinze jours, avec des renforts et du matériel venus des régions voisines, Lowell rendit la position assez forte pour repousser des attaques plus sérieuses. Vainement les Fédéraux, désespérant de briser l'obstacle, essayèrent de se creuser un canal coupant le fleuve, en amont et en aval de Vicksburg; on ne remue pas impunément de la terre pendant les grandes chaleurs, sur les rives marécageuses du Mississipi; des maladies épidémiques forcèrent les assaillants à renoncer à leur entreprise et à regagner la Nouvelle-Orléans, leur base d'opérations. Le Sud profita du répit pour protéger l'embouchure du Red-River, sa seule communication avec les riches territoires de l'Arkansas et du Texas. Port-Hudson au Sud, Vicksburg au Nord fermèrent le passage aux bâtiments fédéraux. Des points intermédiaires bien choisis, Grand-Gulf notamment, furent aussi mis en état de défense et lorsque, à la fin de décembre 1862, Sherman se présenta sur le front nord de ce vaste ensemble fortifié, il en reconnut l'imprenabilité après la perte inutile de 2,000 hommes à Chi-

casaw-Bayou. Un favori de Jefferson Davis, le lieutenant général Pemberton, commandait la région pour le Sud. Ancien officier d'artillerie, très expert en matière de fortifications, il avait judicieusement choisi les positions à fortifier et habilement dirigé la construction des ouvrages. On eut le tort de le faire sortir de sa spécialité pensant que, mieux que personne, il connaîtrait le fort et le faible de son œuvre; il justifia ce raisonnement quand il repoussa le coup de main de Sherman, mais fut inférieur à sa tâche quand il s'agit de manœuvrer 40,000 hommes. En nommant Pemberton, uniquement sur sa réputation d'homme de main, Jefferson Davis ne poussait pas son opinion jusqu'à sa dernière conséquence logique. Voulant, à tout prix, défendre Vicksburg et, prévoyant les suites désastreuses de sa chute, il devait en confier la garde au plus capable ou au plus audacieux. Puisque Stonewall Jackson, qui réunissait toutes les qualités de l'homme de guerre, était indispensable à l'armée de Virginie, puisqu'on ne pouvait se passer de Lee pour couvrir Richmond, le plus capable, c'était le prudent et méthodique Johnston, dont la réserve et la circonspection formaient une antithèse des plus tranchées avec la fougue parfois irréfléchie du Président Davis.

Si l'on avait plus de confiance dans les coups de main, les entreprises hasardeuses, il fallait prendre Van Dorn, le seul des réguliers qui eût vraiment l'instinct de la guerre de partisans. Voulait-on lui tenir rigueur de son échec immérité devant Corinth, il fallait choisir Price dont l'audace croissait avec ses cheveux blancs. Si, enfin, on était décidé à tenter tout à fait la fortune, c'était à l'aventureux Morgan qu'il fallait confier la garde de Vicksburg. Aucun de ces trois hommes n'eût laissé Grant accomplir, sans combat, sa

longue promenade militaire, de Millikens-Bend à Grand-Gulf, que Pemberton regarda, sans même penser à y mettre obstacle; ni Van Dorn qui, en décembre, avait déterminé la retraite de Grant en se jetant, avec 10,000 hommes, sur les derrières d'une armée cinq fois plus forte; ni Sterling Price, qui joua toujours ses adversaires; ni Morgan, dont la témérité souvent heureuse est encore légendaire en Kentucky. En essayant de concilier les deux systèmes, on eut tous les inconvénients sans les avantages. Défendu par Joë Johnston, Van Dorn, Price ou Morgan, Vicksburg n'eût pas été investi. Peut-être dira-t-on qu'après un combat heureux Grant se fût introduit dans la place, sur les talons de ses défenseurs. Mais, la nature du terrain s'opposant à une poursuite rapide, la science ou l'énergie des trois généraux cités rendent bien improbable une pareille éventualité. En tout cas, on peut être certain que la garnison n'eût pas capitulé sans avoir essayé de percer les lignes ennemies.

Les Confédérés avaient le plus grand besoin de conserver Vicksburg et Port-Hudson. Deux ordres de motifs, militaires et politiques, leur faisaient une loi de garder, coûte que coûte, le débouché de la rivière Rouge. Bloquée de jour en jour plus étroitement, la Confédération ne pouvait se passer de communiquer avec le Texas dont les produits, descendant la rivière, venaient, par le Mississipi, prendre les voies ferrées se dirigeant vers Richmond. C'est dans ce but qu'ils avaient construit, en amont et en aval, deux solides barrières et couvert de redoutes la partie intermédiaire du grand fleuve.

A un point de vue exclusivement économique ou militaire, la chute de l'une des forteresses enlevait toute importance à la seconde, en permettant le blocus

du Red-River; politiquement, il n'en était pas de même.

En effet, l'Ouest écoule ses produits par les voies fluviales convergeant vers le Mississipi. Si l'on barre ce débouché, on ruine, ou du moins on appauvrit grandement le Missouri, l'Arkansas, l'Ohio et les Etats voisins. Quelques-uns d'entre eux, dont la fidélité à l'Union fut au moins douteuse dans les débuts, se lassaient des privations résultant de la guerre civile et de ses conséquences commerciales. La majorité de la population réclamait un accommodement avec les rebelles, faisant bon marché des clauses du traité, pourvu qu'il rouvrît le Mississipi au négoce des Border-States. Lincoln comprit la gravité de la situation; il fallait briser l'obstacle à tout prix, et le plus tôt possible; pour faire tomber Vicksburg il donna son meilleur général, sans lui marchander ni les moyens ni la liberté d'action; pour prendre Port-Hudson, Banks eut carte blanche et autant d'hommes qu'il voulut; mais, pour prix de ces concessions, le Président exigea d'autant plus impérieusement le succès que, par une modestie des plus rares, il laissait à ses généraux toute latitude pour exécuter des plans qu'il jugeait mauvais.

La lutte qui s'engagea, dans les premiers mois de 1863, sur le Mississipi, était donc de la plus haute importance. Grant et Pemberton allaient jouer le sort de la Confédération. Jefferson Davis ne s'y trompait pas; dans un message public, il déclara que, si Vicksburg restait à la cause esclavagiste, la Confédération vivrait, mais qu'elle était condamnée, si cette place tombait aux mains de l'ennemi.

Impatient de venger l'échec du 29 décembre 1862, Grant rappela d'Arkansas-Post, où ils venaient de

prendre le fort Hindman avec une garnison de 5,000 hommes, les deux corps de Sherman et de Mac-Clernand. Il s'établit à Youngs-Point, un peu plus bas que l'ancien camp de Millikens-Bend, et y concentra de nombreuses troupes, appuyées par une assez forte division de canonnières et de « rams ». Les reconnaissances poussées contre la place montrèrent qu'elle était difficilement abordable au Nord et par le fleuve. On se résolut à la tourner ; mais il était bien difficile de placer une armée sur un terrain coupé d'innombrables « arroyos », communiquant entre eux et avec le Mississipi. En outre, les trois étages de batteries, établis sur les berges du fleuve, interdisaient le passage aux navires qui auraient pu transporter les troupes dans le sud de Vicksburg. Tant pour occuper les soldats que pour améliorer les communications, on entreprit des travaux gigantesques, dont l'utilité n'était pas absolument démontrée, mais qui pourraient servir ultérieurement, tout en flattant, sur le moment, la propension des Américains à faire grand quand il s'agit de remuer de la terre.

Lors de la première tentative infructueuse, au printemps précédent, les troupes fédérales avaient essayé de creuser un canal qui, devenant la base d'un triangle dont la place occupait le sommet, permettrait de passer du nord au sud de la ville à l'abri de ses redoutables batteries. Le général Grant fit reprendre ce projet; une crue subite bouleversa les travaux et les camps furent préservés à grand'peine de l'inondation. Cela avait occupé tout le mois de février et la première quinzaine de mars. On renonça au canal, mais on essaya d'utiliser les nombreuses nappes d'eau, à courant plus ou moins régulier, qui coulent parallèlement au Mississipi, pour amener les canonnières à New-

Carthage, en dessous de Vicksburg. On essaya même de passer, de rivière en rivière, du lac Providence au Red River, par le Tensas, le Macon et la Washita. Une autre fois, on voulut se servir des bayous de la rive gauche en partant du Yazoo. Quand on déboucha dans le fleuve, il fallut rebrousser chemin au plus vite; une batterie, récemment construite par l'ennemi, commandait la nouvelle voie de communication. Du haut de son observatoire de Vicksburg, Pemberton regardait tranquillement l'armée fédérale patauger dans les boues et les marécages. Les tentatives hardies, faites par le colonel Ellett et le commodore Porter pour franchir le coude du fleuve sous le feu des batteries, n'avaient eu d'autre résultat que d'augmenter la flottille confédérée de deux bâtiments *The Queen of the West* et l'*Indianola*, et d'ameuer la destruction de plusieurs autres navires.

Endormi dans une apathique indolence, le général confédéré ne semble pas avoir cherché à inquiéter l'ennemi. Cependant, la plus mince prévoyance commandait de ne pas se fier uniquement à la force de la position; car la fortune allait donner à l'assaillant deux avantages inappréciables. Porter, renouvelant ses tentatives de descente, réussit, dans la nuit du 25 mars 1863, à jeter, au delà de Vicksburg, une canonnière. Elle fut recueillie par le *Hartford*, battant pavillon de l'amiral Farragut qui, avec un autre bâtiment de son escadre, avait doublé Port-Hudson. Ces trois navires interceptèrent les communications entre les deux grandes places confédérées dont chacune perdit, dès lors, la majeure partie de sa force de résistance. Le blocus devint encore plus étroit quand, à la fin d'avril, Porter rallia l'amiral avec le gros de sa flotte.

Chaque jour apportait aux Fédéraux un nouvel avan-

tage. Les eaux, en se retirant, découvrirent des routes mauvaises, mais praticables. Fatigué de ses tentatives inutiles au nord de la place, le général Grant résolut de transférer son armée au Sud par la voie de terre; il masqua le mouvement par des diversions de la flotte et du corps de Sherman, opérations accessoires qui furent très habilement conduites. Il réunit, aux environs de New-Carthage, la majeure partie de ses troupes, gardant Millikens-Bend comme base secondaire et camp d'instruction des nombreux renforts qu'on lui envoyait incessamment.

Du jour où il toucha la rive gauche, après s'être emparé des batteries de Grand-Gulf, impossibles à défendre du côté de la terre, la chute de Vicksburg devint certaine. Johnston, qui commandait à Jackson, avait fort peu de monde pour organiser une armée de secours; on lui avait pris, pour les enfermer dans la place, une partie de ses troupes, et, par une fatalité singulière, il ne put jamais combiner avec Pemberton aucune action d'ensemble. Celui-ci, qui avait fait bon ménage avec Stuart, de beaucoup son cadet à West-Point, ne put s'entendre avec le prudent Johnston, son aîné de dix ans et son supérieur dans l'armée régulière [1]. Non content de ne se prêter à aucune de ses combinaisons stratégiques, il lui désobéit formellement, en deux circonstances graves, et son indiscipline l'eût probablement conduit devant un conseil de guerre, s'il n'avait été tué, peu de temps après la capitulation.

Le 1er mai 1863, Grant passa le fleuve, au-dessous du Grand-Gulf; six divisions fédérales rencontrèrent

[1] J. Johnston était, en 1860, brigadier général, chargé de l'intendance.

à Port-Gibson, point de jonction de routes importantes, le Confédéré Bowen, avec 8,000 hommes. Celui-ci, après une honorable résistance, évacua Port-Gibson et Grand-Gulf (2 mai). Jusqu'alors Sherman, laissé au nord de la place, avait amusé Pemberton pendant la marche des deux autres corps. Il reçut l'ordre de rejoindre sur la rive gauche du Mississipi et recommença tout seul, sans être sérieusement inquiété, la longue marche de flanc heureusement accomplie par le gros de l'armée.

A Jackson, malgré la faiblesse de ses ressources, Johnston paraissait encore à craindre; Sherman marcha contre lui. Le 14, le général confédéré fut écrasé par la supériorité numérique de son adversaire, sans que Pemberton, auquel il avait ordonné de le joindre avec une vingtaine de mille hommes, parfaitement inutiles à Vicksburg, crût devoir obéir à cet ordre. On se demande par quelle aberration il osa répondre à un chef chargé de gloire et d'années que, le gouvernement lui ayant confié le commandement de la place, la quitter serait forfaire à son devoir. Pemberton donnant des leçons d'honneur militaire au vainqueur de Fair-Oaks!

Le résultat était facile à prévoir; après une lutte honorable, Johnston se retira sur Canton sans avoir été entamé; par contre, deux jours après, son lieutenant eut la satisfaction de livrer bataille tout seul, derrière le Bakers-Creek. Sa résistance énergique parut un moment lui donner la victoire; mais il la prolongea trop longtemps, faillit être cerné à Champion-Hill, et, coupé d'une de ses divisions, dut se mettre en retraite, après avoir perdu 4,000 hommes avec 30 canons. Le lendemain, il essaya de tenir sur le Black-River; mais fut définitivement rejeté sur Vicksburg, après de nou-

velles pertes d'hommes et d'artillerie. Le 19, au matin, Sherman rejoignait, au Nord, le Yazoo, des bords duquel il était parti au commencement du mois, et l'investissement de la place, dont il avait fait le tour, était complet.

Grant essaya, suivant sa coutume, de brusquer le mouvement : deux assauts, livrés le 19 et le 22, lui coûtèrent beaucoup de monde sans résultats; « il atta-« qua toute la ligne uniformément et, comme cette « ligne avait de six à huit milles d'étendue, il s'en-« gagea partout avec des forces insuffisantes et fit des « pertes énormes »[1].

On commença un siège régulier; l'issue en était prévue d'avance; les renforts, que le gouvernement fédéral n'avait pas marchandés, permirent de donner à Sherman six divisions pour observer Johnston, à qui les troupes arrivaient lentement. Les hommes commençaient à manquer à la Confédération; en outre, les transports de troupes, d'approvisionnements, furent, pendant quelques semaines, très pénibles, en raison des dégâts causés aux voies ferrées par l'expédition du colonel fédéral Grierson. Parti, le 17 avril 1863, de La Grange, au sud du Tennessee, avec trois régiments de cavalerie et une batterie d'artillerie, il arriva, le 2 mai, aux avant-postes de Banks, sous Bâton-Rouge, après avoir causé de sérieux dommages à toutes les voies de communication, à l'est de Jackson, et isolé, pour quelque temps, Johnston de ses points de ravitaillement.

Voyant, six semaines après, qu'il manquait de matériel, d'approvisionnements ; que, malgré ses efforts, il ne pouvait dépasser le chiffre de 30,000 hommes, insuf-

[1] Colonel américain Lippit.

fisant pour forcer les lignes d'investissement, l'habile général jugea la place perdue et ordonna formellement à son subordonné de mobiliser toute la garnison, en vue de faire une trouée. Une fois de plus, Pemberton refusa d'obéir et se cantonna dans une défense passive. Il n'avait pas bougé quand, le 6 et le 12 juin, Taylor et Mac-Culloch attaquèrent Millikens-Bend avec 5 ou 6,000 partisans; il resta immobile quand, du 24 au 27, Johnston manœuvra en vue des assiégés, dont il attendait une sortie pour attaquer de son côté. Désespéré de l'inaction inexplicable de Pemberton, il se proposait néanmoins de le délivrer par une action décisive; mais, le sachant approvisionné pour deux mois, il attendait l'arrivée de renforts, envoyés par Kirby Smith, pour assaillir l'armée de siège pendant que trois des chefs séparatistes, Price, Holmes et Marmaduke se porteraient contre le camp d'Helena, au nord de Vicksburg, sur la rive droite du fleuve. Cette attaque des partisans eut lieu, sans succès, le 4 juillet; elle était d'ailleurs inutile : Grant entrait, le jour même, dans la place assiégée régulièrement depuis sept semaines.

En se retirant, le 27 juin, Johnston avait envoyé à Pemberton un émissaire pour l'informer de ses projets. La communication fut interceptée par les Fédéraux, qui activèrent leurs travaux. Voyant, du haut des maisons, l'armée confédérée disparaître, n'en recevant pas de nouvelles, inquiet sur les suites d'un assaut imminent, aigri par l'insuccès, peut-être par le sentiment de ses fautes, Pemberton capitula, le 4 juillet, livrant à l'ennemi 30,000 hommes, plus de 200 pièces de canon et d'importants approvisionnements.

Les Fédéraux, pressés de conclure au plus vite, firent aux assiégés des conditions très douces. Le succès était sez beau pour les disposer à la bienveillance. Le

lendemain, Sherman, avec des forces considérables, marcha contre Johnston, concentré à Jackson, où il était rentré avec environ 30,000 hommes. Après trois sanglantes attaques, le 12, 14 et 15 juillet, le général confédéré dut se retirer plus à l'Est, évacuant la ville, qui fut affreusement dévastée par le vainqueur.

La chute de Vicksburg amena celle de Port-Hudson, où Gardner avait montré d'autres talents que Pemberton. Il fit preuve de la plus louable activité, inquiéta l'assiégeant par de vigoureuses sorties, souvent heureuses, repoussa trois assauts, et ne capitula qu'après avoir perdu tout espoir de secours. Il livra, le 9 juillet, à l'ennemi 5,000 hommes et 80 canons.

Le cours du Mississipi était aux mains des Fédéraux, du moins en ce qui concerne les positions stratégiques ; car, jusqu'à la fin de la guerre, la sécurité y fut très relative ; les partisans infestèrent continuellement ses rives et saluèrent de balles tout bâtiment unioniste naviguant sur ses eaux. Toutefois, l'effet moral n'en fut pas moins produit et les conséquences politiques de la prise de Vicksburg dépassèrent encore ses résultats militaires.

Cet important succès coûta aux Fédéraux environ 18,000 hommes et 20 bâtiments.

« Ainsi, » dit M. le colonel Ferdinand Le Comte, « se « terminèrent[1] le siège ou plutôt les opérations de « Vicksburg ; on en fit grand bruit en Amérique ; mais, « sans contester la grandeur des efforts qu'elles mirent « au jour, nous ne saurions point partager, sans quel- « ques réserves, l'admiration si large qu'on leur a vouée.

« La défense a été appelée héroïque et nous croyons,

[1] *La Guerre de Sécession*, Paris, Ch. Tanera, éditeur, 6, rue de Savoie. 1867.

« au contraire, qu'elle l'a été fort peu ; elle s'est bor-
« née à repousser un seul véritable assaut, celui du
« 22 mai. Quant à la faible attaque de Sherman, du
« 29 décembre et à l'essai de coup de main de Grant
« du 19 mai, nous ne saurions découvrir le grand
« mérite d'en avoir triomphé. Depuis lors, Pemberton
« et Grant ne firent que remuer de la terre et la place
« se rendit avec des approvisionnements qui auraient
« pu la faire tenir encore pendant deux à trois mois.
« Ce qu'on a dit des souffrances de la garnison par
« manque de rations n'est que pure fable. En revan-
« che, la création soudaine de cette place pendant l'été
« de 1862, l'érection, plus improvisée encore, des bat-
« teries qui arrêtèrent les premiers efforts de Sherman
« et de Grant font autant d'honneur au coup d'œil
« militaire du gouvernement confédéré qu'aux offi-
« ciers du génie et de l'artillerie chargés des travaux
« et de l'armement.

« Quant à l'attaque, nous ne saurions également
« nous prosterner devant son succès final au point d'en
« vouloir ignorer certaines défectuosités de principe.

« Nous ne sommes point encore persuadé de la
« nécessité du grand mouvement tournant de Milli-
« kens-Bend contre Vicksburg, qui pouvait présenter
« de graves périls en face d'un adversaire d'initiative.
« Rien n'a prouvé que ce grand apparat stratégique
« fût nécessaire et qu'il n'a pas été, suivant l'expres-
« sion vulgaire, chercher midi à quatorze heures[1].
« Sherman nous paraît, au contraire, avoir vu les

[1] A la décharge de Grant nous devons dire que le général Mac-Clernand, dans un pompeux rapport sur les opérations de son corps, s'attribue la gloire d'avoir inspiré le mouvement et de l'avoir amené par son initiative, commencé *non par ordre*

« choses à la fois plus simplement et plus justement,
« quand il prit son point d'attaque droit devant lui
« sur le bas Yazoo et nous sommes enclin à croire que,
« si cette même attaque eût été répétée en force, elle
« aurait pu réussir aussi bien que celle par le mouve-
« ment tournant. En revanche, elle offrait beaucoup
« moins de risques par l'appui d'une base et d'une
« ligne de communication en parfaite sécurité.

« Une fois le mouvement tournant admis, on pour-
« rait encore reprocher au général Grant de s'être
« laissé distraire du but principal, Vicksburg, vers un
« objectif secondaire et excentrique, Jackson. Arrivé
« au Big-Black, à Hankinson-Ferry, il fit des *diversions*
« contre la place et *son opération* contre Jackson, tan-
« dis qu'à notre humble avis, c'est tout le contraire
« qui eût dû être fait. Il aurait investi plus vite la
« place, il se serait épargné deux combats, dont l'un
« risqua un moment de lui être fatal, et il n'aurait que
« mieux réussi à diviser les forces de ses deux adver-
« saires. En courant sur Jackson, Grant amenait, au
« contraire, ceux-ci à se rejoindre et ce ne fut certes
« pas sa faute s'ils y manquèrent. Du reste, l'occupa-
« tion de Jackson n'avait aucune importance militaire ;
« son sort dépendait de celui de la place de Vicks-
« burg ; au bout de deux jours, on dut l'abandonner
« et elle tomba facilement à la suite de Vicksburg.

« Après cela, on ne doit que des éloges à la persé-
« vérance et à l'énergie avec lesquelles le général
« Grant poussa le siège, ainsi qu'à la promptitude du
« gouvernement de Washington à lui fournir tous les
« renforts dont il eut besoin. »

mais avec la permission seule du commandant en chef. (Note du col. Le Comte).

Ce jugement, d'un écrivain militaire que son caractère, ses idées entraînent vers la cause abolitionniste, résume parfaitement la question, avec, peut-être, trop de sévérité pour Grant et beaucoup d'indulgence à l'égard de Pemberton. L'auteur, dans une louable recherche de l'impartialité, s'est évidemment défié de ses sympathies en faveur de l'Union ; mais, s'il n'est pas dans la vérité absolue, il la serre de bien près et les opinions émises dans son histoire, écrite au lendemain de la guerre, ont été confirmées par les événements survenus depuis lors, ainsi que par les documents nouveaux récemment livrés à la publicité.

Pour compléter les éléments nécessaires à l'appréciation de cette importante campagne, il ne reste plus qu'à mettre en regard les ressources dont disposaient les deux partis et à se rappeler que les Confédérés furent toujours dans un état d'infériorité marqué en matériel de pontonnage, de charroi et même d'artillerie.

En décembre 1862.

Commandant en chef : Grant.......	50,000 hommes.
— en sous-ordre et détachés : Sherman.....	30,000 —
Banks	20,000 —
Flottilles de Farragut, Porter et Ellett.	
	100,000 hommes.
Commandant en chef : Johnston, à Jackson........................	20,000 hommes.
En extrême avant-garde : Van Dorn..	10,000 —
A Vicksburg : Pemberton..........	15,000 —
A Port-Hudson : Gardner..........	6,000 —
Canonnières entre Vicksburg et Port-Hudson	
	51,000 hommes.

En janvier, février, mars 1863.

Grant........................		75,000 hommes.
Johnston et Van Dorn.	20,000	60,000
Pemberton..........	40,000	

Combats de Port-Gibson (1er-2 mai).

Fédéraux......	25,000	Confédérés.....	8,000

Combat de Raymond (12 mai).

Fédéraux......	20,000	Confédérés.....	5,000

Combat de Jackson (14 mai).

Fédéraux......	45,000	Confédérés.....	18,000

Combat de Champion-Hill (16 mai).

Fédéraux......	50,000	Confédérés.....	25,000

Combat du Black-River (17 mai).

Fédéraux......	40,000	Confédérés.....	20,000

Les chiffres qui figurent ci-dessus donnent, aussi approximativement que possible, le nombre des combattants au drapeau. Ceux qui concernent les Fédéraux sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité, Grant ayant reçu des renforts très considérables pendant le printemps de 1863.

CHAPITRE XII

CONQUÊTE DU TENNESSEE, CHATTANOOGA CHICKAMAUGA.

Pendant que Wheeler, Forrest et Morgan infestent les Etats de l'Ouest, le sort de la Confédération se joue dans les plaines du Maryland et sur les rives du Mississipi. Le moment décisif approche ; les Confédérés semblent garder l'avantage ; Lincoln et son conseiller militaire laissent paraître les plus patriotiques appréhensions ; de son cabinet, Halleck cherche partout les moyens de venir en aide à ses deux principales armées ; inquiet de Chancellorsville, des lenteurs du siège de Vicksburg, il veut lancer Rosecrans en avant. Le général du Tennessee, occupé à remonter sa cavalerie, consulte ses lieutenants et déclare n'avoir aucune chance de succès. Sans lui donner pourtant des ordres péremptoires, Halleck insiste ; Rosecrans se décide enfin. Le 26 juin au matin, il met en mouvement ses quatre corps d'armée : Mac-Cook, Thomas, Crittenden, Granger, au moins 60,000 hommes. A l'Est, Burnside le couvre, opérant avec 25,000, Braxton Bragg est à Shelbyville et Tullahoma, dans une forte position ; pour lui commence la série noire ; rien ne lui réussit ; il donne dans le piège tendu par son adversaire, ne sait ou ne peut se concentrer pour une action

décisive et se voit forcé d'évacuer, presque sans combat, son camp retranché, la préoccupation constante de sa vie.

Bien conseillé par Garfield, son chef d'état-major, Rosecrans menace bruyamment la gauche et le centre ennemis, marche en forces sur sa droite, la tourne et l'oblige à reculer vers Chattanooga. Cette suite de manœuvres, du 26 juin au 4 juillet, conduite avec précision et vigueur, au travers d'une pluie battante, fait honneur à l'état-major fédéral. Le Nord ne perdit, dans ces combats de détail, qu'environ 600 hommes; les Confédérés, fort inférieurs en nombre, il est vrai, laissaient aux mains de l'assaillant, 1600 prisonniers, six canons et d'importants approvisionnements.

Bragg reprend son travail de Pénélope et sème d'obstacles les environs de Chattanooga ainsi que la rive méridionale du Tennessee; démoralisés par un premier échec, ses soldats n'ont en leur chef aucune confiance. Pendant qu'il s'absorbe dans les détails, Rosecrans franchit à son tour les défilés du Cumberland, où l'on pouvait aisément l'arrêter. Le front de l'armée fédérale s'étendait de l'entrée de la vallée de la Sequatchie (Tennessee oriental) à Athens (Alabama), menaçant la rivière de Whitesburg à Blithe's Ferry, sur une longueur de 150 milles. Pendant la fin d'août et les premiers jours de septembre, le général confédéré n'essaie pas de profiter de sa position centrale pour se jeter sur l'un ou l'autre des corps ennemis aventurés à de pareilles distances; ils passent paisiblement le Tennessee, convergeant au Sud de Chattanooga, s'emparent des hauteurs dominant la ville et s'aperçoivent, à leur grand étonnement, que l'ennemi vient de se retirer en Géorgie (9 septembre 1863). Braxton Bragg n'a rien fait pour contrarier ces opérations délicates.

Il n'est pourtant pas incapable, comme on l'en accuse hautement ; il a vu la faute de son adversaire, essayé d'en tirer parti ; ses soldats, qui ne sont plus dans sa main, marchent mollement ; ses chefs de corps l'exècrent et, dit-il, lui désobéissent, Hardee et Hill notamment. Après Chickamauga, il se plaindra aussi de Polk ; au milieu de ces tiraillements, les meilleures inspirations restent stériles, l'occasion s'enfuit, et, quand on arrive au point indiqué, il est trop tard. Bref, Chattanooga est abandonnée et cette nouvelle retraite porte au comble la démoralisation des troupes séparatistes.

Rosecrans a fait une riche prise. « Cette petite ville, « située à l'extrémité sud-est du Tennessee, sur les « confins de trois autres Etats, l'Alabama, la Géorgie « et la Caroline du Nord, occupe à peu près le centre « géométrique de tout le groupe oriental des Etats à « esclaves et c'est dans les environs immédiats que se « trouve le point de jonction des principaux chemins « de fer du Sud, rayonnant vers tous les points de « l'horizon : au Nord-Est, vers Richmond ; au Sud- « Est, vers Charleston et Savannah ; au Sud-Ouest, vers « Mobile et Vicksburg ; vers Memphis, dans la direc- « tion de l'Ouest. La région de Chattanooga peut être « considérée comme la gare centrale de tous les Etats « du Sud. La possession de ce point est donc d'une « importance capitale pour l'une ou l'autre des ar- « mées belligérantes. Il est, relativement au grand « chemin transversal qui va de Richmond à Mobile, « ce que la forteresse de Vicksburg était relativement « au Mississipi. » (Elisée Reclus.)

Outre les avantages de sa position stratégique, Chattanooga avait encore de grandes ressources minières, et approvisionnait de salpêtre tous les arsenaux de la Géorgie. Il fallait évidemment que le manque d'hom-

mes fût bien grand pour contraindre les Confédérés à d'aussi douloureux sacrifices. La pénurie du personnel se fit sentir sur une autre partie du théâtre de la guerre. Dans le Tennessee oriental, Burnside ayant, par une série d'opérations bien entendues, forcé Buckner à la retraite, franchissait le Cumberland-Gap et s'avançait au delà de Knoxville.

Cette rapide succession d'avantages exalte, au plus haut point, la confiance de Rosecrans; il en arrive à dédaigner l'ennemi, deux fois contraint à la retraite sans combat. Il s'avance, dans la région montagneuse de la Géorgie, avec une crânerie frisant l'outrecuidance. A un moment donné, ses corps sont à trois jours de marche les uns des autres. Halleck, cependant, multiplie les conseils de prudence ; le général Foster, commandant à Fort-Monroë, lui a télégraphié que, jour et nuit, les trains se succèdent, sans intervalle, sur le Richmond-Petersburg Rail-Road (12 septembre 1863). Georges Meade « affirme que l'armée de Lee a été ré« duite du corps de Longstreet et probablement de quelques régiments d'Ewell et de Hill ».

A cela, Rosecrans répond invariablement qu'il se croit assez fort pour avoir raison de l'ennemi. Halleck, de plus en plus inquiet, ne quitte plus le télégraphe ; de tous les points il demande des troupes pour renforcer l'armée du Tennessee ; à Burnside, à Hurlbut, à Sherman, à Grant, à Pope, à Schofield il prescrit d'envoyer sans délai tout le disponible à Chattanooga. Pénétré de l'imminence du péril, ce prévoyant administrateur ne s'arrête pas devant la difficulté de faire vivre les renforts à côté de Rosecrans à peine approvisionné et de Burnside manquant de tout ; dans son esprit, la nécessité de secourir le point menacé prime toute autre considération.

Halleck voyait juste; tout le monde s'était cotisé pour refaire, à Braxton Bragg, une armée considérable. Buckner rallie avec son corps, Johnston fournit quatre brigades, Robert Lee cinq et, avec elles, Hood, le fougueux divisionnaire, et Longstreet, l'*alter ego*, le compagnon fidèle du général en chef. La concentration s'effectua derrière les « Pigeon-Mountains » à Lafayette, à 32 milles de Chattanooga et à 18 de Dalton, où doivent arriver les troupes de Longstreet. Rosecrans avait si imprudemment éparpillé ses corps d'armée que Bragg pouvait aisément les couper de leurs communications, les battre l'un après l'autre et tomber sur Burnside arrivant de l'Est-Tennessee. C'était un jeu, en comparaison de ce que fit Bonaparte en Italie. Le général Sudiste eut, paraît-il, l'intention de profiter des circonstances; une fois encore il fut, assure-t-on, mal obéi.

Quoi qu'il en soit, Rosecrans finit par concentrer péniblement ses divisions sur la rive gauche de la Chickamauga où, le 19 septembre au matin, les deux armées se trouvent en présence, Thomas à gauche, Crittenden au centre, Mac-Cook à droite, Gordon Granger en réserve, sur la route de Rossville. De dix heures du matin à la nuit s'engage une action sanglante, confuse, à peu près sans résultats. Braxton Bragg tâte la gauche ennemie, essayant de la couper de Chattanooga; ensuite il se jette sur le centre qu'il refoule un instant; mais les réserves rétablissent le combat, l'obscurité suspend la bataille.

Pendant la nuit, le général confédéré divise son armée en deux parties; quatre divisions à Polk, six à Longstreet; le premier chargé d'entretenir l'ennemi, l'autre de mener l'attaque décisive sur la droite. Hill, dont le quartier général est mécontent, servira en

sous-ordre. Les dernières brigades de l'armée de Virginie descendront de wagon à Ringold, à temps pour prendre part à la seconde journée, qui doit commencer au point du jour. Dès l'aube, Polk se met en mesure d'obéir ; il s'aperçoit que l'aile gauche, mal déployée, empiète sur ses positions[1] ; il faut rectifier l'erreur ; on perd du temps ; Rosecrans en profite pour resserrer sa ligne. Vers dix heures la lutte commence par une charge à fond sur Thomas. Polk, le général-évêque, s'engage avec une extrême vigueur. Rosecrans envoie des renforts à sa gauche menacée. Longstreet entre en scène ; méthodiquement il aborde la droite fédérale, aperçoit un vide dans sa ligne, l'élargit par des attaques de flanc et coupe l'armée ennemie en deux, rejetant le centre et la droite sur Rossville dans une affreuse confusion.

Rosecrans ne s'était pas effrayé outre mesure des débuts fâcheux de la journée ; surpris de la fougue inusitée de l'ennemi, et surtout de la pesanteur régulièrement croissante de l'attaque, il ne désespérait pas d'user peu à peu les agresseurs ; mais il n'avait plus devant lui les bandes indisciplinées de Van Dorn, ni les soldats découragés de Chattanooga ; Braxton Bragg se doublait de Longstreet ; ses troupes, enlevées par le voisinage des vétérans habitués aux grandes luttes, donnaient à plein collier. Quand l'effort battit son plein, le résultat fut presque foudroyant ; le torrent des fuyards entraîna tout avec lui vers Chattanooga :

[1] « Des négligences impardonnables de Polk causèrent dans l'attaque un retard de quatre heures. » Rapport de Braxton Bragg sur la bataille de la Chickamauga. Polk, démonté de son commandement, fut envoyé aux arrêts à Atlanta.

L'enquête prouva que la faute venait du général en chef.

Mac-Cook, Crittenden, le général en chef lui-même, emportés dans la cohue. Garfield, le chef d'état-major, parvint à gagner la gauche fédérale.

Thomas va maintenant avoir sur les bras toute l'armée ennemie; pendant la nuit, il s'est habilement couvert de retranchements. Adossant ses deux ailes aux premiers contreforts du Missionary-Ridge, il forme ses divisions en croissant et soutient, sans être entamé, le choc des Confédérés. Vers trois heures et demie, Longstreet, poursuivant ses avantages, découvre, dans la chaîne des hauteurs, le col où passe l'unique voie de retraite des Fédéraux; il y engage ses colonnes d'attaque; s'il réussit, Thomas, qui résiste à grand'-peine, devra mettre bas les armes. Le sort est pour les Fédéraux. Gordon Granger, venant de Rossville avec les réserves pour sauver ce qui tient encore, comprend la situation du premier coup d'œil. Il n'a sous la main que des cavaliers; il les jette sur l'ennemi; cela fera toujours gagner un peu de temps. Quelques pièces de canon arrivent, il les met en batterie; quand les Confédérés débouchent ils sont reçus par une volée de mitraille; tout l'héroïsme des assaillants se brise contre un obstacle insurmontable. Une heure de plus et Thomas était pris avec tout son corps.

La bataille finit avec le jour. Sentant les Fédéraux à bout de résistance, Longstreet et Polk voulaient profiter d'un magnifique clair de lune pour achever la déroute. Braxton Bragg s'y refusa, redoutant les dangers d'une action de nuit. Heureux du répit, Thomas battit en retraite sur Rossville, abandonnant ses morts et ses blessés. La cavalerie Sudiste lui enleva de 400 à 500 prisonniers. Vers minuit, il rencontra Sheridan qui, mis en déroute dans l'après-midi et coupé de ses communications, faisait un grand détour pour rejoindre ;

ils s'arrêtèrent à Rossville pendant la journée du 21 et, la nuit suivante, rentrèrent à Chattanooga.

Braxton Bragg occupa tous les cols des montagnes, mit en batterie ses canons sur les hauteurs dominant le fleuve et les voies ferrées aboutissant à la ville. Un corps de cavalerie franchit le Tennessee, captura, dans la vallée de la Sequatchie, un train d'approvisionnements, et laissa des piquets sur plusieurs points des divers chemins de fer pour intercepter la circulation. Impossible de faire mieux du moment où, faute de pontonnage, on ne pouvait passer la rivière pour opérer en masse sur les derrières de l'ennemi; sans investir Chattanooga, cet ensemble de mesures apporta de telles difficultés dans le ravitaillement de la place que l'alimentation des troupes y devint promptement très problématique.

La petite rivière de la Chickamauga (en Indien : rivière de la mort) venait de justifier son nom funèbre. Sur ses bords gisaient près de 25,000 tués ou blessés, bien que les documents officiels accusent des chiffres notablement inférieurs : Confédérés, 2,000 tués, 6,000 blessés, 2,000 manquants; Fédéraux, 1800 tués, 9,500 blessés, 5,000 prisonniers. Le Nord laissait en outre, aux mains de l'ennemi 6 canons, 9,000 fusils et des drapeaux.

Rosecrans, complètement découragé dans les premiers jours, ne disputa pas au vainqueur les défilés des Look-out Mountains (monts de la Vigie), du Missionary-Ridge pour s'enfermer dans Chattanooga qu'il fortifia, tout en préparant le passage du Tennessee; mais il reprit bientôt son assurance, en paroles du moins; dès le 2 octobre, il essaya de donner le change à l'opinion.

« Armée du Cumberland », dit-il à ses troupes,

« vous avez fait une grande et heureuse campagne;
« vous avez chassé les rebelles du Tennessee central,
« franchissant successivement, en face d'une puissante
« armée, trois chaînes de montagnes et une large
« rivière. Concentrés en face de l'ennemi, supérieur en
« nombre, vous avez combattu l'armée de Bragg, re-
« foulée de Shelbyville à Tullahoma, celle de John-
« ston, enfin les vétérans éprouvés de Longstreet;
« pendant deux jours, vous les avez tenus en échec,
« leur rendant coup pour coup avec usure; à la nuit
« vous gardiez le champ de bataille, que vous avez
« évacué en face de forces écrasantes pour occuper
« votre objectif, Chattanooga.

« Vous avez atteint le but de la campagne; vous
« tenez la clé du Tennessee Oriental, de la Géorgie
« Septentrionale, et des mines de houille et de salpêtre
« de vos adversaires. L'arrivée de nombreux renforts
« dans le camp opposé vous empêcha de reprendre la
« lutte; les importants avantages obtenus vous conso-
« leront d'avoir abandonné le champ de bataille sans
« ensevelir vos glorieux morts ni soigner vos braves
« compagnons blessés. Vos pertes, quoique lourdes,
« paraissent peu de chose quand on considère les
« obstacles surmontés et les résultats acquis.

« Vous tenez dans vos mains les fruits essentiels
« de la victoire; vous méritez et recevrez les félicita-
« tions de la patrie reconnaissante qui, même à nos
« adversaires d'hier, demande uniquement la soumis-
« sion à la Constitution et aux lois établies pour le
« bonheur de tous ses enfants.

« Le général commandant prie instamment tout
« officier et soldat de s'unir à lui pour rendre grâces au
« Tout-Puissant de ses faveurs pour notre cause. Il
remercie, de tout cœur, les officiers et soldats, en les

« félicitant de l'énergie, la patience, la ténacité, l'iné-
« branlable résolution, l'indomptable courage déployés
« par eux dans les dernières journées.

« Ni dans l'histoire de cette guerre, ni probablement
« dans le récit d'aucune bataille, on ne trouvera plus
« beau trait de valeur obstinée, de résistance indomp-
« table à un adversaire plus nombreux, que l'exemple
« donné par notre gauche et notre centre quand, ayant
« épuisé leurs munitions, ils abordèrent l'ennemi à la
« baïonnette, dans l'après-midi du 20 septembre, à la
« bataille de Chickamauga. »

« W. S. ROSECRANS, major général, commandant. »

Garfield n'a pas contresigné ce chef-d'œuvre d'aplomb ; son robuste bon sens paraît s'être insurgé devant cette gasconnade, qui ne fit illusion à personne. Pour trouver l'équivalent, il faut s'adresser à Hooker, après Chancellorsville.

Lincoln ne semble pas non plus s'être laissé prendre à la phraséologie du vaincu qui, parmi les « résultats essentiels de la victoire » compte sans doute les canons, les drapeaux, les prisonniers restés aux mains des Confédérés, l'armée investie dans Chattanooga, et si bien menacée d'y mourir de faim que Thomas écrit au ministre de la guerre : « Je tiendrai tant que j'aurai un « morceau de pain. » Halleck, de son côté, apprécie nettement la situation, car il prend d'énergiques mesures pour réparer le désastre. A chacun selon ses œuvres tout d'abord. Mac-Cook, Crittenden, si chaudement loués par Rosecrans, furent « relevés et envoyés « à Cincinnati, attendre de nouveaux ordres » ; leurs corps d'armée, « consolidés en un seul », passèrent sous le commandement d'un autre général. Thomas

fut mis à la tête de l'armée de Cumberland, en remplacement de Rosecrans, envoyé dans le Missouri; Sherman prit le département du Tennessee; Burnside garda l'armée de l'Ohio; deux corps de l'armée du Potomac, soit 23,000 hommes, furent envoyés, par chemin de fer, de Stevenson (Virginie) à Bridgeport (Alabama), (23 septembre 1863). Hooker les commandait, avec Butterfield pour chef d'état-major.

L'ensemble fut mis sous les ordres de Grant, qui se rétablissait, à la Nouvelle-Orléans, des fatigues de Vicksburg et des suites d'une chute de cheval (18 octobre 1863). Comme entrée au jeu, on doublait l'armée battue. Hooker aborda l'ennemi le premier; franchissant le Tennessee à Bridgeport, il fit sa jonction avec une division de Thomas, nettoya d'ennemis le pays au sud de la rivière jusqu'à la base du mont Look-out. Longstreet, sans engager une action sérieuse, échoua en essayant de le rejeter loin de la place, échec soigneusement dissimulé par les Confédérés (27-28-29 octobre 1863). La navigation rétablie, 200,000 rations arrivèrent immédiatement à Chattanooga; c'était la bienvenue offerte à ses troupes par le général Grant, arrivé depuis quelques jours. Ce résultat important fut atteint presque sans coup férir; les Séparatistes, n'osant dégarnir leur front, avaient opposé très peu de résistance. Faute de pouvoir pousser à fond leur victoire de la Chickamauga, ils allaient successivement en perdre tous les avantages.

Jefferson Davis était venu enflammer, par sa présence, le courage des soldats. Du haut du Look-out (600 mètres), on lui montra les Fédéraux autour de Chattanooga; il jugea leur position désespérée; il ne restait plus, dit-il, qu'à leur couper la route des hautes vallées du Tennessee. Longstreet fut chargé de cette

mission avec les troupes de Virginie. Bragg resta sur les hauteurs avec neuf petites divisions, au plus 40,000 hommes. Il s'affaiblissait au moment où Sherman, arrivant de Memphis après une longue marche de flanc, allait porter à 85,000 combattants l'effectif des troupes unionistes. Que Braxton Bragg, aveuglé par son amitié pour le Président, consentît à mettre en œuvre des conceptions aussi contraires à toutes les règles, cela n'a rien d'absolument étonnant; seul, dans le Sud, Jefferson Davis, croyait au mérite de son ami qu'il maintenait, contre vents et marées, dans son commandement; la reconnaissance obligeait celui-ci à voir par les yeux de son protecteur. Mais il est plus difficile d'admettre que Longstreet ne se soit pas rendu compte de la lourde faute qu'on lui faisait commettre. Robert Lee ne manœuvrait pas de la sorte et, si son meilleur lieutenant s'est prêté à cette combinaison, tout au moins d'une extrême imprudence, il faut l'attribuer à une condescendance exagérée pour la personne du Président ou au désir fort naturel de s'éloigner d'un chef insupportable.

Cette dernière considération pesa probablement d'un grand poids dans son esprit; car, en apprenant le désastre de Chattanooga, il se retira sur la Virginie, au lieu de rallier le général vaincu.

C'est la seule fois que Longstreet, pendant sa magnifique carrière de courage et de dévouement, paraît tenir compte de ses convenances personnelles. Les Fédéraux, mal renseignés sur les causes de l'incident, l'attribuèrent aux talents de Burnside, qui ne sont absolument pour rien dans une affaire dont le bilan est des plus faciles à établir. Longstreet agit avec sa vigueur accoutumée; il refoule son adversaire, qui se concentre à Knoxville; une attaque de vive force échoue, le 18 no-

vembre ; il se résigne à un siège, demande l'artillerie nécessaire ; en réponse, il reçoit la nouvelle de Missionary-Ridge ; il tente un dernier assaut (29 novembre 1863), perd 700 hommes et se met en retraite. Huit jours après seulement, Burnside sort de ses positions pour suivre les mouvements de l'ennemi.

Quand il apprit la marche de Longstreet vers l'Est, Grant écrivit à Burnside de ne pas avoir d'inquiétudes, le général en chef allant entrer en campagne et frapper le coup décisif. Le programme ne s'exécuta pas à la lettre ; au lieu de partir le 7 novembre, suivant sa promesse, il ne marcha que le 23 ; et les jours paraissaient longs à Burnside, qui manquait de vivres ; mais, pour avoir été retardées, les opérations n'en furent pas moins bien conduites. Pour la première et la seule fois de sa vie, Grant atteignit son but autrement que par des attaques de front. A ce point de vue, la bataille de Chattanooga présente plus d'intérêt que les tueries confuses de l'Ouest.

Bragg occupait les deux chaînes parallèles du Missionary-Ridge (300 mètres) et du Look-out Mountain (600), ayant le gros de ses forces dans la vallée de Chattanooga et ses éclaireurs jusqu'à la rive méridionale du Tennessee. Il se ravitaillait par la voie ferrée d'Atlanta. Le plan du général Grant était d'attaquer les deux ailes de l'ennemi, principalement la droite, vers le chemin de fer d'Atlanta, et de percer le centre, dégarni au profit des points menacés. L'infériorité numérique de Braxton Bragg, l'obligeant impérieusement d'attendre le choc dans ses lignes, enlevait tout danger au morcellement des troupes fédérales.

Les rôles furent très judicieusement distribués suivant les aptitudes et les antécédents de chacun ; à Shermann, le plus habile incontestablement, la por-

tion délicate de l'œuvre : attirer et retenir le gros de l'armée ennemie sur les positions les plus fortes, pour faciliter l'attaque décisive au point faible; à Hooker, qui a besoin de réparer Chancellorsville, la mission de batailler avec l'aile gauche confédérée, sur les pentes du Look-out; il réussira ou ne réussira pas, peu importe, pourvu qu'il fasse beaucoup de bruit et occupe le plus de monde possible; ce n'est qu'une diversion; mais « Fighting Joe » trouvera, dans une suite d'engagements partiels, l'occasion de déployer ses brillantes qualités de tacticien; à Thomas, à l'armée du Cumberland, aux vaincus de la Chickamauga, le succès de la journée, la gloire d'enlever le Missionary-Ridge, de percer le centre ennemi en rejetant les tronçons sur les deux ailes fédérales.

Le 23 novembre au soir, Thomas, sorti de Chattanooga, repousse les avant-postes ennemis, déployant ses divisions entre la ville et les premiers contreforts du Missionary; ses troupes ont marché comme à la parade. Dans la nuit, Sherman passe le Tennessee à Chattanooga, remonte la rive droite jusqu'à l'embouchure de la Chickamauga et franchit de nouveau la rivière; surpris, le 24 au matin, les Confédérés abandonnent le pied de la montagne pour se concentrer au sommet. A gauche, Hooker s'est engagé, pendant toute la journée, enlevant successivement les batteries étagées sur les flancs du Look-out Mountain; il arrive, le soir, au col faisant communiquer la vallée de la Vauhatchie avec celle de Chattanooga; au lever du soleil, l'armée fédérale salue de ses applaudissements son drapeau flottant sur les hauteurs occupées la veille par l'ennemi; les divisions de Thomas, gardées l'arme au pied pendant tout le jour, trépignent d'impatience.

Le champ de bataille se rétrécit graduellement

autour du malheureux Bragg qui, trouvant partout des forces supérieures, ne devine pas les intentions de son adversaire. Le 25 au matin, Sherman reprend son mouvement contre la droite séparatiste, protégée par un ensemble de fortifications nommé le fort Buckner; l'action devient des plus chaudes; les Fédéraux, qui ont enlevé le point culminant de la chaîne de collines, sont incapables de s'y maintenir plus d'une heure; Bragg vient d'engager contre eux une partie de ses réserves; le reste va renforcer la gauche, aux prises avec Hooker, attaquant le long de la route de Rossville. Le fort Breckinridge, protégeant le centre confédéré, n'est plus occupé que faiblement; en face, à Orchard-Knob, l'armée du Cumberland attend le moment de l'assaut. L'heure est venue; toutes les prévisions de Grant se sont réalisées; il donne le signal; les Fédéraux s'élancent au pas de course, gravissent les hauteurs sans tirer un coup de fusil, couronnent les parapets, et, après une courte lutte corps à corps, s'emparent de trente-cinq pièces de canon qu'ils retournent contre l'ennemi. Les Confédérés descendent en désordre le flanc méridional de la montagne, mitraillés par leur propre artillerie.

Une partie des traînards tombe sur Hooker, qui les ramasse par centaines; il crut même l'armée Sudiste plus démoralisée qu'elle ne l'était réellement, se lança étourdiment à sa suite sur la route de Ringold, y fut chaudement reçu par une solide arrière-garde et perdit inutilement un millier d'hommes. Grant arrêta la poursuite pour rentrer à Chattanooga et savourer les fruits de sa victoire. Il fut littéralement comblé d'honneurs de toutes sortes; cette fois, c'était justice; le succès lui appartenait en propre; il y avait eu un plan pratique, se déroulant suivant le programme adopté,

ce qui prouve surabondamment qu'il était bien conçu; profitant de sa supériorité numérique, le général en chef avait engagé toutes ses troupes; ses pertes furent, par suite, peu importantes ; 6,000 prisonniers, quarante canons, des drapeaux, des trains considérables restèrent entre ses mains, glorieux trophées de sa plus réelle victoire.

L'art de profiter de ses avantages semble complètement étranger aux généraux Américains de la première manière; Bragg, qui avait su vaincre, grâce à l'entrain de Longstreet, ne tira aucun fruit de son succès sur la Chickamauga; Grant, vainqueur à Chattanooga, prit ses quartiers d'hiver, le 17 décembre 1863. L'année suivante, Sheridan et Sherman, devenus généraux en chef, manœuvreront avec un sens pratique infiniment plus développé, faisant rendre à leurs victoires tout ce qu'elles pourront produire.

Braxton Bragg était décidément impossible à l'armée de l'Ouest; les soldats n'en voulaient plus; on le déplaça immédiatement sans accueillir sa proposition de servir sous son successeur. Hardee, le plus ancien de ses chefs de corps, prit le commandement en attendant l'arrivée de Johnston. Malgré tant de fautes, Jefferson Davis s'entête à défendre son ami; pour justifier le général, il rejette sur l'armée la responsabilité de la défaite.

« Après une longue et rude bataille », dit-il au Congrès, « dans laquelle on avait fait un grand carnage « de l'ennemi, quelques-unes de nos troupes abandon« nèrent, d'une manière inexplicable, des positions « très fortes et, par une retraite désordonnée, forcè« rent le commandant en chef à faire replier des « troupes victorieuses sur d'autres points, et, finale« ment, à se retirer, avec toute l'armée, à vingt ou

« trente milles en arrière. Il est à croire que, si les « régiments qui ont cédé avaient montré la valeur « qu'ils déployèrent en d'autres occasions, et qui « exista, dans cette même bataille, sur d'autres points « de la ligne, l'ennemi eût été repoussé avec de « grandes pertes. La patrie eût échappé à cette mau- « vaise fortune et l'armée à cette mortification de la « première défaite résultant de la conduite des « troupes. »

Braxton Bragg, rejeté vers le Sud, la tâche des Fédéraux n'était pas terminée; il restait à dégager Burnside, bloqué dans Knoxville. On désigna Gordon Granger pour cette marche pénible en plein hiver; le 5 novembre, il était encore en vue du quartier général. Sherman, l'homme du dévouement, dut se charger de la mission dont nul ne voulait; il partit sans convoi, pour aller plus vite, les dépêches de Burnside étant de jour en jour plus pressantes; il parlait de manque de vivres, de rations réduites, de communications compromises. A l'approche des renforts, Longstreet se mit en retraite. Entré à Knoxville en libérateur, Sherman reçut, de son collègue, une hospitalité plantureuse prouvant que Burnside, toujours élégant et correct, n'entendait pas souffrir de la disette.

Ce fut le dernier événement de l'année 1863; brillamment commencée, la campagne se termine d'une manière désastreuse pour les Confédérés; ils ont à leur actif trois victoires éclatantes, mais improductives : Fredericksburg, Chancellorsville, Chickamauga; le Nord compte trois succès, dont les résultats seront immenses : Vicksburg, Gettysburg, Chattanooga; indécis entre les deux partis le choc sanglant de Murfreesboro. La Confédération peut se défendre encore; il devient évident que son triomphe est impossible.

CHAPITRE XIII

CAVALIERS ET PARTISANS CONFÉDÉRÉS

Les quatre uhlans qui, pendant l'invasion de 1870, apparaissaient tout à coup comme des fantômes aux carrefours des routes, à l'entrée des villages, n'ont pas inauguré une tactique nouvelle. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, M. de Moltke n'a rien inventé ; il a mis au point, en les adaptant à sa puissante machine de destruction, des procédés dont la découverte est antérieure à la « guerre scientifique ». Dans la campagne de Bohême, dans la campagne de France, l'état-major allemand s'est borné à copier la méthode Américaine pour l'emploi des troupes à cheval. Les Confédérés d'abord, les deux armées belligérantes ensuite, tirèrent un merveilleux parti de corps de cavalerie vivant sur le pays, à d'énormes distances de leur base, détruisant les chemins de fer et parfois ramassant un riche butin. Sans résultats stratégiques bien constatés, ces incursions eurent souvent de graves conséquences politiques, entretinrent l'agitation au cœur de territoires occupés par l'ennemi, et fournirent toujours de précieux renseignements sur l'état des esprits ainsi que sur les ressources de l'adversaire.

Soutenues généralement par de l'artillerie attelée,

parfois même emportant en croupe des compagnies d'infanterie, ces colonnes volantes menèrent à bien les tâches les plus diverses, jusqu'à faire capituler des forts et amariner des bâtiments. Stuart, le glorieux chef des réguliers confédérés, ne sera pas oublié tant qu'on parlera de la guerre de Sécession; mais qui se souviendra des partisans, dont les talents furent à peine inférieurs et qui montrèrent un dévouement aussi complet à la cause esclavagiste? Les uns et les autres ont droit à une page dans l'histoire, et leurs méthodes, absolument originales, méritent de fixer l'attention.

Nous sommes au lendemain de Fair-Oaks; Robert Lee reçoit la mission de repousser l'envahisseur. Où frappera-t-il les Fédéraux invisibles dans les régions boisées de la Virginie? Qui lui donnera les renseignements nécessaires pour arrêter son plan de campagne?

Avec 1,500 hommes et deux canons, Stuart sort par le Nord, reconnaît l'ennemi sur le Beaver-Dam et jusque dans l'Est de Gaine's Mill, où il trouve la masse d'une grande armée. Sa mission est remplie; rien ne l'empêche de revenir sur ses pas et de regagner Richmond; la nuit presque entière lui reste pour dérober ses traces, et il a fait assez de bruit sur les derrières de Mac-Clellan pour jeter le désordre dans les services administratifs très rudimentaires de son armée. Mais cela ne suffit pas à l'audace de Stuart. Contre l'avis de ses deux colonels, il veut pousser en avant et rentrer à Richmond par le Sud après avoir fait le tour des positions fédérales. A neuf heures du soir, par une nuit sans lune, au sortir de la petite auberge où il avait tenu ce conseil de guerre improvisé, il rassemble ses cavaliers, recommande le silence et, prenant la

tête de la colonne, s'engage dans le chemin conduisant vers le Sud. Alors commence une longue course au milieu d'obstacles de toute nature. L'apparition des Confédérés jette le trouble sur leur passage; ils détruisent les approvisionnements, dispersent les compagnies gardant les dépôts de vivres ; mais le télégraphe joue; de cette confusion sortent des régiments de cavalerie fédérale qui se lancent à leur poursuite. Serré de près, Stuart dérobe momentanément ses traces et gagne la rive gauche du Chickahominy; aucun moyen de passage ; cependant, il faut franchir ou déposer les armes.

On passera; les cavaliers mettent pied à terre, battent les bords du fleuve, ramassent quelques bateaux appartenant aux habitants ou abandonnés par les Fédéraux ; des arbres abattus relieront les pontons; les points d'appui sont trop écartés; sous la charge, le tablier s'affaisse; les canons franchissent, l'affût noyé jusqu'à l'essieu; les hommes, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, tenant par la bride leurs chevaux, qui suivent à la nage; la caravane arrive sur l'autre bord pour voir à quelque distance paraître un gros de cavaliers ennemis. Un coup de couteau dans les amarres, un coup de pied dans les troncs d'arbres dispersent les éléments du pont, filant au gré du courant. Salués par une volée de balles impuissantes, les Confédérés se dirigèrent sur Richmond où ils furent accueillis avec enthousiasme.

Cette brillante excursion eut, dans le Nord, un retentissement hors de proportion avec ses résultats matériels. On accusa Mac-Clellan d'incurie, de lenteur, sans se rendre compte ni de la difficulté de mouvoir une grande armée à peu près uniquement formée de recrues, ni de l'immense talent d'organisation indis-

pensable pour la faire marcher, même médiocrement. Stuart, en somme, n'avait jeté le désordre que dans quelques détachements auxiliaires et, le premier moment de surprise passé, ne dut son salut qu'à la rapidité de sa marche.

Mais, s'il n'avait pu infliger à l'armée fédérale de sérieux dommages, sa mission était remplie avec succès ; car, ayant fait le tour des lignes unionistes, il rapportait à son général de précieuses informa tions.

Ce brillant fait d'armes valut à Stuart le commandement de toute la cavalerie régulière de l'armée Sudiste. Les partisans opérèrent en dehors de lui, et généralement indépendants, sous le commandement d'Imboden, de Jenkins, de Hampton, de Moseby; ils lui servirent cependant d'éclaireurs et coopérèrent docilement à l'œuvre commune, quand il réclama leur concours ; mais ses principales entreprises furent exécutées avec des éléments tirés de la cavalerie régulière.

L'année 1862 fut, pour Stuart comme pour le Sud, la plus brillante de la guerre ; elle est marquée par une de ses plus audacieuses entreprises ; les deux armées sont en présence, au nord et au sud du Rappahannock.

Dans la nuit du 21 au 22 août 1862, par un orage épouvantable, Stuart surprend, avec un millier d'hommes déterminés, un gué situé sur la droite fédérale, et se dirige sur le quartier général de Pope, à Cattletts' Station, au cœur des positions ennemies. La garnison, quatre compagnies de carabiniers, est entourée ; elle se rend sans avoir tiré un coup de fusil ; les Confédérés visitent la tente du chef fédéral, emportent ses papiers, sa correspondance officielle, même les lettres particulières de ses officiers et ramènent en

triomphe, de l'autre côté de la rivière, cet important butin, ainsi que nombre de prisonniers, dont la capture ne leur avait pas coûté un homme.

Par un hasard heureux, Pope, parti de grand matin en reconnaissance sur le front de son armée, n'était pas encore rentré quand, l'éveil donné, Stuart dut quitter sa dangereuse position au milieu des troupes abolitionnistes. Tout aussi prétentieux, mais plus heureux que Villeroi, Pope échappa au ridicule d'être fait prisonnier, par une poignée d'hommes, au milieu de son armée ; celle-ci, moins bien partagée que nos soldats victorieux à Crémone, conserva le général qui devait la conduire à une suite de sanglants échecs.

Le chef-d'œuvre de Stuart fut une pointe en Pensylvanie qui lui permit de ramasser un immense butin et de remonter, dans les haras de l'Union, une partie de ses cavaliers.

C'était trois semaines après l'Antietam; les deux armées s'observaient mutuellement, campées sur les rives du Potomac; pressé par son gouvernement de prendre l'offensive, Mac-Clellan réorganisait ses corps fortement éprouvés; de son côté, Robert Lee sentait l'impérieux besoin de se refaire et de rallier ses traînards avant d'entreprendre de nouvelles opérations. L'intérêt du général confédéré était donc de gagner du temps, chaque jour le rapprochant de la mauvaise saison, pendant laquelle les boues de la Virginie rendaient impossible une campagne sérieuse sur Richmond. Il fallait donc inspirer au gouvernement central des craintes pour la sécurité de sa capitale; il fut décidé qu'une colonne de cavalerie se lancerait en plein pays ennemi, faisant sur sa route le plus de mal possible.

Stuart partit, le 10 octobre, avec 1800 chevaux et

4 pièces de canon. La marche qu'il exécuta demande à être suivie sur une carte relatant les positions des troupes fédérales; il est absolument impossible de déployer plus de vigueur, d'intelligence et de rapidité que les Confédérés dans cette longue course à la fin de laquelle ils furent, pour ainsi dire, « chassés à vue » par toute la cavalerie fédérale. Stuart surprend un gué du Potomac, à l'extrême droite de Mac-Clellan, traverse le Maryland, entre à Mercersburg (Pensylvanie) à midi, arrive à Chambersburg dans la nuit du même jour. Il y détruit les dépôts du gouvernement, remplace, par des chevaux frais, les bêtes trop fatiguées par cette marche rapide, repart, le 11 au matin, sur le chemin de Gettysburg, y laisse engager l'ennemi, tourne à droite, rentre dans le Maryland par Emmetsburg et redescend vers le Potomac, à l'ouest de la chaîne de South-Mountain qui le sépare de l'armée de Mac-Clellan. Côtoyant pendant vingt-quatre heures les troupes qui le poursuivent, il parvient à passer le fleuve à White-Ford, le 12, à une heure de l'après-midi, campe à Leesburg, où il se repose tranquillement tout le reste de la journée et rejoint son général, le 13, suivi de loin par des détachements de la cavalerie fédérale. Celle-ci, dans cette course à toute bride, perdit la moitié de ses chevaux; forcée de deviner les projets de son insaisissable adversaire, trompée par ses combinaisons, elle avait fait un tiers de chemin de plus que lui, au grand détriment de ses montures.

Par la tenue, l'armement, la manière de combattre, les cavaliers confédérés ne ressemblaient guère à la cavalerie Européenne. Ecuyers médiocrement élégants mais très solides, ils abordaient rarement l'ennemi à l'arme blanche; le sabre à la selle, entre la jambe gauche et le cheval, ils avaient une tendance invincible à

faire le coup de feu plutôt qu'à charger; il faut aller aux armées de l'Ouest pour rencontrer des chocs de cavaliers, et encore jamais comme dans les guerres continentales.

Mais, en ce qui concerne les expéditions de longue haleine et le service d'éclaireurs, leurs escadrons furent incomparables. Il est intéressant de comparer les rapports officiels de Mac-Clellan, Pope, Burnside, Hooker, et de les rapprocher des informations données aux Fédéraux par le bureau d'informations, au secrétariat de la guerre à Washington. A l'Antietam, Mac-Clellan, qui attaque 33,000 hommes à la fin de la journée et 25,000 seulement au début, croit avoir en tête une armée de 95,000; le bureau de la guerre, qui lui a donné ce chiffre, s'étonne, après la bataille, que le général ait manqué d'audace et gardé, en prévision d'un retour offensif, des réserves considérables. Les rapports de Pleasanton à Hooker, après Chancellorsville, presque ridicules à force d'être inexacts, placent l'armée de Lee partout où elle n'est pas et, un beau jour, on apprend que les Confédérés, à cent milles de leurs positions supposées, ont cerné et pris une division fédérale à Winchester. L'interminable marche de flanc, qu'il a fallu exécuter pour atteindre ce point, a été dissimulée par les démonstrations de Stuart, escarmouchant très au large de l'armée. Par ces reconnaissances, auxquelles, il faut bien le dire, la complicité des habitants apporte de précieux éléments d'informations, Lee est admirablement renseigné sur les mouvements de l'ennemi. Sa cavalerie lui fait-elle défaut, Stuart, entraîné par son ardeur, s'écarte-t-il des colonnes en marche au delà du rayon nécessaire pour battre le pays, le général confédéré perd sa décision habituelle et le sort de la campagne s'en ressent.

Le vainqueur de Gettysburg, c'est Kilpatrick, tout autant que George Meade ; Kilpatrick qui, en infligeant à Stuart un léger échec, le tint éloigné de son général pendant les derniers jours de juin 1863 ; grâce à cet incident, le choc du 1er juillet fut une rencontre fortuite et les Fédéraux gardèrent les positions du cimetière, contre lesquelles se brisa l'armée Sudiste.

L'absence de Stuart au moment décisif fut donc un coup de fortune pour l'Union ; les graves conséquences qui en résultèrent prouvent l'importance du rôle joué par la cavalerie pendant la guerre de Sécession.

Moins disciplinés, moins bien armés, infiniment plus fantaisistes, les partisans rendirent cependant de grands services à la cause de l'esclavage ; c'est principalement dans l'Ouest qu'ils s'organisèrent, spontanément au début, avec l'appui du gouvernement de Richmond par la suite. La Législature les reconnut formellement comme troupes de la Confédération, par acte du 22 avril 1862.

« Le Président est autorisé à commissionner, dans « la proportion qu'il jugera convenable, des officiers « ayant qualité pour former des bandes de partisans, « infanterie ou cavalerie, par compagnies, bataillons « ou régiments.

« Les Partisan-Rangers, pendant la durée de leurs « services, seront, en fait d'allocations, traités sur le « même pied que les autres soldats et soumis aux « mêmes règlements.

« Les armes et munitions de guerre capturées et « remises dans les dépôts désignés par les généraux « confédérés seront payées à leur entière valeur. »

In cauda venenum ; la Confédération cherche du matériel de guerre et peu lui importe de lever des pillards plutôt que des soldats, s'ils lui procurent des fusils. L'entrain chevaleresque de Morgan, les talents

de Forrest, l'habileté de Moseby ne rachètent pas une tache originelle, malheureusement justifiée par l'indignité de quelques-uns.

Leur action n'en fut pas moins considérable. En août et septembre 1862, Buell, abusé par les incursions de Forrest et de Morgan, laisse filer l'armée Sudiste sur ses derrières ; en janvier 1863, quelques jours après Murfreesboro, Wheeler couvre, avec Van Dorn, la gauche des Confédérés retranchés à Shelbyville, capture plusieurs bâtiments et remonte jusqu'à Donelson (3 février 1863), pendant que Forrest pousse des pointes sur Nashville. Entre temps, il enlève, de concert avec Van Dorn, cinq régiments fédéraux à Spring-Hill, position intermédiaire entre Franklin et Columbia (5 mars 1863). Il fallut tout un corps d'armée pour les rejeter sur le Duck-River.

Les succès de Forrest sont nombreux et le plus souvent productifs ; ses échecs n'ont généralement pas de graves conséquences ; cela tient à la mobilité de sa troupe, à son coup d'œil, au soin avec lequel il combine ses entreprises. La capture du corps de cavalerie du colonel Streight [1], à Cedar's Bluff, est un joli spécimen de son habileté.

Commandant une brigade de cavalerie envoyée en expédition sur les derrières des Confédérés, le colonel Streight, quitte, le 30 avril 1863, la division d'infante-

[1] Colonel *Abel D. Streight*, tué dans un engagement à Dalton (Géorgie), le 16 août 1864. Résidait à Indianopolis au commencement de la guerre. Il leva un régiment dont il devint colonel. Pris, en 1863, par Forrest au cours d'un raid en Alabama, il fut interné à Libby ; après des privations sans nombre et de longues souffrances, il s'évada, revint dans son pays, l'Indiana ; mais peu après rejoignit son régiment en campagne.

rie aves laquelle il opérait; il est talonné, dès le début. par le colonel Roddy, l'un des deux brigadiers de Forrest, qui lui livre un combat assez vif sur les bords du Coosa-River (2 mai 1863). Les Fédéraux passent la rivière à grand'peine et viennent camper, le lendemain, à Cedar's Bluff; ils croyaient avoir gagné quelque répit, quand apparaît un parlementaire qui les somme de capituler, offrant de faire vérifier par le chef Unioniste qu'il est entouré de forces quadruples; une heure de promenade autour des positions ennemies démontre au colonel qu'il était dans une impasse dont huit pièces d'artillerie gardaient les issues; la résistance semblait d'autant plus impossible que la veille, au passage du Coosa-River, presque toutes les munitions avaient pris un bain. Les Fédéraux firent bonne figure à mauvais jeu et mirent philosophiquement bas les armes au nombre de 1500, dont cent officiers.

L'affaire avait été adroitement menée par Forrest, dont les cavaliers attirèrent l'ennemi dans une souricière bien tendue; mais le rusé partisan avait plus d'un tour dans son sac; si le colonel Streight donna maladroitement dans un piège, on ne peut faire le reproche de naïveté à Grierson, le héros du fameux raid à travers l'Alabama, qui, pendant près d'un mois, parcourut des territoires franchement esclavagistes, sans autre dommage que des pertes insignifiantes.

En février 1864, Sherman devait, pour faire sa partie dans un plan général qui, du reste, avorta complètement, sortir de Vicksburg, pousser droit à l'Est et essayer de s'établir à Selma, qui servirait de base pour des opérations ultérieures. Pendant ce temps, sa cavalerie, venant de Memphis, piquerait au Sud pour le rejoindre, parcourant le second côté d'un angle droit ayant Selma pour sommet. La réussite de ce projet eût

porté la guerre du Mississipi sur l'Alabama et donné à l'Union deux cents lieues de terrain.

Pour s'opposer aux progrès de l'ennemi, Polk, le général-évêque, n'a que fort peu de monde ; il se retire devant les forces écrasantes de Sherman (40,000 hommes et 60 pièces d'artillerie) et lance Forrest, avec 4,000 cavaliers, à la rencontre de Smith et Grierson qui descendaient de Memphis, le long du chemin de fer aboutissant à Selma. Le 18 février 1864, les Fédéraux, pour la première fois, rencontrent les coureurs ennemis ; le lendemain, en avant de West-Point, sur la rivière Tibee, la voie et tous les abords sont solidement occupés par un fort parti de cavalerie. Smith et Grierson profitant de leur supériorité numérique engagent vigoureusement l'action ; les Confédérés sont refoulés ; le 20, nouvelle attaque et même résultat, à cette différence près que la poursuite, devenant plus rapide, le désordre des vainqueurs augmente. Tout à coup, les cavaliers de Forrest s'arrêtent, mettent pied à terre, disparaissent dans des « rifle-pits » creusés à l'avance et ouvrent un feu meurtrier ; quatre pièces de campagne, établies dans une bonne position, arrêtent sur place les assaillants. La nuit se passe, d'un côté, à rallier toutes les forces éparpillées par l'ardeur de la poursuite, de l'autre, à renforcer la position. Le lendemain, au jour, le combat recommence ; la « cavalerie à pied » de Forrest résiste, repousse l'ennemi ; ensuite, prenant l'offensive, elle le serre de près, lui enlève trois canons et le rejette définitivement en arrière. L'effort fut si vigoureux que le corps de Smith et Grierson, complètement désagrégé, dut renoncer à sa mission ; il revint, en quatre jours, à son point de départ, en bandes désordonnées, auxquelles Forrest enleva des traînards jusque sous les murs de Memphis.

Le coup était manqué pour les Fédéraux ; Sherman, sans cavalerie, ne pouvait rester en plein Alabama ; il se mit en retraite à la première nouvelle de l'échec de ses lieutenants, suivi pas à pas par Polk, qui n'osa, vu sa faiblesse numérique, engager aucune action sérieuse.

C'est une des rares occasions où une affaire de cavalerie ait eu une influence effective sur des mouvements d'ensemble. L'expédition avait été conduite avec intelligence et vigueur par Forrest, qui, quoi qu'on en ait pu dire, ne manquait ni de coup d'œil ni d'audace. S'il recherchait volontiers les succès faciles, il ne craignait pas, dans des circonstances données, d'affronter des forces très supérieures, comme celles de Smith et de Grierson ; son succès de West-Point dénote une initiative et un esprit inventif tout à fait remarquables. Si l'homme est difficile à défendre, le soldat ne fut pas sans valeur; malheureusement il porte au front la tache sanglante du massacre de Fort-Pillow.

Espérant rappeler Sherman et Thomas en arrière, en les inquiétant sur leurs communications, Forrest, avec l'assentiment de Johnston, alors à Dalton, entra le 15 mars 1864 dans le Tennessee, où son corps de cavalerie s'accrut de nouveaux partisans.

Après les ravages obligatoires sur les voies ferrées et chez les habitants, après l'enlèvement d'une garnison fédérale à Union-City, après le pillage et l'incendie de Paducah, on le retrouve, le 11 avril 1864, sur le Mississipi, à 40 milles de Memphis, investissant le fort Pillow, défendu par environ 600 hommes, dont une cinquantaine de blancs.

Au bout de quatre heures de combat, le commandant du fort, major Booth, fut tué ; maître de positions dominant la place, les Confédérés demandèrent la reddition immédiate et sans conditions. On reproche à

Forrest d'avoir marché en avant, sous la protection du drapeau parlementaire, et surpris l'entrée du fort pendant les pourparlers ; les deux faits sont en rapport avec la réputation du partisan qui laissa, en outre, ses soldats massacrer la garnison désarmée.

Ne put-il ou ne voulut-il pas arrêter ces scènes d'horreur, qui duraient encore le lendemain et allèrent jusqu'au meurtre de femmes et d'enfants ? Bien que le temps ait calmé des passions poussées à l'extrême pendant la guerre civile, il est assez difficile de faire le jour sur les détails de cet horrible événement. Les journalistes fédéraux, ne voyant dans le général confédéré que l'ancien marchand d'esclaves, l'accusèrent d'avoir ordonné le massacre, auquel échappa seulement une centaine d'hommes, et permis à ses soldats d'enterrer vivants quelques défenseurs du fort. Les esclavagistes soutinrent que leurs adversaires faisaient de l'horrible à plaisir ; mais, devant des preuves indiscutables, il fallut s'excuser, plaider les circonstances atténuantes. Ils rejetèrent cette boucherie sur un accès de fureur éprouvé par les « petits blancs de la Virginie » trouvant, les armes à la main, le nègre qu'ils ne pouvaient se représenter autrement que courbé sous le fouet du commandeur. Quant aux noirs ensevelis vivants, il fut démontré que plusieurs d'entre eux, hébétés de terreur, simulèrent la mort et subirent, sans une plainte, des sévices graves et mêmes des blessures, espérant s'échapper quand leurs bourreaux les auraient abandonnés. Il ne semble donc pas, sur ce point, y avoir eu préméditation, ni intention de torture ; toutefois, la réprobation générale flétrit, avec raison, le nom de Forrest, et l'opinion publique, même dans les Etats du Sud, a sévèrement blâmé Jefferson Davis de lui avoir prostitué les épaulettes de général.

Forrest démantela le fort Pillow, fit, sans succès, une nouvelle tentative sur Paducah, échoua devant Columbus et, à la fin d'avril, ramena, dans le Mississipi le butin qu'avait produit une course de six semaines, pendant laquelle il fut à peine inquiété. Cependant, les conséquences militaires de ses opérations furent nulles. Il réussit beaucoup mieux, le 10 juin 1864 : à la tête de quatre brigades et deux batteries, il mit en déroute Sturgis, lui prit ou tua 3,000 hommes, s'empara de 800 mules, 500 chevaux, 200 wagons, 15,000 rations et 14 pièces d'artillerie; on voit qu'à l'occasion, les opérations de Forrest ne manquent pas d'importance. Toutefois l'aventurier reparaît toujours en lui, si l'on en juge par un fait dont les détails sont peu connus, mais qui dénote chez Forrest une bonne humeur narquoise en contradiction avec son apparence physique.

Par une belle nuit de juillet 1864, il entre, avec quelques centaines de cavaliers, dans la grande ville de Memphis, gardée par plusieurs milliers d'hommes et un général. Etait-ce un ramassis de recrues à peine instruites, commandées par un général d'occasion, comme il y en eut plusieurs pendant la guerre ? C'est à croire. Quoi qu'il en soit, bien renseigné par la population, restée Sudiste de cœur, Forrest pénètre dans les rues sans être signalé par aucun poste avancé, court au domicile du général, espérant le prendre au lit et désorganiser la résistance. Il joue de malheur, trouve la maison vide : le général dînait en ville ; il avait même si bien dîné qu'il ne donna aucun ordre quand on lui rendit compte des événements ; ils étaient pourtant intéressants : les cavaliers ennemis visitaient toutes les maisons, enlevant l'argent et les chevaux. L'opération dura toute la nuit sans que la garnison y

apportât aucun empêchement. Au matin, Forrest et ses officiers burent à leur succès dans le premier hôtel de la ville; le propriétaire leur donna son vin le plus vieux; pleins de reconnaissance, ils n'oublièrent pas de s'inscrire, comme hôtes de passage, sur le registre des voyageurs de distinction. C'est du comique et du meilleur; on se mit à leur poursuite quarante-huit heures après.

Forrest se montre aussi éclectique, quant au but de ses expéditions, que fantaisiste dans la conduite de ses troupes; mais, qu'il démonte ses cavaliers pour les abriter dans des « rifle-pits » ou qu'il établisse des batteries avec ses pièces de campagne et les engage contre des canonnières, le résultat est presque toujours à son avantage.

Plus estimable, mais tout aussi bien doué, John Morgan est plus audacieux encore; son indomptable énergie semble animer le dernier de ses cavaliers; on peut juger du chef par la décision de ses sous-ordres; écoutons un témoin oculaire :

« Les officiers servant sous les ordres de Morgan « acquirent promptement quelques-unes des qualités « qui en faisaient un chef incomparable dans les « guerres de partisans et surent se tirer, avec succès, « des positions les plus désespérées. Ainsi, le 19 mars « 1863, le colonel Cluke, détaché avec un petit corps « pour faire une diversion dans le centre du Kentucky, « apprit que, de plusieurs points, des forces fédérales « supérieures en nombre aux siennes s'avançaient pour « lui couper la retraite et qu'il était complètement en- « touré. 1500 hommes de l'ennemi avaient gagné ses « derrières, 1000 autres arrivaient sur son flanc droit « et 800 sur sa gauche; devant son front se trouvait la « petite ville de Mount-Sterling, qui était également

« occupée par une garnison fédérale de 500 hommes, « susceptible d'être renforcée d'un moment à l'autre. « Les routes, dans toutes les directions, étaient si bien « gardées qu'il ne pouvait se frayer un passage sans « combat.

« Sa force effective était réduite à 300 combattants; « le reste était indisponible à cause d'une épidémie « d'érysipèle aigu. Dans cette position critique, le colo- « nel Cluke prit une détermination à la fois extrême- « ment audacieuse et extrêmement judicieuse; il « résolut de marcher droit sur Mount-Sterling et « d'emporter la ville par un coup de main. Il calculait « avec raison que l'ennemi, préoccupé de lui couper « la retraite, n'enverrait probablement plus de renforts « sur ce point et réunirait, au contraire, la majeure « partie de ses forces dans la direction opposée, par « laquelle on comptait qu'il chercherait à se faire jour « pour rejoindre l'armée Sécessionniste.

« En vingt-quatre heures, il fit une marche forcée de « vingt-quatre lieues, à travers des montagnes et des « cours d'eau enflés par les pluies. Il arriva ainsi au « bac Mac-Intyre, à douze lieues de Mount-Sterling. « La troupe traversa la rivière, dans la nuit du 20 « au 21; puis il détacha le major Steele et une partie « de son monde, avec mission de gagner la route de « Winchester, au-delà de Mount-Sterling, afin d'aver- « tir à temps si la garnison recevait des renforts. Quant « au colonel Cluke, il se porta, avec le reste de sa « troupe, en droite ligne sur Mount-Sterling. Il péné- « tra dans la ville, par le côté de l'Est, et le lieutenant- « colonel Stoner, avec deux compagnies, par le côté « Nord-Ouest. La garnison se replia et s'enferma en « partie dans le palais de Justice. Stoner voulut em- « porter l'édifice d'emblée; il fut repoussé; un déta-

« chement fut envoyé pour le tourner par derrière et « y mettre le feu . . . .

« La garnison se rendit tout entière. Le colonel « Cluke fit 428 prisonniers, prit 220 voitures chargées « de matériel, 500 mules et un millier de fusils. Il « n'avait eu que trois hommes tués et quelques blessés; « il s'était fait jour et, en décrivant un détour, il rejoi- « gnit sans encombre le général Morgan. »

Tout cela n'est-il pas de bonne guerre, habilement combiné, supérieurement exécuté ? Malheureusement pour l'honneur de la Confédération, à côté des partisans qui combattent loyalement, on trouve des bandes qui détroussent des voyageurs, pillent et incendient les habitations. Bill Anderson est un vulgaire coupeur de bourses; Quantrell, que Jefferson Davis a commissionné colonel, joint le guet-apens à l'assassinat; avec 300 bandits, il pénètre de nuit dans la ville de Lawrence, y met le feu, et fait périr dans les flammes plus de 150 personnes (septembre 1863). Le mois suivant, il essaie de capturer le général Blunt et son état-major aux environs du fort Scott (Kansas). Revêtus d'uniformes fédéraux, les esclavagistes ouvrent le feu sur l'escorte sans défiance et massacrent, après le combat, soixante-dix prisonniers restés entre leurs mains. Blunt et quinze cavaliers percèrent à la faveur d'une charge désespérée.

Ces atrocités furent l'exception et les partisans se bornèrent généralement à faire le plus grand mal aux propriétés fédérales. Veut-on savoir comment ces infatigables cavaliers entravaient la circulation sur les voies ferrées?

Du 1er juillet 1862 au 1er juillet 1863, la voie ferrée de Louisville à Nashville ne put être ouverte que sept mois sur douze. Tous les ponts et viaducs, sur la ligne

principale et ses embranchements, à l'exception du pont sur le Barren-River et de quatre ponceaux ont été détruits et reconstruits pendant l'année précitée. Quelques constructions ont été démolies deux fois; d'autres trois fois. En outre, la plupart des réservoirs, plusieurs stations et dépôts de matériel, un grand nombre de wagons ont été brûlés; beaucoup de locomotives ont été mises hors de service; *un tunnel du Tennessee a été bouché, sur une longueur de près de 800 mètres*. (Histoire du chemin de fer de Louisville à Nashville pendant la guerre, par M. l'ingénieur en chef Fink.)

Fort inférieure, au début, la cavalerie fédérale profita de si dures leçons; mais les réguliers seuls luttèrent avec avantage contre les partisans confédérés; ils dépassèrent même quelquefois la sauvagerie de leurs procédés; rien ne peut se comparer à l'implacable rigueur avec laquelle Sheridan dévasta la vallée de la Shenandoah, dans le but d'affamer Richmond, et l'on montre encore, dans la Caroline du Sud, une voie ferrée dont, sur un parcours de 30 milles, tous les rails furent coudés à chaud à mi-longueur, par les soldats de Sherman.

CHAPITRE XIV

LA RIVIÈRE ROUGE

Depuis que, sur toute la longueur de son cours, le Mississipi était au pouvoir des Fédéraux, la possession de la rivière Rouge perdait une grande partie de son prix pour la rébellion. Séparés définitivement de la masse des Etats confédérés, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas ne pouvaient plus influer sur le sort de la guerre qui se décidait ailleurs. Grant le comprit à merveille et, lorsqu'il fit le plan de campagne pour 1864, son premier soin fut de contremander toute opération excentrique à l'ouest du Mississipi. Dans son esprit, les troupes réunies sous les ordres de Steele et de Banks (Arkansas et Louisiane) devaient simplement neutraliser les petits corps ennemis de Magruder, Price, Dick Taylor, soumis tous trois à l'autorité supérieure de Kirby Smith. De son côté, la Confédération, resserrée de plus en plus vers le groupe central des Etats rebelles, avait tout intérêt à prouver son existence au loin et à n'abandonner ses adhérents que s'il devenait complètement impossible de les défendre. A ce résultat moral, d'une importance capitale, elle sacrifiait le concours des 30,000 hommes de Kirby Smith à un moment où ses armées se recrutaient à grand'peine. Par ses pointes continuelles vers l'Ouest,

Banks faisait, à son insu, le jeu de Jefferson Davis; car ses entreprises, mal combinées, se terminaient misérablement ou n'avaient aucune conséquence. Le Sud ne pouvait guère y perdre et il y gagnait souvent. Leur résultat le plus certain était de permettre au Président confédéré de pompeuses communications au Congrès, signalant de minuscules avantages. Aussi l'échec de Washburne devant Vermillonville, celui de Porter à Harrison-Bar, celui de Franklin à l'embouchure de la Sabine (8 septembre 1863) furent-ils complaisamment exagérés pour atténuer la perte du Tennessee et l'évacuation de Chattanooga. Tel fut le bilan du mois de septembre. En octobre, le gouverneur de la Nouvelle-Orléans se consola en allant prendre Brownsville; mais son idée fixe était évidemment de conquérir le Texas, le long de la rivière Rouge. A tout moment, il renouvelait sa proposition; de décembre 1863 à mars 1864, il se démena si énergiquement que, pour se débarrasser de ce bourdonnement continuel, Halleck approuva l'expédition. Grant eut la direction suprême des armées trop tard pour la décommander; on s'étonne, du reste, qu'il ait donné le contre-ordre, le plan de Banks offrant presque autant de complications que ceux du lieutenant-général.

Pour se voir à la tête d'une cinquantaine de mille hommes et d'une flotte, Banks empruntait de tous côtés; à Sherman, revenu de Meridian, deux divisions destinées à enlever le fort de Russy, voisin de l'embouchure du Red-River; à l'escadre de l'amiral Porter, des canonnières pour seconder l'attaque et des transports. Steele, avec tout son monde, viendrait de l'Arkansas, se dirigeant sur Shreveport. Franklin, avec les troupes e la Nouvelle-Orléans, marcherait directement sur lexandria; de là, on partirait pour remonter la

rivière, flanqué par les bâtiments couvrant l'aile droite de la colonne.

La campagne débute à merveille. Franklin quitte la Nouvelle-Orléans, le 1er mars 1864, entre, le 16, dans Alexandria, que les Confédérés évacuent sans résistance; Ord, avec deux divisions de l'armée de Sherman, arrive devant le fort de Russy, s'en empare sans coup férir et fait sa jonction avec Franklin; on complète les derniers préparatifs et l'on se met en route, le 25 mars, refoulant sans peine deux petites brigades séparatistes qui, en se retirant, escarmouchent avec les envahisseurs.

Jusqu'au 4 avril des engagements sans importance à Natchitoches, Cane-River, Grand-Ecore, développent l'assurance des Fédéraux, qui croient balayer facilement les faibles effectifs ennemis. Leur colonne s'étend jusqu'à prendre des proportions invraisemblables; leur cavalerie bat le pays sans se préoccuper des troupes de soutien; Banks se figure enlever Shreveport comme Alexandria. Il ne se doute guère qu'il est à la veille de compléter les leçons de stratégie que, deux ans plus tôt, il recevait dans la vallée de la Shenandoah. Jackson est mort; mais Kirby Smith, l'un de ses camarades d'école, se chargea de continuer le cours; jamais suppléant plus capable d'un plus habile professeur.

Edmund Kirby Smith est né en Floride, le plus esclavagiste peut-être des Etats rebelles. C'est une des organisations militaires les plus complètes qu'ait révélées la guerre de Sécession. Pendant la campagne du Mexique, il prend part à toutes les actions importantes; chacune lui vaut un grade ou une citation à l'ordre du jour. Rentré à West-Point, comme professeur, il reprend le service actif pour guerroyer, sous Van Dorn, au Texas, contre les Indiens, recevoir une grave

blessure et gagner son grade de major, qui en faisait l'un des plus jeunes officiers supérieurs de l'armée fédérale; il avait alors trente-quatre ans. Il n'attend même pas le bombardement du fort Sumter pour donner sa démission. Jefferson Davis le fait brigadier général et l'envoie en Virginie. Kirby Smith est blessé à Bull-Run, en guidant l'une des colonnes qui décident du sort de la journée. A peine sur pied, il reçoit le commandement d'une division sous les ordres de Joë Johnston; le 8 avril 1862, on l'envoie dans le Tennessee, en qualité de major-général; il prend part à l'invasion du Kentucky, livre à Richmond un combat heureux et a raison, contre son chef, en proposant de pousser vers le Nord-Est, au lieu de ramener sa colonne sur Frankfort. L'événement ayant prouvé sa clairvoyance, on le nomme lieutenant-général (octobre 1862); mais, au lieu d'utiliser ses talents sur le théâtre des opérations décisives, on le laisse à l'Ouest du Missisipi.

Avec d'assez faibles ressources, Kirby Smith lutta énergiquement et presque toujours heureusement contre les Fédéraux. Magruder, Taylor, Price, reconnaissaient volontiers la supériorité d'un chef dont les ordres étaient le plus souvent couronnés par le succès.

A l'attaque convergente de Steele et de Banks, il résolut d'opposer une vingtaine de mille hommes bien commandés, combattant sur un bon terrain, dans des positions fortifiées à l'avance, et prêts à déboucher de leurs lignes. Steele est trop loin pour inspirer des craintes sérieuses. Avec quelques brigades Sterling Price le contiendra.

Kirby Smith ordonne à son lieutenant de diriger le reste sur Mansfield, en avant de Shreveport, sa place

d'armes; il rallie aussi la cavalerie de Green, venant du Texas et attend, en s'éclairant soigneusement, l'arrivée de Banks, dont les troupes marchent avec un laisser-aller de plus en plus grand; ce n'est même plus une promenade militaire, c'est une procession.

Pour apprécier l'habileté du général Sudiste, il suffit de lire le récit suivant publié dans le Nord :

« Le vendredi 6 avril 1864, l'armée partit de Nat-« chitoches se dirigeant sur Shreveport, les cavaliers « du général Lee à l'avant-garde. L'infanterie fit dix-« sept milles et la cavalerie gagna Crump's Hill, situé, « quatre milles plus loin, à mi-chemin entre Natchi-« toches et Mansfield. Le 7, le général Lee poursuivit « sa marche, escarmouchant constamment avec l'en-« nemi jusqu'à deux milles au delà de Pleasant-Hill. « L'avant-garde de Lee, une brigade sous le colonel « Robinson, y rencontra le gros de la cavalerie enne-« mie, sous le commandement du major-général Tho-« mas Green. Chaud engagement de deux heures et « demie, à l'issue duquel Green battit en retraite sur « l'infanterie et l'artillerie confédérées à Bayou-du-« Paul. Trouvant l'ennemi en forces croissantes, le « colonel Robinson s'arrêta pour la nuit attendant des « renforts. Rejoint, au point du jour, par la brigade « d'infanterie Landrum, Robinson reprit sa marche et « la continua jusqu'à deux heures du soir, refoulant « l'ennemi sur un parcours de sept milles. Alors parut « le gros des Confédérés, occupant une forte position « dans le voisinage du carrefour de Sabine, à l'Est de « Mansfield. Ils étaient en partie cachés par un bois « épais, avec une plaine découverte sur leur front et la « route de Shreveport traversant leurs lignes. Le « major-général Taylor les commandait, le major-« général Green dirigeait l'aile gauche, le brigadier-

« général Mouton la droite, avec la division Walker
« plus loin sur la droite et deux régiments de cava-
« lerie à l'extrême droite. Sur ces entrefaites, le géné-
« ral Ransom arrivait sur le champ de bataille, avec
« l'autre brigade de la 4e division du 13e corps. La
« division entière comptait 2,600 hommes. Le 19e corps,
« sous le général Franklin, était à neuf milles en ar-
« rière et le général Smith, avec environ la moitié des
« 16e et 17e corps, se trouvait à plus de vingt milles.

« La brigade Landrum prit position à droite et au
« centre, avec toutes les batteries sauf une, la brigade
« Ransom à gauche, appuyée par une batterie et la
« brigade de cavalerie Dudley. Les troupes des colo-
« nels Robinson et Lucas protégeaient le convoi à
« droite et à gauche. Le général Banks, arrivé sur le
« lieu du combat, envoya tout d'abord au général
« Franklin, l'ordre de hâter sa marche en avant. A
« cinq heures du soir commença une importante
« action ; l'ennemi s'avançant en forces, les tirail-
« leurs furent repoussés et l'engagement devint géné-
« ral à droite et au centre. La gauche fut nécessaire-
« ment affaiblie pour soutenir cette partie de la ligne,
« violemment repoussée par l'ennemi. Il s'en aperçut,
« massa des troupes sur sa droite et chargea la gau-
« che de Banks, qui fut immédiatement refoulée avec
« perte de quatre canons ; on n'avait pas assez de che-
« vaux pour les emmener. En même temps, la droite,
« fortement engagée, recula découvrant le centre, qui
« battit en retraite à son tour. La batterie de Chicago
« et la première Indiana furent capturées presque aus-
« sitôt. Le général Cameron survint avec une brigade
« des troupes de l'Indiana appartenant à la troisième
division du 13e corps, la déploya, mais fut incapable
de résister à l'ennemi. Le général Franklin, avec

« son état-major, accourut sur les lieux avant ses
« divisions; la ligne recula peu à peu, jusqu'au mo-
« ment où les troupes ne purent passer, les trains de
« bagage encombrant la route; il s'ensuivit une pa-
« nique. L'ennemi nous poursuivit trois milles et demi
« et fut arrêté par la division Emory. »

Cela veut dire, pour qui sait lire entre les lignes, que Lee était tombé sur les forces confédérées sans se douter de leur importance; qu'espérant sortir du guêpier en payant d'audace, il avait lancé à l'étourdie ses escadrons contre Green qui, en reculant, l'attira sur les positions préparées de longue main. Kirby Smith, qui commandait l'armée Sudiste, contrairement à l'assertion du témoin oculaire cité plus haut, laissa les Fédéraux attaquer, régiment par régiment, les repoussa successivement, sortit de ses lignes en bon ordre, déborda l'ennemi sur les deux ailes et le mit en pleine déroute, lui prenant vingt pièces de canon, 2,000 traînards, 200 voitures. Pendant la nuit, Banks recula jusqu'à Pleasant-Hill, où il se retrancha. Kirby Smith l'y poursuivit le lendemain, tirailla tout le jour, risqua deux ou trois assauts partiels restés infructueux et, certain d'avoir repoussé l'invasion de ce côté, se retourna vers Steele, descendu de Little-Rock jusqu'à Camden sur la Washita.

Banks était, en effet, hors d'état de continuer la campagne. Malgré le succès relatif du second jour, avantage dont il fit grand bruit, il se replia, le matin du 10 avril, sur Grand-Ecore, sans prendre le soin d'ensevelir ses morts. Ce prétendu vainqueur fit, dans la journée, trente-cinq milles pour trouver approvisionnements et repos.

Pendant cette marche triomphale... en arrière, l'amiral Porter continuait à remonter le Red-River, ayant

à bord une partie de la division Smith ; il se trouvait, le 10 avril, à Springfield-Landing, au-dessous de Mansfield ; un des transports coula au milieu de la passe ; il fallut s'arrêter ; bientôt on reçut avis des événements avec ordre de rallier Grand-Ecore. La flottille redescendit, saluée par l'artillerie et même la mousqueterie de partis confédérés suivant les navires le long de la berge ; à l'arrivée, deux bâtiments, ne pouvant franchir la barre, durent attendre la crue des eaux.

Au lieu de monter, le niveau baissa ; la difficulté de ravitailler ses troupes détermina le général en chef à se rapprocher d'Alexandria ; on s'y arrêta, le 27 avril, après six jours de marche. Le trajet s'effectua sans difficultés, les deux brigades confédérées par lesquelles Kirby Smith fit suivre le mouvement ne pouvant avoir la prétention d'arrêter l'armée fédérale. Ce n'était que la première étape de la reculade. Il ne fallait pas songer à rester où l'on était. Le ravitaillement paraissait impossible et la saison chaude venait avec son cortège de maladies épidémiques. Cependant, on avait solennellement déclaré, au début de la campagne, que l'occupation du pays serait permanente, les Fédéraux s'y établissant à jamais : cela constituait un engagement tacite de ne pas abandonner les habitants ralliés à l'Union ; mais un politique de la force du général en chef ne s'embarrasse pas facilement. Fort peiné, sans doute, de manquer à sa parole, il prépara la retraite, discrètement pour ménager la transition ; en présentant adroitement l'affaire, on pourrait la rendre acceptable ; il y a loin du Red-River à Washington. Malheusement Banks avait de plus cruels soucis que ses promesses antérieures ; la flotte entière était bloquée par la baisse des eaux en amont d'Alexandria. Quelque envie que l'on eût de s'en aller, on ne pouvait laisser

derrière soi douze canonnières et vingt transports; aucune fleur de réthorique n'eût déguisé cela en succès; déjà les Séparatistes, considérant la flotte comme perdue, harcelaient sans relâche les régiments campés sur la rive pour la défendre. Et, l'eau baissant toujours, l'héroïque Porter pris au piège, se désespérait de son impuissance.

Un officier inconnu la veille, Bailey, ingénieur en chef du 19e corps, sauva la situation. Dans le rapport suivant l'amiral, rend pleine justice à l'intelligence et au dévouement du rude pionnier, qui trouva la solution d'un problème insoluble en apparence.

« Escadre du Mississipi, bâtiment amiral *Black-Hawk*.

« Embouchure de la rivière Rouge, 16 mai 1864.

« Monsieur le Ministre de la marine,

« J'ai l'honneur de vous informer que les bâtiments « retenus par les eaux au-dessus des rapides d'Alexan- « dria sont heureusement sortis de cette dangereuse « situation. Le fleuve avait tellement baissé, qu'il ne « me restait aucun espoir de le descendre en cette « saison et, comme l'armée se disposait à évacuer le « pays, je me voyais dans la nécessité de détruire la « majeure partie de l'escadre du Mississipi.

« Par une faveur toute particulière, la Providence « nous a donné un homme à la hauteur des circon- « stances. Le lieutenant-colonel Bailey, faisant fonc- « tions d'ingénieur en chef du 19e corps, a proposé de « construire, à travers les rochers des rapides, une « série de digues élevant le niveau suffisamment pour « permettre le passage des navires. Cela parut une « folie et les meilleurs ingénieurs s'en moquèrent ;

« mais le colonel Bailey semblait si certain du succès « que je donnai mon adhésion, et il se mit à l'œuvre « de tout cœur. Les provisions devenaient rares ; il n'y « avait plus de fourrage ; si les travaux n'étaient pas « terminés dans dix jours, l'armée se trouvait dans la « nécessité de nous quitter. Je ne doutais pas du résul- « tat final ; mais j'avais peu d'espoir qu'on pût l'at- « teindre aussi vite. Le général Banks mit à la dispo- « sition du colonel Bailey tout ce qu'il demanda, soit « environ trois mille hommes et deux ou trois cents « chariots. Toutes les usines du voisinage furent jetées « bas pour fournir des matériaux ; deux ou trois « régiments du Maine partirent à la recherche des « arbres et, deux ou trois jours après mon arrivée de « Grand-Ecore, l'œuvre commençait à prendre tour- « nure.

« Les arbres étaient rapidement abattus, les char- « rettes allaient de tous côtés chercher briques et « pierres ; on ouvrit des carrières, on construisit des « chalands pour mouiller les pierres, et chacun tra- « vailla avec un entrain que j'ai vu rarement égaler, « bien que, dans le nombre, il n'y eût pas cinquante « hommes croyant au succès. Les rapides, longs « d'environ un mille, sont parsemés de rochers entre « lesquels, avec l'étiage du moment, il semblait impos- « sible d'établir un chenal.

« On commença par pousser au large de la rive « gauche une estacade faite de troncs de gros arbres, « de branchages, de briques, de pierres, contrejointée « avec de puissants madriers et renforcée par tout ce « que peut inventer l'esprit le plus ingénieux. Cette « construction fut portée à trois cents pieds ; à l'extré- mité, on coula quatre grands chalands chargés de erres. De la rive droite, des cubes, remplis de

« pierres, furent mouillés jusqu'à rencontrer les cha-
« lands; cette opération s'accomplit heureusement,
« malgré un courant de neuf nœuds menaçant de tout
« emporter.

« Il serait trop long d'entrer dans le détail de cette
« étonnante construction; qu'il suffise de dire que la
« digue était presque complète en huit jours de travail
« et que, l'eau s'étant élevée suffisamment sur les
« rapides supérieurs, le *Fort-Hindman*, l'*Osage* et le
« *Neosho* avaient pu descendre dans les environs de la
« jetée; un jour encore et tous les bâtiments pouvaient
« franchir les rapides supérieurs. Malheureusement,
« dans la matinée du 9, la pression de l'eau entraîne
« deux des chalands coulés au bout de la digue. Aus-
« sitôt je montai à cheval et courus au mouillage des
« navires les plus éloignés pour donner l'ordre au
« *Lexington* de descendre les premiers rapides, pour
« essayer de passer immédiatement la digue. J'espé-
« rais sauver les quatre bâtiments du bas, ignorant si
« les constructeurs auraient le courage de renouveler
« leur entreprise.

« Le *Lexington* réussit à gagner à temps les rapides
« supérieurs, l'eau baissant rapidement sur son pas-
« sage. Il mit le cap sur la brèche de la digue, par où
« les eaux se précipitaient si furieusement que la
« canonnière semblait courir à une perte certaine. Des
« milliers de cœurs battaient en attendant le résul-
« tat.

« Pendant que le *Lexington* approchait de la digue,
« il régnait un si profond silence qu'on eût entendu
« tomber une épingle. Le navire donna dans la passe
« à toute vapeur, plongea dans le gouffre mugissant,
« donna deux ou trois effrayants coups de roulis,
« ragua sur les roches et fut enfin entraîné par le

« courant dans les eaux profondes, où il était en sû-
« reté.

« Trente mille voix poussèrent une étourdissante
« acclamation et une joie universelle illumina la figure
« de tous les spectateurs. Le *Neosho* suivit bientôt ;...
« il ne manœuvra pas aussi bien que le *Lexington*,
« son pilote, en approchant de l'abîme, ayant stoppé
« sa machine, contrairement à mes ordres formels de
« marcher à toute vitesse. Par suite de cette faute, il
« disparut un moment sous l'eau ; tout le monde le
« crut perdu ; il se releva cependant, drossé par le
« courant le long des rochers, et finalement en fut
« quitte pour une voie d'eau que l'on put aveugler en
« une heure. Le *Hindman* et l'*Osage* passèrent magni-
« fiquement, sans rien toucher, et je pensai que, si
« j'avais le bonheur d'amener mes gros bâtiments
« au-dessous des rapides supérieurs, ma flotte pourrait
« encore faire de bonne besogne dans le Mississipi.

« Loin de se décourager à la suite de l'accident sur-
« venu à la digue, le colonel Bailey, voyant quatre
« navires en sûreté, résolut de redoubler d'efforts. Les
« soldats qui, en un instant, venaient de perdre le
« fruit d'une semaine de labeurs, se remirent coura-
« geusement à l'œuvre pour réparer le dommage,
« certains maintenant que toutes les canonnières fini-
« raient par passer. Dans l'eau jusqu'au cou, les hom-
« mes travaillaient nuit et jour ; d'autres, sous un
« soleil de feu, abattaient des arbres, charriaient des
« briques, sans que leur bonne humeur fût altérée. Au
« fond, il était très heureux que la digue eût cédé ; car
« les deux pontons, entraînés par le courant, s'accro-
« chèrent aux rochers et, devenant une sorte de mate-
« las pour les bâtiments, les préservèrent, comme on
« le vit par la suite, d'une destruction totale.

« La force de l'eau était trop grande pour con-
« struire, en si peu de temps, un barrage continu de
« 600 pieds en travers de la rivière ; le colonel Bailey,
« se déterminant à laisser une brèche de 55 pieds dans
« la digue, bâtit, sur les chutes supérieures, une série
« de barrages endentés. Cela fut fait en trois jours et
« le 11, le *Mound-City*, le *Carondelet*, le *Pittsburg*
« descendirent les rapides supérieurs ; il fallut beau-
« coup de temps pour les haler à travers un chenal
« sinueux, à peine assez large. Le lendemain, l'*Ozark*,
« le *Louisville*, le *Chillicothe* et deux remorqueurs
« passèrent à leur tour.

« Immédiatement après, les trois premiers se pré-
« parèrent à franchir la digue..... L'opération offrit
« un spectacle unique. Il n'y eut d'autre accident que
« le démontage d'un ou deux gouvernails. Toutes les
« troupes regardaient et acclamaient les navires au
« passage.....

« Je ne trouve pas de mots pour exprimer mon
« admiration à l'égard de l'habile colonel Bailey ;
« c'est, à mon sens, la plus belle œuvre d'ingénieur
« qui ait été accomplie. Dans les meilleures conditions,
« une entreprise privée n'aurait achevé qu'en un an
« un travail jugé absolument impossible par un esprit
« ordinaire. Si l'on veut faire abstraction de son talent
« d'ingénieur, de l'illustration que ses travaux appor-
« teront à sa patrie, on ne peut contester qu'il n'ait
« conservé à l'Union une flotte considérable, valant
« environ 2,000,000 de dollars ; qu'il n'ait ravi en
« outre à l'ennemi un triomphe qui l'eût encouragé à
« continuer la guerre un ou deux ans de plus ; car, le
« départ de l'armée étant irrévocablement fixé, il ne
« me restait plus qu'à détruire mes bâtiments pour
« empêcher nos adversaires de s'en servir contre nous.

« Quels que soient les honneurs par lesquels le gou-
« vernement récompensera le colonel Bailey, ils ne
« dépasseront jamais le service rendu par cet officier
« à son pays...

« Je ne crois pas que, jusqu'à ce jour, de telles dif-
« ficultés aient été surmontées aussi rapidement et
« sans préparation.

« Avant d'engager mes bâtiments dans des rapides,
« je les avais allégés de leurs vivres, artillerie, ancres,
« chaînes, de façon à diminuer leur tirant d'eau........

« Signé : DAVID D. PORTER, contre-amiral. »

Cette lettre prouve, jusqu'à l'évidence, combien Banks était décidé à la retraite, que la flotte réussît ou non à se tirer d'affaire; elle montre aussi dans quelle situation désespérée se trouvaient des navires que Porter et ses capitaines, de rudes marins cependant, croyaient perdus sans ressource. Elle repose de la jactance de certains généraux, aussi disposés à désavouer leurs sous-ordres malheureux qu'à « rendre compte » de leurs succès. La fable du bon La Fontaine sera éternellement vraie. Dans cette guerre de la Sécession, si curieuse à étudier, que de geais, déjà coiffés de plumes blanches, y voulurent ajouter celles du paon et, pour ce faire, signèrent le bulletin des victoires gagnées par d'autres ! Porter n'était pas de ceux-là ; le « démarquage du linge » répugnait à sa nature loyale ; il ne tenta pas d'escamoter à son profit, l'honneur d'avoir sauvé la flotte. L'amiral, d'ailleurs, comptait assez d'autres glorieux services pour laisser au colonel le droit d'attacher son nom à un sauvetage unique dans les annales de la guerre maritime.

L'armée devait partir le 12 mai ; on attendit vingt-

quatre heures pour marcher de conserve avec la flotte et faire éclater les canons mis à terre par les navires. Le 13 au matin, vers dix heures, on s'aperçut qu'Alexandria était en flammes; l'incendie, dont les causes restèrent inconnues, avait pris sur plusieurs points à la fois. Les soldats, qui venaient de donner un si rude coup de collier, se trouvèrent trop fatigués pour l'œuvre, simplement humanitaire, de combattre les progrès du feu en pays ennemi. Du reste, tout s'en mêlait; une pompe, amenée près de la rivière, se trouva avoir son tuyau d'aspiration coupé ; le fléau se développant sans obstacle, le désastre fut complet; les transports ancrés dans la rivière durent arroser le pont pour éviter d'être incendiés par les flammèches. Femmes, enfants, vieillards couraient sur la rive, suppliant qu'on les emmenât à la Nouvelle-Orléans ; les familles dont les chefs avaient prêté le serment d'allégeance ne pouvaient espérer aucun secours des Séparatistes ; prières, supplication furent vaines. Banks se fit volontairement aveugle et sourd. La flotte appareilla, au milieu des malédictions, sans prendre un seul passager blanc; quant à l'armée, elle se mit en retraite suivie de plusieurs milliers de nègres, à la lueur des flammes réduisant en cendres une jolie petite ville de six cents habitants. Qui s'étonnera que, malgré le triomphe de l'Union, le pays soit resté esclavagiste de cœur ?

Le 21 mai 1864, l'armée et les bâtiments arrivèrent au-dessus de Port-Hudson, sur le Mississipi ; l'expédition était terminée. Porter ramenait son escadre moins deux canonnières ; Banks, qui n'avait oublié aucune des trois mille balles de coton razziées pendant la campagne, laissait, derrière lui, presque toute son artillerie et le quart de son armée. Le scandale fut

grand; on le remplaça par le major-général Canby, un véritable soldat, celui-là, et l'ancien Président du Sénat dut renoncer pour jamais au commandement des troupes.

Sur la liste des officiers généraux en activité au 1er janvier 1865, le général Banks figure comme étant « devant le Comité de direction de la guerre ». Malgré sa facilité d'élocution, l'explication dut être laborieuse; car Kirby Smith avait fait coup double, et l'échec de Steele accrut le mécontentement contre le promoteur de toute l'entreprise; on avait maintenant le mot de toute la campagne, l'explication des faibles effectifs qui poursuivirent l'armée rompue à Mansfield [1], et cette double reculade froissait d'autant plus l'orgueil Yankee qu'elle était due uniquement au talent du général confédéré.

Parti de Little-Rock, le 25 mars 1864, avec une vingtaine de mille hommes, Steele était entré à Camden, sur la Washita, le 16 avril, après quelques escarmouches avec Price et Marmaduke. A la nouvelle du désastre de Banks, il prépare un mouvement rétrograde sur son quartier général; l'ennemi lui en prouve bientôt l'opportunité. Le 19, il jette un pont sur la Washita, quelques milles plus bas, et lance un corps de cavalerie au nord des positions fédérales. Deux jours plus tard, un parti de fourrageurs unionistes, avec 150 voitures escortées d'un millier d'hommes, ne se fit jour qu'après plusieurs heures de combat, perdant le quart de son effectif, quatre canons et tout son convoi. Le

[1] Pertes confédérées pendant les deux jours : deux généraux, Green et Mouton, 2,800 hommes; pertes fédérales : 4,000 hommes, 34 canons, 200 voitures, plus un nombre considérable de traînards ramassés les jours suivants.

surlendemain, Steele, qui commençait à être fort gêné, malgré la richesse du pays, dirigea sur Pines-Bluff, à 80 milles en arrière, une colonne de ravitaillement composée de 250 chariots, six ambulances, convoyée par 1,200 cavaliers, 2,000 fantassins et 4 pièces de canon sous le commandement du lieutenant-colonel Drake, du 36e Iowa. L'expédition devait rapporter des vivres pour l'armée.

Cette fois, ce fut pis encore ; à six milles de la rivière Saline, Drake, cerné par les Séparatistes, mit bas les armes avec presque tout son monde, après s'être fait tuer ou blesser 250 hommes.

Le général Steele s'apercevant, un peu tard, que le meilleur moyen de protéger son convoi eût été de l'accompagner avec toutes ses forces, se décida enfin à évacuer Camden ; dans la nuit du 26 au 27, il repassa la Washita, brûla les ponts et battit en retraite par un temps affreux, à travers les terrains défoncés ; le 28 au soir, la cavalerie confédérée parut en vue de son arrière-garde ; c'était Kirby Smith qui arrivait. Il pleuvait à torrents ; les Fédéraux avaient à franchir la Saline grossie par l'averse ; on escarmoucha dès le matin. L'action peu décisive, mais assez chaude, dura sept heures ; le général unioniste réussit à passer la rivière ; il perdit 900 hommes tués ou blessés, des canons, des prisonniers, des drapeaux ; ce qui ne l'empêcha pas, une fois rentré à Little-Rock, de féliciter chaudement ses troupes auxquelles il promit de signaler leurs hauts faits au gouvernement (ordre du jour du 9 mai 1864). Encore un qui était de l'école de Hooker et Rosecrans. Son aplomb lui servit, après la guerre, on lui conserva le commandement du district de Columbia.

Kirby Smith le suivit, pas à pas, jusqu'à son quartier

général ; ne pouvant, sans artillerie de siège, songer à enlever la capitale de l'Arkansas, couverte par des forts détachés, il regagna Shreveport, son arsenal, qu'il avait glorieusement préservé d'une double invasion. Non seulement il réussit à repousser ses adversaires, mais il les battit dans de telles conditions que leur réputation militaire sombra dans le désastre.

L'indomptable général commanda la dernière armée de la Confédération. Sa cause définitivement perdue, il remit ses troupes à Sheridan, passa la frontière et accepta un commandement au Mexique ; mais l'amour de la patrie atténua promptement l'amertume de la défaite ; quelques années après, on retrouve le vainqueur de Mansfield chancelier de l'Université de Nashville. *Cedant arma togæ* : l'énergique soldat ne commandait plus qu'à des écoliers.

Nommé brigadier général de volontaires, Bailey ne rencontra plus l'occasion d'appliquer ses remarquables facultés d'ingénieur hydraulique. A la paix, il rentra dans la vie civile. Son nom doit être sauvé de l'oubli ; car c'est un inventeur à l'égal de Farragut. Si l'amiral a trouvé le moyen de réduire des casemates avec des navires en bois, le colonel a donné la solution d'un problème aussi intéressant : la navigation des bâtiments sur les rochers.

CHAPITRE XV

CAMPAGNE DE VIRGINIE

L'hiver de 1863-64 avait été favorable aux armées rebelles. Exaspérés par des revers inattendus, Vicksburg, Gettysburg, Chattanooga, sentant la Confédération frappée au cœur, les promoteurs du mouvement politique, avouant leurs mécomptes, demandèrent au pays un dernier effort. Cette admirable population, dont on a voulu faire un troupeau de brutes mené par quelques intrigants, répondit à l'appel de ses chefs par un magnifique élan. Ce n'était ni l'enthousiasme des premiers jours, ni les espérances déraisonnables du début; mais une sorte de point d'honneur liant la masse du peuple au gouvernement de son choix, dans l'immuable résolution de lutter jusqu'au bout.

Le résultat ne se fait pas attendre; sur tous les points, le Sud reprend l'offensive; dans la vallée de la Shenandoah, Early franchit des cols encombrés de neige pour enlever, à Petersburg, un important convoi d'approvisionnements — 250,000 dollars; ses coureurs livrent aux flammes le viaduc de Baltimore-Ohio (30 janvier 1864).

Pour encourager, en Floride, certaines velléités de retour à l'Union, Lincoln engage le général Gillmore

à une démonstration dans l'intérieur de l'Etat. Gillmore, auquel on laissait carte blanche, met en mouvement Truman Seymour qui pénètre, sans même s'éclairer, dans un pays boisé, marécageux, mal connu, et se fait battre, entre Ocean-Pond et Olustee (20 janvier 1864).

Dans l'Ouest, Sherman, parti de Vicksburg pour s'établir sur l'Alabama, se voit contraint à la retraite, sa cavalerie, battue par Forrest, ayant été rejetée sur Memphis ; Kirby Smith, faisant têtte successivement à Banks et à Steele, leur inflige un échec des plus sérieux; dans la Caroline du Nord; Pickett attaque Newbern (1er février 1864); quelques semaines après, Hoke, son lieutenant, s'empare de Plymouth, faisant capituler 1700 fédéraux (17 avril 1864). Enfin Forrest reparaît, en territoire depuis longtemps occupé, menaçant Paducah, massacrant la garnison de Fort-Pillow et réveillant, parmi les populations des Border-States, des sympathies mal éteintes en faveur de la Confédération.

L'espérance renaît à Richmond ; dans le Nord, on n'est rien moins que rassuré; l'on accueille avec faveur la concentration de tous les pouvoirs militaires entre les mains du « héros de Vicksburg ».

Grant avait décidé deux attaques à fond : l'une par l'Ouest, l'autre directement sur Richmond; Sherman devait pénétrer en Géorgie, son chef se réservant la tâche de se mesurer avec Robert Lee et d'envahir le sol de la Virginie, jusque-là toujours fatal aux armes de l'Union. Les événements militaires de 1864 doivent donc se partager en deux grandes lignes, qu'il faut étudier séparément jusqu'au jour où elles se rencontrent au Sud de Petersburg : campagne de Géorgie : pre-·ière étape : l'armée de l'Ouest refoule Johnston sur

Atlanta; deuxième et plus important épisode : Sherman traverse toute la largeur des Etats confédérés pour rejoindre, à Savannah, la flotte de l'Atlantique (novembre-décembre 1864). A partir de ce moment, il devient l'un des corps détachés de la grande armée, à laquelle il tend à se réunir en marchant au Nord. Grant a été moins heureux; il arrive cependant à son but ; ses opérations comprennent aussi deux périodes bien distinctes : 1° campagne de Virginie, du 4 mai au 13 juin 1864; l'armée de Potomac se transporte des bords du Rapidan aux rives de James; 2° siège de Petersburg (13 juin 1864 — 5 avril 1865); elle fait tomber le boulevard de la rébellion. A ces divisions principales se rattachent plusieurs opérations accessoires, dont quelques-unes sont fort remarquables, notamment le succès de Beauregard à Bermuda-Hundred, la seconde campagne de la Shenandoah, le brillant fait d'armes de Farragut à Mobile, les victoires de Thomas en Tennessee, la prise du fort Fisher. Chacun de ces épisodes trouvera sa place dans le récit de la grande action dont il constitue une sorte de « hors « d'œuvre ».

Voyons, d'abord, les premiers rôles du drame :

Au point de vue du commandement, l'armée chargée de couvrir Richmond était de beaucoup supérieure à ses adversaires. Longstreet, Ewell, A. P. Hill et Stuart formaient, sous la haute direction de Lee, le plus bel état-major qui ait paru sur les champs de bataille Américains. Malgré ses nombreux succès, Grant ne se hausse pas à la taille de son rival et Georges Meade ne rencontre plus le concours de circonstances auquel il dut le succès décisif de Gettysburg. Quant aux chefs de corps, sans vouloir diminuer leurs honorables services, il est permis de constater que nul

d'entre eux, à l'exception de Sheridan, ne se mit réellement en vedette; mais il faut remarquer que ce dernier, incontestablement supérieur à ses collègues, eut principalement affaire à Early et n'aborda la grande armée que dans les derniers jours de la lutte, à l'heure de la curée. La supériorité des généraux Sudistes s'impose; c'est la seule que posséda l'armée rebelle; car, pendant les deux dernières années, la parité s'établit sensiblement entre les deux partis. Plus solides peut-être, les soldats séparatistes ne possédaient plus l'enthousiasme, la foi dans la victoire que seul l'*élément* dans la force de l'âge apporte aux troupes en campagne; depuis longtemps la Confédération *n'enrôlait* plus que des enfants et des vieillards.

Sous le rapport de l'armement, de l'équipement, pas de comparaison à établir. Les calibres les plus divers, les engins les plus hétérogènes sont employés; qui a des armes les apporte et tel fait le coup de feu avec un fusil de chasse allongé d'une baïonnette. Quant au nombre des combattants, relevé dans les historiens du Nord, la disproportion est assez considérable pour démontrer sans réplique la valeur relative des belligérants.

Au 1er mai 1864.

Armée du Potomac (Meade)....	120,000	165,000 [1]
— du James (Butler)......	25,000	
— de la Shenandoah (Sigel).	20,000	
Garnison de Washington......	20,000	

A cette masse de 165,000 hommes présents au drapeau et devant agir sur divers points en Virginie, le

[1] Le général R. de Trobriand qui faisait partie de l'armée du Potomac donne les chiffres suivants :

général en chef confédéré pouvait opposer une centaine de mille combattants environ ; la plus grande partie, sous A. P. Hill, Ewell, Longstreet et Stuart, luttait contre l'armée du Potomac ; Beauregard devait s'opposer aux progrès de Butler ; dans la Shenandoah, Early, Breckinridge et la cavalerie d'Imboden étaient en face de Franz Sigel.

Le mois d'avril avait été employé par Grant à remanier ses états-majors, préparer ses approvisionnements, habiller ses troupes ; on a prétendu que certains choix lui furent imposés, soit par des considérations politiques, soit par les désirs du Président. On cite notamment Butler et Sigel. Il est possible que, de lui-même, le lieutenant-général n'eût accordé sa confiance ni à l'un ni à l'autre ; mais, pour le reste des destinations, il semble avoir eu pleins pouvoirs ; car les mutations furent importantes, nombreuses et souvent brutales. Pleasanton, French, Newton, Sykes, Meredith, firent leurs adieux à l'armée du Potomac ; Sheridan prit le commandement de la cavalerie ; l'inexpérience de Butler reçut pour guide l'habileté de Gillmore et de William Smith [1]. A l'armée de Sherman, les postes furent distribués de même, au gré du lieutenant général, dont l'action ne s'étendit pas seulement

Meade...............	140,000	188,000
Butler...............	30,000	
Sigel................	18,000	

D'après les rapports du secrétaire de la guerre, l'Union avait, au 1er mai 1864, 662,345 hommes présents sous les drapeaux dont 141,160 à l'armée du Potomac et 119,948 à celle de Géorgie. Le chiffre de 141,160 ne comprenait, ni les troupes de Sigel, ni la garnison de la capitale.

[1] *Baldy Smith.* Smith le Chauve.

aux états-majors; l'armement des troupes fut l'objet de sa constante sollicitude. Le prédécesseur de Sheridan, excellent officier affligé d'un caractère malheureux, n'avait pas tiré de ses escadrons tout le parti possible. Pleasanton était médiocrement obéi; son remplaçant gagna l'affection du soldat et en obtint davantage; sur ses propositions, Grant lui donna la carabine à tir rapide, Spencer ou Henry, ainsi que le revolver à sept coups; ce qui permit à la cavalerie, en mettant pied à terre, de résister à des masses d'infanterie; quelques batteries d'artillerie légère, bien attelées, ne ralentissaient pas suffisamment sa marche pour nuire à la rapidité des évolutions, tout en permettant de faire tête, sur un bon terrain, à n'importe quel ennemi. Le service des approvisionnements, celui des transports furent considérablement améliorés, de sorte que, sur toutes les parties du théâtre de la guerre, le commandant en chef disposa d'un instrument façonné suivant ses désirs.

Dans le Nord, on compte beaucoup sur lui. En lui remettant solennellement sa commission de lieutenant-général, le président Lincoln lui exprime les espérances du pays et les intentions du Gouvernement. On ne lui marchandera rien; l'enthousiasme est chauffé à blanc; le 21 avril 1864, cinq États, Indiana, Ohio, Illinois, Iowa et Winconsin offrent au Gouvernement 100,000 volontaires pour cent jours; toutes les ressources matérielles sont fournies sans compter; le moment n'est pas loin où l'on dépensera trois millions de dollars par jour, en attendant qu'on arrive à cinq l'année suivante. Au commencement de mai tout est prêt. Le plan de Grant se complique, comme toujours, de plusieurs hors-d'œuvre : d'abord deux grandes [illegible]nes : Sherman doit pénétrer au cœur de la Géorgie,

tandis que Meade marchera sur Richmond; mais, en même temps, Butler doit enlever Petersburg; Sigel Staunton et Lynchburg; Crook, Averill, et Burbridge d'autres points du « Virginia and Tennessee Rail-Road ».

Tout le monde se met en mouvement le 4 mai 1864. Grant part de Culpepper ; son adversaire est à Orange-Court-House ; ses prévisions se réalisent ; deux ans auparavant, il a déclaré que Richmond se défendrait sur le Rapidan et le Marsh-Run ; l'habile général attend le choc dans ce pays sauvage du Wilderness où il a remporté sa plus belle victoire et dont le terrain accidenté compensera l'infériorité de ses forces. Il ne défend pas les abords du ruisseau ; l'ennemi le franchit sans résistance, aux gués de Germania et d'Ely. Les piquets confédérés se replient devant les troupes fédérales, qui cheminent péniblement dans une région boisée où l'artillerie et la cavalerie ont peine à se mouvoir. Grant semble se diriger vers Spottsylvania, au sud des positions confédérées. La feinte est bientôt percée à jour ; Lee porte rapidement ses forces de l'Ouest à l'Est ; sans attendre leur complète réunion, il les dirige sur les Fédéraux en marche ; deux routes presque parallèles à la rivière lui permettent de mouvoir promptement ses divisions et de les faire converger snr le point déterminé à l'avance. Grant établit rapidement son armée face à l'Ouest, appuyant sa droite à la rivière ; Ewell et Hill se trouvent en contact avec le centre et la gauche; le premier, posté sur une colline boisée, reçoit le premier choc, repousse l'ennemi, prend l'offensive, fait des prisonniers et s'empare de quelques canons. Hill, plus engagé, maintient sa position sans entamer les Fédéraux. Le choc a eu lieu dans la soirée ; la nuit sépare les combattants ; l'armée Sudiste perd deux gé-

néraux : S. Jones [1] et L. A. Stafford [2] ; 1700 tués ou blessés et 300 prisonniers ; le Nord au moins le double, dont 1500 prisonniers (5 mai 1864). Le brigadier-général Hays [3] est parmi les morts. Grant est mécontent du résultat ; il n'envoie pas de télégramme à Washington.

Le lendemain, Lee garde l'offensive ; les deux partis se couvrant plus ou moins d'abatis, la bataille est une succession de sanglantes attaques sans résultat décisif; à six heures la mêlée devient générale, les Confédérés assaillent vigoureusement le centre et la gauche unionistes ; ils sont refoulés.

Hancock pousse en avant ses divisions avec tant de vigueur que Hill, très vivement pressé, perd un mille et demi de terrain. Longstreet entre en ligne, rétablit le combat et ramène les assaillants. Le chevaleresque

[1] Major général *Samuel Jones*, Virginien de naissance ; sorti de West-Point dans l'artillerie ; était capitaine au 1er régiment en 1861 ; démissionnaire le 27 avril ; promu successivement colonel, brigadier général, puis major général, il commanda presque toujours en Virginie occidentale. Il venait de renforcer Lee avec sa division quand il fut tué.

[2] Brigadier général *L.-A. Stafford*, né en Virginie, mort à Richmond, des suites de ses blessures, le 11 mai 1864.

[3] Brigadier général *Alexander Hays*, né à Pittsburg (Pensylvanie) en 1824 ; sorti de West-Point, en 1844, dans l'infanterie, fit la campagne du Mexique. Démissionnaire, en 1848, il entra dans une exploitation métallurgique dans le comté de Venango (Pensylvanie). Nommé, au début de la guerre, colonel du 63e régiment de volontaires Pensylvaniens et capitaine de réguliers, il servit à l'armée du Potomac et fut fait brigadier général, le 29 septembre 1862. Blessé à Chancellorsville ; à Gettysburg il commanda une division et même, un moment, le 3e corps, après la mise hors de combat de Hancock. Il ne quitta jamais l'armée du Potomac.

Wadsworth [1] est frappé à mort. Lee dessine un des mouvements tournants qui firent la réputation de Jackson; la fortune est contre lui. Longstreet, qui mène l'attaque, reçoit une balle qui lui fracture la clavicule et lui traverse l'épaule après avoir déchiré les nerfs du bras; l'héroïque général est, pour de longs mois, hors de combat. Jenkins [2] tombe à ses côtés;

[1] Brigadier général *James Samuel Wadsworth*, né à Genesco (New-York), le 30 octobre 1807, tué à la bataille de Wilderness, le 6 mai 1864; son père, très connu pour ses idées philanthropiques, était un des plus riches propriétaires fonciers de l'Etat de New-York; il destina le jeune Wadsworth au barreau, le fit inscrire en 1833, puis lui confia la gestion de son immense fortune. Républicain convaincu, il se lança dans la politique, soutint les candidatures libérales et favorisa la diffusion de l'instruction dans le comté de Livingstone qu'il habitait; il fonda des bibliothèques, un collège et diverses écoles. Quand les communications avec la capitale furent coupées, il affréta deux navires, les chargea d'approvisionnements et les conduisit à Annapolis, où il arriva à temps pour subvenir aux premiers besoins. Il fit la première campagne, comme volontaire attaché à l'état-major de Mac-Dowell et fut, sur la proposition de ce dernier, nommé brigadier général de volontaires (21 août 1861). Gouverneur militaire du district de Columbia, depuis mars 1862, Wadsworth reçut, en décembre de la même année, le commandement d'une division à l'armée du Potomac qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. « C'est un des plus braves soldats, « un des plus nobles citoyens, un des meilleurs hommes dont le pays ait eu à regretter la perte pendant cette guerre. »

[2] Brigadier général *A. G. Jenkins*, Virginien de naissance, reçut son éducation technique à l'Institut militaire de Lexington (Virginie). Il se distingua particulièrement dans les combats livrés dans la Virginie occidentale, puis devint un des meilleurs lieutenants de Stuart. Il commandait l'avant-garde de Lee pendant la deuxième invasion du Maryland. « Les soldats à cheval de Jenkins » avaient le don de surexciter les passions

moins heureux, il ne se relèvera plus. Découragés par la perte de leurs chefs, les Confédérés hésitent. Lee prend le commandement des corps de Hill et de Longstreet, et les jette en masse sur la gauche et le centre ennemis. Le combat devient grandiose; la forêt prend feu, le vent pousse les flammes sur l'extrémité de la ligne unioniste; si Robert Lee réussit, il accule son adversaire au Rapidan ; mais la disproportion des forces est trop grande ; il n'a pas assez de monde pour continuer méthodiquement la pression et entretenir la force vive ; le coup d'œil du stratégiste n'a jamais été plus sûr ; les moyens d'action commencent à faire défaut; le piston ne peut plus dépasser le point mort ; il en sera de même jusqu'à la fin de la guerre.

L'habile général a cependant une autre bonne carte à jouer. Ne pouvant jeter, de haute lutte, cette masse d'hommes à la rivière, il essaie de la séparer des gués; ce qui amènera la retraite, faute de vivres. A la nuit, une soudaine et furieuse attaque d'Ewell contre la droite ennemie réussit pleinement; la division fédérale Seymour fuit en pleine débandade, suivie par la brigade Shaler ; les deux généraux sont pris avec leur état-major ; on ramène au gué d'Ely le pont de bateaux de Germania-Ford ; la droite fédérale est en grand péril : un torrent de fuyards court, à travers bois, vers le Rapidan.

Grant fume sa pipe adossé à un arbre ; on lui annonce la déroute, il hausse les épaules sans répondre. Il a raison ; ses troupes sont trop vieilles pour céder

populaires et de motiver les invectives des politiciens. Leur chef était un officier de la plus grande énergie ; son parent, le général M. Jenkins, fut tué à Dublin-Depot, quelques jours après.

longtemps à la panique, et leur masse arrêtera les progrès de l'adversaire ; il sait très bien que Lee n'est plus assez fort pour ébranler le bloc ; ses régiments iront plus ou moins loin dans l'intérieur des lignes fédérales, tueront plus ou moins de monde, mais ne recommenceront point Chancellorsville ; Hooker ne commande plus l'armée de l'Union.

Après seize heures de combat, les Confédérés s'arrêtent d'eux mêmes ; Grant n'envoie pas plus de dépêches que la veille ; le bureau de la guerre à Washington en est réduit à publier des nouvelles provenant de sources peu autorisées, du chef du service médical par exemple ; l'une d'elles se termine par ces mots : « On croit ici que le lieutenant-général achève une grande victoire. » Le lieutenant-général n'a pas de bulletin de victoire à signaler, et ne veut pas avouer les énormes pertes des 5 et 6 mai sans les accompagner du compte rendu de quelques avantages. Pendant la nuit, il renforce les ailes ébranlées de son armée pour menacer à son tour les communications de son adversaire. Le général Sudiste renonce immédiatement à l'offensive et se retire sur des positions longuement étudiées. Spottsylvania-Court-House devient l'objectif des deux adversaires. La cavalerie fédérale court vers la position. Fitzhugh Lee et Stuart lui barrent le passage pendant toute la journée du 7 ; lorsque, le lendemain, Warren arrive sur les lieux, il se heurte contre une partie de l'armée confédérée, qui le repousse vigoureusement ; les renforts arrivent des deux côtés et le combat prend une assez grande importance. Plusieurs brigades perdent leurs chefs ; un régiment du Michigan n'est plus commandé que par un lieutenant.

Lee parvient à s'établir sur les collines de Spottsylvania, formant une sorte de triangle comme celui des

fédéraux à Gettysburg; la bataille de Wilderness va recommencer à treize kilomètres en arrière du théâtre de la première lutte. C'est le seul résultat de cinq jours de marches et de combats diminuant l'armée unioniste de près de 20,000 hommes. Le 9, les deux partis prennent leurs dispositions ; reconnaissances sur toute la ligne ; le brave général Sedgwick [1], fort aimé dans le Nord, est tué d'une balle au front en plaçant une batterie aux avant-postes.

Le lendemain, duel d'artillerie pendant trois heures; lutte indécise toute la journée. « C'était toujours la « même histoire : des positions formidables, hérissées « d'artillerie, couvertes de retranchements, protégées

[1] Major général *John Sedgwick,* originaire du Connecticut, né en 1815, tué près de Spottsylvania, le 9 mai 1864. Sorti de West-Point le 24e, en 1837 ; il servit dans l'artillerie, fit la campagne du Mexique, se distinguant à toutes les affaires et particulièrement à l'attaque de la porte Saint-Côme à Mexico. Au début de la guerre, il était colonel du 2e cavalerie ; le 25 avril 1861, il fut promu colonel du 4e régiment de cavalerie régulière et, le 30 août suivant, placé comme brigadier général de volontaires à l'armée du Potomac. Pendant la campagne de Virginie, il commanda une division du corps de Sumner. Beau soldat, s'exposant sans ménagements, il fut deux fois blessé à l'Antietam ; on lui donna le brevet de brigadier général de réguliers et les étoiles de major général de volontaires. En février 1863, on lui confia un corps d'armée, il opéra devant Fredericksburg pendant que Hooker se faisait battre à Chancellorsville. Sedgwick fut maintenu à la tête du 6e corps lors du remaniement fait par Grant avant la campagne de Virginie et prit une grande part aux premières opérations. Devant Spottsylvania, il fut tué par un « sharpshooter ». Sedgwick, d'un caractère charmant, était fort aimé de tout le monde. A plusieurs reprises, il remplaça intérimairement le général Meade, mais refusa toujours un commandement indépendant.

« par des abatis inextricables et défendues par une « armée solide et nombreuse. Le résultat fut ce qu'on « devait prévoir. Deux fois les colonnes d'attaque du « 5e et du 2e corps s'élancèrent en avant, à travers « tous les obstacles, deux fois elles furent rejetées en « arrière, brisées, hachées, laissant, dans ces deux « tentatives, cinq à six mille hommes tués et blessés « sur ce terrain qu'elles n'avaient pu arracher à l'en- « nemi. Parmi les morts, se trouvait le général Rice[1] « un des bons et braves officiers du 5e corps. » (R. de Trobriand.)

C'était le septième jour depuis l'entrée en campagne; la semaine coûtait à l'armée fédérale près de 30,000 hommes. Grant fut-il ébranlé par cette effroyable tuerie? On le croirait; car il suspend ses coups de force et cherche à manœuvrer au lieu de jeter implacablement ses hommes à la bouche des canons. Pendant la nuit du 11 au 12, il concentre sur sa gauche une grande partie de ses forces et, au point du jour, par une brume intense, il aborde la droite ennemie. Le corps d'Ewell se gardait mal; la division Edward Johnson

[1] Brigadier général *James Clay Rice*, né à Worthington (Massachussetts) le 27 décembre 1829, mort à Spottsylvania, le 11 mai 1864. Journaliste, puis avócat à New-York, il s'engagea, comme simple soldat, dans la garde de Garibaldi et s'éleva promptement au commandement du 44e New-York, l'ancien régiment du colonel Ellsworth. Sauf l'Antietam, il prit part à toutes les grandes batailles livrées par l'armée du Potomac et fut nommé, le 23 août 1863, brigadier général pour sa belle conduite à Gettysburg. Blessé à Spottsylvania, il subit l'amputation de la cuisse, sur le champ de bataille, et mourut au bout de quelques heures. Ses derniers mots furent: « Tournez- « moi vers l'ennemi pour que je puisse le voir en face encore « une fois. »

est enlevée tout entière, dans ses retranchements, avec trente-cinq pièces de canon. « J'en ai fini avec Johnson », télégraphie Hancock, « je vais commencer avec Early. » Il dépasse la position conquise, refoulant tout devant lui ; pour l'aider, Warren et Burnside engagent une action générale ; jamais Lee ne fut si près d'un désastre.

A l'abri de ses retranchements, il porte rapidement des renforts sur le point menacé ; Early, derrière une seconde ligne d'ouvrages, a vaillamment fait tête à l'agresseur ; les divisions victorieuses de Hancock sont arrêtées sur place ; les renforts arrivent ; c'est maintenant Early, qui pourrait bien en finir avec son adversaire ; les autres attaques fédérales n'ont pas même atteint le pied des retranchements. Meade envoie tout le disponible au secours de Hancock ; on se bat, toute la journée, autour de la lunette enlevée le matin. Dans cet immense péril, Lee semble avoir un moment perdu son immuable sérénité ; il veut reprendre à tout prix la position, se met à la tête d'une brigade Virginienne et, découvrant sa chevelure blanche, s'avance en montrant l'ennemi. L'impétueux Gordon saisit la bride de son cheval : « Ce n'est pas ici « votre place », dit-il, « vos Virginiens ne reculeront pas. » Lee, à l'arrière ! — répondent les soldats en se précipitant vers les retranchements.

La bataille continua jusqu'à la nuit, sous une pluie battante ; on se disputa le terrain pouce à pouce. En certains endroits où la lutte fut particulièrement violente, de véritables monceaux de cadavres marquaient les différentes positions des deux partis. Les canons capturés le matin, se trouvant sur le terrain battu par la mousqueterie et la canonnade, ne furent pas emmenés par les Fédéraux ; une partie retomba même au pouvoir des Confédérés.

Malgré la surprise de Johnson, l'armée Sudiste tenait ferme dans une seconde ligne reliée aux tronçons de la première. Grant télégraphie qu'il a pris une division, une brigade, un régiment ; en tout, trois à quatre mille prisonniers. Il demanda des renforts avouant 35,000 hommes de perte depuis le 5 mai. Au début, il avait espéré que le corps de Burnside servirait uniquement de réserve ; dès le second jour il fallut le faire donner en entier.

Ce n'est plus comme dans l'Ouet, l'heure des victoires faciles et productives : on marche à travers un fleuve de sang et l'on n'a pas de trop de sa supériorité numérique pour compenser de l'habileté de l'adversaire. Le gouvernement de Washington fut admirable de persévérance ; d'incessants arrivages de troupes maintinrent l'armée du Potomac au complet.

Huit jours de repos relatif rendent au lieutenant général toute son impétuosité ; le 18 mai, il essaie de renouveler la surprise qui a si bien réussi le 12 ; les Confédérés mitraillent les assaillants à petite portée ; en deux heures 1200 hommes de perte ; on recommença la marche sur les flancs de la position. Les nouvelles des armées détachées étaient des plus mauvaises pour le Nord ; les Confédérés W.-E. Jones et Morgan avaient repoussé Averill à Whiteville (10 mai) ; Jenkins, il est vrai, recula devant Crook et fut tué à Dublin-Depot ; mais, à l'arrivée de Morgan, déjà vainqueur d'Averill, les Fédéraux abandonnèrent leur tentative sur Lynchburg ; échec plus grave, Sigel s'était fait battre à New-Market par Breckinridge (13 mai). Burbridge, qui devait se porter sur Abingdon, ne s'était pas même ébranlé. Quant à Butler, chargé de la plus importante diversion, Beauregard l'avait enfermé, par des retranchements, dans sa forteresse naturelle de

Bermuda-Hundred (16 mai 1864). L'insuccès du fantaisiste général eut, sur la suite des événements, une influence considérable. Disons, à sa décharge, que Grant lui avait donné des ordres assez vagues, qu'il ne parvint pas à exécuter après avoir bien réussi dans le début. Est-ce tout à fait de sa faute? Malgré son insuffisance, on hésite à le croire lorsqu'on lit le passage suivant d'un écrivain militaire des plus autorisés et généralement impartial. « Ce qui eût, en revanche, de-
« mandé plus de clarté et de précision, c'était la mis-
« sion spéciale donnée au général Butler. A en juger
« par les instructions qu'il reçut du général Grant, il
« ne dut pas lui être facile de savoir au juste ce qu'il
« avait à faire. Prendre Richmond, qui est sur la rive
« gauche du James en se tenant sur la rive droite,
« s'emparer de Petersburg et de la contrée plus au
« Sud, sans risquer de manquer sa jonction avec l'ar-
« mée du Potomac, cela constituait, en vérité, un sin-
« gulier problème. »

Sans nous arrêter à rechercher les intentions du lieutenant général, sans jeter trop durement la pierre à Butler, suivons-le, pendant le mois de mai 1864, et nous assisterons à une partie des plus intéressantes entre l'armée du James et quelques troupes ramassées en toute hâte par Beauregard. En habile mathématicien, le Confédéré trouva la solution élégante et, avec une poignée d'hommes neutralisa les forces relativement importantes de son adversaire. Ce n'est pas de la haute stratégie, mais c'est plein d'esprit.

Butler était, depuis quelque temps, à Yorktown et Gloucester, au bout de la presqu'île de Virginie, théâtre de son premier revers; il se remuait beaucoup, travaillant à force, comme pour menacer Richmond en remontant le York-River.

Dans la nuit du 4 au 5 mai 1864, pendant que Grant franchit le Rapidan, il embarque ses troupes sur des transports, pénètre dans le James-River, occupe City-Point et s'établit, à 25 kilomètres de Richmond, dans une boucle de la rivière connue sous le nom de presqu'île de Bermuda-Hundred; sans coup férir, il avait rapproché de 100 kilomètres sa base de la capitale ennemie; de plus, installé dans sa conquête comme dans une forteresse, appuyé par les monitors fédéraux, il pouvait défier tout retour offensif. Malheureusement, cette formidable position, attaquable seulement par une étroite langue de terre, présentait un inconvénient : si l'adversaire interceptait l'isthme, il fermait la seule porte de sortie, si bien que la forteresse devenait une prison; impossible de déboucher au dehors. Butler n'était pas assez habile pour s'en rendre compte; mais ses lieutenants, « Baldy Smith » et Gillmore, hommes du métier tous les deux, auraient dû ouvrir les yeux de leur chef.

Il n'y avait que fort peu de troupes autour de Richmond; la cavalerie fédérale se présente sur divers points des chemins de fer reliant Petersburg à Weldon et à la capitale; la possession de cette dernière artère eût été un immense avantage pour les abolitionnistes et finissait la guerre à bref délai. Un peu de promptitude, un peu d'audace, et les 30,000 hommes de Butler portaient à la Confédération un coup mortel; mais le général n'était plus l'homme d'Annapolis; un homme de guerre improvisé n'a ces inspirations qu'une fois dans sa vie. Les cavaliers de Kautz ne coupèrent les ponts du Meherin, du Nottoway et du Strong-Creek qu'après le passage des troupes de Beauregard venant de Charleston; mécompte fâcheux, mais non irréparable; on pouvait encore percer le faible rideau défen-

dant le Richmond-Petersburg, à la condition d'agir en force et tout de suite. Au lieu de pousser hardiment jusqu'à la voie, on procéda méthodiquement, faisant des reconnaissances, des démonstrations contre les falaises inexpugnables de Dury's Bluff, repoussant les faibles brigades que Beauregard tenait constamment en mouvement pour donner le change à l'ennemi, — une sorte de trompe-l'œil, défilé de figurants de théâtre, auquel Butler se laissa prendre.

Le 16, les Confédérés étaient en force ; dès la pointe du jour, protégés par un brouillard épais, ils se massèrent sur la droite de l'armée fédérale, tombèrent à l'improviste sur le corps de Smith, lui prirent plusieurs milliers d'hommes et du canon ; en même temps, une violente attaque, du côté de Petersburg, occupait le corps de Gillmore. En définitive, les Sudistes restèrent maîtres de la ferme de Hawlett, importante position rendant intenable le terrain précédemment conquis ; Butler ramena ses troupes dans la presqu'île de Bermuda-Hundred. Beauregard le suivit pas à pas, opposa aux retranchements barrant la langue de terre des fortifications analogues, barricadant les Fédéraux dans leur imprenable mais inutile citadelle ; puis, il répara le chemin de fer de Richmond-Petersburg, qu'il couvrit d'une suite d'ouvrages très bien entendus. L'occasion était manquée ; on ne la retrouva plus.

Malgré les avantages de la dernière quinzaine, Robert Lee se trouva trop éloigné de sa base ; une incursion de la cavalerie unioniste venait de lui démontrer la nécessité d'un mouvement en arrière ; Sheridan avait parcouru tout le théâtre des hostilités pour rejoindre l'armée du James, et, en passant, avait insulté la ›itale que Stuart préserva au prix de sa vie (10 mai 4. — Combat de Yellow-Tavern). De plus, la tenta-

tive mal conduite par Butler pouvait être reprise plus habilement. Dans ces conditions, le général confédéré prépara sa retraite juste au moment où Grant se décidait à s'avancer au Sud; pour se donner le temps d'exécuter son mouvement, il fit attaquer son adversaire en marche par le corps d'Ewell; celui-ci ne fut repoussé que le soir, après avoir retardé l'ennemi de vingt-quatre heures; lorsque les Fédéraux se présentèrent devant Sexton's Junction, les troupes Sudistes y occupaient des positions inexpugnables. En somme, le Sud faisait tête sur tous les points, souvent avec avantage.

Devant cette résistance désespérée, Grant revient à une appréciation plus saine des circonstances; il abandonne son attitude dédaigneuse des premiers jours et ne s'entête pas, devant Sexton's Junction, comme à Spottsylvania; le 23, les Fédéraux enlèvent les ouvrages de Jericho-Mill et passent le North-Anna; mais, après quelques tentatives infructueuses, l'impossibilité de forcer l'ennemi posté sur le South-Anna et le Little-River se montre si évidente que l'on se décide tout de suite à tourner la position. Cette fois, on était relativement sage; on laissait à peine 3,000 tués ou blessés devant le camp Sudiste.

L'armée fédérale repasse le North-Anna et franchit le Pamunkey devant Hanover-Court-House (28 mai). Par un simple changement de front, Lee s'établit à Cold-Harbour, couvrant toujours Richmond et le chemin de fer; sacrifiant tout à la nécessité de préserver le siège du gouvernement séparatiste, il a dû rappeler, de la Shenandoah, Breckinridge vainqueur, et rallier une partie des troupes de Beauregard; Hunter, le remplaçant de Sigel, et Butler n'ont presque plus personne devant eux.

Grant prend à l'armée du James, qui n'en a que faire, le corps de W. F. Smith et veut tenter un suprême coup de dés. A Washington, pour chauffer l'enthousiasme, on ne recule pas devant les plus petits moyens ; on publie que « l'on a capturé soixante cinq cavaliers, « dont six officiers ; que la cavalerie rebelle est exces- « sivement démoralisée et prend la fuite en toute ren- « contre ». (Dépêche officielle du secrétaire de la guerre, 28 mai 1864.)

Ces rebelles « si démoralisés » ne perdent pas une occasion d'affirmer leur énergie ; à peine Lee a-t-il quelques régiments disponibles qu'il les lance sur l'ennemi, et il choisit toujours le moment où celui-ci est en marche ; le 30 mai, c'est le corps d'Ewell qui tombe sur Warren, à Shady-Grove ; pour dégager son lieutenant, Meade ouvre le feu sur toute la ligne ; les Confédérés sont repoussés, mais ils ont perdu peu de monde et fait grand mal aux Fédéraux ; à minuit, ils opèrent encore un retour offensif.

Les deux armées prennent position sur le théâtre des événements de 1862 ; les Confédérés couvrent le Chickahominy, qui constitue la défense avancée de Richmond ; le 1er juin, à quatre heures du matin, les Unionistes s'emparent de 600 prisonniers et d'une ligne de retranchements, avec perte de 2,000 hommes ; impossible d'aller plus loin ; le lendemain, le mauvais temps empêche tout mouvement d'ensemble ; mais, le 3 juin, l'armée entière se précipite à l'assaut.

En une heure, le Sud gagna la partie ; les colonnes fédérales, arrivées au pied des retranchements, ne purent y pénétrer ; elles se couvrirent à leur tour par des ouvrages en terre. L'attaque ne fut pas renouvelée dans la journée. Grant accusa *trois mille hommes* de perte (dépêche du 4 juin) le 3 ; un second télégramme,

publié par le secrétaire de la guerre, avouait 7,500 tués ou blessés devant Cold-Harbour (1-2-3 juin). Des témoins oculaires affirment que 10,000 et même 13,000 hommes restèrent sur le terrain dans la matinée du 3 juin.

Ce fut la dernière tentative du même genre ; l'opinion s'émut de ces immolations périodiques à peu près sans résultats ; de mauvaises langues accolèrent irrévérencieusement au nom du lieutenant général l'épithète de « boucher ». Il changea momentanément de système. Après quelques jours passés à observer les positions confédérées, l'armée se dirigea décidément vers le Sud, franchit le James, rallia Butler et vint s'établir devant Petersburg. Bien qu'il sortît indemne de cette longue et violente lutte, Robert Lee ne pouvait tenir la campagne hors de ses retranchements ; il ne put empêcher son adversaire d'accomplir tranquillement son mouvement à travers White-Oak-Swamp. Le sort de la Confédération allait se décider sous Petersburg, au point même où Mac-Clellan voulait combattre, deux ans plus tôt.

La campagne de Virginie était close ; elle coûtait aux Fédéraux 60,000 hommes, les deux cinquièmes de leur armée, aux esclavagistes, 25,000, le tiers environ de leur effectif. « Elle avait montré la haute bravoure des « troupes, la ténacité, plus remarquable encore du « général Grant; mais elle n'avait pas donné d'autre « résultat. Grant était toujours séparé de Richmond « par l'armée de Lee, qui s'était montrée plus manœu- « vrière, plus active encore et non moins tenace que « celle du Potomac. Ayant combattu presque toujours « à couvert, ses pertes ne montaient pas à la moitié « de celles de ses adversaires. On pourrait peut- « être reprocher à Lee de s'être trop confié à la

« pelle et la pioche, et pas assez à la baïonnette, de « n'avoir pas cherché à battre Grant au moment d'une « de ses marches favorites par la gauche; assaillir en « force le flanc des Fédéraux, au lieu de se borner à « les prévenir de front, eût été à la fois plus simple et « plus profitable, comme l'attaque du seul corps « d'Ewell, le 19 mai, le montra suffisamment. » (Colonel Le Comte.)

Quoi qu'il en soit, la Confédération peut être fière de ses défenseurs ; aucune épreuve ne leur est épargnée; pendant l'hiver de 1864, l'armée de Virginie, à peine nourrie, est presque en haillons; des milliers d'hommes portent des uniformes capturés aux Fédéraux ; 3,000 des soldats de Longstreet sont nu-pieds. Le patriotisme fait oublier toutes les souffrances. Le général en chef n'en dissimule aucune ; avec quelle hauteur de vues, quelle sobriété de style Robert Lee montre à ses troupes la voie étroite du renoncement :

« Le général en chef croit devoir à l'armée de lui « assurer que la réduction temporaire des rations est « nécessitée par des circonstances plus fortes que le « pouvoir de ceux qui sont chargés des approvisionnements. Rien n'a été négligé pour fournir aux be« soins de l'armée qui sont, avec sa sécurité et son « bien-être, les objets de la constante sollicitude du « général. Il espère que les privations ne seront pas « de longue durée ; mais l'histoire de l'armée a montré « qu'aucun sacrifice ne peut être trop grand pour son « patriotisme... » (Ordre du jour, 22 janvier 1864.)

CHAPITRE XVI

CAMPAGNE DE GÉORGIE

Le premier soin de Sherman est de se créer une armée solide, leste, bien en main ; tout d'abord, il réduit les impedimenta, donnant l'exemple de la simplicité ; ensuite, il s'occupe du matériel de ravitaillement ; entre temps, il prépare des mémoires qui ne manquent pas d'allure.

« Ni moi, ni aucun de mes officiers n'avions emporté « de tentes ; nous nous contentions de couvertures que « nous étendions sur des haies, des échalas, ou de « toute autre manière. La plupart des généraux sui- « vaient mon exemple. Le général Thomas, seul, avait « une grande tente pour son quartier général. Je l'ai « plaisanté souvent sur ce luxe défendu qu'il ne pou- « vait plus interdire à ses officiers. Il avait aussi une « voiture qui, grâce à des dispositions ingénieuses, « pouvait se transformer en bureau et que son aspect « avait fait baptiser du nom de « *cirque Thomas* »....

« Le directeur du chemin de fer, le colonel Ander- « son, déclara que, faute de wagons, il ne pouvait faire « face aux exigences du service. Je l'autorisai à con- « fisquer, sans autre forme de procès, tous les wagons « et les locomotives qui arriveraient du Nord, jusqu'à « ce qu'il en eût un nombre suffisant.

« Lorsque le directeur de l'exploitation, M. Guthrie, « de Louisville, apprit cette résolution, il formula de « vives réclamations ; mais il me fut impossible de re- « venir sur ma décision première ; je lui exposai la « situation en faisant appel à son patriotisme et je lui « donnai le conseil de s'emparer, de la même manière, « de tous les wagons qui, venant du Nord, arriveraient « sur sa propre ligne.

« A la guerre comme à la guerre. »

Appliquant à toutes les branches du service des procédés également pratiques, Sherman se trouve admirablement en condition quand il reçoit l'ordre d'entrer en campagne le même jour que l'armée de Virginie (4 mai 1864). D'après ses rapports, il compte, au départ, 98,797 combattants et 256 canons ; pour lieutenants : Thomas, Schofield, Hooker, Mac-Pherson, Howard. Johnston, avec un peu moins de 50,000 hommes, campe vers Dalton, ayant une garde à Tunnel-Hill, sur le chemin de fer d'Atlanta ; premier engagement le 7 ; les Confédérés ne tiennent pas et se retirent sur Buzzard's Roost (l'aire de l'épervier), où leur position paraît inexpugnable. Sherman profite habilement de sa supériorité numérique. Pendant que Thomas et Schofield retiennent Johnston dans ses lignes, Mac-Pherson descend au Sud (8 mai), se dirigeant sur Resaca. Johnston ne bouge pas ; voyant sa feinte déjouée, le général unioniste se décide à faire le mouvement avec la majeure partie de son armée, pendant qu'une trentaine de mille hommes couvrent l'opération. La diversion devient sa principale affaire, à l'insu de Johnston auquel la chaîne des collines, courant du Nord au Sud, dérobe la marche de son adversaire. Tout à coup il apprend que les Fédéraux se montrent devant Resaca (12 mai) ; son parti est pris sur l'heure ;

il évacue ses ouvrages, met ses troupes en chemin de fer et s'établit autour de la ville avant que l'ennemi ait pu déboucher des montagnes. L'armée abolitionniste ne laissait que 900 hommes devant Buzzard's Roost; l'évacuation, au bout de quatre jours, d'une position naturellement si forte, parut d'un mauvais présage pour le reste de la campagne.

Devant Resaca, la lutte dura quarante-huit heures (14-15 mai 1864); la première journée, Palmer perdit beaucoup de monde en essayant d'enlever des retranchements couvrant le centre de l'ennemi; la bataille s'étendit sur tout le front, tandis que, fidèle à sa tactique, Sherman lançait, sur la ligne de retraite des Séparatistes, une forte colonne de cavalerie et d'infanterie.

Lutte indécise; vers trois heures, Johnston concentre ses forces sur la route de Tilton pour tourner la gauche fédérale et prend vigoureusement l'offensive. Hooker arrive à temps pour rétablir le combat; les Confédérés rentrent dans leurs positions à la nuit. Le lendemain Sherman décide un assaut sur deux collines fortifiées commandant l'aile droite ennemie. Hooker mène l'attaque; le soir, avec de grosses pertes, il parvient à se loger dans quelques retranchements. Un retour offensif de Hood pour reprendre la position reste infructueux. Mac-Pherson gagnant du terrain en arrière de Resaca, Johnston se met en retraite une seconde fois, diminué de 2,500 hommes; son adversaire, de 4,500. Le succès de Sherman lui coûte un peu cher; mais il est assez riche pour se permettre des prodigalités. Les Confédérés avaient tenu jusqu'à l'extrême limite. Encore quelques heures et les deux ailes fédérales se rejoignaient au Sud de Resaca; cela n'empêcha pas l'entourage du Président à Richmond d'accuser Johnston de mollesse et de pusillanimité.

La retraite dut se faire si rapidement que l'on n'eut pas le temps de détruire les voies ferrées derrière soi. Sherman tire admirablement parti de ses avantages, ne laissant pas à son adversaire le temps de respirer; à Kingston (20 mai) le général confédéré refuse la bataille; Mac-Pherson, lancé au loin sur la droite, s'empare de Rome, où se trouvent des usines, des manufactures d'armes. L'armée Sudiste ne s'arrête que derrière l'Etowah. Sherman donne à ses troupes quelques jours de repos, renvoie ses blessés à Chattanooga et se prépare à de nouvelles entreprises.

Johnston s'est concentré au col d'Allatoona, dans lequel s'engage la voie ferrée d'Atlanta; position des plus fortes, habilement couverte par de formidables défenses. Sherman recommence la manœuvre qui a réussi à Dalton; il prend vingt jours de vivres et se dirige vers Dallas (23 mai), à quinze milles au Sud-Ouest d'Allatoona, dont il espère amener l'évacuation. Le pays est difficile, accidenté, couvert de bois, sillonné de profonds ravins; on en connaît mal la topographie. Mac-Pherson, auquel revient toujours l'opération délicate, tient l'extrême droite de l'armée; à peine le mouvement s'est-il dessiné que Johnston accourt vers Dallas, suivant la corde de l'arc parcouru par l'ennemi; le 25 mai 1864, choc violent entre Hooker et Hood à New-Hope-Church, carrefour où se joignent les routes d'Ackworth, de Marietta, de Dallas. Abrités par des ouvrages en terre, les Confédérés tiennent jusqu'à la nuit, infligeant aux Fédéraux une perte de 600 hommes. Le 26 et le 27, Sherman fait converger ses troupes sur le lieu du combat; le lendemain, Johnston prend l'offensive contre Mac-Pherson, ansféré à la gauche de l'armée fédérale, et l'arrête r place; mais, les autres corps ayant avancé, les re-

doutes de New-Hope-Church ne sont plus tenables. Il faut rétrograder sur le chemin de fer pour couvrir Marietta (6 juin). Allatoona devient, pour les Fédéraux, une seconde base; ils y reçoivent deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie pour combler les vides résultant du combat et des garnisons disséminées sur la route. Sherman fait merveille, mais on est plein d'attentions pour lui.

L'armée Sudiste s'était établie sur la chaîne des hauteurs qui protège la jolie petite ville de Marietta; trois sommets : Lost-Mountain, Pine-Mountain, Kenesaw, reliés par des collines d'élévation moindre, alternant avec des ravins profondément découpés. Johnston en avait fait une véritable forteresse de quatre milles de développement. Dans le Nord on lui attribue neuf divisions de 7,000 hommes chacune, 15,000 hommes de milices Géorgiennes capables de résistance derrière des retranchements et un corps de 15,000 cavaliers; en tout 93,000 combattants! On oublie de dire par quel miracle l'armée qui, au début de la campagne, n'en compte pas 50,000, a pu doubler au bout d'un mois de combats incessants, lorsqu'on ne trouve plus de soldats pour renforcer Robert Lee couvrant la capitale confédérée. Le désir d'atténuer un échec est chose naturelle; mais les vieux proverbes ont du bon: Qui veut trop prouver.....

Sherman s'avance en trois colonnes; il espère briser la ligne ennemie entre Kenesaw et Pine-Mountain; du 9 au 14, il manœuvre dans ce but; Hooker canonne Pine-Mountain, que Johnston évacue pour reporter son centre, à un mille de là, sur une chaîne de collines abruptes entre Kenesaw et Lost-Mountain, appuyant ses ailes aux deux pitons; le triangle formé par ses positions premières se réduit à sa base. Escarmouches conti-

nuelles, souvent sanglantes; Schofield enlève quelques retranchements à la base de Lost-Mountain (15 juin); les jours suivants l'armée fédérale s'étend, à droite et à gauche des positions confédérées, comme pour les cerner; tout cela sous un feu violent, avec des pertes sensibles. Johnston resserre encore sa ligne, évacue Lost-Mountain (18 juin), s'adossant au Kenesaw et continuant à couvrir la voie ferrée ainsi que Marietta. La base du triangle tend à devenir un point que Sherman entoure presque; mais il pleut à torrents, les routes sont des bourbiers; tout mouvement général paraît impossible. Cependant les Fédéraux gagnent un peu de terrain; le 22, Johnston se jette en force sur la droite ennemie à Kulp-House; il est repoussé. Sherman prolonge sa droite vers Marietta, espérant que les Confédérés dégarniront leur centre suffisamment pour en permettre l'assaut. « Quoique invitant l'ennemi de toutes façons à com-« mettre cette faute, je n'espérais guère qu'il renouvelât « celle de Dallas et de Kulp-House. En étudiant le ter-« rain je reconnus n'avoir d'autre alternative que « d'attaquer ou de tourner la position. Les deux partis « n'étaient pas sans inconvénients. Je m'apercevais « que l'ennemi et nos propres officiers croyaient fer-« mement que je n'affronterais jamais de lignes forti-« fiées. Tous s'attendaient à me voir manœuvrer sur « les flancs. Une armée en bonne condition ne doit « pas s'en tenir à un seul mode d'offensive, mais être « prête à exécuter tous les plans offrant des chances « de succès. Je résolus donc, pour l'effet moral, d'atta-« quer l'ennemi derrière ses retranchements et de « tenter l'assaut au point où le succès donnerait les « plus grands résultats. » (Rapport officiel de Sherman).

L'objectif choisi fut le centre gauche des rebelles;

s'il était enfoncé, les assaillants atteignaient le chemin de fer derrière Marietta; isolée de sa base, l'armée confédérée pouvait être détruite en détail; le plan d'Austerlitz moins le génie de Napoléon qui, décidé à l'offensive, réussit à se faire attaquer. La préparation du mouvement dura trois jours.

Le 27 juin 1864, à six heures du matin, attaque de Mac-Pherson sur « Little Kenesaw », de Thomas sur le centre de l'ennemi; diversion de Schofield à la gauche séparatiste. Johnston ne bouge pas; du haut de son observatoire il juge sainement que l'effort principal s'exercera sur le centre. Les Fédéraux déploient en vain la plus grande bravoure; ils arrivent au pied d'un mur de roches s'élevant perpendiculairement à dix mètres de hauteur, et couronné par l'infanterie Sudiste, qui ouvre sur les assaillants un feu meurtrier. Il faut se retirer, les généraux Wagner et Harker[1] sont tués, Mac-Cook[2] blessé. En une heure Sherman a perdu plus de 3,000 hommes; il donne le signal de la retraite. Abrités par leurs retranchements, les Confédérés ont peu souffert.

[1] Brigadier général *Charles G. Harker*, sorti de West-Point, en 1857, comme lieutenant en second du 9e régiment d'infanterie. Au début de la guerre il fut nommé colonel du 65e régiment des volontaires de l'Ohio, dans la brigade de Sherman; il prit une part aux batailles de Murfreesboro, Chickamauga, où il fut fait brigadier général, Chattanooga, où il entra le premier dans les retranchements ennemis. Il tomba bravement à la tête de sa brigade, à quelques mètres des ouvrages confédérés, à Kenesaw-Mount, le 27 juin 1864; il avait trente et un ans.

[2] Colonel *Dan Mac-Cook*, mort le 17 juillet 1864, à Steubenville (Ohio), des suites de blessures reçues à Kenesaw, était le quatrième membre de sa famille qui succombait au service de

Le général unioniste n'entendait pas rester sous le coup d'un échec ; occupant l'ennemi sur son front par l'ouverture de parallèles comme pour un siège régulier, il transfère Mac-Pherson de l'extrême gauche à l'extrême droite, le poussant vers le Chattahotchee, au-dessous du pont du chemin de fer (1er juillet). Johnston découvre le mouvement, abandonne la position devant laquelle il a retenu son adversaire près de trois semaines et se retire derrière le Chattahotchee. L'éternelle manœuvre de flanc recommence ; les ouvrages longuement et savamment fortifiés deviennent inutiles ; l'armée confédérée se rapproche d'Atlanta. Sherman passe la rivière après avoir donné huit jours de repos à ses soldats (17 juillet 1864).

Le mécontentement fut unanime contre Johnston ; les habitants d'Atlanta, voyant l'ennemi aux portes, perdaient toute notion de justice. La stratégie prudente avait fait son temps ; on aspirait à changer de système. Puisque les règles de l'art ne donnaient pas la victoire, on tenterait autre chose. Depuis longtemps, du reste, les ennemis du général en chef travaillaient l'opinion ; sa rigidité puritaine, sa clairvoyance gênaient bien des gens ; on réclama sa destitution ; Jefferson Davis n'attendait qu'un prétexte ; il releva Johnston de son commandement pour avoir manœuvré, en Géorgie, comme Robert Lee du Marsh-Run à Petersburg, et le remplaça par Hood, le plus jeune de ses chefs de corps.

l'Union. Ses deux derniers frères étaient en campagne comme colonels de volontaires.

Mac-Cook commandait une brigade à Kenesaw ; le colonel ʾscar F. Harmon, qui le remplaça après sa blessure, fut tué ide d'une balle dans la poitrine.

Johnston prit tristement congé de ses troupes ; son dernier ordre du jour, respectueux de l'autorité qui le frappe, semble prévoir les désastres de l'avenir ; pas un mot de récrimination, pas une parole pour se justifier : quelques lignes émues, affectueuses. La destitution de l'habile général a été, depuis, très sévèrement jugée.

« Il avait certainement montré des talents comme « général en chef; il avait su défendre pouce à pouce le « terrain, de Chattanooga à Atlanta, contre une armée « double en nombre de la sienne, sans se laisser « entamer, et avait forcé celle-ci à mettre 72 jours pour « gagner un parcours d'une centaine de milles. Il arri- « vait maintenant sur sa base, où il serait en mesure « de livrer bataille avec plus d'avantages que sur le « Tennessee ou sur l'Etowah. On aurait dû lui laisser « achever cette portion de son plan avant de le juger « sans appel et de procéder contre lui aussi sommai- « rement. » (Colonel Le Comte.)

La destitution de Johnston marque le début des succès foudroyants de Sherman ; le général unioniste ne trouvera plus d'adversaire digne de lui ; car, lorsque Johnston commandera de nouveau, il n'aura plus qu'une ombre d'armée. Il est donc permis d'affirmer que, pendant la dernière année de la guerre, le sort combla Sherman de ses faveurs. Tout semble réuni pour assurer son triomphe ; on lui donne une armée magnifique, pleine liberté de la mouvoir à son gré, des stratégistes de la force de Hood à vaincre, des milices hors d'âge à refouler et, pour comble de chance, le gouverneur de la Géorgie, qui les commande, appelle de tous ses vœux une prompte pacification.

Les ennemis du vainqueur ont violemment discuté ses actes, essayant d'atténuer l'importance de ses

succès ; on a prétendu notamment que, sans l'insuffisance de Hood, Atlanta eût indéfiniment arrêté l'armée de l'Ouest. La critique est spécieuse ; évidemment le prudent Johnston eût tenu plus longtemps que son bouillant successeur; mais les fautes des généraux sont d'autant plus funestes à leur parti que l'adversaire en profite plus habilement. Très certainement la marche de Sherman à travers la Géorgie eût été impossible sans la lourde erreur qui lança l'armée Sudiste au cœur du Tennessee; mais Sherman seul prévit nettement les conséquences de cette aberration stratégique. Pour obtenir l'autorisation de se diriger sur Savannah, il lutta longtemps contre le général Grant, son chef, qui trouvait ses plans beaucoup trop dangereux. L'invention lui appartient donc tout entière ; si les facilités d'exécution dépassèrent les espérances, il faut y voir encore une preuve de sa perspicacité. Connaître ses adversaires, savoir ce que l'on peut oser, est la moitié du génie militaire.

Or, pour un esprit mathématique aussi délié que celui de Sherman, Hood ne devait pas longtemps rester à l'état d'inconnue algébrique. Le nouveau favori de Jefferson Davis passait pour un homme d'une audace à toute épreuve ; mais il fit preuve d'un jugement assez court. Il avait montré, dans toutes les rencontres, le plus brillant courage et resta, pendant toute la durée de la guerre, l'idole des Texiens qu'il commandait avec une fougue incomparable. Jeune, de haute taille, mince, élégant, la barbe blonde, les yeux perçants, la face grave, Hood [1] compte ses services

[1] Major général *John B. Hood*, né dans le Kentucky en 1829, sorti de West-Point, en 1849, servit d'abord au 4ᵉ infanterie, puis au 2ᵉ cavalerie (1855). Il fut blessé dans un combat contre

par les balles qu'il a reçues. Blessé au bras à Gettysburg, il ne veut pas abandonner ses soldats quand Longstreet marche au secours de Bragg; arrivé à minuit sur le champ de bataille, il conduit sa division au feu, le bras gauche en écharpe et reçoit une nouvelle blessure. On l'a souvent appelé le Bayard confédéré; le surnom est juste; à l'exemple du bon chevalier, ses nombreuses campagnes ne lui ont rien appris; tel on le voit à Gaine's Mill, lançant les Texiens, comme une meute hurlante, sur les soldats de Butterfield et pénétrant, à la manière d'un coin, entre les bataillons fédéraux, tel on le retrouve à Nashville montant à l'assaut des retranchements de Thomas. La première fois, son impétuosité contribua puissamment au gain de la bataille; la dernière elle perdit son armée; en Géorgie, Sherman lui dut la prise d'Atlanta.

Entre deux lutteurs inégaux, le duel ne peut être long. Sherman a mis trois mois pour arriver de Dalton sous Atlanta; en moins de quarante jours il fera tomber le boulevard de la Confédération dans l'Ouest.

Nommé général en chef, le 17 juillet 1864, Hood porte

les Comanches, près des sources de la rivière San-Pedro (Texas). Lieutenant en premier, en 1858, il prit une part active aux menées de Twiggs et de Van Dorn pour livrer les troupes fédérales aux autorités confédérées. Il leva un régiment de Kentuckiens, fut fait successivement colonel, brigadier général; il commanda une brigade, puis une division en Virginie. A Chancellorsville, Hood remplaça momentanément Stuart, à la tête de la cavalerie, pendant que celui-ci menait au combat le corps de Jackson. Tout en faisant grand cas de la bravoure de Hood, le général Lee avait peu de confiance dans ses talents; il ne le redemanda pas à l'armée de Virginie et le remplaça par Richard Taylor à la tête de l'armée du Tennessee, aussitôt qu'il eût la libre désignation des commandants en chef.

les premiers coups ; dès le 20, à la tombée de la nuit, il jette, dans la vallée du Pitch-tree-creek, toute la partie disponible de son armée ; surpris, les Fédéraux sont d'abord refoulés ; mais ils rétablissent le combat sans avoir été sérieusement entamés ; résultats : 1500 Unionistes tués ou blessés ; pertes confédérées un peu moindres.

Le 22 au matin, nouvelle attaque de Hood qui tombe sur la gauche ennemie. Le brillant et sympathique Mac-Pherson [1] est tué en reconnaissant le terrain pour

[1] Major général *James Birdseye Mac-Pherson*, né dans le comté de Sandusky (Ohio) le 14 novembre 1828, tué près d'Atlanta, le 22 juillet 1864. Entré à West-Point en 1849 ; à la fin de la première année d'études, il était classé second ; les années suivantes, il resta en tête de sa promotion et sortit avec le n° 1 (1853). Lieutenant en second du génie, il fut maintenu à l'Ecole comme professeur adjoint du cours pratique de fortifications, distinction accordée, pour la première fois, à un aussi jeune officier. Il servit ensuite en Californie, sur la côte du Pacifique. En 1861, on le fit capitaine pour l'envoyer à Boston. Halleck, nommé commandant en chef dans l'Ouest, le prit comme aide de camp, avec rang de lieutenant-colonel. Il dirigea le génie à Fort-Henry, Donelson, Shiloh, et, après avoir été promu colonel, conduisit les travaux devant Corinth. Brigadier général de volontaires, le 15 mai 1862 ; en juin, directeur général des chemins de fer militaires de l'Ouest-Tennessee ; chef d'état-major de Grant ; nommé major général de volontaires après la seconde bataille de Corinth (8 oct. 1862). En neuf ans, par son seul mérite, il s'était élevé à cette haute position. Jusqu'à la fin du siège de Vicksburg, sa carrière fut un triomphe continuel. Grant écrit de lui : « C'est un ingé-
« nieur des plus capables et un général des plus habiles. Je
« demande, respectueusement mais instamment, sa promotion
« au grade de brigadier général de l'armée régulière. »

Il fut nommé le 1er août 1863. Dans l'expédition vers Méri-

résister à cette irruption soudaine. L'armée du Tennessee perd ses retranchements et dix canons. Des renforts arrivent, la ligne de bataille se reforme ; après une lutte acharnée les Confédérés rentrent dans Atlanta.

Entraînés par leurs sentiments abolitionnistes, certains écrivains, disposés à tout voir en beau quand ils regardent au Nord, ont essayé de présenter cette bataille d'Atlanta comme un succès pour les Fédéraux. A un examen attentif, la thèse ne semble pas soutenable. Hood manque certainement son but : détruire son adversaire en abordant successivement ses positions de la droite à la gauche ; mais on ne peut nier : 1° qu'en vingt-quatre heures il n'ait fort adroitement fait passer toute son armée de la gauche à la droite de l'ennemi ; 2° que son attaque du matin n'ait été couronnée de succès puisque, en regagnant Atlanta, son lieutenant Hardee [1] emmena les canons capturés au début ;

dian, il commandait en second sous Sherman. Dans la campagne de Géorgie, il fut toujours chargé de la mission difficile.

Le 22 juillet 1864, revenant d'une reconnaissance — il les faisait toutes de sa personne — Mac-Pherson tomba sur un parti Sudiste et reçut une balle dans la tête. Il était d'une indomptable énergie, d'une intelligence exceptionnelle, d'une bravoure tournant parfois à la témérité : Hood avec des talents de premier ordre.

[1] Lieutenant général *William Hardee*, né en Géorgie, en 1819. Sorti de West-Point, en 1838 ; lieutenant en second au 2e dragons ; capitaine en 1844 ; campagne du Mexique ; major (25 mars 1847) ; lieutenant-colonel à San-Agostino (25 août 1847). En 1856, professeur de tactique à l'Ecole militaire ; en congé d'un an (1860) envoyé en Europe par le gouverneur de la Géorgie pour acheter des armes ; démissionnaire le 31 janvier 1861 ; nommé brigadier général ; organise les milices de

3° que, repoussé à grand'peine, il n'ait opéré sa retraite quand et comme il lui plut. Le chiffre des pertes des deux armées permet de déterminer la véritable portée de ce combat : Fédéraux, 3,500 tués, blessés ou prisonniers; Confédérés, un millier d'hommes.

Malheureusement pour ces derniers, tout succès incomplet restait forcément stérile. A peine retardé par ces échecs de peu d'importance, Sherman agrandissait de plus en plus le cercle de ses opérations autour d'Atlanta ; sa supériorité numérique lui permettait, appuyé sur de solides retranchements, d'accepter le combat en deux ou trois points différents. Une fois encore son adversaire essaya de trouver le côté faible des positions ennemies.

Le 28 juillet 1864, il tenta un effort désespéré; il fut ramené avec de grosses pertes. Sherman était inexpugnable au nord d'Atlanta; pour l'armée confédérée peu d'espoir de rejeter au loin l'envahisseur ; mais, par contre, le siège pouvait et devait être long. Or, les circonstances politiques ne permettaient pas d'attendre, il fallait réussir promptement; le génie de Sherman lui inspira une solution des plus remarquables : abandonner ses communications pour se porter sur celles de son adversaire, se placer entre

l'Arkansas ; promu major général, il commanda un corps d'armée à Shiloh, puis sous Braxton Bragg. Lieutenant général en octobre 1862. Se distingua par sa vigueur et son habileté à Chickamauga, Chattanooga et pendant la campagne de Géorgie. Commandait à Savannah, qu'il évacua à l'approche de Sherman. Hardee capitula en même temps que Johnston.

Auteur militaire très estimé, il a écrit plusieurs ouvrages fort remarquables, notamment sur l'infanterie légère. Il est mort le 6 avril 1873.

Atlanta et Richmond, couper les voies ferrées qui les unissent et investir, par le Sud-Ouest, la forteresse Géorgienne. C'était jouer gros jeu ; tous les chefs de corps désapprouvèrent ce plan. Seul de son avis, Sherman persista dans son projet ; on avait assez bonne opinion de ses talents pour obéir sans hésitation ; mais plus d'un croyait marcher à un désastre.

Tout s'accomplit comme il l'avait annoncé ; rien ne put le détourner de son but ; ni l'échec de Mac-Cook sur le chemin de fer de Macon, ni la défaite de Stoneman sur l'Oconee-Creek, ni l'apparition de Wheeler devant Dalton, à 150 kilomètres sur ses derrières, ni la résistance furieuse de Hood, qui disputa rageusement les moindres accidents de terrain. Malgré tous les obstacles, les troupes fédérales atteignirent, à 21 kilomètres au Sud-Ouest d'Atlanta, Jonesboro, point de jonction des voies ferrées se dirigeant vers le Sud. Après une lutte des plus honorables, Hardee, fort inférieur en nombre, évacua les ouvrages de Jonesboro, laissant aux mains de l'ennemi près de mille prisonniers (31 août 1864).

Ce mouvement coupait en deux l'armée de Hood ; le général en chef et l'ancien corps de Polk se trouvaient à Atlanta ; Hardee et Stephen Lee au Sud de Jonesboro ; Sherman entre les deux, la cavalerie de Wheeler, au loin dans le Nord. Il fallait ou se laisser investir avec 15,000 hommes dans une place de 20 kilomètres de développement, sans espoir d'être secouru par Hardee et Lee, incapables de tenir seuls la campagne, ou évacuer la ville et se retirer par la route de Mac-Donough, avec possibilité de rallier les tronçons épars de l'armée Sudiste.

Hood adopta ce dernier parti ; dans la nuit du 1er au 2 septembre 1864, il évacua Atlanta. Pas plus que

Johnston, il n'avait arrêté les progrès de Sherman; mais sous son commandement, les choses avaient marché plus vite. Les Confédérés s'étaient vaillamment conduits; leur adversaire accuse 27,000 hommes de perte pendant sa marche de Dalton à Atlanta.

Pendant les exploits de l'armée de Géorgie, l'escadre du Sud-Atlantique n'était pas restée inactive; Farragut venait d'ajouter un magnifique fleuron à sa couronne militaire.

Malgré la sévérité du blocus, des navires parvenaient encore à pénétrer dans la baie de Mobile, portant des armes, des munitions, et jetant au retour, sur les marchés d'Europe, un peu du coton, du tabac dont regorgeaient les ports confédérés. Wilmington et Savannah d'un côté, Mobile de l'autre, étaient les principaux refuges des blockhade-runners, poursuivis maintes fois par les croiseurs fédéraux jusque sous les canons des forts.

Avec la perspicacité des hommes à grandes vues, Farragut avait compris, depuis longtemps, que le blocus tuait la rébellion.

Réduire les défenses commandant la baie de Mobile, c'était fermer une des rares fissures par lesquelles se dérobaient les produits des Etats à esclaves. L'effet moral serait plus grand encore que les résultats matériels; le coup aurait d'autant plus de retentissement que nul n'en soupçonnait la possibilité. On avait bien, à la vérité, ancré, en dedans des forts, l'escadre de l'amiral confédéré Buchanan pour s'opposer à un coup de force; mais cela semblait plutôt une mesure de prudence exagérée qu'une précaution dictée par une éventualité possible. Buchanan, le vaillant capitaine du *Merrimac* ne croyait pas lui-même à une attaque; il avait, pour ainsi dire, pavé le chenal de torpilles et,

battant pavillon de commodore sur le *Tennessee*, il se tenait derrière les forts plutôt comme un carnassier prêt à fondre sur une proie que comme un sanglier faisant tête aux chiens dans sa bauge.

Et, en vérité, tout devait l'affermir dans sa conviction. Deux passes conduisent de la haute mer dans la baie de Mobile, qu'une ceinture d'îlots sépare du golfe du Mexique ; l'une rase Mobile-Point, à toucher le fort Morgan et à bonne portée du fort Gaines, situé de l'autre côté du chenal, à l'extrémité de l'île Dauphin. La seconde passe, moins praticable, entre cette île et le continent, est enfilée par les feux du fort Powell. Ces trois ouvrages, le premier surtout, étaient d'une grande puissance.

La caractéristique de Farragut était la prévoyance ; ses plans furent toujours bien exécutés en raison de leur admirable limpidité. Avant de se mettre en route, chaque capitaine savait ce qu'il avait à faire et pouvait y consacrer toutes ses facultés sans chercher, au milieu de la fumée, des signaux difficiles à déchiffrer.

Contre le fort Morgan devaient agir quatre cuirassés ; leur mission était double : masquer les batteries pendant le défilé de l'escadre et courir sus au *Tennessee*, dans le cas où il s'élancerait sur les navires fédéraux. Les quatorze autres bâtiments seraient amarrés deux par deux ; disposition ingénieuse diminuant, de cinquante pour cent, les chances de perte ; car un navire frappé dans ses parties vitales pouvait, remorqué par sa conserve, continuer le combat ou, en mettant tout au pis, se réfugier hors de portée de l'artillerie Sudiste. Le premier couple était muni d'un appareil à draguer les torpilles ; heureusement, on n'eut pas le temps de s'en servir ; car, si la torpille n'éclate pas toujours au fond de l'eau, elle part invariablement dans les mains

de qui la repêche, sans connaître les relèvements déterminant sa position.

Aux premiers coups de canon, l'un des quatre cuirassés détachés contre le fort Morgan, le *Tecumseh*, heurte un engin flottant et s'engloutit, en quelques minutes, entraînant tout son équipage. Farragut, qui s'est fait amarrer dans la hune du *Hartford*, comprend que le moment est venu d'enlever son monde. Ne pensant plus aux trois cents torpilles émaillant le fond de la baie, il dépasse le couple pêcheur, prend la tête de la colonne, et la guide au milieu du chenal. Tous les capitaines, croyant marcher à la mort, suivent le vieil amiral en tirant à mitraille sur les embrasures confédérées. Soit hasard, soit détérioration des torpilles par un long séjour sous l'eau, toutes restèrent inoffensives; la flotte, poursuivie par les derniers boulets des forts, arriva dans l'intérieur de la baie, en présence de l'escadre ennemie.

Les petites canonnières confédérées se jetèrent sur les navires de tête, comme des roquets sur un dogue; elles n'étaient pas de force; l'une se rendit, l'autre s'échoua, la troisième prit la fuite. Le *Tennessee* restait seul contre dix-sept navires fédéraux. Buchanan, que l'on a sévèrement jugé, avait le cœur haut placé. Par quelle anomalie fut-on plus dur à son égard que pour les généraux Sudistes? Ancien officier régulier, il venait de l'école navale, comme eux de West-Point, et les Etats du Nord, qui maintenant, s'enorgueillissent des exploits de Lee, Jackson, Longstreet, ont traité l'amiral confédéré de transfuge.

Le 5 août 1864, il se montre le digne adversaire de Farragut ; il se dirige sur le bâtiment amiral qui l'évite; son élan le porte au milieu des Fédéraux ; ils fondent sur lui de tous côtés. Le *Monongahela* brise

son éperon, le *Lakawanna* l'aborde par le travers; le choc est si violent que le *Tennessee* reste, pendant un instant, couché sur l'autre bord. Le *Hartford* court sur lui, glisse le long de sa carapace et lui envoie toute sa bordée à bout portant; le *Manhattam* essaie de l'entamer en tirant à brûle-bourre ses énormes projectiles; tous les monitors reviennent sur lui sans relâche, le canonnant à outrance. Le *Tennessee* résiste héroïquement; mais les boulets ont rivé une partie de ses mantelets de sabord; la fumée envahit l'intérieur du réduit; les projectiles, les chocs des navires ennemis ont disjoint les plaques de blindage; le bâtiment fait eau, n'obéit plus au gouvernail; la moitié de son artillerie est muette : l'âme de la résistance, le vaillant Buchanan, frappé à la jambe, comme au combat de Hampton-Roads, ne peut plus diriger les efforts de son équipage.

Le *Tennessee* amena son pavillon, après avoir tenu tête une heure et demie à toute une flotte; les navires fédéraux perdaient 250 hommes.

Le succès de Farragut permit d'investir les forts; quelques jours après, le pavillon fédéral flottait sur les defenses extérieures de la passe. Le but de l'amiral était atteint; le coton ne sortirait plus par là et l'escadre pourrait servir à bloquer plus étroitement Savannah et Charleston. Aller plus loin, s'enfoncer dans la baie pour attaquer la ville elle-même était imprudent et peu avantageux. A quoi bon cadenasser les issues intérieures quand on a fermé la porte d'entrée?

De plus graves événements se préparaient en Géorgie; malgré ses revers, dont la responsabilité lui appartient tout entière, Hood avait été maintenu dans son commandement.

Ses anciens services, sa jeunesse, sa chevaleresque bravoure masquèrent à tous les yeux son insuffisance comme chef d'armée. On fit l'impossible pour lui envoyer quelques renforts et on nourrit l'espoir chimérique d'isoler Sherman, au cœur de la Géorgie, en détruisant les voies ferrées le rattachant à sa base. A qui doit-on faire remonter la responsabilité de cette stratégie fantaisiste? Ce projet émane-t-il de Jefferson Davis? On le croirait en voyant son journal, la *Sentinelle*, emboucher la trompette guerrière dès le milieu de septembre et prédire l'extermination des envahisseurs ; mais que penser du général qui se prête à pareille combinaison? Assurément on comprend l'homme d'action entraîné, dans le feu du combat, à des tentatives hasardeuses, désapprouvées par son jugement mais pouvant relever un partie compromise. Parfois un audacieux réussit contre la règle; plus d'un ponte ruiné reconstitua son capital avec son dernier louis; à Corinth, à Murfreesboro, Rosecrans, le type de ces joueurs militaires, risqua son va-tout et resta maître du champ de bataille. Les entreprises les plus téméraires, les coups d'audace les moins justifiés, sont excusables sur le terrain; l'odeur de la poudre enivre le général comme ses régiments. Mais l'homme de guerre qui, dans le calme du conseil, accepte un plan dont les données, mathématiquement fausses, ne lui offrent pas une chance de succès, ne peut rejeter sur l'ardeur de son patriotisme les conséquences de son défaut de jugement.

Le beau visage de Hood est celui d'un mystique ; sa campagne, de Dalton à Nashville, semble conduite par un illuminé. La bravoure indomptable du vaincu commande le respect ; sa confiance en lui-même appelle toutes les sévérités de l'histoire.

Sherman semble avoir spéculé sur le tempérament

du général Sudiste. Ce nerveux, qui parle volontiers, ne confie ses projets à personne; son plan est cependant complet; il en prépare le succès, dès la prise d'Atlanta, par des mesures préliminaires, dont nul ne soupçonne la portée. Son premier acte est de chasser toute la population civile ; un armistice de dix jours, à dater du 12 septembre, devait suffire pour l'évacuation ; ceux qui voulaient se soumettre au serment d'allégeance iraient vers le Nord; les autres seraient conduits aux avants-postes confédérés, pour gagner les territoires insurgés. Dans l'esprit de Sherman, cette mesure draconienne avait un double but : assurer le le secret de ses opérations ultérieures, faire pénétrer violemment, dans l'esprit des populations esclavagistes, la ferme conviction que le Nord ne reculerait devant aucune extrémité pour écraser les rebelles.

En outre, il renforça les places d'armes, les dépôts que sa prévoyance avait échelonnés sur la voie ferrée, y plaça des chefs énergiques avec ordre de tenir à outrance en cas d'attaque. Cela fait, il partagea son armée en deux fractions; l'une, sous Thomas, le meilleur de ses lieutenants, devait couvrir le Tennessee, avec Nashville pour quartier général; la seconde, sous son commandement, était destinée à une expédition dont le but restait inconnu.

Pendant ces dispositions, deux mois s'écoulent. Hood, ayant accompli son mouvement circulaire autour d'Atlanta, se montre au nord de cette ville, sur le chemin de fer venant de Chattanooga. Le 5 octobre, une de ses divisions essaie d'enlever Allatoona, où un seul régiment garde 100,000 rations. Sherman a pris de si excellentes mesures que ces divers postes se soutiennent mutuellement. Les secours arrivent à temps pour repousser les Confédérés. Pendant toute la durée

du mois d'octobre, nouvelles tentatives sur Rome, Dalton ; incessantes incursions de Wheeler et de Forrest sur la voie ferrée ; l'armée unioniste paraît s'épuiser à la poursuite d'un ennemi insaisissable. La situation devient ridicule pour le Nord ; les esclavagistes chantent victoire ; ils annoncent triomphalement que Hood, « ayant flanqué le grand flanqueur », vient de paraître sur le Tennesse, à Decatur ; que, loin de le poursuivre, son adversaire se retire sur Atlanta, détruisant l'unique chemin de fer qui le rattache à sa base d'opérations. L'inquiétude est au comble à Washington. Que fait donc Sherman ?

Pendant ces deux mois, il a livré une bataille autrement difficile que ses combats de Géorgie ; il a vaincu l'entêtement du lieutenant-général, conservant, dans cette lutte à coups de télégrammes, la déférence d'un subalterne discipliné. Il revendique hautement la responsabilité de ses conceptions, repousse victorieusement toutes les objections et obtient, à force d'instances, de bon sens, d'énergie, une dépêche lui donnant pleins pouvoirs ; comme toutes les idées véritablement pratiques, son plan est d'une admirable simplicité.

« Autant il a été partisan, au début de la guerre, « quand l'insurrection était dans toute sa force, de « n'agir qu'en grandes masses, autant il croit sage, « aujourd'hui, de se départir de cette règle. Il propose « donc d'abandonner Atlanta, de renoncer à la défense « impraticable de longues lignes de chemin de fer et « de diviser son armée en deux. L'une, sous les ordres « de son lieutenant, le général Thomas, se retirera du « côté de Nashville, à portée du fleuve et des canon- « nières. Avec l'autre, lui, Sherman, abandonnant ses « communications, traversera le grand État de Géor-

« gie, d'Atlanta à la mer, détruisant sur son passage « les arsenaux, les voies ferrées de la Confédération, « prendra ses villes à revers, la désorganisera de fond « en comble et tarira ainsi les dernières sources de la « résistance. L'expérience de la campagne qui vient « de se terminer à Atlanta prouve que l'ennemi est « hors d'état de renforcer Hood, désormais réduit à « une quarantaine de mille hommes. Que ce général « s'attache à sa poursuite ou, désespérant de l'atteindre, « se jette sur le général Thomas, il trouvera devant « lui des forces suffisantes pour lui résister. »

C'était aussi remarquable au point de vue militaire qu'au point de vue politique; idée d'une telle justesse que la mise en œuvre n'offrit aucune difficulté. Le 4 novembre 1864, le corps expéditionnaire — 60,000 hommes de troupes choisies — se réunit autour d'Atlanta; peu d'artillerie : un canon par régiment; assez de cavalerie pour s'éclairer; un convoi, bien organisé mais pas trop nombreux, emmenait quarante jours de pain, de sel, de café, des troupeaux de bœufs et des fourrages. Quoique l'on dût vivre sur le pays et que la plantureuse Géorgie offrit une riche subsistance aux envahisseurs, « *Uncle Billy*[1] » n'entendait pas exposer aux hasards de l'imprévu le robuste appétit de ses compagnons d'armes.

L'armée était partagée en deux corps flanqués, chacun, de sa colonne d'approvisionnements. Kilpatrick et ses cavaliers se présentaient au débouché de toutes les routes pour donner le change sur les mouvements; avant de quitter Atlanta, on avait détruit, au Nord de la ville, plus de cent kilomètres de voie ferrée. Pour prévenir un retour offensif de Hood, éventualité fort

[1] Surnom donné à Sherman par ses soldats.

improbable, pour ruiner d'un seul coup la Géorgie et la Caroline, les deux ailes devaient s'avancer le long des chemins de fer, faisant le plus de dégâts possible et parcourant chaque jour une moyenne de vingt-cinq kilomètres.

Le 12 novembre 1864, Sherman sortait d'Atlanta livrée aux flammes; ses mémoires dépeignent, avec une grande vivacité de ton, le mouvement instinctif d'angoisse qui serra le cœur du général se lançant dans l'inconnu, après s'être enlevé tout moyen de reculer. Il avait tiré l'épée, jeté le fourreau; personne en Géorgie n'était en état de relever le défi.

Le pays, autrefois richement planté de coton, avait été approprié à une autre culture, par suite des nécessités du moment. Depuis que le blocus, de jour en jour plus étroit, immobilisait le « Roi Coton » dans les ports du Sud, et empêchait l'importation des céréales, les États confédérés avaient dû penser à vivre avant de songer à s'enrichir; il fallait nourrir les milliers de soldats défendant les couleurs de la rébellion. On sema du blé dans la Géorgie et les Carolines; sous ce climat excessif, sur ce sol brûlé par la production des plantes tropicales, il vint à miracle et les vastes plaines se couvrirent de riches moissons. Ces admirables contrées étaient à la merci de l'envahisseur. Depuis longtemps déjà, tous les hommes, de seize à cinquante ans, servaient aux armées actives; pour protéger les opulentes cités d'Augusta, de Macon, de Milledgeville, Brown, le gouverneur de l'Etat, n'avait que des milices composées d'enfants et de vieillards. Et encore, pour conserver à son pays natal la disposition d'aussi faibles moyens de défense, avait-il dû les refuser aux sollicitations de Hood, désireux de les entraîner dans sa course aventureuse vers le Nord.

En raison de ce refus, Brown a été soupçonné de connivence avec l'ennemi; point n'est besoin de chercher une félonie dans un sentiment de lassitude et de désespoir envahissant peu à peu les Etats rebelles. On se battait encore, mais seulement pour l'honneur; depuis la déclaration de Lincoln on n'espérait plus.

La marche de Sherman ne rencontra donc pas d'obstacles; ses hommes vécurent « splendidement »; il l'avoue lui-même et ce mot ouvre un large horizon de conjectures à qui connaît la façon dont les armées de l'Ouest se conduisaient en pays conquis; il recruta 4,000 noirs qu'il incorpora dans son armée, remonta sa cavalerie de chevaux frais, détruisit 350 milles de chemins de fer, et — ce qui est infiniment moins louable — des propriétés particulières pour deux cent millions de francs.

Le 10 décembre 1864, il arrivait en vue de Savannah, coupait la voie ferrée de Charleston et, le 12, assurait ses communications avec la flotte de Dahlgren en enlevant le fort Mac-Allister. Sept jours après, isolé dans Savannah, redoutant d'être investi, Hardee évacua la place pour conserver à son parti les 15,000 hommes qu'il commandait. Sherman pria le Président d'accepter, « comme cadeau de Noël, la ville « de Savannah, avec cent cinquante gros canons, une « grande quantité de munitions et aussi 25,000 balles « de coton ». (Dépêche du 22 décembre 1864.) Le vainqueur avait le triomphe goguenard.

La campagne de Géorgie, discutable au point de vue humain, ne prête le flanc à aucune critique militaire. Les facilités de cette promenade « des plus agréables » ne diminuent en rien la valeur de l'idée première; certainement elle eût été inexécutable si, au lieu des campagnes florissantes et désarmées de la Géorgie, il

eût fallu traverser le sol de la Virginie, hérissé de retranchements, ruiné par quatre ans de combats. Assurément, sans les fautes de Hood, la partie ne se présentait pas aussi belle pour le vainqueur; mais peut-on ne pas admirer l'habileté avec laquelle fut tendu le piège où le bouillant général donna tête baissée?

Pour que rien ne manquât à la gloire de Sherman, Grant désapprouva la seconde partie de ses conceptions, comme il avait blâmé la première et, presque le même jour, Nashville prouva, comme Savannah, que son lieutenant avait vu juste sur tous les points (15 — 16 décembre 1864).

Pendant que Hood s'enfonçait de plus en plus dans le Nord, le sage, le méthodique Thomas[1], se confor-

[1] *Thomas George Henry*, né en Virginie, le 21 juillet 1816; entré à West-Point à vingt ans; sorti en 1840, en même temps qu'Ewell et Sherman. Sert dans l'artillerie; campagne en Floride contre les Indiens; campagne du Mexique; breveté capitaine à Monterey (1846); breveté major à Buena-Vista (1847); instructeur d'artillerie et de cavalerie à l'Académie militaire (1850-1855); major au 2e cavalerie (1855); campagne contre les Indiens au Texas. Il resta commandant du régiment par suite de la démission du colonel Albert Sydney Johnston, du lieutenant-colonel Hardee, du major Van Dorn; brigadier général de volontaires le 17 août 1861; vainqueur à Mill-Springs (19 janvier 1862); nommé colonel de réguliers en récompense de sa victoire; major général de volontaires le 25 avril 1862; sert à l'armée du Tennessee, sous Rosecrans; se distingue à Murfreesboro, à Chickamauga et prend le commandement de l'armée du Tennessee. Campagne de Géorgie sous Sherman; puis commandement indépendant dans le Tenessee. Bri-[illegible]er général de réguliers, le 27 octobre 1863, il fut nommé [illegible] général de réguliers après sa victoire de Nashville, le [illegible]embre 1864.

[illegible]s la guerre, Thomas commanda la division militaire du

mant aux ordres de Sherman, repliait successivement ses divisions devant les Confédérés; il avait compris que l'important n'était pas de battre Hood, mais de l'entraîner le plus loin possible.

L'impatiente rudesse de Grant s'accommodait mal de cette prudence; il alla, de sa personne, gourmander la circonspection du « Vieux trop lent[1] »; celui-ci ne se démonta pas, laissa passer la bourrasque et répondit aux reproches par la destruction à peu près complète de l'armée de Hood, fortement éprouvée à Franklin (30 novembre 1864) et définitivement battue à Nashville (15 — 16 décembre 1864).

Le chef et son lieutenant reçurent satisfaction égale. Spontanément, avec une franchise qui les honore, Grant et Lincoln envoyèrent leurs félicitations aux généraux qu'ils avaient désapprouvés au début. La lettre du Président à Sherman est particulièrement explicite; il déclare, sans réticences, qu'au départ d'Atlanta il était « sinon épouvanté, du moins fort inquiet; maintenant que l'entreprise a réussi, » ajoute-t-il, « l'honneur vous en revient tout entier; car je « pense qu'aucun de nous n'a été plus loin qu'un « simple acquiescement ».

Les titres de noblesse n'existent pas aux Etats-Unis; mais la famille de Sherman, à défaut de parchemins, peut, à bon droit, s'enorgueillir d'un pareil brevet d'énergie, de talent et de patriotisme.

Tennessee, avec Nashville pour quartier général; il mourut à San-Francisco, le 28 mars 1870.

Caractère froid, méthodique, organisateur admirable, d'une solidité à toute épreuve, Thomas est surtout remarquable par sa prévoyance, le soin avec lequel il prépare ses opérations, et sa vigueur sur le terrain.

[1] Surnom donné à Thomas par ses soldats.

CHAPITRE XVII

PETERSBURG

Le 12 juin 1864, Grant évacua ses positions de Cold-Harbour pour transférer ses troupes sur la rive méridionale du James ; l'armée Sudiste était hors d'état de recommencer la campagne des Sept Jours ; de plus, on ignorait les intentions de l'ennemi, Grant ayant fort habilement masqué son mouvement. L'orage allait-il tomber sur Petersburg ou sur Richmond? Il fallait se tenir à portée de parer à toute éventualité sans risquer un faux mouvement dont les conséquences pouvaient être fort graves.

Le lieutenant général semble avoir voulu tenter, sur Petersburg, la surprise que Butler avait si maladroitement conduite le mois précédent ; au lieu de procéder par masses, il ne lance que le corps de Smith, se réservant de le faire appuyer en cas de succès. Le 15, une reconnaissance ayant démontré la présence de Hill au sud-ouest de Richmond et les déserteurs déclarant Petersburg faiblement occupé, « Baldy Smith » part à une heure du matin, arrive, au point du jour, sur la première ligne, l'enlève, s'empare de 16 canons, 300 prisonniers ; au lieu de poursuivre ses avantages, il perd tout l'après-midi à prendre ses dispositions. ıcock, envoyé à son aide, attend ses rations avant

de se mettre en route, s'égare en chemin et n'arrive que dans la nuit; le lendemain, il était trop tard ; Lee avait renforcé Beauregard qui, tout le jour, venait d'amuser le tapis avec fort peu de monde. Grant, de son côté, dirigeait péniblement ses corps d'armée, les uns après les autres, sur le lieu du combat; on se battit quelques heures dans la plus grande confusion : 3,000 hommes sur le carreau.

Le lendemain, nouvelles dispositions : deux attaques, à dix heures du matin et trois heures de l'après-midi; coût : 2,500 tués ou blessés. Burnside était arrivé à 1500 mètres de Petersburg, qu'il couvrait d'obus; il ne restait plus de troupes fraîches pour le soutenir; Hancock, souffrant d'une ancienne blessure, était fort imparfaitement remplacé par Birney; à neuf heures du soir, par un violent retour offensif, l'ennemi dégagea les abords de la ville; c'était une feinte, la longue et vigoureuse résistance des deux derniers jours lui ayant donné le temps d'établir une ligne plus forte et plus commode à défendre ; il s'y retira pendant la nuit; à l'aube, les Fédéraux trouvèrent évacuées les positions si chaudement disputées la veille; ils marchèrent en avant, furent décimés par un feu terrible et abandonnèrent la partie. Beauregard, qui dirigeait la défense, eut, à son actif, un succès incontesté; les bureaux de la guerre à Washington accusèrent 10,000 hommes de perte pour les quatre jours d'opérations sous Petersburg ; le nombre doit être notablement augmenté, si l'on veut rester dans la vérité.

Il devenait évident que Petersburg ne serait emporté ni de vive force ni par surprise ; au lieu d'un siège, il en faudrait faire deux ; découverte désagréable pour un tempérament comme celui du lieutenant général. Sans renoncer complètement à chercher une éclaircie

permettant de brusquer les événements, il se résolut à une sorte d'investissement progressif da la position confédérée. De ce jour, il opéra, non plus contre la ville, mais contre ses communications.

Au point de vue stratégique, Petersburg et Richmond, reliées par un chemin de fer d'une quarantaine de kilomètres, ont une importance égale. Leur situation est symétrique aux deux bouts de cette voie ferrée ; chacune, sur une rivière navigable, est le centre de quatre chemins de fer disposés d'une manière semblable ; seulement, ceux qui partent de la capitale se dirigent vers des pays épuisés par la guerre ou au pouvoir de l'ennemi, tandis que les artères aboutissant à Petersburg viennent de contrées plus riches et encore indemnes.

Grant, qui n'avait pu séparer les deux forteresses jumelles, voulut se mettre à cheval sur les communications de Petersburg avec le reste de la Confédération, c'est-à-dire sur les chemins de fer de Norfolk, Weldon, Lynchburg, les grandes routes de Boydton et de Jérusalem. Si l'on parvenait à isoler la ville sur la rive droite de l'Appomatox, c'est-à-dire par le Sud, elle devait tirer ses moyens de subsistance de la capitale confédérée, fort épuisée déjà. Toutes les opérations, du 20 juin 1864 au 5 avril suivant, tendent à cet unique objectif : attaquer ou défendre les communications de Petersburg. Le jour où Grant mit la main sur le Weldon-Rail-Road, la place perdit la moitié de sa force ; lorsqu'il atteignit le South-Side-Rail-Road, l'édifice croula tout d'une pièce. Richmond et Petersburg tombèrent du même coup.

La plus grande difficulté de la position de Robert
venait de la nécessité de couvrir les deux forte-
es et de deviner les intentions de son adversaire,

celui-ci ayant assez de monde pour faire de fausses attaques avec de grandes forces, tout en conservant la possibilité d'agir en nombre au point décisif. Le corps d'Ewell forma la garnison de Richmond; celui de Longstreet, commandé, depuis la blessure de ce dernier, par R. Anderson, fut affecté à défendre Petersburg; Hill et Beauregard se portèrent, suivant les circonstances, aux points menacés. Les effectifs n'eurent, d'ailleurs, rien de fixe ; Early, Breckinridge, la cavalerie d'Imboden qui, généralement, opéraient dans la vallée de la Shenandoah, furent parfois appelés sous Petersburg; le général confédéré ne pouvait faire tête partout; il allait au plus pressé, utilisant admirablement des fortifications semées tout le long d'une ligne qui, à la fin, dépassait 75 milles. Abrités derrière leurs ouvrages, les rebelles résistaient de leur mieux et retardaient les assaillants jusqu'à l'arrivée des renforts; dès cette époque, la lutte était devenue tellement inégale que, plusieurs fois, paraît-il, les Fédéraux eussent pu enlever la position, avec plus de décision et moins de décousu dans la marche des corps.

Butler manqua les plus belles occasions. Lorsque Lee, pour défendre Petersburg violemment menacé, retirait de Richmond la plus grande partie de ses troupes (16 juin 1864), l'armée du James s'avança vers le chemin de fer transversal. Beauregard se défendit opiniâtrement; Grant envoya des renforts qui arrivèrent au moment où Butler était rejeté dans les retranchements enlevés le matin; le 17, à cinq heures du soir, il se laissa surprendre et déloger de son avance; le lendemain cependant il réussit à se loger à Deep-Bottom: maigre fiche de consolation pour son entreprise avortée.

Grant, qui vient de donner deux jours de repos à l'armée du Potomac, espère que l'attention des Confédérés s'est portée sur Richmond; il essaie d'opérer sur Petersburg, recommençant à s'étendre par sa gauche, vers le chemin de fer de Weldon; les abords de la voie sont couverts de redoutes; le second et le sixième corps sont chargés de l'entreprise. Le 21 au soir, ils se trouvent en contact avec les piquets ennemis à Davis-Farm, près de la route de Jérusalem; l'avant-garde fédérale est vivement ramenée; le lendemain on devait attaquer au point du jour; faute de précision, le mouvement est retardé; il s'effectue vigoureusement, mais sans ensemble. A. P. Hill commande les Confédérés; il aperçoit un vide dans la ligne des assaillants, l'élargit par des attaques de flanc, capture la brigade Pierce tout entière, des canons, des drapeaux, et inflige à l'ennemi un sérieux échec (onze heures du matin). Le soir, Meade prescrit une nouvelle tentative; on trouve les rebelles fortement retranchés et l'on perd du monde sans résultat. La journée coûtait aux Fédéraux environ 6,000 hommes.

Remarquons, en passant, que deux corps seulement prirent part au combat; l'issue peut-être eût été plus favorable avec le concours des quatre autres......., à moins que le désordre ne se fût accru en proportion.

Les Confédérés se défendaient partout avec la plus grande énergie, souvent heureusement; pendant que les 2e et 6e corps se battaient sous Petersburg, le général Wilson, avec 8,000 cavaliers et 3 batteries attelées, faisait un grand circuit au Sud pour détruire les chemins de fer; il parvint jusqu'à la rivière Staunton, fut arrêté (25 juin) et dut se mettre en retraite; retour des plus pénibles; ses régiments se firent jour à grand'-peine et rallièrent les lignes fédérales par petits déta-

chements et dans un piteux état (2 juillet). Ils laissaient en arrière de mille à quinze cents hommes, toutes les voitures, les ambulances, seize pièces de canon et un grand nombre de chevaux.

Le 28, nouvelle tentative, moins importante, mais tout aussi infructueuse pour surprendre l'ennemi; la chaleur était accablante; harassées par deux mois de combats incessants, les troupes ne donnaient plus avec entrain ; la capture d'une brigade entière en était une preuve. L'armée avait besoin de repos. Malgré son entêtement, Grant se rendit à l'évidence et, devant Richmond-Petersburg, le mois de juillet se passa dans un calme relatif. Le lieutenant-général avait, d'ailleurs, d'autres sujets d'inquiétude. Profitant d'une maladresse de Hunter, qui opérait dans la Shenandoah, Robert Lee envoya, jusque sur le Potomac, une petite armée commandée par Early et Breckinridge; ils remontèrent brusquement la vallée, parurent devant Martinsburg, franchirent le Potomac, insultèrent Washington et jetèrent l'alarme dans la capitale.

On espérait que, dans la surprise du premier moment, le gouvernement rappellerait une partie de l'armée de Virginie. Grant ne se laissa point abuser par ce qui ne pouvait être qu'une démonstration; sourd aux clameurs des bourgeois, il resta tranquillement dans ses lignes, se bornant à diriger les troupes de Wright et d'Emory sur Washington. A leur approche, les 10,000 hommes de Early descendirent vers Richmond avec un immense butin. L'expédition n'avait pas eu et ne pouvait pas avoir la portée de celle de Jackson deux ans auparavant. Elle valut, cependant, à Robert Lee quelques semaines de repos et à la Confédération en détresse de précieuses ressources.

Le mécontentement fut général; la popularité de

Grant parut sérieusement ébranlée; le Président tint bon; mais, comme il fallait un coupable, l'armée du James paya pour tout le monde. Le secrétaire de la guerre voulait faire table rase ; Grant plaida la cause de Butler, qui fut maintenu; toutefois Gillmore et Smith restèrent sur le carreau. Ils avaient été choisis pour suppléer à l'insuffisance de leur chef et, il faut bien le reconnaître, ne s'étaient pas montrés heureux dans l'accomplissement de leur mission; mais le présomptueux et cassant Butler voulait-il se laisser guider par plus habile que lui? Ord et Birney reçurent mission de l'essayer.

Cependant, craignant de voir renouveler, avec des forces plus considérables, l'incursion de Early sur Washington, Grant résolut d'occuper Lee assez activement pour lui enlever toute idée agressive; de longue main, on préparait, devant Petersburg, un véritable coup de théâtre. Le colonel Henry Pleasants, ancien ingénieur civil, commandant le 48e Pensylvanie, résolut de creuser une mine sous une redoute ennemie, située à 200 mètres environ des lignes fédérales. L'opération, jugée impossible au grand quartier général, fut cependant autorisée sur les instances de Burnside. Pleasants, auquel le génie ne voulut, en aucune façon, venir en aide, parvint à mener à bien ce gigantesque travail avec son seul régiment, formé, il est vrai, uniquement de mineurs.

Commencée le 25 juin 1864, la mine était prête le 30 du mois suivant; les Confédérés ne s'étaient aperçus de rien; il suffisait pourtant à leurs vedettes de monter au sommet d'arbres ombrageant la hauteur pour découvrir que des amas de branchages cachaient imparfaitement les terres transportées hors des cheminements pendant la nuit. L'affaire fut si habilement

conduite que personne, à Petersburg, ne soupçonna le terrible danger menaçant la garnison de l'ouvrage miné.

Grant résolut de profiter de la stupeur des assiégés pour tenter l'assaut de Petersburg; afin de mettre toutes les chances de son côté, il fit attaquer en même temps, par Hancock et Sheridan, les défenses de Richmond sur la rive septentrionale du James; diversion vigoureuse qui détermina Lee à y transporter cinq divisions; trois seulement restaient à sa disposition immédiate. Le mouvement prononcé, Petersburg dégarni, Hancock rejoignit l'armée fédérale.

Le 30, au point du jour, une épouvantable explosion détruit le fortin confédéré. Les quatre tonneaux de poudre dont les fourneaux étaient chargés, ouvrent un immense cratère; cent pièces de gros calibre tonnent sur les positions rebelles; une redoute armée de six pièces, deux cents hommes, les caissons, tout a disparu pour ne laisser qu'un ravin rempli de décombres; au camp fédéral tout le monde est sous les armes; les colonnes d'assaut s'élancent; au lieu de tourner l'excavation pour déboucher au delà, elles s'abritent au fond de l'entonnoir contre la fusillade. Lee accourt et, pendant que les Fédéraux perdent leur temps, il prend des mesures énergiques, amène des renforts au point menacé, dirigeant un terrible feu d'enfilade sur l'emplacement du fortin. Les trois divisions blanches de Burnside, après un essai malheureux pour enlever une crête dominant Petersburg à deux cents mètres du point d'attaque, doivent battre en retraite; on lance la division de couleur gardée en réserve; elle s'avance avec la plus éclatante bravoure pour reculer à son tour après de grosses pertes.

Le coup était manqué; il fallait songer à ramener

les troupes ; l'ennemi prenait délibérément l'offensive, et l'on se battait au milieu des ruines ; il captura bon nombre de prisonniers sur l'emplacement de la redoute. L'armée fédérale s'amoindrit, ce jour-là, de 6,000 hommes, laissant échapper l'occasion d'enlever Petersburg. Burnside, que l'on avait gêné de toutes manières dans la conduite de l'opération, fut rendu responsable de l'insuccès ; un comité de membres du Congrès lui donna raison ; un conseil d'enquête, présidé par Hancock et composé des généraux Ayres et Miles, émit un avis défavorable. Comment supposer que des officiers en campagne pourraient donner tort à Meade et à Grant? Burnside fut sacrifié ; mais le lieutenant-général, qui fut très sévère envers lui-même dans sa déposition devant le comité, savait bien que le chef du 9e corps n'avait pas commis toutes les fautes.

La désastreuse affaire du 30 juillet 1864 fut la dernière des tentatives directes contre Petersburg ; 20,000 hommes étaient tombés devant la place ; avec les 60,000 laissés en Virginie pendant le mois de mai, on atteignait un total effrayant. En somme, la campagne, quoique non sans gloire, était manquée au point de vue militaire ; le lieutenant-général n'avait pas gagné de terrain vers la capitale confédérée ; en outre, il avait perdu la Shenandoah ; mais le temps travaillait pour lui. Sherman s'avançait en Géorgie et Lincoln, de peur que les moyens ne fissent défaut à son homme d'action, venait de prescrire une nouvelle levée de 500,000 hommes (18 juillet 1864). Grant pouvait sacrifier deux ou trois soldats pour en tuer un à l'ennemi ; son armée serait toujours au complet. Cependant, en dépit de l'immensité de ses ressources, du dénuement de son adversaire, auquel le pays épuisé ne fournissait

plus de renforts, le lieutenant-général désespéra de forcer Richmond et se tourna définitivement vers ses voies de communication. Il croyait, du reste, au succès prochain de ses opérations ; le 16 août 1864, il écrivait à M. E. B. Washburne :

« Cher monsieur, je dis à tous les citoyens qui me « visitent que ce dont nous avons besoin pour assurer « une prompte restauration de l'Union est l'unanimité « d'opinions dans le Nord. Les rebelles ont maintenant « enrégimenté leurs derniers hommes ; les petits « enfants, les vieillards gardent les prisonniers et for- « ment une grande partie des garnisons. Un soldat « perdu par eux ne peut être remplacé. Ils ont volé le « berceau et la tombe pour renforcer leur armée. En « outre de ce que leur coûtent les fréquents engage- « ments, ils perdent, chaque jour, au moins un régi- « ment par désertion ou autres motifs.

« Avec ces causes permanentes d'épuisement, la fin « n'est pas éloignée si nous voulons être conséquents « avec nous-mêmes. Leur seul espoir est dans un Nord « divisé ; cela peut leur amener des renforts du Ten- « nessee, du Kentucky, du Maryland et du Missouri, « et nous affaiblir d'autant. Avec la conscription « rigoureusement appliquée [1], l'ennemi, bientôt décou- « ragé, fera peu de résistance. Je ne doute pas qu'il « ne soit extrêmement désireux de nous tenir tête jus- « qu'après l'élection présidentielle....... »

Pour en finir plus vite, Grant essaya de saisir le chemin de fer de Weldon (18 août 1864); il y parvint, comme résultat final, mais au prix de grandes pertes. Le 12 août, il jeta deux corps d'armée au Nord du James, sous le commandement de Hancock, pour tâter

[1] Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse!

sérieusement les défenses de Richmond; en cas de réussite, on devait pousser l'attaque à fond ; le 18, il devint évident que l'entreprise n'aurait aucun succès; mais Lee devait avoir dégarni ses positions du Sud; Warren marcha de l'avant et s'établit sur le Weldon-Rail-Road sans grande opposition; quand il voulut remonter, le long de la voie, pour s'approcher de Petersburg, il fut arrêté court ; tout ce qu'il put faire fut de conserver sa première position. Le 19, l'ennemi prit l'offensive, culbuta une division fédérale, captura 2,000 hommes, et menaça d'envelopper le 2e corps. Warren réussit à tenir jusqu'à l'arrivée des renforts. Deux jours après, nouvelle attaque des Fédéraux; lourdes pertes des deux côtés ; le chemin de Weldon resta aux mains des assiégeants. En même temps A. P. Hill tomba sur les divisions de Hancock, revenues de Deep-Bottom et leur prit, avec neuf canons, plus de 2,000 prisonniers (combat de Reams-Station). Si Grant marchait à son but, ce n'était pas sans peine et il pouvait prendre la devise des anciens martyrs : *Incedo per ignes.*

Les pronostics du lieutenant-général ne se réalisaient pas ; la privation du chemin de fer de Weldon ne paraît pas avoir ébranlé la ténacité des Séparatistes. Evidemment ils attendaient leur salut du grand événement politique devant marquer la fin de l'année : l'élection d'un nouveau Président. Les partisans de la paix s'agitaient fiévreusement ; Mac-Clellan avait accepté la candidature et son succès possible eût ouvert l'ère des ménagements. Grant et Meade sentaient si bien la puissance du parti démocrate qu'ils évitaient, à tout prix, de donner un semblant de prétexte à ses récriminations. C'est ainsi que, le 30 juillet 1864, ils refusèrent obstinément à Burnside l'autorisation de

mettre la division de couleur en tête des colonnes d'assaut, ne voulant pas être accusés « d'envoyer les « noirs à la boucherie ». Jefferson Davis ne fut jamais plus actif, tenant les fils d'intrigues sans nombre mais non sans habileté. La Confédération, qui venait de perdre Atlanta, la ligne de la Shenandoah, tenait bon en Virginie; elle désirait, avant tout, faire figure devant l'opinion; rareté croissante des vivres, manque d'approvisionnements, de munitions, privations de toutes sortes, rien n'abat l'héroïque population. « Lee « n'a plus qu'une ombre d'armée » écrit, au mois d'octobre, le correspondant d'un journal Anglais; cependant, toutes les fois que les Fédéraux font un pas en avant, essaient un assaut direct, ils se heurtent à une résistance obstinée. Le 29 septembre, attaque du côté de Richmond; enlèvement de la ferme Chapin, avance jusqu'à dix milles de la capitale; impossibilité constatée d'aller plus loin; le lendemain, tentative à l'extrême gauche; prise des retranchements de Poplar-Spring-Church; arrêt forcé des assaillants. Le 27 octobre, nouvel essai de surprise vers le Hatchers Run, à l'extrême gauche, pendant que Butler agit à droite. A. P. Hill trouve encore un succès personnel, prend deux canons et des prisonniers. Butler, fidèle à ses habitudes, ne fait que du bruit : 3,500 hommes de moins pour l'armée fédérale. Hancock [1], qui avait

[1] Major général *Winfield S. Hancock*, Pensylvanien de naissance, était un des plus beaux hommes de l'armée; grand, robuste, bien découplé; figure régulière, agréable; cheveux châtain clair; beaux yeux gris; grande affabilité de manières; abord avenant. Au feu, la douceur fait place à l'emportement; le général est l'homme des coups d'audace; mais sa fougue paraît altérer son jugement. Ancien West-Pointer, Hancock débuta

échoué, fut envoyé à Washington former des troupes de récente levée; Humphreys, chef d'état-major de Meade, le remplaça dans son commandement. Burnside avait porté la peine de l'insuccès du 30 juillet; Hancock endossa la responsabilité des opérations manquées sur le Hatchers Run. Warwick faisait des rois; A. P. Hill, défaisait des généraux; chacun de ses avantages se traduisait par une disgrâce dans l'armée fédérale; on verra même Warren destitué quelques heures avant la catastrophe du 5 avril 1865.

Robert Lee ne se laissait pas entamer; on pouvait aller au vote pour l'élection du nouveau Président; l'armée Séparatiste accomplissait noblement son devoir envers la patrie. Le résultat de l'élection fut un coup d'assommoir. La rébellion était bien perdue. En donnant leurs suffrages à Lincoln, les habitants des Etats loyaux manifestaient clairement leur intention de continuer la guerre jusqu'à l'écrasement final. Les ennemis personnels de Lincoln oubliaient leurs rancunes; Fremont, candidat à la Présidence, se désiste et recommande le vote pour son compétiteur.

« La question présidentielle », écrit-il, « est entrée « dans une voie telle que l'union du parti républicain « devient une absolue nécessité. La politique démo- « crate signifie, soit la séparation, soit le rétablisse- « ment de l'Union avec l'esclavage. La convention de

brillamment à Williamsburg, devint rapidement major général et commandant de corps d'armée. Envoyé à Washington après l'affaire malheureuse du Hatchers Run, il ne prit aucune part aux dernières opérations. Brigadier général de volontaires, du 23 septembre 1861, il était major général, du 29 novembre 1862, et brigadier général de réguliers, du 12 août 1864. Après la guerre, il commanda le Middle-Department, avec quartier général à Baltimore.

« Chicago est simplement la séparation; la lettre du « général Mac-Clellan, le rétablissement avec l'escla- « vage. Le candidat républicain est, au contraire, en- « gagé au rétablissement de l'Union sans l'esclavage. « Quelque hésitante que puisse être sa politique, la « pression de son parti l'oblige à marcher dans cette « voie. Entre ces deux alternatives, un libéral ne « saurait hésiter; je croirais manquer à mes antécé- « dents, à mes principes, si je ne me retirais, — non « pour aider au succès de M. Lincoln, mais pour pré- « venir l'élection du candidat démocrate.

« Quant à M. Lincoln, je persiste à croire que son « administration a été, politiquement, militairement et « financièrement, une faute et que la continuation de « son pouvoir est regrettable pour le pays. »

Dès le 4 novembre 1864, la Confédération était virtuellement vaincue; chefs et soldats ne gardaient pas d'illusions; le point d'honneur, seul, les retenait sous les drapeaux, jusqu'au moment où les armes tomberaient de leurs mains. Ce chevaleresque dévouement à une cause perdue serait d'une austère grandeur si l'entêtement ne formait le fond du caractère Américain; néanmoins le talent des généraux, l'obstination des soldats rendent la défaite aussi glorieuse qu'une victoire et l'on oublie, en présence de tant d'héroïsme, qu'il fut déployé pour défendre l'esclavage.

La fertilité d'invention dont fit preuve le chef confédéré touche au génie; les avantages acquis, de haute lutte, par l'ennemi deviennent souvent inutiles, grâce à de nouvelles combinaisons; un exemple entre mille. Grant s'est emparé du chemin de fer de Weldon et a détruit la voie jusqu'à la station de Reims; les Sudistes font filer, par la route de Boydton des fourgons attelés, prennent des routes de traverse et vont aboutir à

l'extrémité praticable de la voie ferrée qui leur apporte encore des vivres et des munitions. Pendant plus d'un mois, leur cavalerie dérobe à l'adversaire ce transbordement; il faut revenir à la charge et, par une seconde expédition, enlever les rails, détruire les traverses sur une longueur de trente milles pour rendre définitivement la voie inutilisable (décembre 1864).

Mais rien ne pouvait sauver une cause désespérée; sur tous les points où Lee ne commande pas en personne, les échecs se multiplient et, de jour en jour, deviennent plus graves. La vallée de la Shenandoah, dont les riches campagnes font vivre Richmond affamé, vient d'échapper définitivement à la Confédération. De mai à décembre 1864, elle a été le théâtre d'incessantes rencontres où les deux partis eurent successivement l'avantage. Aussitôt que Lee peut disposer de quelques troupes, les Séparatistes remontent la vallée pour reparaître jusque dans le Maryland. Sigel est battu à Newmarket; son remplaçant, Hunter, d'abord plus heureux à Piedmont, échoue sur la Kanawha et sa retraite dans les montagnes ouvre la voie qu'il était chargé de défendre.

Lee en profite aussitôt; il donne à Early[1] une ving-

[1] Lieutenant général *Ashbel A. Early*, né en Virginie, en 1818; sorti de West-Point en 1837 au 1er régiment d'artillerie; démissionnaire l'année suivante. Etudie le droit; élu représentant à la Législature d'État; fait la guerre du Mexique, comme major d'un régiment de volontaires Virginiens (janvier 1847-août 1848). Colonel en 1861; se distingue à Bull-Run où il commande une brigade; brigadier général (1862); major général quelques mois après; commande une division du corps d'Ewell; général de corps d'armée, en 1864. A fait toute la guerre en Virginie. Rentré dans la vie civile en 1865, Early n'a plus fait parler de lui depuis cette époque.

taine de mille hommes et le dirige sur Washington. Au commencement de juillet, Sigel, que l'on avait relégué à la tête d'une division de réserve, est refoulé à Leetown ; les guerillas de Moseby couvrent le Maryland, occupent Hagerstown ; Wallace est battu sur le Monocacy ; les cavaliers confédérés coupent les chemins de fer autour de la capitale. Après une démonstration contre le fort Stevens, l'une de ses défenses, l'armée d'invasion, réduite à une dizaine de mille hommes par cette longue marche, se met en retraite avec un butin considérable, surtout en bétail, dont les soldats de Lee avaient grand besoin. Très supérieurs en nombre, les Fédéraux la talonnèrent vigoureusement ; mais tout rejoignit Richmond, bêtes et gens.

Quinze jours après, les Confédérés revinrent, en fourrageurs, jusqu'en Pensylvanie, où ils brûlèrent Chambersburg. Moseby coupa, une fois de plus, les télégraphes autour de Washington ; ces incursions de quelques milliers de chevaux immobilisèrent des corps d'armée, pour défendre le siège du gouvernement, et donnèrent aux troupes épuisées de Lee plusieurs semaines de tranquillité relative.

Le général Grant se fâcha ; — il réclamait impérieusement son privilège hiérarchique de commandement sur toutes les armées de l'Union ; c'est pour l'exercice de ce droit qu'il conservait à Washington son chef d'état-major ; tant que le télégraphe fonctionnait régulièrement et que les ordres venus du grand quartier général amenaient la retraite des Confédérés, tout était pour le mieux et l'on ne chicanait pas les chefs de corps sur le plus ou moins d'initiative dont ils avaient fait preuve ; mais, quand l'ennemi coupait les fils, on constatait de singulières intermittences dans ce commandement à longue portée. Si, pour comble de

malechance, on voyait reparaître les infatigables cavaliers qui semblaient avoir le don d'ubiquité, le rôle joué par les grosses armées fédérales frisait le ridicule. Il devenait urgent d'aviser. On y pourvut en faisant entendre à Hunter qu'on accepterait sa démission ; il s'exécuta de bonne grâce, comprenant qu'un général malheureux n'a rien de mieux à faire qu'à s'en aller; on avait disposé de sa succession à l'avance ; Sheridan était le candidat agréable. L'affaire fut enlevée, le 8 août, malgré la répugnance du Président à nommer un général en chef de trente-trois ans, dont les seuls titres étaient quelques raids bien conduits et une grande solidité sur le terrain.

L'obstination de Grant le servit à merveille ; son protégé devait justifier sa confiance. Aucune troupe ennemie ne vint plus caracoler autour de la maison de campagne du Ministre de la guerre et une succession de rapides victoires prouva deux choses : qu'il était possible de faire de la stratégie en Virginie et que, si le lieutenant général remplaçait le génie par l'entêtement, il avait le jugement très sûr pour reconnaître les hommes capables de le servir.

Early, sur l'Opequan, et Sheridan, à Charleston, s'observèrent plus d'un mois sans en venir aux mains; ce dernier demandait vainement à prendre l'offensive; des ordres formels le maintinrent au repos jusqu'au 15 septembre, époque à laquelle Grant approuva ses plans et lui permit de les exécuter.

« Je quittai City-Point pour conférer avec lui et « décider ce qu'il y avait à faire. Je le rencontrai à « Charleston; il m'exposa si clairement la situation « des deux armées, ce qu'il ferait avec mon autorisa- « tion, il montra tant de confiance dans le succès que

« je vis qu'il y avait seulement deux mots à lui dire : « En avant ! » (Rapport du général Grant.)

La campagne dura six semaines, au bout desquelles Early, qui avait cependant fait ses preuves, rallia son général en chef et, depuis lors, les forces confédérées ne reparurent plus sur cette partie du théâtre de la guerre. Sheridan avait sous ses ordres les trois corps d'Emory, de Crook et de Wright, plus trois divisions de cavalerie : en tout, 45,000 hommes, ce qui lui donnait, sur les 25,000 d'Early, une grande supériorité numérique, surtout en cavalerie. Nul ne songe à diminuer, par des chicanes d'effectifs, le mérite de Sheridan et l'habileté avec laquelle il tira parti de ses ressources ; mais il faut aussi faire la part des conditions de la lutte et se demander si Early, qui n'était pas sans valeur, pouvait plus qu'une honorable résistance.

Le 19 septembre 1864, premier choc sur l'Opequan ; le combat dure de l'aube à cinq heures du soir ; les Confédérés perdent 3,000 tués ou blessés, 2,500 prisonniers et 4 canons ; réduit aux deux tiers de son effectif, Early recule, poursuivi par la masse écrasante des cavaliers ennemis qu'il ne peut arrêter à Mont-Jackson, évacue Staunton, où se trouvaient d'immenses approvisionnements, et se réfugie dans les montagnes.

Libre de ses mouvements, Sheridan entreprend la seconde partie de son programme : faire un désert de la riche vallée de la Shenandoah, pour en rendre la traversée difficile, sinon impossible à l'ennemi forcé, depuis longtemps déjà, de vivre sur le pays. Le jeune général accomplit cette œuvre de dévastation avec la même fougue que ses combinaisons stratégiques[1]. Par-

[1] Woodstock, 7 octobre 1864. — Au général U. S. Grant.... Toute la contrée, du Blue-Ridge aux North-Mountains, a été ren-

tout où ses soldats passèrent, il ne resta rien. Ponts, viaducs, magasins, usines, fermes, récoltes, tout fut

due intenable pour une armée rebelle. J'ai détruit environ 2,000 granges remplies de blé, de foin, d'instruments aratoires, plus de 70 moulins, pleins de blé et de farine. Quatre troupeaux de bétail suivent l'armée ; plus de 3,000 moutons ont été consommés par les troupes. Cette destruction embrasse les vallées de Luray et de Little-Fork, ainsi que la vallée principale. Nous avons pris aussi un grand nombre de chevaux. Le lieutenant Meigs, mon officier topographe, a été assassiné au delà de Harrisonburg, près de Dayton; *par représailles, toutes les maisons, dans un rayon de cinq milles, ont été livrées aux flammes.* Signé: P. Sheridan.

Un journaliste, qui suivait l'armée, décrit ainsi l'œuvre de destruction :

Sur toute l'étendue de l'horizon, l'athmosphère est obscurcie par la fumée de cent incendies; la nuit, une lueur plus éclatante et plus foncée que la lumière du soleil éclaire cette scène d'horreur. L'ordre est de détruire tout le fourrage en meules ou en grenier, après avoir pris la quantité nécessaire à l'armée. L'exécution a été implacable et, dans bien des cas, des maisons d'habitation à proximité des greniers ont été brûlées dans l'incendie de ces derniers. Sans distinction, sans retard, sans merci, la torche accomplit son œuvre terrible au centre et des deux côtés de la vallée. Peu de fermes et d'étables ont échappé aux flammes. Le bétail de toute espèce, au nombre de plus de 5,000 têtes, a été enlevé des fermes; pauvres et riches ont également souffert; certains ont tout perdu.

Les gémissements des femmes et des enfants se mêlent au crépitement des flammes; j'ai vu des mères, oubliant leur propre détresse, pleurer la perte de ce qui était nécessaire à la vie de leurs enfants, leur dernière vache, leur dernier boisseau de farine volé par les maraudeurs, le dernier morceau qu'elles eussent pour boire et manger. Des jeunes filles, aux joues fraîches, les yeux pleins de larmes, imploraient ceux que les nécessités de la guerre forçaient à brûler les maisons bâties par

détruit ou livré aux flammes ; de Staunton à Winchester, le pays devint un second Palatinat. Plus heureux que Turenne, Sheridan ne semble pas avoir été l'objet des haines féroces qui ont poursuivi le général Français de l'autre côté du Rhin ; il opérait dans son pays et, si l'on en croit certains voyageurs, les Etats du Sud ont oublié les cruelles souffrances de la guerre pour se souvenir uniquement de la gloire dont les vainqueurs ont illustré le drapeau de l'Union, redevenu commun à tous les Etats. L'amour-propre Américain y trouve son compte ; d'ailleurs, il n'est pas bien démontré que les Sudistes n'aient pas agi de même quand les talents de leurs généraux ne leur fournissaient pas d'autres moyens de réduire l'ennemi.

Ces actes de vandalisme consciencieusement accomplis, Grant, croyant l'opération terminée, prescrivit à Sheridan de lui renvoyer deux de ses corps. Celui-ci, se trouvant trop en l'air, revint au Nord de Strasburg prendre position sur le Cedar-Creek, suivi de près par les cavaliers ennemis qui commençaient à reparaître. le 9 octobre, il repoussa une première attaque d'Early,

leurs parents; d'autres, refoulant leurs pleurs, maudissaient ceux qui les ruinaient en un jour. La désolation est effrayante; des centaines de personnes, presque mourantes de faim, remontent vers le Nord; nos convois en sont encombrés. Dans l'état présent, la vallée ne peut nourrir plus de la moitié de ses habitants. Le dénuement le plus absolu règne dans des familles jouissant autrefois d'un luxe extravagant.

Ces renseignements ne sont pas suspects d'exagération ; ils ont été publiés à New-York en 1867, sans provoquer de rectification de la part du gouvernement fédéral.

Le comté de Rockingham seul perdit, par suite de ces dévastations, une valeur équivalente à la somme énorme de 25 millions de dollars.

auquel il prit 11 canons, puis il courut à Winchester se mettre en rapport avec Grant, lui expliquer la situation et demander à conserver la totalité de ses forces.

Pendant son absence, Early revint à la charge ; le 18 octobre 1864, à la faveur d'un épais brouillard, il tomba, de grand matin, sur la gauche des Fédéraux. En peu de temps, le corps de Crook est en pleine déroute ; Emory, attaqué de front par Early, en flanc par Longstreet, se débande et recule en désordre sur Middletown, où il s'appuie sur le corps de Wright, qui fait bonne contenance et protège la retraite vers les collines de Newtown. Là seulement on put mettre un peu d'ordre dans les troupes désorganisées par une reculade de quinze kilomètres.

La bataille paraissait perdue sans ressources, lorsque Sheridan, accouru au canon, arrive au milieu de ses soldats débandés. Comme Bonaparte à Marengo, il va livrer une seconde bataille. Dans un excellent travail publié par la *Revue des Deux Mondes,* M. Elisée Reclus a décrit, d'une manière saisissante, la physionomie de cette lutte. Qu'il veuille bien nous permettre de lui emprunter ce qu'il a dit mieux que personne, dans une langue magnifique et avec un rare bonheur d'expression :

« Il était alors dix heures du matin ; le désastre « semblait irréparable. Soudain, les généraux assem- « blés en conseil entendent un bruit de hourras qui « s'élève et grandit, et bientôt Sheridan apparaît au « milieu d'eux, sans escorte, sur un cheval tout blanc « d'écume. Averti par la canonnade, il était accouru « de Winchester, d'un galop tellement rapide qu'au- « cun de ses officiers n'avait pu le suivre. En un mo- « ment, il se rend compte de la situation ; puis il par-

« court le campement, reforme les rangs des soldats
« et fait promettre à ses hommes de vaincre dans la
« seconde bataille qui va commencer. A peine l'armée
« est-elle disposée de nouveau en ordre de combat que
« les vainqueurs du matin viennent se heurter contre
« elle, mais ils ne trouvent plus devant eux un ra-
« massis de fuyards et sont repoussés avec de grandes
« pertes. Early, satisfait de l'œuvre de la journée,
« s'occupe alors d'élever, au-devant de ses lignes, une
« série de retranchements pour camper sur le champ
« de bataille. Toutefois Sheridan ne lui en laisse pas
« le temps Il attaque à son tour, avec un formidable
« élan. Il descend des hauteurs comme un orage, tra-
« verse Middletown au pas de charge en poursuivant
« l'ennemi, escalade les retranchements déjà commen-
« cés; précipite du haut des talus les rebelles consternés
« dans la vallée du Cedar-Creek et, lançant sa cava-
« lerie à travers les gués de ruisseaux, poursuit la
« foule éperdue jusqu'à Strasburg, puis encore au-
« delà, jusqu'au pied des redoutes de Fishers-Hill. Le
« lendemain, Early n'osa pas même tenir dans ces
« formidables ouvrages et s'enfuit vers Mount-Jack-
« son, incessamment poursuivis par les cavaliers fédé-
« raux. La route était couverte d'armes et d'accoutre-
« ments de toute espèce ; les traînards étaient recueillis
« par centaines ; pas un seul régiment n'avait conservé
« son organisation, tant la terreur avait frappé l'ar-
« mée rebelle. La victoire de Cedar-Creek fut décisive
« et désormais les Confédérés n'essayèrent plus de
« lutter pour la possession de la vallée. Quant à She-
« ridan, le vaillant général qui avait su arracher une
« victoire aussi éclatante du sein même de la défaite,
« il fut immédiatement soulevé par le flot de la popu-
« larité jusqu'au niveau de Grant et de Sherman, et le

« Président s'empressa de lui accorder la position mi-
« litaire laissée vacante par la démission du général
« Mac-Clellan. »

Dans l'Ouest et le Sud, les Confédérés n'étaient pas plus heureux; Sherman venait de paraître à Savannah, dont l'occupation eut un immense retentissement; Hood était allé chercher, sous Nashville, un sanglant échec qui désorganisait son armée pour le reste de la campagne; à Richmond les rigueurs d'un hiver exceptionnel avaient porté à son comble la misère des habitants. L'armée était à peine en meilleure condition; les soldats recevaient 125 grammes de lard, un peu de pain grossier; en guise de café, de la poudre de pommes de terre brûlées, avec un soupçon de sucre ; ils étaient à peine vêtus; on en vit monter la garde aux avant postes, avec un caleçon de toile aux jambes; à la fin du siège on leur donnait une couverture pour quatre. Le 1er décembre 1864, Lee n'avait plus que neuf jours de vivres. L'arrivée d'un bâtiment, de faible tonnage, qui trompa les croiseurs fédéraux, sauva momentanément les troupes de la famine.

Grant résolut de faire tomber le fort Fisher, commandant l'entrée de Wilmington. Les Fédéraux avaient-ils un intérêt majeur à fermer, coûte que coûte, la seule porte des Confédérés entrebâillée sur l'ancien monde? Assurément le blocus était pénible, surtout en hiver et les blockhade-runners parvenaient, de temps à autre, à déjouer la surveillance des Unionistes; quelques milliers de balles de coton pouvaient gagner l'Europe; quelques chargements de munitions arriver aux belligérants ; mais c'étaient de rares aubaines et le sort de la Confédération se jouait ailleurs, sans que la résistance ou la prise de Wilmington pussent avoir une influence quelconque sur le résultat. Sans doute quel-

ques croisières heureuses des corsaires *Chickamauga* et *Tallahassee* égratignèrent l'amour-propre Yankee et l'on résolut de risquer un coup de force.

Le 13 décembre 1864, pendant qu'on était relativement calme devant Petersburg, 10,000 hommes de l'armée du James partirent de Fort-Monroë, sur des transports escortés par la flotte du Nord-Atlantique, alors sous les ordres du contre-amiral David Porter. Après un retard de dix jours dû, soit au mauvais temps, soit à la nécessité de faire du charbon et de l'eau à Beaufort, l'expédition arriva, le 23, devant Wilmington. Son premier soin, le lendemain, fut d'échouer, à 250 mètres du fort Fisher, un bateau chargé de 200 tonnes de poudre; l'explosion fit trembler l'ouvrage sur sa base, sans l'endommager autrement. Bragg, toujours bien inspiré, crut à la perte d'un cuirassé fédéral et s'empressa d'annoncer l'événement à Richmond. Sur ces entrefaites, la flotte prenait son poste de combat. Dans l'après-midi, une pluie de projectiles tomba sur les ouvrages confédérés. Porter avait mis en ligne 33 navires, dont plusieurs cuirassés, réunissant ensemble plus de 400 canons et, en réserve, 17 canonnières armant une centaine de bouches à feu.

A une heure du soir, il entama l'action sans attendre l'arrivée de Butler et des troupes venant de Beaufort. « Une heure un quart après le premier coup de « canon, » dit-il dans son rapport, « l'ennemi ne ré« pondait plus. Deux poudrières avaient sauté, le fort « était en feu sur divers points et un tel torrent de « projectiles, éclataient dans l'intérieur des ouvrages « qu'aucun être humain ne pouvait y rester. Voyant « les batteries réduites au silence, je prescrivis aux « bâtiments de continuer un tir modéré, dans l'espoir

« d'attirer l'attention des transports et de hâter leur « venue.

Pendant les cinq heures du bombardement l'ennemi se confina dans ses casemates ; l'escadre perdit une cinquantaine d'hommes atteints par l'explosion de pièces Parrott « calculées, » dit l'amiral Porter, « pour tuer leurs servants plutôt que l'ennemi ».

Butler arriva sur le tard; le lendemain, protégées par l'artillerie des bâtiments, les troupes débarquèrent sans résistance, à trois milles du fort; elles s'en approchèrent assez pour avoir des hommes blessés par les projectiles fédéraux. Weitzel, qui menait la reconnaissance, déclara que « ce serait une boucherie, d'ordon- « ner l'assaut ». Butler, de son navire qu'il n'avait pas quitté, prescrivit le rembarquement et ramena tout son monde au quartier général. Avant de partir, il écrivit à Porter une lettre assez arrogante, dont la conclusion était : « Les officiers et les ingénieurs me rendent « compte que le fort Fisher n'a rien perdu de sa « force défensive. » A quoi l'amiral répond aigrement que, « si un plus grand nombre de braves soldats « avaient suivi l'officier qui s'empara d'un drapeau « sur le parapet, ainsi que celui qui emmena un che- « val de l'intérieur du fort, ils eussent trouvé la con- « quête plus facile que ne le suppose le général en « chef ». Et il proposa de reprendre l'affaire à bref délai.

Grant lui donna complètement raison; dans son rapport sont relatés les noms d'officiers qui, « lorsqu'on « les rappela, étaient presque dans le fort et en « croyaient la capture facile sans grandes pertes ». Il ne couvrit pas son lieutenant, qui reçut l'ordre de remettre l'armée du James au général Ord et de se retirer à Lowell, pour y attendre de nouvelles instructions; peu

après, Butler comparut devant un conseil de guerre et fut acquitté. On estima que Porter avait fait plus de bruit que de besogne en réglant le feu de ses navires parallèlement à l'ensemble des fortifications qui, par suite, souffrirent peu. Trop intelligent pour retomber dans la même erreur, il concentra, lors du second bombardement, tous ses moyens d'action, d'abord sur les palissades, ensuite, succesivement, sur les embrasures, et démonta presque toutes les pièces.

Terry, qui ramenait au combat les troupes de la première expédition, trouva le fort silencieux et *désemparé* lorsqu'il lança les colonnes d'assaut. La lutte fut cependant des plus chaudes; pendant sept heures on se battit corps à corps, tant sur le front de l'ouvrage qu'à la droite de la position, point sur lequel un détachement de marins opérait une puissante diversion. Les deux partis laissèrent chacun 1200 hommes sur le terrain (13 et 14 janvier 1865.)

L'obstination de Grant, l'entrain de Terry, l'impétuosité des troupes sauvaient l'honneur de l'armée du James et les couleurs de l'Union flottaient sur le fort Fisher ; les forceurs de blocus ne devaient plus remonter à Wilmington. La détresse de la Confédération n'en fut pas augmentée d'une manière sensible ; depuis longtemps, la misère de la population ne pouvait s'accroître et le patriotisme de l'armée ne se laissait ébranler par aucune épreuve. Ces héroïques soldats acclamaient leur général, resté le seul espoir de la nation. A peine quelques déserteurs, chassés par la famine vers les lignes fédérales où l'on trouvait du pain et des habits ; le plus grand nombre veillait, remuait la terre glacée pour construire de nouveaux ouvrages s'allongeant vers l'Ouest. Par une bizarre conséquence du plan d'attaque, plus Grant se rap-

prochait de son but, plus son armée s'écartait Petersburg.

Un simple coup d'œil sur la carte suffit pour ex quer cette apparente anomalie. Les voies de comm cation partant de la ville assiégée s'élargissent éventail en s'éloignant de la place. Pour protége plus longtemps possible chacune de ces artères, général confédéré prolonge ses retranchements ver Sud, en vue d'accroître pour chaque angle, le sect contesté. Ce système fit durer neuf mois la lutte qu août Grant jugeait voisine de son terme; seulement, beau jour, la corde trop tendue devait se rompre.

Robert Lee en jugeait ainsi, demandant l'évacuati de Petersburg et la jonction avec Johnston dans région montagneuse ; on le fit généralissime en l intimant l'ordre de couvrir Richmond à tout prix; dé nitivement condamnée, l'armée de Virginie dut attend son destin dans ses retranchements.

Le 25 mars 1865, la situation paraissant désespérée Lee résolut de jouer son va-tout ; il attaqua brusque ment le fort Steadman, entre Petersburg et City-Point les Fédéraux furent surpris et les redoutes, puis le fo lui-même, tombèrent entre les mains des assaillant qui tournèrent contre l'ennemi les canons capturés. S le général confédéré eût pu jeter 50,000 hommes su son objectif, il coupait l'armée fédérale de son poin d'appui sur le James et ravitaillait ses troupes affa mées avec les immenses approvisionnements réunis à City-Point. Comme conception et commencement d'exé cution, Lee n'a jamais fait mieux ; il échoua, faute de moyens suffisants.

L'éveil donné, le premier moment de surprise passé, les Fédéraux ouvrent un feu terrible sur le fort Steadman ; les Confédérés sont contraints de s'y ren-

fermer, puis de battre en retraite. Le lieutenant-général Gordon qui, depuis un an, se multipliait à l'avant-garde, avait conduit l'opération en maître ; malheureusement, il lui eût fallu trois fois plus de monde ; sa petite colonne de 15,000 hommes était diminuée de près d'un tiers quand elle rentra dans Petersburg.

C'est la dernière convulsion de l'armée de Virginie ; le 29 mars 1865, Grant met ses divisions en mouvement pour s'avancer jusqu'au chemin de fer de Lynchburg ; le 30, une longue journée de pluie fait différer l'attaque ; le général confédéré en profite pour masser à son extrême droite tout ce qu'il a de troupes disponibles et renforcer sa position par de merveilleux travaux de fortifications passagères. Deux fois son habileté l'a sauvé dans des circonstances identiques ; mais, à mesure que son adversaire le force à étendre ses lignes et augmente le nombre de ses régiments, l'armée Sudiste s'amincit de plus en plus. Dans ces conditions, un succès devenait impossible ; d'ailleurs, à quoi bon ? la partie n'était-elle pas décidément et irrémédiablement perdue ?

Le 31 mars et le 1er avril, les Confédérés, tout en reculant, parvinrent à se maintenir ; le 2, une attaque violente des Fédéraux sur toute la ligne réussit, malgré l'énergie désespérée des assiégés. Parke et Wright[1]

[1] Major général *Horatio Gates Wright*, natif du Connecticut (1821), sorti de West-Point le second de sa promotion en 1841, professeur adjoint, de 1842 à 1844, premier lieutenant en 1848, capitaine du génie en 1855 ; aide de camp du général Totten jusqu'en 1859 ; brigadier général de volontaires, le 14 septembre 1861, commanda la 3e brigade pendant l'expédition de Port-Royal. Promu major général et attaché à l'armée du Potomac, il succéda à Sedgwick, le 9 mai 1864, dans le commandement du 6e corps qu'il conserva toute la

renversent tout devant eux. A. P. Hill, l'âme de la résistance, tomba glorieusement en conduisant un retour offensif pour donner à son chef le temps de préparer l'évacuation de Petersburg. Dès le matin, Robert Lee, prévoyant l'issue malheureuse de la journée, avait fait prévenir Jefferson Davis qu'il ne pourrait probablement pas soutenir le choc; le gouvernement rebelle se sauva par le chemin de fer de Danville. La dernière série d'opérations qui amena la chute des deux forteresses confédérées est connue sous le nom de bataille des Cinq-Fourches (Five-Forks); leur réduction avait coûté plus de 100,000 hommes à l'armée de l'Union; elle termina la guerre.

Lee parvient à évacuer ses lignes; mais la fortune s'acharne sur le vaincu; il ne trouve pas à Amelia-Court-House les approvisionnements sur lesquels il comptait, perd du temps à les attendre et voit l'ennemi lui couper la route de Danville; il se rejette vers Lynchburg espérant, de là, rejoindre Johnston; ses soldats exténués sont devancés par la cavalerie fédérale à Farmville (7 avril 1865); Ewell, cerné, capitule; Custis Lee, le fils aîné du généralissime, est au nombre des prisonniers; Lee n'a plus qu'une poignée d'hommes; il tente un dernier effort. Son neveu Fitz Hugh Lee culbute une division des cavaliers de Sheridan et prend le général Gregg, son chef; cependant il n'y a plus d'espoir; de Farmville, Grant conseille à son adversaire de se rendre. « Lee qui, la veille encore, était le

campagne. A la fin de la guerre, il commanda le département du Texas.

Major général *John G. Parke*, né en Pensylvanie; ancien capitaine du génie, nommé brigadier général de volontaires en 1861; succéda à Burnside dans le commandement du 9ᵉ corps.

« bras droit d'un empire, ne rejeta pas, d'une manière « absolue, les propositions honorables qui lui étaient « faites ; il prétendit seulement que le temps n'était « pas encore venu de les lui faire et, comme un lion « enfermé dans une arène, il chercha quelque issue à « travers les lignes fédérales. » Mais le conseil de guerre tenu, dans la nuit du 8 au 9, conclut unanimement à la nécessité de la capitulation ; l'impétueux Gordon, lui-même, partageait cette opinion. Le généralissime déposa les armes au nom des 25,000 hommes qui restaient de la glorieuse armée de Virginie.

Pour apprécier, en toute connaissance de cause, les péripéties de la suprême partie, il est indispensable de connaître les forces respectives des joueurs ; afin que l'on ne puisse discuter l'enseignement qui se dégage du simple rapprochement des chiffres, faisons, pour le siège de Richmond-Petersburg, le même calcul que pour celui de Vicksburg ; les effectifs seront pris dans les écrivains abolitionnistes, qui ont amoindri l'armée fédérale et sensiblement forcé le chiffre des rebelles. Bien que l'écart soit diminué, la disproportion est encore assez grande pour se passer de commentaires :

Armée de Meade	90,000	
— de Butler	20,000	140,000
— de la Shenandoah	30,000	
Armée de Lee (Richmond-Petersburg	55,000	
— de la Shenandoah (Early, Breckinridge)	12,000	75,000
Cavalerie de Hampton et Fitz Hugh Lee	8,000	
A Washington (pour mémoire) Hancock		20,000

Sur les autres parties du théâtre de la guerre :

Armée de la Louisiane (Canby)	**40,000**	
— de Géorgie (Sherman)..	**60,000**	
— de la Caroline du Sud (Foster)[1]..........	**20,000**	**200,000**
— du Tennessee (Thomas).	**50,000**	
Rosecrans et Curtis...........	**30,000**	
Armée de l'Alabama (Dick Taylor avec la cavalerie de Forrest et Maury)..................	**42,000**	
Armée du Trans-Mississipi (Kirby Smith)................	**18,000**	**110,000**
Armée de la Caroline du Nord (Braxton Bragg)...........	**20,000**	
Armée de Géorgie (Beauregard, puis Johnston)	**30,000**	

Pour mémoire :

Garnisons dans le Far-West ou le long des côtes..........	**60,000**	
Aux hôpitaux ou en congé....	**100,000**	**210,000**
En état plus ou moins patent de désertion..............	**50,000**	
Détachements éparpillés, déserteurs, etc...		**50,000**

Les rapports du Ministre de la guerre donnent, pour le 1er mars 1865, le chiffre de 602,593 hommes dispo-

[1] Major général *John G. Foster*, né dans le New-Hampshire en 1824, sorti de West-Point, en 1846, dans le génie. Campagne du Mexique ; professeur adjoint à West-Point en 1854 ; major en 1860. Etait au fort Sumter sous Anderson. Brigadier général le 23 octobre 1861. Expédition de Burnside dans les Carolines. Gouverneur de Newbern après sa prise (14 mars 1862). Major général en 1862 ; remplaça Burnside quand il fut rappelé à l'armée du Potomac.

nibles sur un effectif nominal de 965,591. Au 1er mai, on atteignit 1,000,516 hommes de toutes armes. Le nombre des soldats séparatistes rendus s'éleva, d'après les mêmes rapports, à 174,223. Les nombres donnés ci-dessus ont été calculés à l'avantage du parti vainqueur; ils prouvent, sans réplique, l'habileté des généraux qui prolongèrent une lutte si disproportionnée.

Mais la médaille a un revers et ce revers est favorable au lieutenant général en montrant l'importance des obstacles dont il a triomphé. Pour en donner une idée juste, puisons à une source autorisée, le cours de l'Ecole supérieure de guerre (année 1882).

« Dès le début des hostilités, la capitale du Sud fut « entourée de fortifications improvisées; on construisit « tout d'abord une première enceinte, formée par qua- « torze redoutes sur la rive du James-River et cinq sur « la rive droite. Le développement total de cette ligne « était de vingt kilomètres. Par suite de la configura- « tion du terrain, qui présente un certain nombre de « collines à un kilomètre environ de la ville, ces « ouvrages étaient trop rapprochés des constructions « et l'on ne tarda pas à organiser en avant une seconde « ligne qui, sur la rive gauche du James, formait une « ceinture continue, à deux kilomètres en avant de la « première. Elle était constituée par une suite de para- « pets irréguliers, de batteries, de palissades, d'abatis « renforcés, de distance en distance, par quelques « ouvrages fermés. Cette ligne avait une longueur « totale de vingt-cinq kilomètres.

« A quatre ou cinq kilomètres en avant d'elle, une « troisième ligne formée par une suite de redoutes et « d'épaulements venait se raccorder avec les rives « marécageuses du Chickahominy et appuyait ses « deux extrémités au James-River, en amont et en

« aval de Richmond. Le développement de cette ligne « était d'une quarantaine de kilomètres. Sur l'autre « rive du Chickahominy, l'on eut, en outre, l'occasion « d'élever une série de retranchements, dont le déve- « loppement était de plus de vingt kilomètres et qui « formaient comme une tête de pont au delà de cette « rivière.

« Du côté Sud, toute la rive droite du James était « couverte de retranchements, qui s'étendaient jus- « qu'au confluent de l'Appomatox, à vingt-cinq kilo- « mètres de Richmond et se continuaient jusqu'à « Pertersburg.

« Cette dernière ville constituait une autre défense « aussi considérable que Richmond et organisée d'après « des principes analogues. »

Pour rompre un tel faisceau, il fallut l'énergie incomparable du chef, la confiance inaltérable des soldats, l'habileté patiente de celui qui les menait au feu. La supériorité du nombre, des ressources a rendu le succès possible, sans amoindrir le mérite du peuple et du général vainqueurs. L'un et l'autre agirent suivant leur tempérament, écrasant la résistance par des chocs terribles, usant l'ennemi qu'ils ne pouvaient vaincre, submergeant les survivants par le flot, toujours montant, d'une véritable marée humaine. Réduite à ces proportions, la personnalité du lieutenant général est encore une des plus étonnantes de l'époque ; elle résume les aptitudes guerrières d'un peuple neuf et démontre péremptoirement l'irrésistible puissance des gros bataillons.

Richmond tombé, la rébellion était morte ; six semaines après, toutes ses armées avaient capitulé ; l'Union, reconstituée, proclamait l'amnistie (29 mai 1865) et, en quelques mois, un million de soldats étaient

rendus à la vie civile. De cette immense conflagration il restait deux choses : la liberté des noirs et un nouveau système de guerre.

« Jamais, » dit le correspondant d'un journal Anglais, « les Unionistes n'occupèrent une position sans la re- « trancher; ils n'attendaient, pour cela, ni ordres, ni « tirailleurs, ni déploiement de lignes. Le travail « n'était pas effectué par une brigade ou une division « isolée, mais par toutes les brigades et toutes les divi- « sions, chacune opérant pour son compte. Il était de « règle que la troupe procédât à ce travail sans atten- « dre aucun ordre. Lorsque, après un long jour de « marche ou de combat, une colonne s'arrêtait, avant « qu'elle s'occupât des feux, des vivres, de tous les « soins du campement, elle se mettait à l'œuvre pour « se retrancher et rien n'égale la rapidité avec laquelle « ce travail s'effectuait.

« Que l'on fût dans les bois, sur une colline, dans « une vallée ou dans un champ de blé, les soldats « commençaient par remuer la terre; puis, établis « derrière la masse couvrante qu'ils venaient d'élever, « ils préparaient le dîner ou prenaient le café et se « reposaient ensuite en sûreté.

« Dès l'aube, ces retranchements étaient abandon- « nés et l'armée se remettait en marche. »

N'est-ce pas la tactique des légions Romaines modifiée suivant les progrès de la science moderne ? De tels perfectionnements ne valent-ils pas l'invention elle-même ?

TABLE DES MATIÈRES

LES ÉVÉNEMENTS

Paris. — Imprimerie L. BAUDOIN et Ce, 2, rue Christine.

LA

GUERRE DE SÉCESSION

1861-1865

PAR

Ernest GRASSET

INSPECTEUR DE LA MARINE

Avec une lettre de M. Victor DURUY



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1886





Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Cie, 2, rue Christine.

